3 1761 06635943 1

745 **Richepin** (Jean). Editions originales. Vol. in-12, br. couv. imp.

Lagibasse.	6 fr.
La Miseloque.	7 fr.
Par le Glaive. (Drame)	8 fr
Césarine.	8 fr.
Cauchemars.	7 fr.
Le Cadet	8 fr.
Braves gens.	10 fr.
L'Aimé.	7 fr.

Rare.
Envoi Autographe
N° 599
Cat 6

15 **Richepin** (Jean . . .
inales. Vol. in-12, br. couv. imp.

agibasse.	6 fr.
La Miseloque.	7 fr.
Par le Glaive. (Drame)	8 fr
Césarine.	8 fr.
Cauchemars.	7 fr
Le Cadet	8 fr.
Braves gens.	10 fr.
L'Aimé.	7 fr.

Rare.
Ms. 599
Cat 6
Envi Autograph

JEAN RICHEPIN

Braves Gens

ROMAN PARISIEN

PARIS
MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR
13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

1886

Tous droits réservés

à mon confrère Roger M
Cordialement
Andrée Maurichepin

BRAVES GENS

ASNIÈRES. — IMP. LOUIS BOYER ET Cie, 7, RUE DU BOIS.

JEAN RICHEPIN

BRAVES GENS

ROMAN PARISIEN

PARIS
MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR
13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

1886

Tous droits réservés

PQ
2387
R4B7

A

LA MÉMOIRE DE

CABANER

JE DÉDIE CE

LIVRE

J. R.

BRAVES GENS

I

Tous les soirs, au moment où Yves de Kergouet quittait son petit café-concert de l'avenue des Ternes, les trois quarts après minuit sonnaient à l'église Saint-Ferdinand; et c'est toujours avant une heure qu'il arrivait chez lui, rue Chevallier, à Levallois-Perret. Pourtant, il n'avait pas l'air de courir. Même, il ne semblait pas marcher, tant ses pas faisaient peu de bruit sur le macadam, où l'on eût dit que ses gros souliers posaient des semelles de feutre. Il glissait plutôt, mais à longues enjambées. Cela, d'ailleurs, sans se forcer, naturellement. Car, s'il n'avait presque pas de buste, en revanche il était doué d'un compas fendu jusqu'au bréchet, ce qui lui donnait devant son piano l'aspect d'un faucheux aux grandes

pattes repliées, et, dans la rue, l'allure d'une sauterelle d'eau patinant à la surface d'une mare.

Ainsi, rapide et furtif, il dévalait jusqu'aux fortifications, prenait la route de la Révolte, puis enfilait une venelle qui coupait au court à travers des terrains vagues et des jardinets de maraîchers. Quoique le chemin fût dangereux, il ne s'en inquiétait guère, n'y ayant jamais fait de mauvaises rencontres. Et néanmoins, à certains jours, ce pauvre diable eût été de bonne prise, quand il avait touché le matin ses appointements d'organiste en second à Sainte-Ursule de Passy, l'après-midi le prix de ses corrections d'épreuves chez l'éditeur Bernheim, et le soir son cachet mensuel de pianiste-accompagnateur au café-concert de *la Boule-Verte*. Ces jours-là, il avait quelquefois en poche près de quatre cents francs, et il n'eût pas été difficile de les lui prendre, chétif et malingre comme il était. Mais il faut croire que son gibus colossal et son mac-farlane aux ailes battantes servaient d'épouvantail aux oiseaux nocturnes. Peut-être aussi les rôdeurs de barrière ne le voyaient-ils point. Il allait si vite, et se fondait tellement dans l'ombre, avec sa silhouette fantômale et chimérique !

Cette nuit-ci, toutefois, il allait moins vite. Il s'arrêtait même par moments. Hélas ! ce n'est pas qu'il fût chargé d'argent plus que de coutume. Bien au contraire! Ce qui ralentissait sa marche, c'est justement qu'il réfléchissait aux tristes

recettes du mois qui venait de s'écouler. Un mauvais mois! Pas de chance! La piété des fidèles de Sainte-Ursule avait tiédi effroyablement, et l'orgue avait été peu demandé aux messes de mariage et de funérailles, en sorte que l'organiste titulaire avait gardé pour lui tout le casuel, ne laissant à son second que le maigre fixe de quatre-vingts francs. D'autre part, Bernheim, qui se plaignait des affaires, avait donné moins de besogne, pour soixante-trois francs en tout. Cela, joint aux cent sous par soirée du café-concert, ne faisait que deux cent quatre-vingt treize francs. Pour comble d'infortune, il n'y avait pas espoir que la situation dût s'améliorer. Elle menaçait d'empirer plutôt. Le titulaire de l'orgue, ayant pris le pli d'accaparer les petits bénéfices, s'en trouverait bien et s'y tiendrait. Bernheim, encombré de clichés, n'éditerait pas grand'chose de nouveau avant l'hiver prochain. Le café-concert lui-même, la plus sûre et la plus grosse ressource, n'allait que cahin-caha; le patron commençait à lancer des phrases insidieuses sur la nécessité de diminuer ses frais. Qui sait si bientôt il ne proposerait pas de baisser le cachet de cent sous à quatre francs, comme son confrère de l'*Étoile des Batignolles?* Que cela finît par arriver, et qu'en même temps Bernheim s'obstinât dans son chômage, et le malheureux Yves en serait réduit à deux cents francs par mois.

Il s'arrêtait pour se plonger dans d'intermi-

nables opérations d'arithmétique, en vue d'équilibrer son budget au cas possible d'une pareille réduction. Mais il avait beau faire des prodiges de calcul, rogner des centimes ici et là, multiplier ces roghures sur les dépenses pour boucher les trous faits aux recettes, il ne parvenait pas à joindre les deux bouts avec dix louis seulement. Et il repartait, les bras désespérément levés au ciel, en se parlant tout haut :

— Il faudra trouver autre chose. Il n'y a pas moyen à moins de deux cent trente francs, au minimum. Pas moyen !

Parbleu ! s'il avait été seul, s'il n'avait dû penser qu'à lui, le problème eût été résolu tout de suite. Son logement, sa nourriture, son entretien, et même ses vices, la belle affaire ! Avec cent francs il en voyait la farce. Oui, même ses vices. Car il en avait deux : la cigarette, et l'eau-de-vie de cidre. Il ne pouvait composer sans fumer ; et, d'autre part, en vrai Breton, il ne se reposait bien de la besogne qu'en se trempant un peu dans le rude alcool du pays. Et c'est bien là-dessus qu'il rognait dans ses calculs, le brave garçon, là-dessus seulement, discutant avec lui-même s'il valait mieux diminuer la ration quotidienne de tord-boyaux ou courageusement renoncer au caporal pour se résigner au tabac de cantine. Quant à sa nourriture et à son entretien, ils étaient déjà tellement réduits au strict nécessaire, qu'il essayait en vain d'y grappiller encore quelque économie

probable. Sa cuisine sommaire, qu'il faisait lui-même, avait atteint depuis longtemps la limite infranchissable de la portion congrue, au delà de laquelle il ne restait plus qu'à mourir de faim. Sa toilette était un miracle de patients rafistolages, sous le cache-misère du mac-farlane. Tout de même, les souliers sans trous et le linge propre demeuraient obligatoires. Et pareillement la chambre, choisie exprès à Levallois-Perret pour la payer moins cher, mais qui coûtait néanmoins soixante francs par trimestre. Somme toute, donc, même en prélevant une dîme sur les vices, on ne pouvait guère s'en tirer à moins de cent francs le mois ; mais enfin on pouvait cela ; et certainement Yves se serait trouvé le plus heureux des hommes avec deux cents, s'il n'avait pas eu d'autres charges que sa peu exigeante personne.

Le dur, c'est qu'il avait en outre trois chapitres de dépenses, desquels il ne voulait absolument rien rabattre : d'abord, comme il disait, ses deux mères ; puis son art ; enfin ce qu'il appelait son devoir de justicier.

Avant tout, avant même de penser à manger, il y avait ses deux mères, c'est-à-dire sa mère et sa sœur, qu'il confondait ainsi dans un seul amour filial. Les dames de Kergouët vivaient à Saint-Malô, chichement et avec une invraisemblable économie, mais honorablement et sans déroger à leur nom, grâce aux cent francs mensuels qu'il leur envoyait. Et rien au monde ne l'eût fait

transiger sur cette obligation. Il aurait mieux aimé casser des pierres le long des routes que d'y faillir. Et jamais depuis sept ans il n'y avait failli, en effet, même à ses plus pénibles heures, se réduisant alors presque à la famine, s'endettant, courant le cachet à quinze sous, s'épuisant en d'accablantes et viles besognes de copiste, plutôt que de ne point leur servir cette rente. Ne la leur devait-il pas, et plutôt deux fois qu'une, et au sens strict du mot? C'est pour lui, pour qu'il pût venir à Paris étudier la musique et conquérir la gloire espérée, c'est pour son rêve que les courageuses et confiantes femmes s'étaient peu à peu dépouillées de tout. Pendant quatorze années, sans lui demander de comptes, sans se plaindre, elles avaient hypothéqué, puis vendu, l'un après l'autre, les quelques champs qui restaient du patrimoine des Kergouët, environ la valeur de trente-cinq mille francs. Au moyen de cette petite fortune grignottée à même, Yves avait subsisté de dix-huit à trente-deux ans sans autre souci que celui de son art, et voire, ainsi qu'il se le reprochait aujourd'hui, ne se privant de rien pour satisfaire cette absorbante passion. Un Erard de concert, une riche bibliothèque musicale, des voyages en Allemagne pour entendre du Bach et du Beethoven, en Hongrie pour s'imprégner des rhapsodies tziganes, les pèlerinages de Bayreuth pour assister aux drames lyriques de Wagner, tout cela était indispensable, paraît-il, à son avenir. Il l'avait

pensé de bonne foi, et les dames de Kergouët l'en avaient cru sur parole et s'étaient sacrifiées à son inconscient égoïsme d'artiste, sûres d'ailleurs qu'au bout de leur douloureux chemin de croix il y avait pour lui l'apothéose. Mais l'avenir attendu avait reculé sans cesse, tandis que s'approchait la fin des ressources; et cependant le chemin de croix là-bas les avait finalement conduites au dénuement absolu, avant qu'ici l'apothéose fût en vue, même de loin. Alors Yves, saisi de remords, s'était justement accusé de leur misère, dont son rêve était cause. Brave, il s'était mis à l'œuvre pour gagner désormais sa vie, et surtout la leur. Sa mère ne devait point achever ses jours dans une maison de refuge, ni sa sœur vieillie entrer en service quelque part comme institutrice ou gouvernante, ainsi que le lui avaient proposé les deux héroïques créatures. Et depuis ce temps il leur envoyait la pension modique, mais régulière, qui leur assurait le pain et l'indépendance ; sans songer du reste qu'il eût à cela le moindre mérite, pas plus qu'elles n'en avaient trouvé elles-mêmes à leur longue abnégation.

Les dépenses relatives à son art, pour ne venir qu'en seconde ligne, n'en paraissaient pas moins nécessaires au musicien, qui n'avait pas abdiqué l'espoir de la palme à conquérir. C'était, il est vrai, un chapître plus léger, de vingt francs par mois seulement, mais irréductible aussi. Il éditait ses œuvres lui-même, au moyen d'une presse à

bras et de planches lithographiques, et d'après une combinaison qui lui laissait presque tous ses frais pour compte. Discuter avec lui sur l'absurdité de sa combinaison était peine perdue. Ce qui lui en plaisait, c'était précisément le manque de gain. Il prétendait, non sans quelque raison, se répandre mieux en se vendant moins cher, et disait volontiers que, si jamais il devenait riche, il distribuerait ses compositions gratis. Cela tenait d'ailleurs à une conception spéciale sur ce que doit être dorénavant la musique, art démocratique par excellence, disait-il, langue universelle, seule poésie accessible à la foule. Et, de fait, mettant sa théorie en pratique, il avait renoncé à l'opéra, à la symphonie, à tout ce qui exige des auditeurs raffinés, et son idéal était la simple chanson populaire. Quand il enfourchait ce dada, il allait loin, et finissait, ma foi, par vous convaincre qu'il n'était pas aussi toqué qu'il en avait l'air au premier abord. Pour sa presse, c'était une autre affaire, et il n'était pas difficile de lui prouver qu'il aurait pu atteindre son but de publication à bon marché sans se publier lui-même; mais il se défendait néanmoins comme un beau diable, et vous clouait généralement le bec avec ce mot :

— Je ne veux pas être exploité par les éditeurs.

Il s'exploitait donc en personne. Coût : vingt francs par mois.

Quant à ce qu'il appelait son devoir de justi-

cier, c'était tout bonnement un irrésistible besoin de faire du bien. Ce pauvre se plaisait à être généreux envers de plus pauvres que lui. Il aimait à tenir toujours en réserve quelques pièces de vingt sous à cet usage. C'était en somme, chez lui, une sorte de passion, aussi impérieuse que celle de la cigarette en travaillant et celle de l'eau-de-vie de cidre après le travail. Mais il ne voulait pas s'avouer qu'il fît cela d'instinct, et pour sa joie personnelle. Il professait même une horreur de doctrine contre la charité, qu'il traitait d'amollissante. La justice, la seule justice lui semblait belle. Il avait lu Proudhon et en avait gardé un coup de soleil, à quoi se mêlaient des souvenirs d'éducation chrétienne, obscurs et tenaces ; et de tout cela sortait pour lui une façon de mysticisme social, dont il ratiocinait à perte de vue, et dont le résultat le plus clair était un angélique amour des misérables. Sous prétexte d'équité réparatrice, ce soi-disant justicier faisait simplement l'aumône, et jouissait de la faire ; et son grand manteau de philosophe lui servait à cacher aux autres et à lui-même sa nature de petit manteau bleu.

Très peti manteau bleu, sans doute ! Encore l'étoffe n'en pouvait-elle revenir à moins de dix francs par mois, au désespoir du justicier honteux d'allouer si peu aux *fonds secrets* de sa justice. Descendre plus bas, il n'y consentait point. Or, ces dix francs, les vingt pour la musique, la grosse

somme pour la pension de ses mères, cela représentait bien cent trente francs, les cent trente irréductibles. Et comme, d'autre part, les réductions sur la nourriture, le logement, l'entretien, même les deux vices, n'étaient guère possibles non plus, Yves se débattait en vain dans un insoluble problème pour établir une équation entre les deux cent trente francs nécessaires et les deux cents tout court qu'il voyait à l'horizon du mois prochain. Et voilà pourquoi il levait désespérément les bras au ciel en se disant tout haut :

— Il n'y a pas moyen, pas moyen. Il faudra trouver autre chose.

Autre chose, cela signifiait des leçons, de lamentables cachets, une longue procession d'heures perdues en courses, perdues pour la musique, pour le loisir indispensable à la composition des œuvres et à leur publication par la presse. Il en perdait tant, déjà ! Toutes ses soirées à la *Boule-Verte !* Et combien de lambeaux de ses journées, hachées par les offices de Sainte-Ursule ! Il n'avait vraiment de bon, d'une affilée, que l'après-midi, entre les vêpres et le café-concert ; non pas même le dimanche, ni les jours de fêtes catholiques, tous accaparés par l'Eglise. En tout, donc, six après-midi par semaine. Surquoi il en consacrait trois aux séances de chant avec mademoiselle Madeline. Allait-il donc être obligé de rogner ces séances pour y trouver les heures qu'exigeraient des leçons nouvelles ! Hélas !

C'est qu'elles lui tenaient fort au cœur, ces séances.

Madeline était à la fois son élève, sa collaboratrice et sa Muse. C'est elle qui, d'après les indications du compositeur, arrangeait en paroles rhythmées les *monstres* nécessaires à ses mélodies. Et s'il lui enseignait le chant, et gratis, il en était payé, et avec usure, par une double joie. D'abord elle traduisait, juste dans la poétique rêvée par lui, les sujets qu'il exprimait musicalement. Puis, et cela surtout semblait précieux à l'auteur sans public, elle interprétait et *réalisait* ces œuvres. C'est seulement alors, quand ses chansons planaient aux vibrations de ce contralto pénétrant et velouté, c'est seulement alors qu'il les sentait palpiter, vivre, et qu'il prenait confiance en son génie. De là une passion toute artistique pour la jeune fille. Oui, artistique, et rien autre. N'avait-il pas dix-sept ans de plus que Madeline? Mais la conscience même de sa pureté dans cette passion permettait à Yves de s'y livrer absolument, sans arrière-pensée. Et c'était si doux, si délicieux, si réconfortant, qu'il souffrait à l'idée de sacrifier quoi que ce fût de ces chères séances. Déjà il les trouvait trop rares et trop brèves; et, n'était son devoir de compositeur qui lui commandait de réserver au moins la moitié de son temps libre au travail créateur et à sa presse, il eût fait de ces après-midi une habitude quotidienne, car il s'y emparadisait.

Madeline était la fille et la petite-fille de ses voisins du rez-de-chaussée, madame et monsieur Loupiat. Quoique leur vie fût très renfermée, à cause de la maman paralytique, et quoique Yves lui-même eût l'humeur peu liante, il avait fini par nouer connaissance avec eux. C'était inévitable dans cette petite maison de la rue Chevallier, ancien pavillon de garde du parc Borghèse, et où n'habitaient que trois locataires : eux en bas, et au premier étage Yves à côté d'un vieux garçon employé à la mairie de Levallois, M. Pigeollet. Grâce à l'absence de concierge, ils avaient bien chacun leur clef d'entrée, ce qui les rendait indépendants les uns des autres. Mais le vestibule, l'escalier et la cour étaient en commun ; et surtout dans la cour on se rencontrait forcément, chacun y jouissant d'un bout de plate-bande, et tous n'ayant qu'un seul puits pour se fournir d'eau. M. Pigeollet prenait ses repas au restaurant et ne rentrait guère qu'à l'heure de se coucher. M. Loupiat, le grand-père de Madeline, venait seulement pour dîner, et encore était-ce irrégulièrement. Souvent même il restait des nuits entières au dehors. Non pas à s'amuser, le pauvre diable; mais parce que son métier l'y obligeait. Quel métier? Yves eût été bien embarrassé de le dire. Il avait vaguement entendu parler d'un bureau, et, n'étant pas indiscret, n'avait jamais demandé là-dessus la moindre explication. Ce qu'il savait, en revanche, c'est que

le bonhomme était excellent, et qu'il se donnait un mal de galérien pour subvenir aux besoins de sa famille, surtout aux exigences de malade de sa bru infirme. Ce qu'il s'avait surtout, c'est que Madeline adorait son grand-père, et qu'elle en était adorée ; et c'était plus qu'il n'en fallait pour qu'Yves lui-même le tînt en estime et en affection. Et ainsi il était entré peu à peu dans l'intimité de ces gens, avec la connivence de la cour commune et du puits, qui avaient d'abord mis en présence, puis en relations, les deux seuls êtres vivants dans la maison presque toujours déserte : cette jeune fille et ce grand enfant de musicien. On s'était rendu mutuellement de petits services. On était de part et d'autre peu fortuné. La sympathie avait éclos tout naturellement. La musique avait fait le reste. Madeline chantait. Qui sait si un jour, le grand-père étant mort ou malade, elle n'aurait pas là une suprême ressource, comme professeur? Yves s'était offert pour la perfectionner. Sans frais, cela va de soi, en ami. On avait accepté avec joie. Et, depuis, il y avait plusieurs mois de cela, tous les lundis, mercredis et samedis, quand il n'était pas pris par des offices supplémentaires, il avait trois heures de bonheur devant le vieux clavecin de Pape, dont Mme Loupiat disait mélancoliquement :

— C'est tout ce qui nous reste d'autrefois.

Il était dans le salon, ce vieux clavecin, dans

ce qu'on appelait le salon, parce que c'était la seule pièce où il n'y eût pas de lit. Elle donnait sur la rue, par une fenêtre, l'autre fenêtre de la façade étant celle de la chambre où couchaient Madeline et sa mère. Dans cette chambre-ci brûlait toujours une veilleuse, dont la lumière, filtrant par le haut du volet, semblait tous les soirs à Yves, quand il arrivait devant sa porte, le doux scintillement d'une étoile. Aussi fut-il très étonné, ce soir là, de ne point la voir, et de constater en revanche au volet de l'autre fenêtre, ordinairement obscure, la lueur vive d'une lampe. Est-ce qu'il y avait un malheur? Du coup, il oublia ses précautions habituelles, de tourner légèrement la clef dans la serrure et de soulever un peu la porte sur ses gonds afin de n'éveiller personne. Sa surprise et son inquiétude augmentèrent, quand, une fois dans le vestibule, il trouva, au seuil du rez-de-chaussée, Madeline qui l'attendait.

— Oh! ne vous effrayez pas, monsieur Yves, dit-elle en voyant sa mine effarée. Maman n'est pas plus malade.

— Mais que se passe-t-il donc, pour que vous soyez debout si tard ?

— Voici, répondit-elle, en le faisant entrer dans le salon et en lui montrant le grand voltaire où un homme dormait profondément.

Yves regarda ce long individu, aux jambes interminables, au corps fantastiquement maigre, à la tête décharnée, absolument rase et glabre; et

il resta bouche béante, avec un geste des deux bras écartés, un geste qui signifiait :

— Connais pas.

— C'est parce qu'il a les yeux fermés, dit Madeline. Moi non plus, tout d'abord, en lui ouvrant la porte, je ne l'ai pas reconnu. Il est si changé ! Mais tout de même, à son regard, je ne m'y suis pas trompée longtemps.

— Enfin, qui est-ce ?

— Je ne sais pas son nom, monsieur Yves, et je n'ai pas même songé à le lui demander. Au reste, nous n'avons pas causé beaucoup. Il arrive de New-York, voilà tout ce que je peux vous apprendre. Il voulait vous voir et ignorait où vous travaillez, pour aller vous rejoindre. Alors je lui ai indiqué la *Boule-Verte*. En même temps, comme il avait l'air très fatigué et que c'était un de vos amis, je lui ai offert d'entrer un moment chez nous, afin de se reposer. Ce n'était vraiment pas de refus. Car il s'est assis là, pour quelques minutes seulement, disait-il ; mais il était tellement las qu'il s'est endormi presque tout de suite. Ma foi, je n'ai pas eu le cœur de le réveiller. J'ai pensé qu'il vous attendrait mieux ici, et que sans doute vous le feriez coucher chez vous, comme vous l'avez déjà fait pendant huit jours, il y a deux ans.

— Comment ! c'est Marchal, s'écria Yves, à qui ce détail avait soudain rendu la mémoire.

— Hein? Quoi? fit Marchal, en sursaut. Tiens! je dormais. Pardon, mademoiselle!

— Eh bien! mon pauvre vieux, dit le musicien. C'est donc toi? Du diable si je t'aurais reconnu, par exemple, avec ce corps et cette tête-là!

— Oui, je ne suis plus le même, n'est-ce pas?

— Dame! Toi qui étais un colosse! toi qui portais autrefois une crinière de Mérovée et une barbe de Nabuchodonosor!

— Je t'expliquerai tout ça, répondit Marchal, et aussi mon changement de nom. Car j'ai changé de tout. Je ne m'appelle plus Marchal. C'est une histoire. Mais je suis trop fatigué aujourd'hui. Demain, n'est-ce pas, demain!

Et ses yeux se refermaient; il parlait comme dans un rêve, d'une voix rauque et lointaine.

— Allons, montons nous coucher, fit le musicien en le prenant par dessous le bras. Mille excuses pour le dérangement, et mille mercis, mademoiselle Madeline!

— Merci, mademoiselle Adeline, bégayait Marchal en répétant machinalement les derniers sons entendus.

— De rien, de rien; tout à votre service, répondit la jeune fille, qui les éclaira d'en bas avec sa lampe, le bras gracieusement levé dans un mouvement de statue porte-lumière.

Quand ils furent entrés dans la chambre du premier étage, Marchal se laissa d'abord tomber sur le petit divan, comme pour reprendre son som-

meil. Mais la montée de l'escalier l'avait dégourdi. Il s'étira, bâilla, et cette bouffée d'air lui rendit la fringale dont il souffrait autant que de la fatigue, et dont il n'avait point parlé en bas.

— Mâtin ! que j'ai faim ! dit-il.

Yves avait l'habitude de souper, en revenant du café-concert. D'autant mieux qu'il ne dînait point. Il ne faisait qu'un repas chaud, à midi. Le matin, avant de sortir, et la nuit, avant de se coucher, il se contentait d'une façon de goûter, composé généralement de pain, de fromage, et de beurre salé, envoyés du pays, et, les jours de grand appétit, d'un hareng saur. Il mit sur la table son plus beau gendarme, un bout de Saint-Renan, le pot de grès, et le quignon de pain qui devait servir à son repas de cette nuit et à son déjeûner du réveil.

— Tiens, mon vieux, fit-il.

— Et toi ?

— Oh ! moi, j'ai mangé une soupe à l'oignon et bu des bocks à la *Boule-Verte*. Je vais faire seulement une petite tartine pour te tenir compagnie. Là, pas plus. Une lèche ! Tu finiras bien le chanteau de pain, n'est-ce pas ?

— Tu peux le dire, fit Marchal, la bouche déjà pleine, et qui dévora sans plus parler, tandis qu'Yves mangeait sa beurrée lentement pour rendre vraisemblables son mensonge de soupe à l'oignon et ses bocks imaginaires.

— Par exemple, tu sais, je n'ai pas de vin. Un vrai Breton, moi ! Le cidre et l'eau-de-vie de cidre,

je ne connais que ça. Et du cidre, il n'y en a pas de bon à Paris. Mais j'ai là un certain croquomolle qui n'est pas dans un sac, tu vas voir.

Et il tira d'une armoire sa bouteille d'eau-de-vie de cidre, sa bouteille dont il était pour lui si ménager, son élixir de travail, comme il l'appelait. Il en versa une verrée entière à Marchal, se contentant pour lui-même d'une petite gorgée, toujours sous prétexte de tenir compagnie.

— Ah! ça va mieux, dit Marchal en allumant une grosse cigarette faite avec le tabac du musicien. Je suis tout à fait réveillé maintenant. Je vais te raconter, si tu veux...

Mais ce n'était qu'un éclair de réveil, suscité par le coup de poing de l'alcool. Il bâilla de nouveau, repris aux pesanteurs de la fatigue, à présent que sa fringale était apaisée. Il n'avait pas même la force de tirer des bouffées de sa cigarette, qu'il posa sur le coin de la table et laissa éteindre.

— Non, décidément, reprit-il, il faut remettre mon histoire à demain. J'ai trop sommeil encore.

Et il s'allongea sur le divan.

— Pas là, pas là, dit le musicien. Couche-toi donc dans le lit. Tu te reposeras bien mieux.

— Et toi ?

— Moi, je t'y rejoindrai dans un moment. J'ai à travailler. Au moins pour une heure, peut-être plus. Fourre-toi toujours dans le portefeuille, en attendant. Tu me chaufferas ma place.

Il débarrassait la table, y étalait du papier à musique, avait l'air joyeux et pressé.

— Vite, vite, dépêche-toi, disait-il. Au lit ! les puces ont faim.

Marchal se déshabilla, se coucha, et immédiatement ronfla. Yves vint doucement lui border la couverture, puis s'installa devant son papier blanc. Il se sentait, en effet, plein de verve, le cœur content, l'esprit dispos, très en train de travailler. Bah ! il passerait une nuit à peu près blanche, mais fructueuse, et laisserait le lit tout entier à Marchal, et ferait un petit somme sur le divan quand la lassitude arriverait ! Machinalement, comme toujours pour favoriser l'inspiration, il se mit d'abord en devoir de confectionner une cigarette. Il prit dans sa blague en vessie une pincée de tabac, une belle mèche de caporal, brune, frisée, fleurant bon, qu'il savourait d'avance en la roulant. Comme elle était jolie, sa fine sibige, toute menue, coquette et vierge, et quelles rêveuses mélodies allaient s'envoler dans le déroulement de ses volutes bleues ! Il frotta l'allumette avec une sorte de religion, comme s'il s'agissait d'aviver la braise d'un encensoir. Soudain, il aperçut la grosse cigarette, à peine entamée, qu'avait abandonnée Marchal : un vilain mégot, mouillé, triste. Il hésita un instant, poussa un grand soupir ; puis, bravement, il lâcha la fine sibige et ralluma l'informe boudin en se disant :

— Il faut faire des économies. Soyons avare !

II

Sans la crécelle du réveil-matin, ils auraient dormi tous deux jusqu'au milieu du jour; car Marchal, n'ayant pas couché depuis longtemps dans un lit, s'accagnardait à la tiédeur des draps; et d'autre part Yves ne s'était étendu sur le divan qu'à la pointe de l'aube, éreinté par une demi-nuit de besogne fiévreuse. Mais à neuf heures un quart l'aigre roulement du coucou leur sonna la diane. Yves avait sa grand'messe à Sainte-Ursule pour dix heures précises. Pas de temps à perdre. Hop ! hop ! un bout de toilette, et filer. Marchal s'étirait paresseusement.

— Tu sais, dit le musicien, tu n'es pas forcé de te lever. Profite du lit. Étale-toi. Parce que ce soir, dame, il faudra te serrer un peu dans la ruelle. Ce n'est pas tous les jours fête et le lendemain dimanche.

— C'est vrai, fit Marchal en bâillant, tiens, tu m'as laissé toute la place pour moi seul. Ah !

mais, ce soir, plus de ça, je prendrai le divan.

— Tu prendras ce que je veux. Va donc ! Nous tiendrons bien tous les deux dans le lit. Tu es tout en longueur, maintenant, comme moi. Nous ne nous gênerons pas.

— Non, non, par exemple, je refuse, répondit Marchal. Le divan ou rien du tout. C'était bon pour cette nuit, le dodo. J'arrivais de New-York. Mais on n'arrive pas tous les jours de New-York. Je serai très bien sur le divan. Ça me connaît, la dure. J'y dors mieux.

— Eh bien ! moi aussi.

— Eh bien ! tu te sacrifieras, voilà tout. Je tiens au divan, ou sinon je n'accepte pas l'hospitalité.

— Écoute, fit le musicien contrarié, ne perdons pas de temps en chicane. Je n'ai plus que sept minutes à moi. Je propose un moyen terme. Nous aurons le divan chacun notre tour. C'est mon dernier mot. Et si tu dis non, c'est que tu ne veux pas rester chez moi, c'est que tu n'es pas un frère. Entendu, hein ?

— Du moment que tu le prends comme ça !

— Soit ! j'ai un sale caractère, dominateur, entêté, Breton, quoi ! Mais il ne s'agit pas de me changer. Il faut m'admettre tel que je suis. Tu demeures donc ici jusqu'à ce que tu aies trouvé quelque chose de mieux. Tu vas te mettre en courses tout de suite. Je chercherai aussi de mon côté. Ça ne sera pas commode ; mais enfin !

— Fichtre non, ça ne sera pas commode, répéta

mélancoliquement Marchal qui s'était assis sur son séant, et qui, les poings aux chevilles, le front aux genoux, avait l'air d'une cariatide écrasée.

— Dame ! fit le musicien tout en barbottant, le nez dans sa cuvette, que veux-tu ? Quand on ne fait pas de concessions ! Et remarque bien, ajouta-t-il en coupant la parole à Marchal qui allait regimber, remarque bien que ce n'est pas un reproche. Tu as raison, mille fois raison, d'être intransigeant. En art, il faut aller tout droit son chemin, coûte que coûte. Ainsi, moi...

Ses phrases étaient à demi étouffées par le va et vient de la serviette dont il se débarbouillait rapidement.

— Moi, n'est-ce pas, je n'en fais pas non plus, de concessions. J'ai mon idéal, la chanson populaire, la musique pour tous. Je n'en démords pas. Ni opérette ni romance ; rien. La grande mélodie simple, profonde, humaine. Brr ! brom ! brom ! Et pas même d'oratorio. Pas d'harmonie savante. Humphr ! Heum ! Brom ! Et pourtant, c'est crânement beau, la passion du père Bach, de notre saint père le Bach ! Oui, sans doute. Brom ! brom ! Mais voilà ! On a un idéal, ou on n'en a pas. Eh bien ! toi, tu as le tien aussi. C'est parfait. Je t'approuve. N'empêche qu'avec ton idée d'être le tragédien absolu...

— Quoi ! le tragédien ! s'exclama Marchal en sautant du lit. Mais il n'y a plus de tragédien, mon vieux. Ah ! la tragédie ! j'en suis revenu de cette

blague-là. Un art inférieur! Talma, Rachel, des pîtres! La tragédie, n'en faut plus.

— Toi! c'est toi qui parles ainsi! répliqua Yves stupéfait, qui en resta la serviette en l'air, sans essuyer sa figure où l'eau dégoulinait comme s'il était tout en larmes. Mais alors, tu es donc plus changé encore au moral qu'au physique?

— Eh! oui, parbleu, oui. Ne te l'ai-je pas dit hier au soir? Tout changé, tout. Mes cheveux, ma barbe, rasés! Rasés aussi, les alexandrins! Perruque, tout ça, panache, vieux jeu, pas moderne, pas vivant. J'ai trouvé l'art nouveau, le vrai, le seul, la synthèse dramatique. C'est à New-York que ça m'est venu. Je vais te raconter la chose avec mon histoire.

Il allait et venait, agité, gesticulant, en pans de chemise.

— Cristi! interrompit le musicien, voilà la demie qui sonne. Et moi qui bavarde et qui t'écoute! Et il faut que je sois là-bas à dix heures précises. Là-bas, Sainte-Ursule, Passy, pour mon orgue. Tu ne peux pas me dire ça en deux mots, pourtant. Ça m'intéresse trop. La synthèse dramatique! Je n'en reviens pas. Mais il n'y a pas à tortiller, je n'ai plus le temps. Et je ne peux pas même rentrer déjeûner. J'ai répétition à midi à la *Boule-Verte*. Nous ne nous retrouverons que tantôt, après vêpres. Presto! je décampe. A cette après-midi! Qu'est-ce que tu vas faire en attendant?

— Des courses. Oh! j'ai des gens à voir, des ribambelles de gens.

— Pour ton idée?

— Oui, oui.

— Tant mieux! Si tu pouvais trouver quelque-chose tout de suite! Ce n'est pas pour me débarrasser de toi, d'ailleurs. Tant qu'il n'y aura rien de sûr et certain, il est convenu que tu vis avec moi, n'est-ce pas?

Et, lui serrant affectueusement les deux mains, Yves mit toute son amitié dans ces simples mots, qui valaient les plus chaudes protestations du monde :

— Mon vieux Marchal, va!

— Non, pas Marchal, cria l'ex-tragédien en le retenant. J'ai changé de nom aussi, tu sais bien.

— Ah! oui, c'est vrai. Je n'y pensais plus. Et tu t'appelles?

Marchal prit une pose majestueuse et dit :

— Je m'appelle Tombre.

— Tombre! Quel drôle de nom!

— C'est encore une conséquence de mon idée, tu verras.

— Vraiment? Allons, soit! Eh bien! au revoir, Tombre, à tantôt! Pardonne-moi; mais je n'ai pas le loisir de m'épater.

Il était dix heures moins vingt-cinq minutes. Yves se sauva en courant, puis remonta quatre à quatre la moitié de l'étage, pour revenir crier par la porte entrouverte :

— A propos, j'oubliais de te dire. Je t'ai laissé sur le coin de la commode de quoi ne pas mourir de faim et d'ennui jusqu'à ce soir.

Et cette fois il dégringola l'escalier à la galopade, tandis que Tombre trouvait en effet, dissimulés derrière le pot à eau, un fond de paquet de caporal, un demi cahier de papier persan et deux petites pièces de dix sous.

III

— M'man, sommes pas arrivés? demanda le gamin d'une voix plaignarde.

— Si, mon mignon, si, dans un instant, répondit la jeune femme.

Elle l'embrassa tendrement, puis continua, le nez en l'air, à regarder les numéros des maisons, aussi impatiente que lui d'arriver. Elle l'avait emmené pour qu'il ne restât pas tout seul dans la chambre d'hôtel garni qu'ils habitaient. Mais s'il ne s'amusait guère de cette course, elle non plus ne la faisait pas de gaieté de cœur.

Le petit traînait la jambe de plus en plus. Il ne semblait pas habitué à marcher à pied sur le pavé gras, où ses jolies bottines mordorées se tordaient et se crottaient. Elles étaient, d'ailleurs, toutes neuves, et juraient ainsi avec son costume de velours, mais râpé. Quant à la toilette de la femme, elle sentait la mode de l'année dernière; et le luxe fripé et rafistolé n'en paraissait que plus inopportun, dans cette rue où sa traîne de

soie avait besoin d'être relevée fort haut pour ne point ramasser la boue. Cela permettait toutefois d'apercevoir des dessous soignés, du linge très propre, même riche, aux tuyautés empesés raide et aux entre-deux de dentelle.

Ce mélange de pauvreté et d'opulence ne laissait pas d'intriguer quelques passants, d'autant qu'il était accentué encore par un paquet que la jeune femme portait à la main tout en retenant la queue de sa robe. Simple paquet roulé en tapon dans une serviette blanche, mais d'où s'échappaient par les coins des envolées de gaze bouillonnante. Encouragés par ces allures ambiguës, par son alléchant minois de blonde ébouriffée, par ses grands yeux qui en regardant les numéros des maisons prenaient des airs chercheurs, déjà trois ou quatre messieurs s'étaient mis à la suivre, quand elle s'arrêta enfin, ayant trouvé.

Elle pensa d'abord s'être trompée d'adresse. Quoi ! C'était là, dans cette vieille et vilaine maison de la rue Saint-Marc ? Bien sûr, elle ne s'attendait pas à un palais ; mais cependant, entre un palais et ça ! L'escalier, noir, étroit, aux marches gluantes, dévalant presque jusque sur le trottoir, sans loge de concierge, semblait un escalier de service. Pas même ! Il faisait songer plutôt à l'entrée louche de quelque réduit hanté par des débauchés furtifs. Non, ce n'était pas là. Impossible ! Mais si. Au chambranle gauche de la porte, parmi d'autres écriteaux en tôle vernie, il y en

avait un de carton, où se crispait un poing à l'index démesuré, montrant l'escalier d'un geste impérieux, au dessus de ces mots calligraphiés à la main : *Agence Grimblot, troisième étage*. La jeune femme hésita, le cœur gros. Des larmes lui vinrent aux yeux. Elle avait envie de rebrousser chemin.

— C'est-il là, m'man ? Pourquoi nous n'entrons pas ?

A la voix de l'enfant elle se ressaisit soudain. Puis, l'embrassant de nouveau, plus tendrement encore que tout à l'heure :

— Allons-y ! fit-elle, avec un soupir de résignation, mais en même temps avec un crâne petit air de bravoure, qui arrêta sur les lèvres de l'un des suiveurs une déclaration prête à roucouler.

Et elle entraîna l'enfant dans l'escalier noir, qu'elle se mit à gravir résolument, comme si elle montait à l'assaut.

C'est qu'il lui fallait vraiment du courage, à elle, mademoiselle Georgette, ex-danseuse du premier quadrille dans les théâtres de Lyon, Bordeaux, Toulouse et Marseille, pour s'en venir ainsi à l'agence Grimblot, avec ses chaussons et son jupon de gaze dans un baluchon, comme une débutante allant à l'examen. Sans doute elle ne se posait pas en étoile ; mais elle n'était pas non plus n'importe qui. On a sa gloriole de ballerine, quand on a gagné jusqu'à cinq cents francs par mois avec

ses pointes. En être, après cela, réduite à l'agence Grimblot, c'était dur. Car elle la connaissait de réputation, et surtout pour en avoir fait maintes gorges chaudes, cette agence dont l'estampille était presque un brevet de ridicule dans les corps de ballet. Maison de dernier ordre, quasi interlope, recours des disgrâciées et des guignardes, espèce de décrochez-moi-ça bon pour les irrégulières du jeté-battu et les duègnes de l'entrechat. Et dire qu'elle, mademoiselle Georgette... !

Oh ! oui, c'était pénible. Et à vingt-six ans ! Et jolie comme un cœur ! Mais quoi ! On a beau être jolie ; il faut se faire voir encore. Sans cela, pas de *position !* Sa *position*, elle l'avait perdue depuis quatorze mois, grâce à un drôle pour qui elle s'était ruinée. On a de ces coups de bêtise-là. Pour lui elle avait lâché le théâtre. Puis, un jour, c'est elle qui avait été lâchée. Et malade, à deux doigts de la mort, dans Paris où elle ne connaissait personne, ayant toujours vécu en province. Ses bijoux vendus, ses robes au Mont-de-Piété, la débine ! Et Georget à élever quand même, le pauvre mignon ! Enfin, elle en était sortie. Elle en sortirait de plus en plus, maintenant qu'elle se sentait d'aplomb. Mais voilà : d'abord et d'une, il s'agissait de remonter sur les planches, pour retrouver une *position*. Or, l'époque des engagements était passée. L'agence Ravinelli, la seule importante, n'avait pas seulement voulu lui accorder une audition. Il y avait eu, d'ailleurs, cette année-là, une

invasion de sauterelles italiennes râflant toutes les places. Rien que de toutes jeunes ballerines, envolées de Milan dans leur prime fleur, et cueillies à bon compte, ce qui gâtait le métier. Force était donc de se rabattre sur cet ignoble Grimblot, et de se raccrocher au pied-de-biche crasseux de cet ancien mime devenu placier en danseuses.

Elle y était maintenant, après les trois étages montés, devant ce pied-de-biche, sur un paillasson moisi, à côté d'une fenêtre à guillotine qui prenait jour dans un plomb. Elle soufflait un peu, en secouant son mouchoir, dont le parfum, quoique acheté au rabais dans un bazar, exhalait un nuage de sent-bon parmi les fades pestilences de l'escalier.

— Dis donc, m'man, fit Georget, c'est pas chic, cette boîte-là. Je vais rien m'embêter là-dedans.

— Sois tranquille, chéri, répondit-elle. Ça ne sera pas long, va.

Et, de fait, elle pensait bien que le Grimblot, habitué à sa camelotte, serait tout de suite pincé devant un véritable *sujet*. La seule question était de savoir s'il avait quelque chose de convenable à lui offrir. Si oui, l'affaire ne traînerait pas. Elle était tellement sûre de son effet, que Grimblot la trouva toute souriante quand il vint ouvrir la porte. Elle était en train de se dire :

— Pauvre vieux ! Il ne voit pas souvent des jambes comme les miennes.

Elle croyait avoir toujours ses bonnes et belles

jambes d'antan, et elle y sentait même des démangeaisons, comme des envies de prendre l'essor, depuis si longtemps qu'elle les gardait à ne rien faire. Elle avait bien été forcée de reconnaître qu'elles étaient un tantinet maigries, quand tout à l'heure, avant de sortir, elle avait passé par-dessous son maillot et son tutu. Mais bast ! C'est vite remplumé, ca ! N'empêche qu'elle était mademoiselle Georgette, danseuse de premier quadrille. Aussi, une fois son nom et ses qualités déclinés, avec l'objet de sa visite, et le tout d'un ton dégagé, quand elle eut ôté sa robe, mis son jupon de gaze, et glissé ses chaussons en écrasant de la semelle un brin de colophane, ce fut avec une sorte de condescendance pour Grimblot, comme si elle lui faisait une faveur, qu'elle se dressa devant lui sur ses pointes, et lui exhiba ces fameuses jambes dont la seule vue devait le jeter en extase.

Ses braves jambes ! Hélas ! Elle ne pouvait s'imaginer à quel point la maladie et quatorze mois d'inaction les avaient raidies. Grimblot ne le lui envoya pas dire, le brutal ! Renversé dans son fauteuil, carré comme un juge sur son rond de cuir, gonflant ses joues de grenouille, se donnant la mine d'un personnage avec sa tabatière en doublé et sa perruque noire qui tournait au vert, il n'avait pas du tout l'aspect d'un homme extasié. Bien loin de là ! A peine eut-elle esquissé une pirouette et deux entrechats, qu'il l'arrêta net d'un claquement de langue dédaigneux, et prononça

magistralement cette sentence, en humant une large prise :

— Ma petite, vous n'avez plus deux liards de ballon.

Elle en resta interloquée, un pied en l'air.

— Vous dites ? fit-elle.

— Je dis, répéta tranquillement Grimblot, que vous n'avez plus deux liards de ballon. Tout ça est en mauvais état.

Il avait souligné le *tout ça* d'un geste méprisant, une façon de pichenette, dont il époussetait de tabac sa cravate sale, et semblait en même temps envoyer au diable les jambes de la danseuse, comme des allumettes qui ne prennent pas.

— En mauvais état, mes jambes ! s'écria-t-elle. Ah ! par exemple !

Elle s'était retournée vers Georget, machinalement, et faillit invoquer son témoignage.

— Il n'y a pas de par exemple ! reprit Grimblot. Votre gosse vous le dirait comme moi, s'il avait quelques années de plus. Dame ! qu'est-ce que vous voulez ? Je ne suis pas ici pour vous faire des compliments, n'est-ce pas ? Les affaires sont les affaires. Vous venez chercher un engagement. Eh bien ! ces flûtes-là, mon enfant, ça vaut soixante-dix sous par soirée, pas un fifrelin de plus.

Il se fourra une nouvelle prise dans les narines, une prise plus petite, cette fois, avec un fin reniflement qui voulait paraître régence, et il ajouta galamment :

— Et encore, c'est à cause de votre figure.

La danseuse l'avait écouté bouche béante, n'en croyant pas ses oreilles. Elle éclata soudain d'un beau rire clair, se pencha par-dessus le bureau, et faisant au bonhomme un pied de nez à deux pouces de la face :

— Dites donc, répondit-elle, regardez-moi un peu comment j'ai le nez fait, surtout quand je joue de la clarinette au bout.

— Je ne dis pas non, riposta Grimblot sans se fâcher; vous avez le nez très bien fait. Mais vous ne dansez pas dessus, je suppose.

— Pas précisément, mon vieux. Seulement je ne le mets pas dans ma poche quand je danse, ni mes yeux non plus, ni mes cheveux, ni mes épaules, ni le reste. Et si tout ça ne vaut que soixante-dix sous par soirée, c'est que les jolies femmes sont pour rien cette année-ci.

— Comme vous avez l'avantage de le dire, ma petite, pour rien. Il y en a même qui paient pour être marcheuses. On a de la beauté à revendre pour le quart d'heure.

Ses joues tremblotaient. Il engloutit des deux narines à la fois une prise énorme. Puis, d'un ton vexé, ironique et insolent, il dit à dents serrées :

— Au jour d'aujourd'hui, l'étalage coûte cher.

Il n'eut pas le temps de savourer son effet. La danseuse, les lèvres frémissantes, les regards étincelants, avait empoigné un gros livre sur le bureau et le lui jetait à la tête. Il veut se garer, se baisse,

porte ses mains à son front, et du coup sa perruque lui dégringole sur l'oreille, laissant voir un tiers de crâne jaune comme du beurre. Georget éclate de rire, et la jeune femme aussi, soudainement, toute sa figure changée en un clin d'œil.

— Mâtin! quelle physionomie! s'écrie Grimblot avec la rapidité de jugement d'un maquignon.

Et, tout en rajustant sa perruque :

— Un instant, ma belle, un instant! Ne vous emportez pas. J'ai une idée. Est-ce que, par hasard, vous seriez mime?

— Dame! Regardez mes engagements. C'est écrit dessus, je pense : danseuse-mime.

— J'entends. Mais c'est la formule ordinaire des engagements, ça. Je veux dire : Au besoin, sauriez-vous jouer la pantomime?

— C'te bêtise! J'ai commencé par là.

— Où donc?

— A Marseille, chez Rouffe.

— Chez Rouffe! Pas possible.

— Lui-même, monsieur. Rouffe, l'élève de...

— L'élève de feu Jules, interrompit Grimblot en se levant.

Georgette devint très digne, et c'est d'une voix presque solennelle, lentement et respectueusement, qu'elle articula :

— J'ai même joué avec feu Jules.

Grimblot, qui s'était rassis, se releva, et fit un profond salut à la danseuse, qui le lui rendit, non sans un certain air de supériorité. Et c'était si

franchement comique, leur soudaine gravité à tous deux, que cela fut senti par l'enfant. De nouveau, comme s'il était à Guignol, il éclata de rire.

— Ne ris pas, bébé, lui dit sévèrement sa mère. Il s'agit de choses sérieuses.

Il ignorait que feu Jules avait été un grand mime, le rival provençal de Deburau, un homme célèbre à Marseille, à Toulon, jusqu'en Italie, et qu'avec lui était mort le mimodrame classique. Il ignorait aussi, et surtout, quelle importance les artistes attachent au souvenir de ceux qui se sont illustrés dans leur art. Il ne connaissait pas encore le cabotin qui vous dit avec des larmes plein les yeux :

— Oui, ma vieille, c'est moi qui tous les soirs, au trois, recevais dans le bas des reins le fameux coup de pied de Frédérick.

Grimblot, en l'honneur de feu Jules, se moucha bruyamment, et avec des *temps*, comme s'il étouffait dans son mouchoir de gros soupirs. Puis il profita de ce que son nez était libre pour le recharger de tabac, cette fois avec un geste philosophique qui signifiait clairement que nous sommes tous mortels, hélas ! même les plus grands. Après quoi, ayant repris possession de lui, l'artiste fit place à l'homme d'affaires.

— Mais, continua-t-il, il y a longtemps de ça ; au moins douze ans. Vous étiez gamine. Vous avez dû oublier.

— Allons donc ! fit Georgette. Ça ne s'oublie pas plus que de nager. Et puis, on l'a dans le sang. Voulez-vous, pour voir, que je vous donne une *audition* de pantomime ?

Et, sans attendre la réponse, la voilà qui fait une entrée de Colombine, en sautillant d'un pas glissé et s'arrêtant court sur un entrechat, une main au cœur, l'autre en l'air, le petit doigt coquettement écarté, le sourire aux lèvres.

— Et la réplique ? s'écria-t-elle tout à coup. Je ne peux pas jouer sans la réplique.

— C'est vrai. Attendez ! Je vais vous la donner.

Grimblot avait sauté de son fauteuil, très lestement pour son âge, avait pris dans un coin sa canne, un jonc à bec de corbin, et s'était campé à côté de Georgette, de trois quarts, face au public, que représentait l'enfant.

Public indulgent, qui s'amusait d'avance ! Mais tout autre eût trouvé aussi le tableau intéressant. Dans cette petite chambre au jour blafard, au parquet carrelé, aux murs tapissés de vieux cartonniers verts, c'était un spectacle curieux que cette danseuse en jupe de gaze et en corsage de ville, minaudant devant ce Cassandre au naturel, incliné sur sa canne tenue à deux poings, le chef branlant, le pas traînard et saccadé.

Le père Grimblot jubilait. Cela lui rappelait son bon temps. Il se retrouvait dans la peau du bonhomme. Tout de suite il attaqua la scène légendaire où Cassandre veut marier Colombine

contre son gré. Hochant la tête, brochant des babines, il frappe par terre de son bâton, qu'il brandit ensuite d'un geste à la fois furieux et tremblotant. Georgette pirouette autour de lui en faisant une moue de dénégation. Puis, c'est une expression de prière, avec des poses attendries et languissantes. Elle lève les yeux au plafond, se presse à deux mains le sein gauche, en agitant ses coudes comme des ailes. Elle fait signe de se passer au doigt un anneau, et dessine ensuite dans l'air une silhouette de joli cavalier qui a des moustaches en virgules poignardant le ciel. Elle lance à cet amoureux imaginaire un audacieux jeté-battu et un long regard en coulisse. Cassandre riposte en courant sur elle, le bâton menaçant. Elle lui échappe d'un bond, frappe du pied avec colère, tourbillonne autour de lui. Il s'arrête essoufflé, s'offre une prise pour se remettre, s'appuie sur sa canne pour humer cette prise avec la dignité qui convient. Mais à ce moment, Colombine se dresse sur ses pointes, d'un air héroïque et résolu, passe devant lui en le narguant, vient lui faire ballonner ses jupes près de la figure, et finalement se sauve après avoir donné un croc-en-jambe à la canne de Grimblot, qui perd l'équilibre, et s'étale tout du long, sa tabatière d'un côté, sa perruque de l'autre.

Georget se tord de rire, surtout au dénouement, la seule chose qu'il ait bien comprise. Mais Grimblot, lui, ancien mime et connaisseur, a tout com-

pris, et maintenant il est extasié pour de bon. Il a savouré le jeu de Colombine, sa physionomie maligne et voluptueuse, l'art avec lequel elle a dépeint le beau Léandre, la passion qu'elle a mise à le demander pour mari, à en refuser un autre, sa mutinerie aux ordres de Cassandre, ses supplications changées en révolte, sa fuite comique et en même temps gracieuse, et tout cela rapide et voltigeant, sans qu'un geste faux ou simplement exagéré ait rompu le rhythme des pas, sans que la mélodie mimique ait jamais cessé de se fondre dans l'harmonieux accompagnement de la danse.

— Parfait! parfait! s'écrie-t-il en s'époussetant.

Et, dans sa joie, il porte sa perruque à sa poche et se verse sa tabatière sur le crâne.

— Non, vrai, reprend-il, vrai, ma petite, tous mes compliments ! C'est un avenir que vous avez là, un avenir qui...

Il s'arrêta. L'homme d'affaires reprenait le dessus, et imposait silence à l'artiste emballé par l'enthousiasme.

— C'est-à-dire, continua-t-il, qu'il y a quelque chose à faire.

Il avait remis sa perruque d'aplomb, après avoir ramassé sur son crâne de quoi se bourrer le nez d'une nouvelle prise.

— Oui, quelque chose, sans doute. Seulement, dame ! voilà !

A la première phrase pleine de promesses, la danseuse avait embrassé son fils en disant :

— Hein, Georget ? je crois que ça y est.

Et elle s'était mise à se rhabiller, preste et gaie, voyant déjà la chose dans le sac. Aux réticences de la phrase finale, elle se retourna, surprise :

— Voilà quoi ? fit-elle.

— Eh ! répondit Grimblot, il s'agit maintenant de vous *inventer*. Tout est là. Je crois que j'ai votre affaire. Je crois. Mais, ça dépend encore.

— De mes prétentions, n'est-ce pas ? Oh ! je suis raisonnable, allez ! Qu'est-ce que c'est, votre affaire ?

— Je ne pourrai vous dire ça que samedi. Pour le quart d'heure, il faut d'abord voir à nous arranger. C'est très joli de faire de l'art, sans doute ; mais...

Georgette avait déjà passé sa robe. Elle la retroussa jusqu'aux genoux, leva la jambe droite, et fit frétiller son pied dans le geste classique du Pierrot qui signifie ainsi sa joie comme un chien remuant la queue.

— Enfin, dit-elle, ça, est-ce chic ou n'est-ce pas chic ? Et ça, ajouta-t-elle en esquissant dans un rond de bras une envolée d'ailes ? Et encore ça ?

Elle donna successivement plusieurs jeux de physionomie, une bouche en cœur soulignant des yeux pâmés, un froncement de narines dédaigneux, un grand éclat de rire au silence illuminé par une double rangée de perles, et elle répéta :

— Enfin, voyons, la main sur la conscience, est-ce chic ou est-ce mouche ?

— Parfait! redit Grimblot, derechef emballé. Oui, sans doute! Ah! ce que c'est tout de même que d'avoir la *tradition!*

— Dame! vous comprenez, mon cher, reprit-elle avec orgueil et gravité, c'était un patron, un vrai, celui-là, feu Jules.

— Savez-vous, fit Grimblot négligemment, combien il gagnait, feu Jules, à sa belle époque?

— Non.

— Trois cents francs par mois, ma petite. Et la pantomime faisait florès alors.

— Cela veut dire que vous m'offrez?...

Il allait offrir cent cinquante. Mais en voyant la moue de la danseuse, il se reprit et alla jusqu'à deux cents; puis comme elle tournait le dos et faisait mine de s'en aller, il dit deux cent cinquante.

— Ah! deux cent cinquante, voyons! Presque autant que feu Jules. Vous vous donniez comme raisonnable. Hein? Ça va. Non? Réfléchissez. D'ailleurs nous avons jusqu'à samedi. Ce n'est peut-être pas tout à fait mon dernier mot. Je verrai mes commanditaires. Samedi, à deux heures, voulez-vous? Nous nous arrangerons, j'en suis sûr. Je suis rond en affaires, moi!

Et il la reconduisait, ne la laissant pas parler, craignant qu'elle ne formulât quelque chiffre impossible, l'étourdissant de sa volubilité pour qu'il restât bien entendu que trois cents francs représentaient le suprême maximum. Du haut de l'es-

calier, penché sur la rampe, il lui criait encore :

— A samedi, n'est-ce pas? Deux cent cinquante. Demandez conseil à n'importe qui, vous verrez. Et dites-vous bien que feu Jules n'avait que trois cents. A sa plus belle époque, eh! Trois cents, pas plus. Et, nom d'un petit bonhomme, feu Jules, après tout, c'était feu Jules.

Georgette était au milieu du second étage, quand ces paroles lui arrivaient. A ce moment, elle fut croisée par une espèce de spectre qui montait, et elle se rangea contre la muraille pour le laisser passer, tant elle eut peur de ce grand corps maigre et dégingandé, de cette physionomie sinistre. Comme on chante dans les ténèbres pour se donner du cœur, elle éprouva le besoin de parler à voix haute et de se prouver, en répondant à Grimblot, qu'elle n'était pas le jouet d'un cauchemar.

— Bien sûr, lui cria-t-elle, bien sûr, feu Jules c'était feu Jules.

L'homme-fantôme s'arrêta, la regarda fixement avec des yeux étrangement clairs et enfièvrés, et l'interpella ainsi :

— Qu'est-ce que vous dites de feu Jules, madame ?

— Pardon, monsieur, répliqua-t-elle. Mais je je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Tombre, madame. Je m'appelle Tombre. Et je l'ai pratiqué, votre feu Jules.

Il y avait dans le « votre » une intention dédai-

gneuse qui la piqua au vif, et la fit bravement riposter :

— Eh bien ! je vous en félicite ; car vous avez pratiqué un maître.

Tombre haussa les épaules ; et comme elle continuait à descendre, enchantée d'avoir rivé son clou à ce malotru, elle l'entendit lentement croasser, d'une voix caverneuse et magistrale :

— Feu Jules n'était qu'un âne.

IV

Georgette était encore toute interloquée de cette rencontre, et en même temps très joyeuse du résultat de sa visite à Grimblot, quand elle se retrouva dans la rue. Aussi ne remarqua-t-elle pas qu'elle était de nouveau suivie par le monsieur qui tout à l'heure, au moment où elle entrait, avait failli lui adresser la parole.

C'était, d'ailleurs, un de ces hommes qui n'attirent guère l'attention. Ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni vieux ni jeune, habillé avec une correction banale, terne et décoré, il ressemblait à tout le monde. Il n'avait de caractéristique qu'une lippe inférieure assez forte, d'autant plus apparente que le tour de sa bouche était soigneusement rasé. Toutefois, à une sorte de tic qu'il avait, d'humecter souvent cette lippe par un fréquent et rapide mouvement de langue, un observateur n'eût pas manqué de diagnotisquer en lui des habitudes oratoires, et de conclure à quelque chose comme un professeur, un avoué, un avocat.

A la coupe un peu surannée de ses vêtements, et à la gaucherie de son allure dans les coudoiements de la rue, on eût deviné aussi un provincial. Mais, pour faire de telles inductions, au moins eût-il fallu considérer le personnage, et Georgette ne l'avait même pas aperçu.

Il méritait pourtant bien un regard, ne fût-ce que par sa constance. Tandis que les autres suiveurs avaient abandonné la piste en voyant la jeune femme disparaître dans l'escalier, il avait, lui, patiemment et consciencieusement monté la garde sur le trottoir d'en face, sans se décourager à l'attendre si longtemps.

C'est qu'elle en valait bien la peine, pensait-il tout en faisant le pied de grue. Une jolie fille, élégante, parisienne ! Oh ! parisienne surtout. Il se délectait particulièrement à ce mot, qu'il répétait tout bas, avec un mouvement plus rapide pour humecter sa lippe, avec des gourmandises de nouveau débarqué à Paris. Certes, une Parisienne ! Cela se comprenait tout de suite à sa marche sautillante, à sa façon de relever sa jupe, au coquet attifage de son gamin. Et non seulement une Parisienne, mais, de plus, une actrice sans doute. Double régal, dont la promesse activait le tic lubréfiant de la langue. Oui, une actrice ! Car il était observateur, lui, et se piquait de pénétration. Or il avait lu après elle la pancarte de Grimblot, et, cette lecture ayant soudainement éclairé ses méditations sur les toilettes un peu interlo-

pes que portaient la mère et l'enfant, il avait déduit que l'agence Grimblot devait être une agence dramatique. N'était-ce pas un argument de plus pour son hypothèse, que ce baluchon d'où débordaient des touffes de gaze ? Quelque costume de théâtre, évidemment ! Ainsi raisonnant avec lui-même, en syllogismes serrés et graves sur ces choses légères, le monsieur correct se félicitait *in petto* de ses subtiles associations d'idées, et souriait au sentiment de sa perspicacité logique, non sans y prendre un petit air vainqueur et content de soi. De là le coup d'audace qui tout à l'heure, malgré sa réserve ordinaire, l'avait poussé à risquer une déclaration. De là sa ténacité maintenant à ne point garder pour compte cette déclaration, qui lui était demeurée sur la lippe, coupée par le brusque départ de Georgette.

Et il avait besoin de s'excuser ainsi dans son for intérieur, et d'attribuer sa conduite au simple désir de vérifier une hypothèse. Car, au fond, il ne se dissimulait pas combien cette conduite était puérile, indigne de lui, peu congruente à sa situation et à son caractère. Lui, monsieur Lepottier, homme marié et père de famille, chevalier de la Légion d'honneur, avocat, une des lumières de sa ville, notable que ses concitoyens venaient d'envoyer comme député à la Chambre, était-ce donc sa place, de treuler par les rues à suivre ce minois rencontré par hasard ? Qui sait même si cet acte

puéril n'était pas aussi dangereux ? Est-ce qu'il la connaissait, cette femme ? Est-ce qu'elle ne pouvait pas être une de ces sirènes qui ...? Il les redoutait, ces fameuses sirènes de Paris dont on parle dans les romans-feuilletons. Et madame Lepottier surtout les redoutait, madame Lepottier si jalouse, si rigide, qui avait vu avec terreur l'élection de son mari, qui ne s'en était consolée que par la pensée ambitieuse de devenir femme de ministre, et qui, le jour du départ pour la capitale, l'avait quitté toute en larmes, comme s'il entreprenait un long et terrible voyage, presque comme s'il était Dante prêt à visiter les cercles de l'enfer ! C'est qu'elle ne plaisantait pas avec ses droits d'épouse légitime, madame Lepottier. Deux ou trois essais de fredaines, là-bas, avaient été réprimés de verte façon. Elle n'entendait pas que sa fortune fût dilapidée en *orgies*, sa fortune à elle, mariée sous le régime dotal à un petit avocat dont elle voulait faire un personnage. Et elle le tenait en bride, la gourmette serrée. Qu'arriverait-t-il, si monsieur Lepottier se lançait dans une aventure, et qu'elle en eût vent ? Bast ! bast ! Cela ne tournerait pas à l'aventure. Il y mettrait bon ordre. Il n'était pas un godelureau qu'une femmelette mènerait par le bout du nez. Il en prendrait ce qu'il voudrait, pas plus. Et puis, elle n'avait pas l'air d'une sirène, cette mignonne qui trottinait là avec un enfant à la main. Et quand même, quand elle serait un peu sirène, n'était-il pas fort, astu-

cieux ? Ne saurait-il pas se défendre ? On exagérait le péril. Et ce péril, après tout, s'il y en avait, c'était justement là l'excitant. Et monsieur Lepottier, sûr de lui, jouissant de son célibat provisoire, se laissait éperonner par cet aiguillon de l'inconnu qui faisait se cabrer en lui sa jeunesse tardive au tournant de la cinquantaine.

Toutefois, ce cabrage n'était pas un tel mors-aux-dents, que l'honnête monsieur Lepottier en fût à commettre des extravagances. Toute sa hardiesse se passait plutôt en réflexions ; et même il ne pouvait prendre sur lui de renouveler son coup d'audace. Nulle part l'occasion ne lui semblait propice. Tantôt il y avait trop de monde, tantôt il n'y en avait pas assez, pour risquer une déclaration. Ici, il craignait qu'elle se perdît dans le brouhaha. Plus loin il avait peur de l'importance que lui donnerait la solitude. Et toujours décidé, mais jamais décisif, il continuait à suivre la jeune femme, sans oser bravement l'aborder.

— Oh ! maman, s'écria tout à coup Georget, achète-le moi, dis, ce cheval. Si, si, achète-le moi. Je le veux.

Il se cramponnait au bras de sa mère, et l'avait forcée à s'arrêter devant un magasin de jouets, où cavalcadait un escadron de chevaux à mécanique. C'est le plus grand qu'il désignait, un superbe dada pommelé, affiché quatre-vingts francs.

— Voyons, mignon, tu es fou, disait-elle. C'est trop cher.

— Alors un plus petit. Tiens, celui-là, le dernier.

— Mais non, mon chéri. C'est encore trop cher. Trente francs. Eh bien! merci. Allons, viens donc. Tu ne vas pas pleurer, n'est-ce pas?

— Si, là, je vais pleurer. Tu ne m'achètes jamais rien.

Il se mit, en effet, à faire une scène, piétinant, sanglotant, ne voulant plus avancer. Georgette ne savait comment en venir à bout, n'ayant qu'une main de libre, l'autre occupée à tenir sa traîne et son baluchon. Mais M. Lepottier eut une inspiration soudaine. La voilà enfin, l'occasion attendue de lier connaissance ! Il ne s'agissait que d'en profiter spirituellement.

— Attends, attends, fit-il avec une grosse voix. Qu'est-ce que c'est que ça, un petit enfant qui n'est pas sage?

— Ah! tu le vois, dit Georgette, tu le vois le vilain monsieur qui emporte les mauvais sujets.

Et, après un remerciement du regard au croquemitaine improvisé, elle se dépêcha d'entraîner Georget, dont la colère factice s'était calmée tout à coup, et qui courait vite à côté d'elle, en se retournant de temps à autre.

— M'man, dit-il au bout d'une dizaine de pas, il nous suit.

Elle regarda en arrière à son tour. Il les suivait, en effet, un peu penaud d'avoir été appelé le vilain monsieur, mais content néanmoins d'avoir osé

dire quelque chose et d'en avoir été récompensé par un regard. Cette nouvelle œillade le ragaillardit tout à fait. Il se rapprocha.

— M'man, il veut me prendre, cria l'enfant en s'accrochant à Georgette avec épouvante.

— Ne crains rien, mon petit ami, dit M. Lepottier. Maintenant que tu es sage, je ne te ferai pas de mal. Il est sage, n'est-ce pas, madame?

— Oui, monsieur, vous voyez, répondit Georgette.

— Le bel enfant! reprit M. Lepottier.

Elle se rengorgeait.

— Mais, ajouta-t-il, est-ce qu'il n'est pas fatigué, depuis si longtemps que vous marchez ainsi ?

Georgette eut un sourire malicieux. Elle avait compris qu'il ne s'était pas trouvé par hasard sur leur chemin. En un coup d'œil elle fit l'inventaire du particulier. C'était un homme *bien*. Pas un *suiveur* d'habitude. Pas un freluquet non plus. On pouvait encourager ses galanteries. Elle n'avait pas une vertu farouche, loin de là! Pourtant elle eût regimbé à une attaque brutale. Celle-ci était adroite, et plutôt timide. Tout au plus M. Lepottier avait-il contre lui un certain air de suffisance, que lui donnait en ce moment la conscience de son adresse. Mais cet air jurait tellement avec sa physionomie bonasse, avec sa lippe un peu tremblante, qu'il n'y avait moyen ni de s'en fâcher ni d'en concevoir quelque inquiétude. Le résultat de son examen rapide se traduisait exactement

pour Georgette dans cette phrase qu'elle pensa :

— C'est un bonhomme que je mettrai dans ma poche quand je voudrai.

Elle minauda cependant un refus, tout d'abord, quand il offrit une voiture; et même un refus presque blessé. Il se confondit en excuses. Mais Georget insista pour aller en voiture. Il trouvait le monsieur très gentil. Il était si fatigué, lui! Pendant le débat, un fiacre fut hélé.

— Mais non, monsieur, je vous en prie. C'est si près, d'ailleurs.

— Qu'importe ! madame. Ça fait plaisir à l'enfant. Je lui dois bien cela, pour mon croquemitaine de tout à l'heure. Nous disons : rue...?

Elle donna l'adresse, et l'on partit. Dix minutes seulement. C'était tout près, en effet. Trop près, hélas! pour M. Lepottier! A peine le temps de tourner quelques banalités complimenteuses, avec embarras, non sans humecter souvent sa pauvre lippe. C'en fut assez toutefois pour que Georgette pût dire qui elle était. Et vraiment, elle eût voulu tout exprès inventer quelque chose pour achever sa conquête, qu'elle n'eût pu mieux imaginer. Une danseuse! C'était une danseuse! M. Lepottier ne se connaissait plus de joie et de désir. Et, du coup, il s'enhardit jusqu'à demander, quand on lui dit adieu à la porte :

— Est-ce que je n'aurai pas le plaisir de vous revoir ?

— Mon Dieu ! monsieur, répliqua Georgette, ce

ne serait peut-être pas fort convenable. J'ignore à qui j'ai l'honneur...

M. Lepottier perdit alors tout à fait la tête. Il avait été très étonné de l'adieu, qui le laissait bredouille sur le trottoir. Il eut peur maintenant qu'on lui refermât au nez. pour toujours, le paradis que ses rêves avaient entrouvert. Il en oublia toute prudence, tira précipitamment son portefeuille de sa poche, y prit une carte, et la remit à la danseuse. C'était une carte d'un cent tout neuf, qu'il avait fait faire depuis huit jours seulement, et qui portait tout au long ses nom, profession et qualité. Georgette réprima un oh! de surprise admirative en la lisant, et se contenta de répondre avec son plus gracieux sourire :

— Maintenant que les présentations sont en règle, monsieur, je serai très heureuse, croyez-le bien...

Et elle se sauva néanmoins, craignant qu'il ne mît tout de suite la permission à profit, et jugeant qu'il valait mieux lui en laisser désirer le plaisir.

Mais M. Lepottier était décidément en veine d'audace. Puisqu'il avait commis l'impair de compromettre en quelque sorte son nom, au moins voulait-il que ce ne fût pas en pure perte. Il se sentait affriolé, d'humeur à n'en pas avoir le démenti. Une danseuse! Et combien charmante! Ah! ces sirènes, il savait les prendre, lui! Les prendre? Les prendre? Ma foi! non. Elle s'échappait, celle-là. Oui, pour aujourd'hui. Mais puis-

qu'il pouvait revenir. Eh! c'est aujourd'hui qu'il fallait... Certes, aujourd'hui. La place était à demi emportée. Allons ! Allons! Du courage! Une idée ! On est don Juan ou on ne l'est pas.

Vingt-cinq minutes plus tard on sonnait à la porte de mademoiselle Georgette, au troisième, le couloir à gauche, chambre numéro 15. Elle ouvrait, et se reculait tout d'abord, stupéfaite de revoir M. Lepottier, un gros paquet dans les bras.

— Oui, pardon, madame, c'est encore moi, dit-il en bégayant un peu. J'ai pensé que mon petit ami..., que je lui devais..., enfin qu'un souvenir... Excusez-moi !

Il arrachait fiévreusement le papier d'emballage; et dessous apparaissait le grand cheval à mécanique, que Georget accueillit par des cris fous de joie, pendant que la maman murmurait :

— Oh! que vous êtes gentil, monsieur, que vous êtes gentil!

Et la lippe de M. Lepottier couvrit d'un vaste baiser la petite main tendue de la danseuse.

V

C'est dans un cénacle de réformateurs artistiques, il y avait dix ans de cela, qu'Yves et Marchal s'étaient connus et pris d'amitié pour la première fois. On y rêvait une révolution radicale et universelle de la pensée humaine. Les poëtes y parlaient d'un vers nouveau, où l'idée serait remplacée par une musique, où les mots auraient des couleurs et des harmonies de tons, où les simples nuances de sonorité des syllabes suffiraient à évoquer des images, et ils appelaient cela *l'écriture suggestive*. En revanche les peintres prétendaient à une peinture psychologique en quelque sorte, ne voulant traduire que l'impression des choses, ceux-ci par le papillottement fugitif de la lumière infiniment décomposée au plein air, ceux-là par la synthèse d'un dessin *initial* et *primitif*. Quant aux musiciens, ils ne cachaient pas que leur art devait finalement absorber tous les autres, étant à la fois le plus sensuel et le plus intellectuel, le plus naturiste et le plus mathématique,

le seul apte à exprimer l'inexprimable, et le seul aussi qu'on pût réduire en formules chiffrées et générales ainsi que des équations d'algèbre. Yves était particulièrement entiché de cette opinion, et s'occupait alors de raffiner sur Wagner, qu'il traitait volontiers de précurseur, comme qui dirait de Saint-Jean-Baptiste, dont il se croyait *in petto* le futur Jésus.

Marchal était entré de plain pied dans ce milieu, où ses théories sur l'art dramatique ajoutaient une note à la symphonie révolutionnaire. Il rêvait, lui, un théâtre tout ensemble suggestif, impressionniste, initial et algébrique. Voici ce qu'il entendait par là. Le vers devait être chanté uniformément, comme une mélopée, sur laquelle l'acteur broderait des variations d'attitudes, de temps, de gestes, mettant dans ces soulignements toute l'analyse chatoyante d'un caractère, dont la synthèse serait donnée par le débit monotone et une physionomie *organique* appropriée *scientifiquement* au personnage. Il expliquait cela très clairement, par raison démonstrative; car ce n'était pas un cabotin vulgaire, grisé de phrases incomprises, et il avait philosophé sur son art en toute conscience et en toute sincérité.

Du reste, il ne se bornait pas à bavarder ses théories; il les mettait bravement en pratique. Sans grand retentissement, cela va sans dire. Troisième rôle au théâtre des Gobelins, il n'avait guère occasion de se manifester glorieusement

dans l'informe prose des mélodrames où il jouait les traîtres. Toutefois, sa voix gutturale et sombrée, ses allures de colosse, sa gesticulation énergique, sa tête chevelue, sourcilleuse et truculente, lui attiraient du populaire assez de malédictions pour qu'il pût croire à un succès.

— Ah ! disait-il souvent, si j'étais au Français, ou seulement à l'Odéon, et si je donnais tout, c'est alors qu'on verrait.

Mais le Français, même l'Odéon, chimères ! Est-ce qu'on y voudrait entendre parler de ses réformes ? Jamais de la vie, jamais. Il ne sortait pas du Conservatoire, lui ! Il le mettait dans ses bottes, le Conservatoire.

Il avait eu cependant son jour, son quart d'heure de célébrité parisienne. Célébrité grotesque, il est vrai : calembourgs et blagues dans les petits journaux, même dans les grands ; caricatures à la première feuille des illustrés ; son nom écrit par les critiques ; sa figure coloriée à la devanture des kiosques.

Ah ! cette soirée au théâtre des *Délassements-Lyriques !* Cette soirée où il avait joué Oreste devant le Tout-Paris ! Un petit héritage lui avait permis de louer la salle et de se faire impresario, pour un jour. Il avait formé une troupe de bric et de broc, monté *Andromaque*, convoqué la presse. C'était la renommée à conquérir d'un coup, son rêve prenant corps enfin, un public lettré appelé à juger combien ses théories étaient

justes et fécondes. Et tout le cénacle était là, prêt à le soutenir s'il y avait bataille. Hélas! il y avait eu déroute, malgré leurs efforts, malgré sa vaillance. On ne l'avait pas compris. Il avait été mal secondé, d'ailleurs, par sa troupe de raccroc, à laquelle il avait essayé d'inculquer son jeu, et qui n'y avait vu goutte. En vain il s'était prodigué, *donnant tout*, comme il disait, pour rattraper la partie perdue par eux. Plus il donnait tout, moins ça marchait. Les autres faisaient sourire seulement. Lui, il faisait rire aux éclats. La physionomie *organique*, *scientifiquement* appropriée au personnage, soulevait des tempêtes de gaîté. On se roulait, chaque fois qu'apparaissait ce masque, si consciencieusement établi, pareil à une figure d'expression modelée par un sculpteur frénétique, et qui ne détendait jamais sa face convulsée de terreur, ses yeux hagards, son rictus figé dans une stéréotypie d'épouvante. La synthèse, ainsi voulue, et affirmée encore par la mélopée uniforme du débit, étant accueillie de la sorte, il avait tâché de reprendre pied au moins par l'analyse, par son fameux soulignement mimique. Loin de se démonter, il s'était cabré sous l'insuccès, exagérant avec crânerie ses variations d'attitudes, de temps, de gestes. Fouetté par les applaudissements du cénacle, bien maigres pourtant dans la tonitruante rafale des rires, il avait accentué rageusement tous ses *effets*. La cabale avait beau faire, il lutterait jusqu'au bout, il serait sugges-

tif, impressionniste, initial et algébrique. Et il avait été tout cela tellement, qu'on avait dû baisser la toile sans achever la représentation, les uns croyant à une fumisterie, les autres opinant pour un accès d'aliénation mentale, tout le monde se tenant les côtes, et des gens pouffant encore sur le boulevard, une demi-heure après, au souvenir de cet Oreste inimaginable, de cette face immobilement horrible d'où sortait un monotone ronflement de gros tuyau d'orgue, tandis que ce grand corps contorsionné phrasait des jambes, chantait des reins, ponctuait des hanches, s'exclamait des épaules et vocalisait des bras.

Ce four lamentable n'avait pas découragé Marchal. Le cénacle ne l'en estimait que davantage. Tous avaient soif d'un pareil martyre. Être nié, vilipendé, n'est-ce pas le sort des novateurs? Il avait été superbe de conviction. On le comprendrait plus tard.

— Etre sifflé par le Tout-Paris, disait Yves, mais c'est le commencement de la gloire. Vois donc le Tannhæuser, et Berlioz, et...

Les exemples ne manquaient pas. Et les théories de Marchal, au lieu de s'apaiser, s'exaspéraient. Le reste de son petit héritage passa dans une tournée de banlieue et de province, en tout quatre représentations, qui ne furent pas plus heureuses que la première. Les journaux de Paris avaient donné le *la* des sifflets et des rires; et Corbeil, Pontoise, Creil et Versailles ne voulurent

pas être moins spirituelles que la capitale. Ses comédiens et leurs voyages payés, Marchal dut revenir aux Gobelins, bien heureux encore qu'on l'y acceptât pour reprendre ses traîtres de mélodrame. Il y continua en petit l'application de son système, autant que le permettait le patois interprété. Et de même il essaya d'y acclimater la province, ayant par ci par là un engagement de troisième rôle à Dunkerque, à Vesoul ou à Béziers, mais rentrant toujours à Paris où il se promettait une revanche. Car il n'avait pas désarmé.

Et des années s'étaient écoulées ainsi, depuis le jour où il avait fait connaissance avec Yves dans le cénacle de la rue Fontaine. Le cénacle, d'ailleurs, s'était dispersé. Les poëtes à l'*écriture suggestive* étaient devenus journalistes au français douteux et banal. Chose, qui citait toujours Proudhon, portait maintenant le frac brodé de sous-préfet. Machin, qui reprochait à Wagner ses concessions dans *Rienzi*, fabriquait des opérettes. Des peintres avaient été reçus au Salon. Un était photographe. Seuls, Yves et Marchal demeuraient intransigeants, et ne se perdaient pas de vue. Ils se sentaient toujours les coudes, chaque fois qu'ils se retrouvaient ensemble. Yves avait évolué, mais pour arriver à une théorie plus exclusive, à son idée de la chanson populaire, aboutissement suprême de la musique *sociale* et *absolue*. Marchal n'avait pas changé d'une ligne son rêve de tragé-

die. Tous deux se rejoignaient dans un idéal commun, qui se définissait toujours, comme autrefois, par le même vocabulaire : art suggestif, impressionniste, initial et algébrique. Et tels ils s'étaient quittés la dernière fois, il y a deux ans, au moment où Marchal partait pour jouer les troisièmes rôles au théâtre français... du Caire.

Comment, embarqué à destination de l'Egypte, revenait-il de New-York, sans avoir jamais donné de ses nouvelles? Comment, surtout, avait-il perdu en route sa passion pour la tragédie? Pourquoi s'appelait-il à présent, non plus Marchal, mais Tombre? Autant de problèmes dont Yves fut préoccupé tout le jour, et qui lui firent distraire par plus d'une fausse note les fidèles de Sainte-Ursule. Les aventures probables piquaient encore moins sa curiosité que la transformation esthétique du tragédien. Il se le rappelait avant le départ pour le Caire, à l'époque où la province elle-même était brûlée pour lui, aucun directeur ne voulant plus engager cet excentrique incapable de faire tolérer seulement ses trois débuts réglementaires. Marchal était en ce temps-là plus farouche que jamais, plus entier, réduit à une misère noire, et d'autant moins malléable qu'il se serait cru lâche en cédant. Yves avait conscience de n'avoir été que strictement juste en l'hébergeant alors pendant huit jours, chose qu'il aurait faite même s'il n'eût pas été son ami, et par simple admiration d'un pareil héroïsme artistique. Et

voilà qu'aujourd'hui cet art, à quoi Marchal s'était sacrifié, Marchal le reniait!

— La tragédie, avait-il dit ce matin, j'en suis revenu, de cette blague-là. La tragédie, n'en faut plus.

Aussi, en retrouvant Marchal le tantôt, après les vêpres, Yves eut-il pour premier mot :

— Enfin, tu vas donc m'expliquer.

— C'est que j'ai tant de choses à te dire, répondit Marchal, que je ne sais par où commencer...

— Oh ! d'abord, ton art nouveau, ce qui t'est venu à New-York.

— Bon. Mais avant, laisse-moi t'apprendre que ma course a réussi.

— Quelle course ?

— Chez Grimblot, à l'agence de la rue Saint-Marc. Tu ne connais pas ?

— Si. Seulement je ne comprends pas. Grimblot place bien des danseurs ?

— Parfaitement.

— Tu es donc danseur, maintenant?

— Mime, mon vieux, mime ! s'écria Marchal. Et j'ai entortillé le vieux et son associé, qui est arrivé par bonheur pendant que j'étais là. Et dame ! il y avait de quoi les entortiller. Je leur ai dit mes idées sur la pantomime moderne, synthétique. Je leur ai raconté mes effets à New-York. Mon physique les a épatouflés. Oui, cette mine-là, sinistre, spectrale, sans cheveux, sans barbe, rien. Pierrot en noir, quoi ! Et pas de pré-

tentions pour les appointements. Qu'est-ce que ça me fait ? De quoi manger, pas plus. Le succès viendra. Alors on verra bien. L'important, c'est que Paris le voie, ce Pierrot neuf, ce Pierrot psychologique, le Pierrot que j'ai inventé là-bas, le seul Pierrot, celui qui est là.

Il cognait son front d'hydrocéphale de son long index décharné, et s'emballait, le regard fiévreux.

— Tu comprends, reprit-il, sans laisser à Yves le temps de placer un mot, tu comprends tout de suite, toi, n'est-ce pas ? D'ailleurs c'est tellement fort, qu'eux-mêmes, ce vieux serin, et son petit jeune homme d'associé, ils ont sauté dessus du premier coup. Tu vois ça d'ici, hein ? Le Pierrot en habit, sans une ligne de linge, et la face et les mains toutes blanches, mais pas d'un blanc gai, non ! D'un blanc blafard. D'un blanc d'alcoolique américain, d'un blanc lugubre. Un fantôme, enfin. Mais un fantôme réel. Plus de Pierrot qui fait rire. Le Pierrot qui fait frissonner, et penser. Penser surtout. En un mot, le Pierrot-Ombre.

Il prononçait fortement le *t* de la liaison.

— Le Pierrot-Ombre, tombre, tombre, répéta Yves machinalement. Tiens, c'est donc pour ça que tu t'appelles...

— Tombre, oui, répondit-il. Ce sont mes camarades à New-York qui m'ont baptisé ainsi, par blague, parce que je les bassinais avec mes théories sur le Pierrot-Ombre. Et cependant, Dieu sait que sans ça nous crevions tous de faim en

Amérique. L'impresario du Caire nous avait déjà laissés en plan, sans le sou. Un autre nous avait embauchés à Naples, au retour, pour une tournée de classique aux États-Unis ; puis, va te faire fiche! Après un voyage comme émigrants, dans l'entrepont, les femmes seules en troisième classe, nous arrivons, moi sixième, pour initier à nous six les Yankees aux beautés tragiques. Tableau, n'est-ce pas? Une série de fours, je ne te dis que ça. Nouveau lâchage d'impresario. Alors, quoi faire? La grande jeune première avait un galoubet. Elle entre comme chanteuse dans un *music-hall* où elle beugle l'*Amant d'Amanda*, terminé par un pas de cancan, danse nationale française. Mais nous autres cinq! Heureusement, j'ai une idée. Si nous jouions la pantomime? Et on s'y met. Pantomime parisienne, disent les affiches. Je me rase le poil. J'étais maigre comme une chimère. Nous mangions si peu! Et voilà Pierrot. Et nous vivotons. Et tout en vivotant, je prends goût au métier. La pantomime m'apparaît ce qu'elle est en réalité : l'art dramatique supérieur, absolu, débarrassé de la parole qui met des lisières au génie du comédien. Et je raffine, et je fais des trouvailles, et j'invente enfin mon Pierrot-Ombre, qui nous a nourris tant bien que mal pendant huit mois, jusqu'au jour où notre Colombine a été enlevée à San-Francisco, malgré son amant l'Arlequin, tué d'un coup de revolver par l'enleveur. Pauvre bougre d'Arlequin! Tu l'as peut-

être connu. Il jouait avec moi à Montparnasse, il y a cinq ans. Durosoy, un amoureux! C'est lui qui m'a le premier surnommé Tombre, tiens! N'est-ce pas que c'est un crâne nom?

— Tombre! Tombre! répétait Yves de plus en plus machinalement, encore abasourdi par le récit volubile de cette odyssée.

— Tu ne trouves pas? fit le mime.

— Si, si. Mais comment êtes-vous revenus de San-Francisco?

— Oh! n'importe! Au petit bonheur, en traînant nos guêtres, en donnant des bouts de représentation tronquée. Tu penses, sans Colombine et sans Arlequin! Et puis Cassandre est mort à Boston. Un nommé Herbert, un vieux, qui a été à l'Odéon dans le temps. Moi je suis tombé malade à Philadelphie. Un mois d'hôpital. Je ne sais pas ce que sont devenus les autres. C'est le consulat qui m'a fait rapatrier de New-York. Mais tout ça, qu'est-ce que ça fiche? Me voilà à à Paris, et engagé, c'est le principal.

— Grimblot t'a engagé? Où ça donc?

— Je ne sais pas. Il paraît que c'est un secret. Ils montent une affaire. Pourvu que j'aie des gens d'attaque pour jouer avec moi! Dame! je ne veux pas des mimes vieux jeu, je le leur ai dit. Il s'agit de faire un pétard. Une chose digne de mon nom, enfin. Tombre! Mais tu n'as pas l'air de le savourer, mon nom? Il est pourtant beau, voyons. C'est comme un *magnificat* accompagné

par le *de profundis*. Écoute, toi, musicien.

Et, d'une voix sépulcrale et triomphale tout ensemble, il répéta :

— Tombre! Hein! Il y a du trombone et du tambour. Tombre!

— Oui, c'est vrai, répondit Yves. Et à combien est-il engagé, Tombre ?

— Cent par mois, et vingt sous de feux, mes costumes à mes frais. Oh! ce n'est pas le Pérou. Mais il y a de quoi vivre. Et on m'augmentera si ça marche. Ils ne sont pas trop chiens. Ils m'ont donné de l'avance, crois-tu.

Il fit joyeusement sauter deux grands écus de cinq francs.

— Et à propos de ça, ajouta-t-il, j'ai oublié de te dire une chose, au milieu de toutes mes histoires : c'est que je t'emmène dîner.

— Mais non, mais non ; pourquoi ça? Garde ton argent.

— Je n'ai pas besoin de tout, puisque je n'ai pas de chambre à payer. J'ai mon divan ici.

— Oui, mais pour manger !

— Tu veux dire pour boire? Car ce que je mange peu! Cette nuit, c'est parce que j'arrivais de voyage. En temps ordinaire, je ne baffre pas comme ça. D'abord, j'engraisserais, et adieu Pierrot-Ombre ! Par exemple, je bois, c'est vrai. Rien que de l'eau-de-vie. Il me faut ça pour jouer. Mais je ne joue pas encore. Donc...

— Tra la la! interrompit le musicien. Moi je

suis pour l'économie, tu sais. Pas de bohême ! C'est ça qui est vieux jeu. Ton argent t'est nécessaire...

— Eh bien ! voilà cinq francs que je place dans ta caisse, fit Tombre. Maintenant, j'ai un compte ouvert chez toi, espèce de banquier. Mais l'autre roue de derrière, zut ! Nous allons lui casser le cou, je ne connais que ça. Que diable ! Une fois par hasard, laisse-moi être oncle d'Amérique, puisque j'en viens.

— Allons, soit, dit le musicien d'un air résigné. Du moment que tu y tiens tant que ça, dépensons tes pauvres cent sous... Faisons la noce !

VI

Le lendemain était un vendredi, jour de musique avec Madeline. Yves proposa au mime de l'accompagner chez les Loupiat, pour lui faire un peu entendre ses œuvres.

— Car enfin, dit-il, tu ne sais pas où j'en suis, depuis deux ans que nous nous sommes quittés. Et j'ai marché rudement, tu verras, pendant ces deux ans. A l'heure qu'il est, je crois que je tiens ma note. Tu connais mon idéal, ma théorie de la chanson populaire ; mais c'est le résultat qu'il faut juger. Et tu penses bien qu'avec ma voix...

— Oui, une voix de musicien.

— Parfaitement. Tandis qu'avec la voix de Madeline, tu m'en diras des nouvelles. Une voix, mon cher! Tiens, par moments, ça m'en donne peur.

— Pourquoi donc?

— Dame! Peut-être est-ce son organe, son expression, qui me font trouver belle ma musique. Sans compter que les paroles sont d'elle, ou à

peu près. Je lui fournis des sujets, des *monstres*. C'est elle qui en tire des chansons. Et simples, et naïves! Ça vous a une franchise, une carrure. Ça sent l'âme du peuple, enfin! Ah! si mes mélodies sentaient ça autant! C'est ce que je cherche, parbleu! Elle, elle le trouve naturellement. C'est curieux, va! On ne dirait pas, à la voir, hein?

— Non, en effet. Elle a l'air d'une petite bourgeoise, toute simplette.

— Oui, mais ses yeux, as tu remarqué?

— Ma foi! je l'ai mal regardée l'autre soir. Et, il y a deux ans, je n'y ai pas fait attention non plus.

— Eh bien! contemple-les tout à l'heure, ses yeux, surtout quand elle chante. C'est comme des yeux d'alouette. La belle alouette gauloise, tu sais, notre oiseau breton; si brave, si doux, si gai, si français, pour tout dire, le vrai symbole du pays. Et sa voix est comme ses yeux. Enfin, quoi? Je ne peux pas t'exprimer ça. Tu éprouveras la chose toi-même. Allons-y.

Bien que Tombre connût de longue date à quels emballements Yves se laissait emporter par pure exaltation artistique, il lui sembla qu'il y avait là quelque chose de plus. Est-ce que le musicien serait amoureux de Madeline? Cette pensée traversa l'esprit de Tombre, mais ne tint pas devant les réalités qu'il observa tout de suite.

Et d'abord, l'allure même de Kergouët. Il n'avait pas en face de la jeune fille l'émotion gauche d'un

homme épris, ni même son habituelle timidité, mais au contraire une sorte d'autorité grave, à quoi d'ailleurs elle répondait par une attitude presque respectueuse. On devinait du premier coup un tête-à-tête de maître à élève, et que leurs entretiens devaient être exclusivement consacrés à la musique, en laquelle seulement ils communiaient. Puis, il y avait entre eux une trop grande différence d'âge, soulignée précisément par le sérieux de leurs relations, et accusée encore davantage par l'air très enfant de Madeline. A vingt-deux ans, elle n'en paraissait guère plus de seize, étant petite, mignonne, d'une maigreur grêle et mièvre de fillette. A vrai dire, du reste, ce n'était point une beauté, du moins selon le goût de Tombre, qui voulait des figures accentuées, tragiques et fatales. Elle avait plutôt un charme de grisaille, pour ainsi parler, quelque chose de vague, d'indéfini, d'effacé même. Sa chevelure, abondante pourtant, était d'un blond si pâle et si cendré, et coiffée si serrée et si plate, qu'elle semblait pauvre. Son teint n'était ni mat, ni éclatant, mais d'une blancheur comme fanée. Son nez un peu long, sans être gros toutefois, donnait à tout le visage de la mélancolie, presque de la tristesse, malgré le sourire gracieux d'une bouche aux lèvres bien arquées et aux dents jolies. Quant aux yeux, Tombre ne pouvait décider si la comparaison de son ami était juste ; car Tombre ne connaissait pas fort exactement les yeux d'a-

louette. Il trouva seulement ceux de Madeline naïfs et tendres, mais sans la profondeur et l'étrangeté qu'il aimait dans les regards.

— Enfin, pensa-t-il, nous verrons quand elle chantera.

Pour le moment, elle achevait de faire boire à sa mère une tasse de bouillon, en soufflant sur chaque cuillerée, comme on fait pour les enfants. La paralytique, étendue dans le grand voltaire, mollement entourée d'oreillers, semblait heureuse ; et sa figure, d'ordinaire sombre, s'était éclairée pour souhaiter la bienvenue au musicien et à son ami, qu'Yves avait présenté en disant :

— Monsieur Tombre, artiste dramatique.

— J'ai raffolé du théâtre, monsieur, avait-elle répondu. Nous avions à Douai une très bonne troupe. Surtout d'opéra-comique, n'est-ce pas, mignonne ? Et vous chantez, monsieur, probablement ? Les basses, sans doute ?

— Pardonnez-moi, madame, je ne chante pas. Je ne parle même pas.

Et, après un temps pour laisser bien se produire son effet de surprise, Tombre ajouta qu'il était mime.

— Mime ! c'est singulier, fit-elle.

— Oh ! oui, c'est singulier ! répéta Madeline.

— Bourgeoise, décidément, se dit Tombre, qu'un pareil étonnement froissait un peu.

Il allait répliquer et leur démontrer qu'en somme un mime n'est pas une coquecigrue ; mais

déjà Yves était assis devant l'épinette, et, après avoir casé tant bien que mal ses longues jambes de faucheux, il plaquait de furieux accords en mineur. Cela rompit les chiens.

— Du nouveau, monsieur Yves? demanda Madeline.

— Non, mademoiselle, non, répondit-il en se retournant. Aujourd'hui, si cela ne vous ennuie pas trop, nous repasserons tout notre répertoire, pour mon ami qui ne le connaît pas. Je voudrais bien avoir son avis.

— Ah! monsieur est amateur? fit la malade.

Tombre s'inclina en grimaçant un sourire.

— Eh bien! monsieur, reprit Mme Loupiat après avoir bu sa dernière gorgée de bouillon, puisque monsieur Yves a foi en votre appréciation, vous devriez faire chorus avec moi, et le pousser à changer parfois de manière. Oh! je ne veux pas dire que ses mélodies populaires ne me plaisent pas. Loin de là! Elle ont du bon, sans doute. Mais la romance de mon jeune temps, monsieur, et nos jolis airs d'opéra-comique, n'étaient pas à dédaigner non plus. Il me semble que la *Dame Blanche*, le *Châlet*, les *Noces de Jeannette*...

Yves avait cessé de plaquer des accords, par politesse, pour ne pas couvrir la voix de la malade, qui pérorait lentement, en s'écoutant parler avec complaisance. Mais il s'agitait sur son tabouret, les jambes inquiètes, les doigts agacés. Tombre

s'en aperçut bien, mais n'osait couper impoliment la parole à Mme Loupiat. Par bonheur Madeline s'en aperçut aussi, et interrompit soudain sa mère.

— Allons, maman, fit-elle en l'embrassant et en lui tapotant ses oreillers, je vais d'abord chanter pour toi la cavatine du *Domino noir*, que tu aimes tant.

Et vite elle courut vers le musicien, et lui dit avec une inflexion charmante de prière :

— Cela ne vous fait rien, n'est-ce pas, monsieur Yves ?

— Comment donc ? répondit-il. Mais, au contraire !... Avec plaisir.

— Hum ! pensa Tombre, des concessions ! Il en est peut-être amoureux, tout de même.

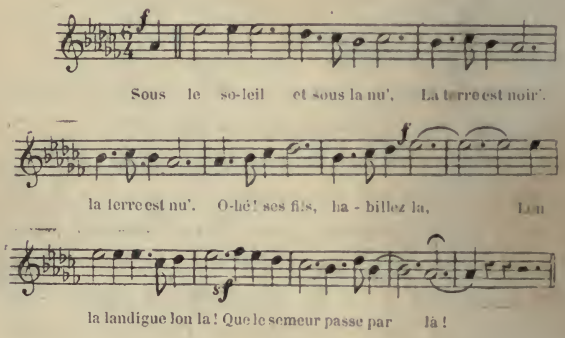
La cavatine, un peu trop haute et trop pleine de roulades, n'était pas bien dans les moyens de Madeline. Cela n'empêcha pas Mme Loupiat de se pâmer. En revanche, pour Tombre, cette première impression fut loin de répondre à l'idée qu'il s'était faite du talent de la jeune fille d'après l'enthousiasme de son ami.

La voix était ronde, mais mal assouplie, rude et presque criarde dans les notes élevées, remarquable seulement dans le registre grave, et alors même d'un timbre plutôt masculin, ce qui contrastait d'une façon quasi choquante avec les apparences graciles de la chanteuse. Quant aux yeux, Tombre eut beau les contempler, il n'y trouva

point toutes les belles choses qu'Yves lui avait annoncées.

— Oui, oui, se disait-il de plus en plus, il en est amoureux, c'est certain. Il se monte la tête. C'est une petite quelconque. La vraie fille de sa mère, et rien autre chose.

Soudain Yves attaqua une ritournelle au rhythme franc, à la mélodie toute simple, roulant sur six notes, et Madeline entonna :



La vieille mère n'est plus nue,
Car une rob' lui est venue.
O robe vert', robe de soie,
Lon la landigue lon la!
V'là le semeur passé par là.

Puis une reine est devenue;
Une autre rob' lui est venue.

O robe d'or et de gala,
Lon la landigue lon la !
Que le faucheur passe par là !

La bonne mèr' s'est souvenue
Qu'on ne l'a pas laissé' tout' nue.
Elle nourrit qui l'habilla,
Lon la landigue lon la !
V'là le faucheur passé par là !

Aux meurt-de-faim l'heure est venue.
Terr' moissonné' n'est pas tout' nue.
Pour les glaneurs y a de quoi,
Lon la landigue lon la !
Ohé ! les gueux, passez par là !

— Ah ! mâtin ! que c'est beau ! s'écria Tombre en se levant.

Et ce fut un soulagement pour lui. Car son enthousiasme était d'autant plus fort qu'il y avait été rebelle tout d'abord. Mal disposé par l'audition de la cavatine, il ne s'était pas rendu immédiatement au charme réel de cette voix chaude, vibrante et veloutée à la fois, pleine de vigueurs mâles et de caresses féminines. Il avait commencé par en être surpris. Madeline, d'ailleurs, gênée par la présence d'un étranger, n'avait pu se défendre, aux premières mesures, d'une sorte de chevrotement presque pénible. Mais peu à peu elle s'était ressaisie. Sa gorge, serrée, s'était détendue. Son souffle s'était élargi. Elle chantait vraiment avec une ampleur et une expression extraordinaires. Comme Yves l'avait très bien dit,

cela sentait l'âme du peuple. Et ses yeux, cette fois, ses yeux tout à l'heure simplement naïfs et tendres, avaient maintenant une flamme, douce encore, mais sauvage en même temps, ainsi que des yeux d'oiseau. Tombre trouvait même que la comparaison avec une alouette ne suffisait pas, et il imaginait quelque oiseau plus étrange, plus chimérique.

Une chose notable aussi, et dont il ne s'avisa qu'après coup, c'est qu'il n'avait presque point pris garde à la musique elle-même, tout entier occupé des paroles et surtout de l'exécution. Aussi son compliment s'était-il adressé d'abord à Madeline. Il lui fallut un effort de réflexion pour féliciter Yves.

Et le même effet se produisit, à mesure que la jeune fille chanta d'autres chansons : une *Complainte de roulier*, monotone et mélancolique ; une *Ronde de vendangeurs*, folle d'entrain ; une *Marche de pluie*, plaignarde et comme mouillée. aux sonorités sourdes et clapotantes, à peine mélodique d'ailleurs, et plutôt semblable à des murmures rhythmés ; puis une *Berceuse*, d'un zézaiement câlin et puéril ; puis une *Légende* dramatique, féroce, sinistre, où il lui sembla entendre les glouglous de sang d'une gorge coupée. C'est toujours l'organe et l'art de Madeline qu'il admirait, et quelle expression profonde, sincère, poignante de réalité, elle donnait aux paroles, tandis qu'il ne prêtait pas attention à la musique.

Il ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— N'est-ce pas ? répondit Yves. Oui, c'est bien vrai. Moi aussi, j'éprouve cela. C'est ce que je te disais tantôt. Par instants, j'en ai peur, de cette sensation. Il me semble que tout cela est beau uniquement parce que c'est vous qui chantez, mademoiselle.

— Pas du tout, repartit Madeline. Votre musique a justement cela d'admirable, qu'elle ne fait pas songer une minute à l'artiste, au compositeur. On dirait qu'on l'a toujours entendue, qu'on la connaît d'avance, qu'on l'a dans le cœur et sur les lèvres. N'est-ce pas le caractère même des chansons populaires, de ces mélodies que vous appelez si bien des mélodies éternelles, absolues?

— Eh ! eh ! fit Tombre, l'observation est fine. Très juste ! En effet, ça doit être ça la cause. Car, du moment....

— Non, non, interrompit le musicien. J'ai beau vouloir me faire illusion. La seule mélodie absolue, elle est dans votre voix.

— Ah ! pour ça, s'écria Tombre, il est sûr que mademoiselle chante...

— Plus bas, monsieur, je vous prie, fit la jeune fille avec un chut ; maman s'est assoupie.

Tombre reprit, en mettant une sourdine à son tuyau d'orgue :

— Car Yves a raison : vous chantez, c'est une merveille ! Quel instrument ! Et ces notes graves, surtout. Passez-moi l'expression, ça vous prend

au ventre. Et comme vous donnez leur valeur aux paroles! Elles sont admirables, vous savez, les paroles. Suggestif, initial, comme nous disons. Et votre mimique ! Vous ne vous en doutez pas, de votre mimique. Ah! les yeux ! Un foyer, un éclat, une étrangeté. Voilà des regards, sapristi ! D'alouette, je ne dis pas. Mais mieux encore, par moments. D'aiglonne, parfois, aussi de fée, et de Muse, et d'enfant, et de sirène et de sphinge. Oui, de sphinge! Quelle artiste! Quelle femme !

Ne pouvant s'exprimer à voix haute, il accentuait de gestes fous ces phrases exaltées, dont il étouffait les syllabes vibrantes ; et ce n'était pas sans étonner Madeline, peu habituée à de semblables manifestations.

— Tenez ! ajouta-t-il pour conclure, c'est bien simple; vous vous transfigurez. En chantant, vous devenez superbe.

Elle ne retint pas un petit éclat de rire; et Yves, subitement, rougit, puis devint tout pâle.

— Entendons-nous, reprit Tombre. Je ne veux pas dire que vous êtes laide quand vous ne chantez pas. Mais enfin, on croit voir une fillette... quelconque, une petite bourgeoise, une... Je m'explique mal... Bref, à première vue...

Madeline rit de nouveau, devant l'embarras du pauvre garçon; mais elle rit de bon cœur, sans arrière-pensée coquette ni maligne ; et elle lui tendit la main, au contraire, d'un mouvement gracieux et tout reconnaissant. Tombre en fut si touché,

qu'il oublia l'assoupissement de la malade ; et comme son enthousiasme débordait, comme il cherchait en vain des mots littéraires pour s'exprimer, et n'en trouvait pas, il s'écria tout à coup, en déchaînant les tonitruances de son ancienne voix tragique :

— Vous êtes un ange !

Réveillée en sursaut, Mme Loupiat ne comprit rien à ce qui se passait. Elle eut même un moment de frayeur, et il y avait bien de quoi, devant cette explosion d'enthousiasme qui ressemblait à une déclaration d'amour rugie par un trombone.

On était en train de lui éclaircir la chose, parmi des éclats de rire, quand le grand-père arriva. Est-ce à cause du bruit qu'on faisait, ou à cause du peu de bruit qu'il fit lui-même? Toujours est-il qu'on ne l'entendit ouvrir ni la porte du vestibule ni celle du salon. Il était entré comme furtivement.

C'était d'ailleurs, un homme d'allure timide ; presque honteuse même, au premier abord. Il produisit sur Tombre un fâcheux effet. Malgré la grande honnêteté de ses yeux clairs, sa figure était chafouine. Sa vieillesse même n'avait rien de vénérable. Il devait être âgé de soixante-cinq à soixante-dix ans ; mais on eût juré qu'il n'avait employé ce long temps qu'à de basses et ténébreuses besognes, car il lui en était resté quelque chose dans son attitude, à la fois humble et rusée. Son front bas et fuyant, ses joues maigres, son

nez pointu surtout, faisaient songer tout de suite à un museau de renard. Il donnait invinciblement l'idée de ces gens qui n'ont jamais opéré qu'en tapinois, à la sourdine; et il semblait avoir traversé la vie, comme il venait d'entrer tout à l'heure, en s'effaçant et de guingois.

— Oui, il marque mal, pensa Tombre. Mais quoi? Ce n'est peut-être pas une raison. Il paraît que c'est un si brave homme. Les bureaux vous donnent souvent cet air-là.

Pendant que Tombre réfléchissait ainsi, le bonhomme avait tendrement embrassé Madeline, puis serré la main du musicien et salué le visiteur, et maintenant il expliquait le motif de son retour inattendu avant l'heure du dîner. Il venait quatre à quatre manger un morceau sur le pouce, et avertir qu'il ne rentrerait pas de la nuit.

— Ah! vous avez... quelque chose? demanda la paralytique avec une sorte de moue méprisante.

— Oui, répondit-il très doucement. Une assez bonne affaire! Au moins quarante francs à gagner.

Et sa figure ingrate s'épanouit, comme il ajoutait en souriant à Madeline :

— Ça sera pour ta tirelire, mignonne.

Cette tirelire, Yves le savait, servait surtout à la jeune fille pour la malade, dont les caprices aimaient la gâterie.

— Je n'ai besoin de rien, je vous remercie, fit la paralytique d'un ton sec.

Le bonhomme eut l'air de ne pas avoir entendu,

et se mit tranquillement à table, tandis que Madeline lui dressait vite un couvert.

— Il y a justement, dit-elle, du bon bouillon.

— Garde-le pour ta mère, répondit-il tout bas. Donne-moi seulement un peu de bœuf. Et arrange m'en une autre tranche dans du pain, pour cette nuit. Mais je vous prie, messieurs, continuez votre musique, ajouta-t-il en voyant que les deux visiteurs s'apprêtaient à sortir.

— Oh! nous avions fini, bon papa, dit la jeune fille.

Elle semblait pressée de les voir dehors, et naïvement l'avait laissé entendre par cette phrase, échappée presque malgré elle.

— D'ailleurs, reprit-elle pour en atténuer l'effet, ces messieurs ne m'en voudront pas de m'occuper un peu de toi. Pauvre grand-père, comme tu vas être fatigué demain!

Et elle lui rendit ses tendres baisers de tout à l'heure, avec une effusion qui fit brusquement faire à Mme Loupiat une imperceptible mais aigre grimace.

Yves et Tombre prirent congé. La malade leur minaudait des au-revoir cérémonieux. Madeline les reconduisait hâtivement, comme gênée, d'un air à la fois inquiet et distrait. Elle était toute occupée de répondre à son grand-père, qui s'interrompait de manger pour lui faire des recommandations méticuleuses; et elle semblait se dépêcher et de répondre et de les reconduire, précisément

pour qu'ils ne prissent pas garde à ce que disait le bonhomme.

— Prépare-moi mes grosses bottes, n'est-ce pas, petite.

— Oui, bon papa.

— Les clouées.

— Oui, oui, je sais, les plus neuves.

— Et ma houppelande, hein? Parce que je crois qu'il pleuvra cette nuit.

— Oui, bon papa.

Comme ils étaient déjà dans le corridor, et qu'elle leur donnait vite une poignée de main :

— Et n'oublie pas mon...

— Non, non, ne crains rien, lui cria-t-elle sans lui laisser achever sa phrase.

Et Tombre crut sentir trembler la menotte de Madeline, qui rentra précipitamment, toute frissonnante.

VII

— Pardon! pardon! J'ai pris avis de mon conseil, et mon conseil m'a défendu de signer à moins de cinq cents.

Et Georgette gonflait de son mieux ses joues pour donner toute l'importance qu'il fallait à ce mot : mon conseil.

— Diable! avait fait Grimblot. Et qu'est-ce que c'est, sans indiscrétion, votre conseil? Un jeune avocat?

— Mieux que ça, mon bonhomme. Un vieux député.

Grimblot avait eu un petit sifflotement d'admiration, et tout de suite avait compris ce que parler voulait dire. Georgette avait un protecteur et n'était plus à merci. Et cela n'était pas une frime. A sa mise requinquée, à son assurance, on voyait qu'elle pouvait attendre dorénavant et qu'elle tiendrait la dragée haute. Toute discussion devenait inutile. Il fallait en passer par ses volontés. Encore bien heureux qu'elle ne demandât pas

davantage! Car en somme, elle était la seule Colombine disponible pour le moment sur le pavé de Paris. Il avait donc baissé pavillon, et cédé à cinq cents.

— Sauf, bien entendu, l'approbation des commanditaires et du directeur.

Et il avait reconduit Georgette en maugréant :

— Je ne sais pas trop comment ils prendront ça. C'est dur, tout de même, cinq cents! Mâtin! Des exigences d'étoile, quoi!

Mais, au fond, il se sentait une certaine déférence pour cette femme qui ne se laissait plus marchander et qui avait en si peu de temps trouvé un si bon *conseil*. Et c'est vraiment en étoile qu'il la traita, le jeudi suivant, à l'assemblée où il avait convoqué la troupe qu'il devait présenter au directeur. Tandis que les autres cabotins étaient relégués dans l'ombre, sur la banquette de bois, quatre seulement sur des chaises de paille, il avait réservé à Georgette, au premier rang, en pleine lumière, près du bureau, l'une de ses deux chaises de reps. Il ne lui fit seulement pas un reproche, mais au contraire lui offrit galamment le bras pour la mener à ce siège d'honneur, quand elle arriva, pourtant fort en retard; car il était trois heures moins dix, et les bulletins de convocation portaient deux heures un quart pour la demie. Et comme elle disait, en minaudant :

— Je ne suis pas bien exacte, n'est-ce pas?

— Bah! répondit-il avec son plus gracieux sourire, bah! quand on est jolie femme!

Mais il reprit aussitôt son air digne, et allant ouvrir la porte de sa seconde chambre, il annonça, en voix claire, une voix d'ancien régisseur *chargé de parler au public :*

— Monsieur Fernand du Glaizat, le délégué de nos commanditaires.

Puis, faisant au personnage qui venait d'entrer une cérémonieuse révérence, comme celles dont il honorait jadis l'avant-scène du sous-préfet, Grimblot ajouta :

— Notre sympathique directeur!

Il y eut un murmure d'approbation dans l'assistance, habituée à souligner les *effets*, et Georgette ne retint pas un rapide haussement des sourcils, qui signifiait :

— Ah! charmant!

Il était charmant, en effet, ce Fernand du Glaizat, que Tombre avait baptisé l'autre jour « le petit jeune homme d'associé ». Un petit jeune homme, oui, élégant, d'apparence affable. Rien du monsieur grave qu'on pouvait supposer sous ces grands mots de directeur et délégué des commanditaires. Il était même plutôt trop joli, et manquait ainsi de prestige pour de si hautes fonctions. Il avait surtout l'air d'une poupée, avec ses cheveux de petit Saint-Jean aux boucles d'un blond pâle, sa bouche souriante comme celle des Sidonies de coiffeur, sa barbe ronde, vaporeuse, pareille

aux crêpés des postiches. Pourtant, Tombre qui était physionomiste, et qui en ce moment, du fond de son coin sombre, examinait attentivement ce visage au plein jour, y aperçut les quelques *coups de vieux* qui lui donnaient son âge réel, de trente-cinq ans fort usés. C'était une patte d'oie aux tempes et une bouffissure plissée aux paupières, comme des rides accumulées là par l'habitude d'un sourire de commande. C'était, sous la soie floconneuse de la barbe, un empâtement des bajoues, annonçant les fanons prochains. C'était une sorte d'affaissement du nez, dont le bout pointu menaçait de cacher de jour en jour davantage la lèvre supérieure trop courte. C'étaient surtout les yeux, sans jeunesse aucune, mal bordés de cils maigres, à la sclérotique injectée de jaune et veinée de fibrilles rouges, et dont les prunelles, d'un bleu faux, faisaient songer à des fleurs fanées, ou plutôt à des fleurs artificielles déteintes.

Mais il fallait le regard aigu de Tombre, pour distinguer ces détails; et lui-même n'y avait pas pris garde dans une première entrevue. C'est dire qu'ils ne furent remarqués de personne, et que l'impression d'ensemble fut celle que produisait toujours du Glaizat, celle qu'avait traduite si éloquemment la mine enchantée de Georgette.

La séduction fut complète dès qu'il eut parlé. Les présentations furent prétextes à mots aimables pour chacun, jusques et y compris les deux

malheureux à soixante francs par mois, dont le vague emploi était stipulé sous la rubrique : *des utilités*. C'est particulièrement envers la Colombine que le directeur se mit en frais, déployant toutes les grâces de son esprit. Il en avait, ou plutôt de ce bagoût boulevardier, qui est au véritable esprit ce que le strass est au diamant, mais qui papillote comme le strass, et éblouit comme lui quand on n'est pas connaisseur. Tout en expliquant à *ses* artistes son plan, ses idées, les espérances auxquelles il les associait, du Glaizat avait l'air de s'adresser à Georgette seule, placée près du bureau, et qui semblait ainsi faire en quelque sorte partie de la direction.

— Vous comprenez, mademoiselle, disait-il, parmi tant de choses que nous inventons, c'est vous que nous inventons tout d'abord. Vous serez notre petite Amérique. Grimblot m'a parlé avec enthousiasme de vos mines renversantes en Colombine. Ça sera des mines d'or, j'en réponds. Et pour tout le monde, messieurs, pour tout le monde.

Un sourire creusait des fossettes dans les joues bleues.

Le théâtre qu'il s'agissait de fonder, et qui ouvrirait le mois prochain, dans une mignonne salle en bonbonnière rose, au faubourg Saint-Honoré, aurait pour nom les *Folies-Elégantes*. On y jouerait (et c'est en cela que consistait la trouvaille de génie) la pantomime pour les gens du monde.

L'idée était de Grimblot, mais du Glaizat la considérait comme sienne. Car du Glaizat seul avait amené les commanditaires, grâce à ses relations de journaliste interlope, mi-partie barbouilleur de papier et tripoteur d'affaires. Il jugeait Grimblot très suffisamment payé par dix actions et le titre de directeur de la scène.

Une autre idée de génie, c'est qu'on ne jouerait pas la pantomime connue, banale, mais quelque chose de neuf, d'inédit, d'imprévu. Ici, du Glaizat s'embarbouilla un peu dans ses explications. Cette autre idée de génie était celle de Tombre; mais du Glaizat ne l'avait pas faite sienne aussi aisément que l'idée de Grimblot. Il l'avait bien saisie au vol, c'est-à-dire volée, dans la conversation de l'autre jour avec le mime; mais volée comme un coffre dont il n'avait pas eu le temps de vider tous les compartiments. Il avait compris seulement tout le parti à tirer de ce *nouveau* artistique, dont il aurait l'air d'être l'inventeur. Car il avait une ambition littéraire, ce marchand de copie frelatée, connu par quelques chroniques à scandale et deux mauvais romans à clef où il avait crocheté la vie privée de ses confrères. Méprisé comme homme, il l'était plus encore comme écrivain; et rien ne l'eût flatté davantage que de faire œuvre d'artiste oseur, original, à quoi il comptait bien arriver en signant la pantomime qu'il filouterait adroitement à Tombre. Pour le moment, il se contentait de la subodorer; mais, bien qu'il

s'en crût déjà l'auteur, il n'était pas même en état de la définir. Il en parlait donc en termes imprécis, répétant, sans trop les comprendre, des mots empruntés au vocabulaire de Tombre, et qu'il avait depuis quelques jours commencé de répandre dans les cafés et les journaux.

— Quelque chose, enfin, messieurs, concluait-il, de suggestif, d'initial, d'algébrique, et de vécu néanmoins, de coudoyé. Bref, la pantomime moderniste.

Et il toussotait d'un air entendu.

A vrai dire, Tombre seul voyait clair dans ce galimatias dont il avait le shiboleth. Pour le reste de l'assemblée, comme d'ailleurs pour les bureaux de rédaction où du Glaizat allumait sa gloire future, l'explication demeurait ténébreuse. Et cependant, il en sortait ceci, qu'on susurrait, ici comme là-bas, quand il avait fini de parler :

— Il est fort, tout de même.

— C'est un malin.

Ainsi pensa Georgette, dont le ravissement tournait à l'admiration. Ainsi pensait Grimblot lui-même. Et pourtant tous deux sentaient vaguement que cette fameuse pantomime *moderniste* était la condamnation de la vieille pantomime. Mais quoi! Grimblot songeait aux commanditaires, aux dix actions, au titre de directeur de la scène; et Georgette au bonheur d'être une étoile découverte par le joli astronome dans les yeux duquel elle se mirait en souriant.

Une seule chose gâtait sa joie : la pensée d'avoir Tombre pour partenaire. Elle avait eu un frisson désagréable, quand, au moment des présentations individuelles, elle avait reconnu le nom et surtout la figure sinistre du fantôme rencontré naguère dans l'escalier. Comment ! C'est ce grand dépendeur d'andouilles, cette face de croque-mort, qu'elle aurait pour Pierrot ! Elle n'avait pu, en le regardant alors, réprimer une grimace d'horreur; et Tombre, croyant être aimable, avait esquissé un large sourire silencieux qu'elle avait pris pour une provocation ironique.

Elle voulut s'en venger avant de partir. Et, comme on s'en allait, et que du Glaizat la retenait en la complimentant, elle dit à haute voix, en regardant fixement Tombre:

— Dame, monsieur, je suis élève de feu Jules, moi.

Mais elle avait compté sans son hôte. Aussi sentencieusement que l'autre jour, d'un ton aussi caverneux, Tombre riposta :

— Tant pis !

— Voyons, voyons, mes enfants, fit du Glaizat avec un geste familier et directorial à la fois, pas de discussion encore. Attendez les répétitions.

Et comme Georgette était blême de colère, et Grimblot cramoisi, et Tombre tout renfrogné, il essaya de détendre la situation par un trait d'esprit :

— Vous vous mettrez tous d'accord aux *raccords*.

Mais ce fut peine perdue. Georgette et Grimblot, blessés dans leur culte, bondirent vers Tombre, et ensemble, inspirés par la même pensée, comme s'ils parlaient un duo, ils lui crièrent :

— De qui donc êtes-vous l'élève, vous ?

Tombre s'arrêta sur le seuil de la porte, fit un grand salut, et répondit lentement, en tirant les sons du fin fond de sa poitrine :

— Élève de moi-même.

VIII

Huit jours plus tard, la réclame, chauffée et surchauffée par du Glaizat, commençait à ronfler dans les échos de théâtre autour des *Folies-Elégantes*. Les reporters, stylés par lui, racontaient comment le poëte (il ne dédaignait pas de se faire appeler ainsi) s'était improvisé impresario par amour de l'art, et quels durs sacrifices d'argent il s'imposait pour risquer cette partie. Même plus que des sacrifices d'argent, disait-on : car il avait dû se brouiller avec la Société des Auteurs dramatiques, afin de pouvoir donner sa propre pièce sur son théâtre. Cette pièce serait une surprise à la fois pour le *high-life* et pour le monde des lettres. Il ne s'agissait de rien moins que de ressusciter la pantomime française, ou plutôt de la créer. en l'élevant d'ailleurs au *niveau distingué* qu'elle n'avait jamais atteint du temps des Funambules populaires. Les artistes eux-mêmes étaient d'une école toute nouvelle, formés par les conseils et selon les théories de l'auteur en personne. Bref.

ce serait, à tous les points de vue, une révélation.

Et sur des affiches multicolores, qui bariolaient transversalement les murailles, on lisait partout :

FOLIES ÉLÉGANTES

INCESSAMMENT L'OUVERTURE

avec

L'AME DE PIERROT

PANTOMIME MODERNISTE

en quatre actes et huit tableaux

En même temps, dans le théâtre encombré de tapissiers, de menuisiers, de peintres et de machinistes, on poussait ferme les répétitions, de jour et de soir. Tombre rentrait toutes les nuits harassé de fatigue à Levallois-Perret.

Yves, en effet, continuait à lui donner l'hospitalité, et même de temps à autre quelque monnaie, prise, disait-il, sur l'argent déposé entre ses mains par le mime. Ce dépôt s'était augmenté de quinze francs, touchés encore par Tombre à titre d'avances. Le brave Tombre, d'ailleurs, sentait bien qu'il était en reste avec son ami. Mais il se promettait de régler tous ses comptes au jour du triomphe espéré et des appointements énormes. D'autre part, Yves ne voulait absolument pas lui permettre de le quitter.

— Non, non, disait-il. Une fois que tu serais à Paris, je ne te verrais plus. Et alors, à qui pour-

rais-tu parler de ce que tu fais, et avec qui te consoler de ce qu'on te fait? Quand tu rentres énervé, tu as besoin de quelqu'un qui te comprend. Et puis, moi, je suis un égoïste. Il me faut ta société, tes nouvelles. Ça m'intéresse tant, cette tentative!

Tombre avait essayé de l'y intéresser davantage, et avait voulu le proposer pour faire la musique et conduire l'orchestre de la pantomime. Mais Yves avait refusé. La chanson populaire, il ne sortait pas de là! Son siège était fait de ce côté! A chacun son champ de bataille! Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il ne se reconnaissait pas le droit de courir une aventure et d'y risquer le pain de *ses deux mères*. Ce qu'il disait moins encore, c'est qu'il avait parlé de ce projet à Madeline, et qu'elle lui avait répondu tristement :

— Alors je n'aurai plus de paroles à vous faire!

Non, mieux valait s'en tenir au cachet quotidien et sûr de la *Boule-Verte*, et surtout aux douces séances avec Madeline. Hélas! il n'avait déjà que trop de chagrin pour une qu'il était forcé de supprimer par semaine! Car il avait dû prendre une leçon, procurée par Bernheim, et fort bien payée, à huit francs pour trois heures, dans un pensionnat. Cela faisait trente-deux francs par mois, et même quarante quand le mois aurait cinq mercredis. Avec ce supplément, il rétablissait l'ordre dans son budget menacé, et il pouvait sub-

venir aux frais nouveaux imposés par la cohabitation de Tombre.

Tombre était surtout fatal à l'eau-de-vie de cidre. C'est par lampées qu'il la buvait chaque nuit, en rentrant. Et en vérité Yves n'osait lui en faire reproche, d'abord parce qu'il était un bon hôte, et ensuite parce que le mime y puisait réellement un réconfort nécessaire à ses nerfs surmenés.

— Avec qui, disait le musicien, pourrais-tu te consoler de ce qu'on te fait ?

Avec l'eau-de-vie de cidre et avec Yves. L'une lui déliait la langue et l'autre l'écoutait parler. Et il en avait à dire, tous les jours ! A la fois auteur, acteur, metteur en scène, professeur, il avait à lutter contre du Glaizat qui l'engluait de collaborations niaises, contre Grimblot qui voulait imposer des *traditions*, et contre tous les camarades qui regimbaient à ses conseils.

Georgette surtout se montrait rebelle. Fière de sa qualité d'étoile et de la protection nullement dissimulée du directeur, elle prétendait n'en faire qu'à sa tête, à sa petite tête de linotte. Et c'étaient des chamailleries perpétuelles, où elle s'emportait, et où du Glaizat lui donnait toujours raison.

— Je lui pardonne quand même, disait Tombre en racontant la chose à son ami. Je lui pardonne, parce que, en somme, elle aime son art.

Pas assez cependant, au jugement du mime, qui, lui, adorait cet art, et s'y dépensait rageuse-

ment, n'était jamais satisfait de lui-même, encore moins des autres. De là une irritation incessante, dont il énervait et les autres et lui-même. Car c'est lui, le plus souvent, qui soulevait les discussions.

— Allons, bon ! Encore des *cheveux !* criait-on à tout moment.

Et ces chicanes, ces haltes coléreuses, que l'argot théâtral appelle de ce nom pittoresque de *cheveux*, c'est presque toujours Tombre qui en était cause. Méticuleux, fouilleur, tâtillon, toujours à la piste de la *petite bête*, il embrouillait comme à plaisir ces maudits *cheveux*, dont on ne pouvait plus sortir.

Parfois aussi, à vrai dire, il complimentait Georgette, à laquelle il trouvait tout ce qu'il faut pour avoir du talent. Mais ses compliments eux-mêmes agaçaient la jeune femme, tant ils étaient bizarrement exprimés.

— Le premier geste, s'écriait-il, admirable ! Parfait ! Ça entre dans l'œil comme un coup de couteau, droit, net. Un aveugle le comprendrait. C'est du grand art.

— Mon geste, un coup de couteau ! Eh bien ! il est joli, alors ! ripostait Georgette, qui tenait avant tout à être gracieuse.

Trop gracieuse ! Trop jolie ! Voilà justement ce qu'il lui reprochait d'être et de vouloir paraître. Il la bousculait surtout à propos de ses pirouettes finales.

— C'est le paraphe de Jules, grognait-il.

Et le combat s'engageait sur cet éternel champ de bataille, Georgette et Grimblot exaltant leur dieu, et Tombre devenant amer et ironique à le blasphémer.

— Allons donc! faisait-il. C'était le Brard et le Saint-Omer de la pantomime.

Et, comme cette insulte n'était pas comprise, il la commentait :

— Oui, oui, des arabesques de geste, des pleins et des déliés avec des queues en spirales! Assez! Il nous faut aujourd'hui du trait à l'eau-forte, et sans fioriture. Ziz, zag, paf!

Le poing fermé, les doigts crispés convulsivement, le pouce seul ouvert et détaché en ligne raide, il décrivait dans l'air des figures anguleuses aux cassures brusques.

— Qu'est-ce que vous nous chantez, ripostait Georgette, avec vos zig, zag, paf? C'est vous qui l'êtes, paf! Je ne peux pourtant pas faire des ronds de jambe en zig-zag.

— Ça vaudrait mieux, répondait-il très sérieusement. Mais, à défaut de ça, tâchez au moins de ne pas confondre rond et rondouillard.

Et sur des mots pareils, la danseuse éclatait en sanglots, en attaques de nerfs. On était obligé de la remonter dans le cabinet du directeur, qui faisait alors demander Tombre pour lui laver la tête et l'obliger à des excuses.

— C'est toujours moi que vous *attrapez*, criait Georgette.

— Parce que vous seule en valez la peine, concluait Tombre. Les autres sont des quelconques. Il n'y a ici que vous et moi qui ayons une nature, du foyer. Mais il faut travailler ça, le faire sortir, se donner du mal. Un artiste n'est digne de ce nom que s'il aspire au génie. J'y aspire pour vous, voilà tout.

— Et vous-même?

— Moi, j en ai.

Des réponses de ce genre, et il en était prodigue, achevaient d'exaspérer tout le théâtre contre lui. Surtout Georgette, qu'il aurait voulu conquérir à ses idées cependant; car vraiment il lui reconnaissait des aptitudes remarquables, et en même temps, sans se l'avouer, il éprouvait pour elle un peu plus qu'un sentiment artistique. Et c'est bien pourquoi il la rudoyait si fort, à la fois comme maître désireux de faire progresser une élève bien douée, et comme amoureux sans espoir. Mais elle n'y pouvait rien comprendre, et ne voyait en lui qu'un grincheux, un vaniteux, et en outre un mauvais camarade qui, comme on dit, tirait à lui toute la couverture.

Cette dernière opinion était d'ailleurs l'opinion générale ; et non sans raison, il faut bien en convenir. Véritable auteur de la pièce, il va sans dire que Tombre s'y était taillé le rôle de Pierrot de façon magistrale et absorbante. Toutefois, ce n'était pas uniquement par vanité cabotine, comme on s'en plaignait. En réalité, il avait été presque

forcé d'en venir là, à cause de l'insuffisance de la troupe. Recrutée tant bien que mal et à la hâte par Grimblot, elle offrait peu de ressources à une distribution équitable des rôles. Le Léandre était un ancien ténorino, qui avait perdu sa voix, mais gardé sa fatuité. N'ayant jamais été un comédien, même passable, il ne pouvait guère devenir un mime. Il n'avait pour lui que le physique bellâtre de l'emploi. L'Arlequin, danseur de caractère pêché en Belgique, résumait toute son ambition à battre des entrechats le plus haut possible et à imiter la toupie en tourbillonnant sur une seule jambe. Le Niais, frais émoulu d'une baraque foraine, où il faisait la parade en Paillasse, avait des grimaces amusantes, mais toujours les mêmes, et ne pouvait se déshabituer de les ponctuer de cris et de rires, ce qui rendait Tombre furieux, toute manifestation du gosier lui paraissant un sacrilège dans la pantomime. Le commissaire, le spadassin et les gendarmes étaient de purs comparses. En dehors de Georgette, il ne se trouvait, en somme, de sortables, que le Cassandre et la duègne, qui avaient jadis *doublé* ces rôles aux *Funambules*. Avec un personnel aussi imparfait, que pouvait le pauvre Tombre ? Il avait bien tâché de les dégrossir, de mettre chacun en valeur pour le mieux. Mais vainement, malgré toute sa bonne volonté. Et alors, retranchant à leurs répliques, il en augmentait d'autant les siennes, sans songer à mal, fatalement, impartialement, se bourrant de

béquets pour ne pas détruire l'économie de sa pièce. Cela, on le conçoit, mécontentait tout le monde; et il n'y avait pas si mince porteur de lettres, larbin de figuration, même personnage immobile, qui ne répétât plusieurs fois par jour :

— Ah ! zut ! on me coupe tout. En voilà un qui s'en ajoute, du *gras !*

Et plus il s'ajoutait de ce fameux *gras*, plus le mime devenait maigre. La fièvre du travail le minait, cette ardente et chère fièvre des répétitions acharnées, violentes, rageuses, où l'on s'exténue à chercher midi à quatorze heures, mais où l'on finit quelquefois par trouver cette chimère.

— Ah ! que c'est bon, çà, vois-tu ! disait-il à Yves, les soirs où il rentrait avec un *effet* nouveau. Ça, cette chasse au génie, ces éclairs qu'on a soudain, après une heure de tâtonnements dans les ténèbres, ça, c'est la vraie, l'unique jouissance de notre sacré métier. Et ceux qui n'ont pas passé par-là ne peuvent pas s'en douter seulement. Bah ! les applaudissements du public, la salle qui tonne sous le flamboiement du gaz, tout cela n'est rien. Le coup de poing dans le cœur et dans la tête, c'est là, aux répétitions, qu'on le reçoit, quand on *trouve*, quand les camarades eux-mêmes, éreintés, envieux, mais empoignés malgré tout ne peuvent pas se retenir de crier : Cré nom ! ça y est !

De ces bons moments-là, Tombre en avait souvent, surtout quand quelques verres d'eau-de-

vie lui mettaient le feu au ventre. Jamais il ne se montrait plus inventif, plus subtil, que lorsqu'il se ruait à la besogne avec les jambes un peu molles et le cerveau congestionné. Il semblait alors qu'une lampe magique s'allumât dans sa tête; et tous, même Georgette, se laissaient parfois incendier par le feu étrange qui jaillissait, en ces instants, de ses pâles prunelles resplendissantes. Un jour, les larmes aux yeux, la gorge serrée d'émotion, les lèvres tremblantes, la danseuse lui sauta au cou, après une de ces trouvailles, et l'embrassa.

— Tant pis ! dit-elle ensuite à du Glaizat qui se moquait d'elle. Tant pis ! Vous n'y comprenez rien, vous ; vous n'êtes pas un artiste. Qu'est-ce que vous voulez! Avec sa tête de mort et sa dégaine de squelette, il y a des minutes où il est beau, cet animal-là !

IX

L'écho de ces luttes et de ces triomphes, rapporté à Yves par Tombre et par Yves à Madeline, révolutionnait la maison de Levallois-Perret. Tout le monde s'y intéressait à la pantomime, et Mme Loupiat en particulier se passionnait, curieuse, gourmande de détails.

— Vous devriez composer un opéra-comique, disait-elle au musicien.

— Maman, répondait Madeline, puisque monsieur Yves t'a déjà déclaré qu'il voulait se borner aux chansons.

— Alors, au moins, faites-les chanter, vos chansons, reprenait Mme Loupiat. Pourquoi ne les faites-vous pas chanter ?

— Mais je les fais chanter, madame.

— Où çà ? Par qui donc ?

— Ici, par mademoiselle Madeline.

— Je veux dire en public, monsieur Yves, en public. C'est en public que je voudrais vous voir

les produire. Par exemple, pourquoi ne les donneriez-vous pas à votre café-concert ?

Yves bondissait à cette idée. Il expliquait à Mme Loupiat combien vulgaires et bas étaient ce public et ce personnel de petit café-concert : non pas du peuple naïf, mais de la populace corrompue, et de la bourgeoisie imbécile ; non pas des artistes pour émouvoir un tel auditoire, mais des grimaciers ; et personne, dans ce milieu-là, qui entendît rien à la musique, à la poésie, personne ! A peine si le tiers de la troupe savait solfier. Il fallait leur seriner leurs airs, pourtant d'une si écœurante banalité, et presque toujours les mêmes. Seul, un baryton, ancien choriste en province, lisait à première vue ; et il n'était bon d'ailleurs qu'à roucouler de fades romances ou à brailler des couplets patriotiques. Vraiment, Yves ne pouvait confier à de pareils interprètes ses chansons, de style simple, sans doute, mais néanmoins assez difficile, à cause des changements de ton et surtout de mesure qu'il y multipliait.

— Car, ajoutait-il, ces sautes de modulation et de rhythme sont essentielles et caractéristiques de la musique populaire.

Mme Loupiat, tout en se donnant un maintien connaisseur, écoutait ces explications sans y comprendre grand'chose, mais flattée qu'on la crût capable de s'y rendre. En réalité, c'est surtout à Madeline qu'Yves les adressait. La jeune fille, en effet, aurait voulu aussi que, malgré

tout, l'épreuve du public fût tentée, quel que fût ce public. Elle voyait, dans cette horreur à se produire, une faiblesse, un manque de confiance. qui lui semblaient blâmables.

— Vous n'êtes pas assez brave, disait-elle. Si vous y mettiez de l'entêtement, vous finiriez bien par faire chanter votre baryton, tant bien que mal. Et n'y eût-il dans la salle que dix personnes, que trois, qu'une seule, pour vibrer à l'unisson de votre pensée, vous le sentiriez et ce serait un encouragement.

— Mais je n'ai pas besoin d'être encouragé, répondait-il. Vous me suffisez pour cela, mademoiselle, et au-delà de mes espérances.

Et, ce qu'il n'avouait pas, c'est que faire chanter par une autre voix les paroles de Madeline, la musique entendue dans sa voix à elle, lui eût paru comme un sacrilège. Sans le dire expressément, il le laissa deviner.

— J'aurais trop de peine, murmura-t-il un jour, à entendre massacrer quelque chose à quoi vous auriez, vous, donné la vie.

— Eh bien ! répliqua la jeune fille. Qu'à cela ne tienne ! Prenez une poésie toute faite dans un livre, mettez dessous une de ces belles et larges mélodies que vous trouvez, et laissez-la exécuter à votre baryton, sans que je l'aie chantée, moi.

— Exécuter est bien le mot propre, soupira-t-il.

Et il essaya quelques objections encore. Mais Madeline insista. Cela lui ferait tant plaisir !

Elle l'en priait ! Mme Loupiat se joignit à elle. Tombre lui-même, consulté, vint à la rescousse. Il était tout allumé de ses répétitions, de son prochain succès, et sa flamme communicative acheva de dégeler les hésitations du musicien, qui finit par se décider :

— Allons ! dit-il, puisque tout le monde le veut, je livrerai aussi ma petite bataille.

Il la livra en effet, et, contre son attente, ce fut une petite victoire. Il avait mis en musique une chanson à boire d'Olivier Basselin, joyeuse et naïve. Le baryton, heureux d'avoir une *création* à faire, l'avait étudiée consciencieusement avec lui, renonçant pour une fois à ses ports de voix et à ses points d'orgue intempestifs. L'air avait de l'entrain, de la carrure, et, comme les paroles, un peu archaïques, il sentait le vin, le terroir. Un peu du vieux sang français, resté malgré tout dans les veines de ce public, en fut émoustillé. On applaudit de bon cœur. Et le pauvre Yves, les doigts tremblants d'émotion, les tempes battantes et emperlées de sueur, plus embarrassé que jamais de ses longues jambes, ne sut plus où les fourrer, ni où se fourrer lui-même, quand il entendit toute la salle crier :

— Bis ! Bis !

— Ah ! ça ! dites-donc, vous, lui fit le patron de la *Boule-Verte*, je ne vous croyais pas de cette force-là. C'est tapé. Faudra nous en confectionner d'autres, hein ?

Ce soir-là, Yves ne mit pas dix minutes à rentrer. On l'attendait dans le salon. Mme Loupiat elle-même avait tenu à ne pas se coucher, pour avoir des nouvelles. Et comme le grand-père, content de sa journée faite et d'un congé pour le lendemain, allait et venait en sifflotant, elle lui disait :

— Ne soyez donc pas si turbulent. Vous voyez bien que vous troublez nos angoisses artistiques.

— Un succès! c'est un succès ! cria Yves en entrant, tout essoufflé.

— Bravo! firent les deux femmes, Mme Loupiat en levant au ciel son bras bien portant, comme s'il s'agissait d'une délivrance nationale, et Madeline avec un sanglot de joie.

Le grand-père entendit ce sanglot étouffé, et, sans savoir pourquoi, eut les yeux humides. Puis, lui, si peu démonstratif d'ordinaire, il secoua violemment les deux mains du musicien en lui disant d'une voix cordiale :

— Ah! mes bons compliments, jeune homme!

— Mais laissez-le donc tranquille avec vos compliments! interrompit Mme Loupiat agacée. Laissez-le nous raconter la chose, à nous.

— Oui, oui, qu'il nous raconte tout, continua Madeline, qui en même temps embrassa tendrement le vieillard pour compenser la brutalité de sa mère.

Ce baiser donna du courage au grand-père, qui courbait habituellement la tête sous les rebuffades

de sa bru, et qui cette fois eut l'audace de manifester un désir qu'il avait.

— Pardon, fit-il, ma chère amie, si je suspends encore un peu le plaisir d'entendre monsieur Yves nous raconter... ; mais d'abord je voudrais proposer quelque chose.

— Oh ! mon Dieu! grogna la malade, que vous êtes énervant !

— Parle, bon papa, dit Madeline.

— Eh bien ! voilà. Si on mangeait un morceau ensemble, pour causer?

Quoique émise par le grand-père, l'idée était si agréable qu'elle sourit à Mme Loupiat. Et d'ailleurs, avant même qu'on eût pu la discuter, Madeline avait mis sur la table des assiettes, des couverts jetés en tas, un restant de rôti froid et du pain. Puis, vite, elle avait roulé le fauteuil de la paralytique, et s'était sauvée en lui disant, dans une caresse :

— Je vais chercher du vin frais et ton eau de seltz.

On commençait à manger, le vieux se frottant les mains entre chaque bouchée, et Yves entamant son récit, la fourchette en l'air, quand on entendit la porte de la maison s'ouvrir.

— C'est monsieur Tombre, fit Madeline.

— Eh bien ! s'écria le grand-père, décidément en veine d'amabilité, invitons-le.

— J'allais justement le dire, ajouta Mme Loupiat d'un air pincé.

Mais déjà Madeline était dans le vestibule et introduisait le mime, qui, sans se faire prier, et sans prendre le temps de saluer cérémonieusement la compagnie, courut à Yves et l'embrassa comme un frère.

— Ah! mon vieux, clama-t-il, que je suis content! Je sais ton succès. Je suis passé par la *Boule-Verte* en m'en revenant. J'y ai trouvé le baryton. Il est aux anges. Eh bien! qu'est ce que nous si disions, tous? Tu vois bien.

— J'étais sûre d'un triomphe, moi, flûtait Mme Loupiat.

— Triomphe! triomphe! c'est beaucoup dire, objectait Yves modestement. Petit triomphe!

Et il allait enfin raconter la soirée. Mais Tombre lui coupa la parole, au grand dépit de Mme Loupiat. Il était fort exalté, Tombre. Quand il avait embrassé Yves, le musicien, malgré sa joie, avait flairé une odeur d'eau-de-vie carabinée. Et cette eau-de-vie flambait aussi aux yeux du mime, presque hagards, et sur ses pommettes, si rouges dans sa face blême. Il avait néanmoins, à peine assis, avalé un grand verre de vin, et tout de suite, le verre reposé, il s'était emballé sur le dernier mot de « petit triomphe ».

— Il n'y a pas de petit triomphe! Au contraire, ces petits-là sont les plus gros. Un public de crétins, de goîtreux! Vaincre ça, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Quand on ne fait pas de concessions, naturellement. Et tu n'en as pas fait, j'en

suis sûr. Tu leur as flanqué de la musique à toi, n'est-ce pas? De la musique à nous. De notre art, enfin. A la santé de l'art suggestif!

Et il se versa de nouveau un rouge-bord.

— Bien certainement, répliqua Yves, je n'ai pas fait de concessions. Le baryton a essayé de me soutirer une petite vocalise, pour finir, une coda bébête. Mais halte-là !

Il raconta ce qu'il avait cherché, voulu, pourquoi il avait choisi les vers de Basselin, comment il les avait traduits en musique, et l'effet ressenti à la minute des premiers applaudissements, et son frisson de joie et son trouble quand on avait bissé. Tous l'écoutaient religieusement. Mme Loupiat roulait des yeux de carpe. Le grand-père se frottait les mains à s'enlever la peau. Madeline ne respirait pas. Tombre lui-même s'était tu, et laissait devant lui son verre plein sans le vider, et se rappelait les émotions semblables qu'il avait éprouvées tant de fois, qu'il trouvait toujours neuves cependant. Quant à Yves, tout au feu de son récit, il parlait maintenant de son œuvre, et presque du baryton lui-même, avec enthousiasme.

— Oh ! je la chanterai aussi, moi, votre chanson, dit Madeline, non sans une imperceptible pointe de mauvaise humeur qui ressemblait quasiment à de la jalousie.

— Mille fois mieux que ce baryton, répondit le musicien.

Et il rougit, comme si tout à l'heure, en exaltant cet interprète, il avait commis une sorte d'infidélité envers la jeune fille.

— Pourtant, fit Mme Loupiat, avec une minauderie, c'est une chanson à boire. Il me semble qu'un homme est préférable pour...

— Et les Bacchantes ! s'écria Tombre.

Madeline éclata de rire, tandis que Mme Loupiat faisait un oh ! de pudeur en alarmes, et que le musicien donnait un coup de pied au mime pour l'inviter à ne pas aller trop loin.

— Eh bien ! quoi ! oui, les Bacchantes ! reprit Tombre. Est-ce que j'ai dit une bêtise ? Pourquoi mademoiselle ne rendrait-elle pas l'âme d'une Bacchante, aussi bien que l'âme d'une sainte ? L'art est impersonnel. L'art exprime tout. L'art est comme le soleil, qui brille dans l'eau, dans le vin, dans le sang, dans la boue même. N'est-ce pas, monsieur ?

— Mon Dieu ! oui, sans doute, répondit le grand-père ainsi interpellé, et sans bien comprendre ce qu'on lui demandait.

— Mais montrez-la moi un peu, votre chanson, fit Madeline. Oh ! rien que pour jeter un coup d'œil.

Yves alla dénouer son rouleau de musique et la lui tendit, tout honteux et ne s'expliquant pas pourquoi. Elle la parcourut rapidement, fredonnant à voix basse, et sa figure s'éclairant à mesure que la mélodie se développait.

— Très bien ! très bien ! dit-elle en achevant.

— Charmant! ajouta Mme Loupiat. Autant du moins qu'on en peut juger ainsi. Je suis sûre, moi, que c'est votre chef-d'œuvre.

— Oh! non, répliqua vivement Madeline.

Mais elle se repentit aussitôt de cette vive dénégation, dictée par un involontaire dépit. Elle avait senti qu'Yves pâlissait.

— C'est-à-dire, reprit-elle...

— Non, vous avez raison, mademoiselle, interrompit le musicien. Ce n'est pas mon chef-d'œuvre, en effet. Et je préfère notamment toutes les choses vraiment populaires que nous avons faites ensemble.

— Ah! ça, dit Tombre, si mademoiselle nous la chantait pour tout de bon! Cela vaudrait bien mieux que de discuter.

Madeline sauta sur cette idée, enchantée de réparer par cette gentillesse la peine qu'elle avait faite tout à l'heure au musicien. Vite elle courut ouvrir le piano et y plaqua le premier accord, en appelant Yves pour continuer.

— Mais, objecta soudain le grand-père, il est peut-être bien tard pour... On va réveiller monsieur Pigeollet.

— Bah! répondit Mme Loupiat, il nous réveille bien assez le matin, lui, quand il frotte lui-même ses carreaux.

— L'art excuse tout, cria Tombre.

Yves se mit au piano un peu à contre-cœur. Il en voulait à la jeune fille de l'espèce de dépit

qu'elle avait laissé percer contre sa pauvre chanson. N'était-ce donc pas elle qui l'avait poussé à se faire interpréter par un autre? N'était-ce pas pour lui obéir, à elle, qu'il s'était résigné à affronter ce public méprisé et à profaner en quelque façon sa musique? Et voilà qu'au lieu de lui savoir gré de l'obéissance, elle en était presque fâchée, intérieurement du moins. Cela, il le sentait, il en était sûr. Et sans réfléchir à la délicatesse, flatteuse pour lui, de cette jalousie bizarre, il en souffrait comme d'une ingratitude. Il entama donc la ritournelle sans entrain, mal disposé envers Madeline, et à la fois furieux contre lui-même, trouvant maintenant sa chanson tout à fait ridicule.

Mais ce mauvais sentiment fut vite dissipé. Comme pour racheter son accès de dépit, dont elle se repentait à présent, Madeline s'appliqua de son mieux à exprimer, à rehausser même, l œuvre de l'ami qu'elle avait maladroitement blessé. Jamais elle n'avait chanté d'une plus belle voix, d'un style plus large, avec plus d'âme. Elle semblait vraiment, selon le désir de Tombre tout à l'heure, se faire Bacchante pour traduire la pourpre et la gloire du vin, qui flambaient et bouillonnaient dans les vers du vieux poëte ivrogne et dans la mélodie truculente ensemble et naïve du musicien. Elle avait pris à dessein le mouvement un peu plus lent qu'il n'était marqué, et cela donnait à la chanson comme une allure d'hymne, un déroulement triomphal et religieux.

— Si, si, c'est ton chef-d'œuvre! s'écria Tombre quand ce fut fini.

— Certainement, votre chef-d'œuvre, je le disais bien, répétait Mme Loupiat, tandis que le grand-père, sans pouvoir mieux exprimer son admiration, embrassait sa petite-fille en pleurant de joie.

Yves, lui aussi, avait de grosses larmes dans les yeux. Larmes de regret pour sa mauvaise humeur, qu'il trouvait injuste à présent. Larmes de bonheur pour avoir entendu sa pensée si magistralement rendue, mieux qu'il ne l'avait conçue lui-même pour ainsi dire, oui, réellement créée cette fois, magnifiée, lyriquement vivante.

— Ah! mademoiselle, balbutiait-il en serrant les mains de Madeline, oui, oui, c'est un chef-d'œuvre, c'est votre chef-d'œuvre. Et c'est toujours ainsi, tout ce que je fais, quand vous le chantez, vous.

— Mais non, monsieur Yves, répondit-elle. Je ne suis rien, moi. Je ne suis qu'un instrument bien accordé par vous.

Et elle ajouta, non plus avec dépit maintenant, mais avec une mutinerie souriante :

— Mieux accordé que votre baryton, voilà tout.

— Oh! ne me parlez pas de cet imbécile! s'écria Yves. Je suis honteux de lui avoir laissé chanter ça, à lui. C'est un vol que je vous ai fait, oui, un vol, et je vous en demande pardon. Faire interpréter ma musique par un autre que par vous,

c'est un crime, un crime envers vous, un crime envers moi-même.

— Et un crime envers le public, ajouta Tombre.

— Que veux-tu dire?

— Que mademoiselle n'a pas le droit de rester inconnue, qu'une voix pareille appartient à tout le monde, que tu es coupable de la garder pour toi seul, égoïste!

Yves voulut l'interrompre; mais Tombre s'était tourné vers Mme Loupiat, qui machinalement acquiesçait de la tête; et, fort de cet appui, il continuait :

— Je dis que l'art passe avant tout, et que c'est une lâcheté de ne pas s'y sacrifier quand on le peut. Et mademoiselle le peut. Donc elle le doit. Voilà mon avis. Et si elle ne le fait pas, c'est que tu l'en empêches. Oui, toi, parfaitement. Je m'entends, et tu m'entends aussi. Tu es son professeur. C'est à toi de la pousser où il faut qu'elle aille, où sa vocation l'appelle, où l'Art l'exige. Au combat! A la victoire! Et, comme il n'y a pas de petite victoire, il n'y a pas de petit champ de bataille. Fût-ce sur des tréteaux, devant des brutes, on peut cueillir le laurier. Il pousse partout. Des tréteaux! Frédérick a commencé aux Funambules. Des brutes! Orphée chantait pour les ours. Bref, en un mot comme en cent, il faut que mademoiselle débute.

— Ma fille, à l'Opéra! s'écria Mme Loupiat, avec un vague geste d'épouvante, mais en même

temps avec une flamme d'orgueil dans les yeux.

— Non, non, madame, pas à l'Opéra, riposta Tombre.

Madeline et Yves n'avaient pas eu le temps de placer un mot, et se regardaient, comprenant confusément à quoi songeait le mime. Le grand-père s'était levé, très grave, les mains tremblantes. A la dénégation de Tombre, il poussa un soupir de soulagement. Mais ce fut pour avoir aussitôt un hoquet de stupeur, quand Tombre reprit, après un silence :

— Non, pas à l'Opéra. Mais bien à la *Boule-Verte*.

Il n'y eut qu'un cri d'indignation. Yves tout le premier n'en revenait pas d'une proposition aussi saugrenue. Mme Loupiat, elle, s'était cachée la figure dans son mouchoir, comme si l'on avait dit une indécence. Madeline elle-même, malgré tout son dévouement à l'œuvre du musicien et tout son amour de l'art, était choquée. Quant au grand-père, il demeurait muet, pensant à part lui que le mime était ivre.

Ce fut Madeline qui se ressaisit tout d'abord, ayant brusquement compris, dans un éclair artistique, ce qu'il y avait de raisonnable au fond de cette idée folle.

— Pourquoi pas? dit-elle à mi-voix.

— Madeline! A quoi penses-tu? fit le grand-père, en prenant un accent de sévérité qu'il n'avait jamais eu pour elle.

Et venant se camper devant Tombre, avec une décision qu'on n'eût guère attendue de son âge et de ses allures ordinairement si humbles, le vieillard ajouta :

— Je ne veux pas, monsieur, que ma petite-fille chante en public. Ce n'est pas là un métier d'honnête femme.

Tombre allait répliquer, se trouvant insulté en quelque sorte; mais Yves le retint.

— Je t'en prie, mon ami, lui dit-il, n'insiste pas. D'autant plus que je suis absolument de l'avis de monsieur.

— Comment! Toi aussi! s'écria Tombre. Toi, un artiste, tu as des idées pareilles sur le théâtre! Des idées de bourgeois! Allons, ce n'est pas possible. Tiens, il n'y a ici, à part moi, qu'une seule âme d'artiste : c'est mademoiselle.

— Pardonnez-moi, fit Mme Loupiat. S'il s'était agi de l'Opéra ou de l'Opéra-Comique....

— L'endroit importe peu, interrompit le grand-père. Ce qui est déshonorant, à mon sens, c'est l'acte même de monter sur les planches. Pour les femmes, monsieur; je parle pour les femmes. Les hommes font ce qu'ils veulent, c'est une autre affaire.

— Oui, glapit aigrement la malade, les hommes ramassent leur pain....

— Où ils peuvent, madame, répliqua le grand-père, d'une voix triste mais ferme, et avec une

extraordinaire autorité qui imposa silence à tout le monde, même à Tombre.

—Bon papa! maman! je vous en supplie, disait Madeline courant de l'un à l'autre.

L'altercation s'apaisa, mais dans une gêne pénible. Mme Loupiat se mordait les lèvres qu'elle avait frémissantes. Yves cherchait son chapeau et rangeait sa musique. Tombre se promenait de long en large. Le grand-père était redevenu l'être furtif et effacé qu'il semblait habituellement. Il paraissait comme honteux de son accès d'énergie; et ses yeux, tout à l'heure si impérieusement fixés sur chacun, n'osaient plus regarder personne.

On se sépara froidement et cérémonieusement, Madeline seule essayant de se montrer affable.

— Ah! ça, dit Tombre à Yves, quand ils furent en haut, qu'est-ce qui t'a pris, à toi, de faire le Prudhomme avec ce vieux serin? En voilà un idiot! Trouver le théâtre déshonorant, je vous demande un peu! Quel métier fait-il donc, lui, pour mépriser le mien? Un bureaucrate! Un cracheur d'encre! Un rond-de-cuir! Et toi qui es de son avis, ça, c'est trop fort!

— Mais non, répondit le musicien. J'étais de son avis à propos de Madeline, voilà tout. A moi aussi, ça me déplairait, si elle chantait en public.

— Ah! Et pourquoi ça?

— Je ne sais pas.

X

Yves avait accoutumé d'attendre Tombre toutes les nuits, pour souper et bavarder. C'était une heure ou deux de veille, qu'il employait soit à composer, soit à manœuvrer sa presse. Et, lorsque arrivait le mime, on prenait une demi-heure de repos, parmi les racontars et les discussions esthétiques, tout en mangeant des tartines de beurre arrosées du fameux croquomolle.

Il s'était résigné à le voir filer grand train, son pauvre *élixir de travail*; car, si Tombre se nourrissait à peine, en revanche il s'abreuvait d'autant. Yves avait même profité du supplément de ressources apporté par sa nouvelle leçon, pour faire venir du pays un petit tonnelet de rechange. Ce n'était pas du superflu. A mesure qu'avançaient les répétitions, Tombre buvait davantage.

Yves en était effrayé parfois. Non pas à cause de son tonnelet, le brave garçon! Mais à cause de la santé du mime, qui, déjà si enfiévré par sa be-

sogne, achevait de se consumer avec cette incessante absorption d'alcool.

Si encore il n'eût ingurgité que la saine eau-de-vie de cidre, fleurant la pomme, quitte même à en avoir par ci par là une trop forte charge, cela n'eût pas inquiété Yves autrement. Lui-même, en vrai Breton, professait à l'égard de ce réconfort une morale très indulgente, et le jugeait bienfaisant, fût-ce pris à dose excessive. Une bonne *flambée* de temps en temps ne lui faisait personnellement pas peur. Naguère encore, avant de connaître Madeline, il ne se refusait pas cette petite débauche à l'occasion. Il l'eût donc pardonnée à son ami, même si Tombre avait outrepassé l'axiome de l'Ecole de Salerne qui recommande de s'enivrer une fois par mois.

Le malheur, c'est qu'en ce moment Tombre comptait les mois comme s'il y en avait trois cent soixante-cinq dans l'année. Le malheur surtout, c'est qu'il buvait n'importe quoi, un tas de drogues, de l'absinthe notamment, de l'infâme absinthe de mastroquet. Cela se sentait du reste à son haleine, dont il aromatisait la chambre en rentrant. Et ces alcools frelatés, atroces, lui brûlaient tellement la gorge et l'estomac, qu'il disait ensuite, à la lampée de la rude eau-de-vie de cidre :

— Ah ! comme c'est frais, ça !

Mais le pire du pire, c'est qu'il était imbibé en quelque sorte de son ivresse, et qu'il ne dégrisait pas, sans pourtant jamais être ivre perdu. Voilà

ce qui inquiétait Yves par dessus tout. Il eût mille fois mieux aimé lui voir quelqu'une de ces *flambées*, dont il avait gardé lui-même d'agréables souvenirs, un de ces bons bains d'oubli dont on sort moulu mais retrempé, une de ces grandes purges de ribotte où il semble qu'on s'est nettoyé le corps et l'âme avec du feu. Mais non ! Familiarisé avec l'alcool comme avec un poison, Tombre ne se laissait point entamer par lui et le dominait toujours. Il gardait sa tête et son aplomb. Il en avait même, pour tout dire, l'esprit plus lucide et la parole plus éloquente. Son ordinaire exaltation artistique se confondait dans celle-là, si bien qu'un étranger n'eût su distinguer l'une de l'autre, il fallait le connaître aussi intimement qu'Yves le connaissait, pour sentir quand il avait dépassé la mesure qui eût jeté par terre un autre homme. Mais il avait à ces moments-là une fixité dans le regard, une raideur dans la tenue, une pâleur étrange, qui lui donnaient au contraire l'air plus calme que d'habitude. D'ailleurs, il restait à ce point sans descendre plus bas. Et, quand Yves lui faisait remarquer amicalement que cela tournerait mal quelque jour :

— Ne crains rien, répondait-il. L'eau-de-vie ne me mangera pas. Je la mène en laise et muselée. Je suis le dompteur de cette bête fauve.

Elle le mangeait néanmoins, non pas tout d'un coup, sans doute, mais peu à peu, par lentes et insensibles morsures. Il maigrissait de plus en

plus. Ou plutôt, car il ne pouvait plus guère maigrir, il se séchait, se cuisait, se racornissait.

— C'est pour mieux avoir le physique de mon emploi, disait-il avec un sourire sarcastique. Qu'est-ce que tu veux ? Je n'ai pas besoin de chair, puisque je joue les Tombre.

— A ce compte-là, répondait tristement le musicien, tu finiras par jouer les morts.

Touché par cette tristesse qui prouvait de fraternelles angoisses, Tombre essayait alors de se défendre, protestant d'abord de sa parfaite santé, et faisant ensuite et surtout la théorie de son ivrognerie, qui n'était pas un vice, soutenait-il, mais bien une méthode de travail. Il avait des arguments à lui, qu'il développait avec enthousiasme, et qui n'étaient pas sans force sur l'âme d'artiste du musicien.

— Comprends-moi, disait-il. J'ai à entrer dans la peau des autres, n'est-ce pas ? Eh bien ! Qu'est-ce que j'ai de mieux à faire, pour ça ? Avant tout ? Sortir de la mienne. Les lyriques, les sibylles, les prophètes, qu'est-ce que c'est ? Des gens hors d'eux. Les martyrs ? La même chose. L'inspiration, la foi, l'art, des évasions dans le bleu ! Et la clef de ces champs célestes, la meilleure, la seule, la voilà : c'est l'eau-de-vie. Quoi ! Un gueux se soûle, et son bouge lui semble un Eldorado. Quelle puissance ! Quelle féerie ! Que sera-ce donc, si au lieu d'un gueux, c'est un demi-dieu qui boit ? Si l'ivresse fait d'une loque un manteau de pourpre,

que ne fera-t-elle pas du manteau de pourpre en personne ? Et puis, d'ailleurs, tout ça, ce sont des mots. Veux-tu des faits ? Eh bien ! moi, qui te parle, moi qui ai du génie, je n'ai pas de génie, ce n'est pas vrai. Celui qui a du génie en moi, c'est l'alcool ! Tout ce que je trouve de bien, c'est lui qui me le souffle. Je ne suis qu'un pantin dont il tire les ficelles. Quand il me lâche, patatra, n'y a plus personne. Quand il est là, je suis l'ombre. Tiens, il y a des moments où je n'y vois plus goutte dans ma sale pièce, où tout est noir, noir comme dans un four, le four que je ferais si je jouais à jeun. Ils m'ont tant fourré de remaniements, de coupures, de béquets, de flanquage à droite pour ce qui était à gauche, que je n'y reconnais rien. Ça danse, ça tourbillonne, ça s'embrouille. C'est de la nuit en écheveaux. Je siffle une absinthe. Paf ! Tableau ! Tout devient clair. Illumination ! Feu d'artifice ! Et je retrouve, et je trouve encore. Le geste se met au bout de mon bras, tout seul, comme si on me le posait dans la main. Il n'y a pas d'erreur. C'est aussi net que deux et deux font quatre. La physionomie se fixe, se transforme, toujours juste. Je la sens passer sur ma face, en équation avec mes pensées. Il me semble qu'on m'y colle et qu'on m'en arrache cent masques à la minute, comme des changements à vue entre cuir et chair. Et qui, on ? Lui, parbleu ! Lui, le génie de l'alcool. Ah ! n'en dis pas de mal. Sans lui, je ne serais qu'une brute, ni plus ni

moins que les autres. Sans lui, c'est ténèbre et compagnie. Quand je répète à sec, je ne vaux pas un pet de lapin.

— Tu te calomnies, répondait le musicien.

Mais, au fond, il convenait de la part de vérité cachée sous cette théorie excessive. Lui-même avait plus d'une fois éprouvé la décuplation des forces et le hors-de-soi que communique ce terrible inspirateur. Et qu'était-ce, après tout, que sa plus innocente et néanmoins impérieuse manie de cigarette, sans laquelle il ne pouvait travailler ? N'y avait-il pas là un phénomène d'excitation cérébrale, inférieure, mais analogue, à l'ivrognerie du mime? Il comprenait donc son ami, et l'excusait. Il aurait voulu au moins le modérer un peu, et qu'il ne s'exténuât pas à cette perpétuelle exaltation. Tant que les répétitions duraient, il ne se sentait trop le courage de rien dire, puisque le mime, en sacrifiant à l'ivresse, sacrifiait surtout à l'art. Mais aujourd'hui les répétitions tiraient à leur fin ; la *première* devait avoir lieu le surlendemain ; Tombre avait *établi* son rôle et trouvé tous ses effets, semblait-il. Il ne devait plus avoir besoin, par conséquent, de se fouailler autant le cerveau à coups d'alcool. Et cependant il redoublait. Depuis près d'une semaine, il rentrait toujours avec son regard fixe, son allure raide, sa pâleur étrange, tout ce qui indiquait chez lui le dernier degré d'ivresse où il pût atteindre. Et cette nuit, plus que jamais, en revenant à quatre

heures du matin, il portait les stigmates tragiques de sa passion.

— Tombre, lui dit gravement le musicien, tu as encore trop bu.

— Aujourd'hui, c'est vrai, répondit le mime.

— Et pas seulement aujourd'hui, ajouta Yves; mais depuis tantôt huit jours, tu bois trop. Et maintenant c'est sans excuse, puisque tu m'as affirmé avant-hier que tu tenais ton rôle désormais.

Tombre ne tenta pas de se défendre, cette fois, ni de s'échapper en des discussions esthétiques, comme il en avait coutume. En était-il incapable? Yves le crut un instant, à le voir s'asseoir si morne, si abattu, les coudes aux genoux et la tête dans les mains. Mais Tombre se redressa aussitôt, les yeux clairs. Malgré son effroyable état, il était certainement de sang-froid.

— C'est encore vrai, fit-il avec une douceur inusitée, tu as raison. Oui, depuis huit jours, je bois décidément trop.

Cet acquiescement et cette douceur donnèrent de l'espoir à Yves. Il fallait en profiter pour morigéner sérieusement ce grand enfant qui convenait de sa faute. Yves trouva de bonnes paroles, que Tombre écouta d'un air convaincu. C'était une folie de se tuer de la sorte! C'était un crime envers l'art lui-même! C'était transformer une méthode de travail en un vice, c'est-à-dire en quelque chose de bourgeois!

— Oui, de bourgeois ! répéta Yves, à un mouvement de Tombre.

Et, ayant mis ainsi le doigt sur la corde sensible, en bon musicien il appuya sur cette chanterelle. Boire pour produire, pour s'extasier, comme Poë, comme les fakirs se martyrisent, c'était d'un artiste ! Boire pour boire, c'était le caveau, le flonflon, Désaugiers, Béranger ! oui, Béranger !

Béranger représentait pour Yves le fin fond de l'abaissement intellectuel, le dernier échelon du méprisable. Tombre, à cet outrage, sourit mélancoliquement. Yves eut peur d'avoir été trop sévère, et reprit :

— Tu n'en es pas là, bien sûr ; mais enfin, tu es sur la voie.

— Moi, Béranger ! soupira Tombre, en prenant machinalement la pose paterne et bénisseuse du chansonnier.

La mimique était si drôle, qu'Yves se mit à rire.

— Ah ! je n'ai pourtant pas envie de rire, dit-il en se resaisissant soudain.

— Moi non plus, va ! répondit Tombre d'un air navré.

— Est-ce que je t'ai fait de la peine ? dit vivement le musicien. Oh ! c'est sans le vouloir, alors ; tu le sais bien, n'est-ce pas ? Ce que je t'en dis, preuve d'amitié. Pas autre chose. Certes, je ne blâme pas ton habitude, quand il s'agit de chercher,

de trouver. Moi aussi, dame, j'ai ça, en fumant, et avec le petit verre à l'occasion. Je ne m'en défends pas. Je ne suis pas un saint non plus. Sans doute que l'eau-de-vie vous donne un coup de fouet, sans doute. Et ces coups de fouet-là sont bons. Seulement, vois-tu, quand on donne trop de coups de fouet à un pur sang, on en fait une rosse.

— Oui, oui, une rosse, c'est ça ! s'écria Tombre en se levant. Tu as raison encore. Tu as raison toujours. Une rosse ! C'est fait. C'est ce que je suis. Laisse-moi parler. Laisse-moi te dire ça. Ah ! mon vieux, ça m'étouffe depuis huit jours. Et c'est pour ça que je bois tant. Tu croyais que c'était pour l'art. Non. Je mentais. Je suis un Tartufe. L'art, je me suis assis dessus pour lui faire plaisir, à elle !

— Qui, elle ?

— Georgette !

— Comment ! tu l'aimes donc ?

— Hélas ! oui. Et pour elle j'ai consenti à des concessions. Moi, des concessions ! Pour une femme, hein ? C'est ça qui est bourgeois et Béranger. Tiens ! je suis le Béranger de la pantomime. C'est honteux. J'ai taillé, rogné, à leur idée. J'ai laissé du Glaizat me donner des conseils, et Grimblot m'imposer des traditions. J'ai admis qu'elle, elle fiorituràt des ronds de jambe. Dieu me damne ! Je crois que j'en fais aussi, moi, des ronds de jambe. Et c'est pour ça que je ne te donne plus de nouvelles depuis huit jours. C'est pour ça que

je t'ai dit que je tenais mon rôle. Menteur ! Menteur ! Ce que je tiens, c'est la chandelle. Car je ne t'ai pas dit le pire encore. Et voilà ce qui m'étouffe, autant que ma honte de renégat. Voilà ce que je voudrais oublier dans cette eau-de-vie où je ne peux plus me noyer à force d'y avoir trop tiré ma coupe. Oui, je n'ai pas même, comme Judas après avoir trahi son Dieu, reçu mes trente deniers. J'ai été lâche, oui, et lâche gratis. Elle m'a entortillé de coquetteries. Elle m'a payé en mines, en monnaie de singe. Elle aime cet idiot, cette canaille, cette espèce de filou, qui m'a volé ma pièce, et qui me vole son cœur par dessus le marché, et qui lui volerait son argent si elle en avait. Au fait, elle en a. Un député, mon cher ! Et tu comprends, contre un député et un directeur, qu'est-ce que je peux faire, moi ? Un rôle ! Je le lui ai fait, comme elle l'a voulu. Et elle y a du talent tout de même, tu sais, malgré ses ronds de jambe. Une nature ! Une vraie nature ! Ah ! entre mes mains, ce qu'elle deviendrait ! Car c'est comme artiste que je l'aime. Ça m'a pris par la tête, pas par le cœur. Non, là, dans le cerveau. Elle me faisait comme l'eau-de-vie. Je trouvais, quand elle me regardait avec ses yeux d'enfant qui admire. Un jour elle m'a embrassé, pour un *effet*. Embrassé, moi qu'elle détestait avant, moi qui la bousculais toujours ! Et je lui ai paru beau. Est-ce d'une artiste, ça ?

Il était beau encore en ce moment, radieux à ce

souvenir, les regards étincelants de tous les sentiments divers qui avaient passé à la galopade dans la charge endiablée de son discours.

— Ah ! mon pauvre vieux, s'écria-t-il soudain, je te dis tout cela pour me dégonfler le cœur. J'en avais besoin. Ne me réponds rien. Je suis une rosse, tu vois. Mais je voudrais l'être tout à fait. Béranger ! Bourgeois ! Je voudrais pleurer. Je voudrais pleurer. Je ne peux pas.

Brusquement il empoigna la bouteille d'eau-de-vie, et but longuement au goulot, en écartant Yves qui tâchait de l'en empêcher. Et tout d'un coup, comme cette fois la mesure était comble, il tomba par terre, assommé.

Yves le porta sur le divan, et l'y coucha. Il avait assisté souvent, en Bretagne, à ces coups de massue de l'alcool, auxquels le sommeil seul remédie. Ne pouvant dormir lui-même, il resta auprès du malade, à le veiller, à l'éventer doucement. Bientôt la respiration de Tombre, d'abord tumultueuse, s'apaisa, puis devint régulière. Et en même temps qu'un sourire de rêve détendait sa face contractée, ses paupières mi-closes laissèrent enfin rouler deux grosses larmes.

XI

Georgette avait-elle réellement usé de coquetterie envers Tombre, ainsi qu'il le lui reprochait? Oui et non.

Non, au sens où on l'entend d'ordinaire. Elle n'avait guère envie, en effet, d'inspirer de l'amour à ce singulier homme, dont la première impression sur elle avait été si désagréable, dont les théories absolues et l'orgueil outrecuidant l'avaient tant révoltée comme artiste, dont la laideur bizarre, le débraillé, l'ivrognerie, la choquaient toujours comme femme. Il ne lui venait seulement pas à l'idée qu'une telle chose fût possible. Ou bien alors elle voyait cela comme une monstruosité purement grotesque. C'est ainsi qu'un jour, au commencement des répétitions, comme Tombre lui disait, moitié goguenard, moitié sérieux déjà :

— Tout de même, hein? Si je vous aimais dans la vie comme je vous aime dans la pièce?

— Oh! avait-elle répondu en riant, ça serait

très farce. Ça me rappellerait Anvers. Il y avait là, au jardin zoologique, un orang-outang qui était fou de moi.

Et cependant, avec Tombre, comme d'ailleurs avec l'orang-outang jadis, elle n'avait pu se défendre d'être aimable et de chercher à charmer. Sa nature même la portait à vouloir être trouvée charmante par tout le monde, et plus particulièrement encore, sans qu'elle s'en doutât, par ceux qui regimbaient à sa séduction. Or, c'était le cas de Tombre, en apparence du moins; car, on l'a vu, son amour d'abord ne s'était manifesté que par une rudesse plus grande. Ses premières déclarations se traduisaient en d'incessantes critiques, souvent brutales. Comment eût-elle deviné un homme épris, sous ce metteur en scène grincheux, dont elle disait au contraire :

— En voilà un, par exemple, qui ne peut pas me sentir!

Justement à cause de cette antipathie qu'elle supposait, tout en bataillant là-contre elle bataillait en femme. Très vite elle avait trouvé le défaut de la cuirasse par où elle touchait le prétendu ennemi. Non pas des emportements, auxquels il ripostait par des colères tonitruantes; ni même des attaques de nerfs, qui lui faisaient hausser les épaules ; mais bien des câlineries, auxquelles il ne savait pas résister. Ce qu'elle n'arrachait pas du mime au bout d'une heure de discussion, elle le gagnait tout de suite avec un sourire. Le meilleur

moyen de lui tenir tête était de la lui faire tourner.

— Mon petit Tombre, vous seriez bien gentil de me laisser essayer ça. Pas tout à fait ce que vous vouliez ; mais presque.

Un regard en coulisse, des lèvres entr'ouvertes et montrant les quenottes, une fossette dans la joue, et *mon petit Tombre* disait oui. Elle arrangeait ainsi, peu à peu, son rôle à sa guise. Quelle cabotine, à sa place, n'en eût profité? Était-ce coquetterie ? Eh ! non, mon pauvre Tombre. Manège d'enfant qui veut un bonbon! Rouerie instinctive de chatte qui vous caresse pour qu'on la gratte derrière l'oreille !

Enfin, et ceci était tout à son honneur, elle en était arrivée à vraiment admirer Tombre ; car elle avait, comme il le disait tant, une *nature*. Artiste, elle avait bien été forcée de reconnaître qu'il était un artiste aussi, et un grand artiste, au moins d'intention. Et, sans y mettre aucune espèce de calcul cette fois, elle lui donnait de son admiration des marques où l'on pouvait se tromper, toute fatuité à part. C'était l'embrassade de l'autre jour, si spontanée et si touchante. C'était, surtout, une attention de tous les instants, curieuse et sincère, quand il cherchait pour son propre compte ou indiquait pour les autres, pour elle en particulier. C'était un élan d'enthousiasme, quand il trouvait. C'était une reconnaissance émue, quand à son tour il la récompensait d'une trouvaille, d'un effort, par un compliment. Elle avait alors des

attitudes, des regards, où se lisait une sorte de tendresse.

Elle s'était habituée à l'étrange tournure de ces compliments, n'en redoutait plus l'expression baroque, les goûtait singulièrement, en était friande plus que de toute autre approbation. Sans renoncer à être fière de feu Jules, et à taquiner Tombre de ce souvenir, elle s'avouait que le jeu de Tombre était plus hardi, plus imprévu, et il ne lui déplaisait pas de s'entendre répéter à tout bout de champ :

— Laissez-nous tranquille avec votre feu Jules ! Mais vous êtes cent fois plus forte que cet imbécile.

Elle n'en voulait plus autant à Tombre de se proclamer un génie, depuis qu'elle se savait associée par lui à cette prétention dont il la jugeait digne. Elle faisait complaisamment chorus avec lui pour penser :

— C'est vrai, en somme, dans toute la troupe il n'y a que nous deux.

— Dans toute la troupe ! Vous pouvez mettre hardiment : dans tout Paris ! ajoutait Tombre, quand elle se laissait aller devant lui à ces bouffées d'orgueil.

Car c'est à lui seul qu'elle osait se confesser de la sorte, craignant de froisser les autres camarades. Et ainsi elle en faisait le confident de ses secrètes ambitions. C'était un lien qui les unissait. Nous deux ! Ce simple mot semblait à Tombre comme

un aveu d'amour. Et c'est de l'amour aussi qu'il voyait dans les câlineries de la comédienne l'enjôlant au profit de son rôle, dans l'admiration de l'élève enthousiaste, et dans les mille frôlements qu'amenaient les répétitions des scènes à deux, la familiarité du travail ensemble, la promiscuité des coulisses. Il lui reprochait tout cela maintenant comme autant de coquetteries. En quoi il était injuste. C'est lui-même qui avait donné aux cirsconstances un sens qu'elle n'avaient point. C'est sa propre passion qui colorait tout. Il en était venu naturellement à rêver dans leur communion artistique beaucoup plus que n'y mettait Georgette, et à s'imaginer que, faisant ainsi la paire sur les planches, ils pourraient bien faire un couple dans la vie.

Une autre chose avait encouragé Tombre au début de son espoir, et l'avait ensuite consolé dans sa désespérance: c'est la grande affection qu'avait pour lui Georget. Aimant les enfants, il avait tout de suite adoré celui-là, très mutin, très déluré, et qui ressemblait tant à sa mère. Le choyer, c'était se rapprocher d'elle encore. Lui être cher, à lui, c'était un peu l'être à elle.

Il ne savait qu'inventer pour plaire au gamin, jouait avec lui, se prêtait à ses quatre volontés. Sur son pauvre argent, se privant de quelques verres d'eau-de-vie, il lui apportait du sucre d'orge, du pain d'épice, des billes, des toupies, des masques d'un sou, un tas de babioles, de ces

riens avec lesquels on prend ces petits cœurs mieux que par de gros présents. Il le régalait plus encore en monnaie de singe, au vrai sens du mot, c'est-à-dire en grimaces. Il les faisait mirifiques, et l'enfant en raffolait.

— Encore une ! Encore une ! criait toujours Georget, insatiable.

Et le mime déformait son visage de caoutchouc avec cette rapidité qui lui faisait dire de lui-même :

— Les chanteurs ont des roulades dans le gosier. Moi je les ai sur la peau.

En même temps il grimaçait aussi du corps, en quelque sorte, se disloquait les membres, jouait le moulin à vent avec ses bras, la gigue avec ses jambes, changeait à vue son attitude, tantôt ratatiné en bossu, tantôt allongé en pendu, souvent par terre à quatre pattes, Georget à califourchon sur ses reins, ce qui constituait une mon ure fantastique autrement amusante que le fameux cheval à mécanique lui-même.

— Tu abuses, disait parfois Georgette.

— Non, non, criait l'enfant, à qui Tombre donnait raison.

— Mais si, reprenait la mère. Voyons, Georget, assez ! Tombre n'est pas un pantin.

— Oui, là, c'est un pantin, répondit un jour le polisson. C'est mon pantin à moi. C'est comme si j'avais un grand polichinelle en vrai.

Et la mère et Tombre de rire, Tombre tout heu-

reux de voir qu'en somme cela faisait plaisir à Georgette. Elle lui savait gré de ces gentillesses, et l'en récompensait avec de jolis et bons regards qui lui allaient au fond du cœur. Quelquefois il avait plus encore, une vive poignée de main, une phrase caressante :

— Vous êtes mignon comme tout, mon vieux Tombre !

L'enfant non plus n'était pas ingrat. Souvent, après une belle grimace, il s'écriait en sautant de joie :

— Oh ! celle-là, tu sais, je vais t'embrasser pour la peine.

Quand l'enfant l'embrassait ainsi, devant la mère qui souriait, il semblait à Tombre que dans ce sourire Georgette elle-même lui envoyait un baiser.

Baiser imaginaire, hélas ! Baiser par procuration ! De ces baisers-là il devait se contenter. Les autres, les réels, n'étaient pas pour lui, ne seraient jamais pour lui. Il le savait à présent. Il ne se faisait plus d'illusions, comme naguère. A mesure qu'avaient avancé les répétitions et que son amour avait augmenté, il avait vu croître celui de Georgette pour du Glaizat. Ce n'était un secret pour personne dans le théâtre, et Georgette elle-même ne s'en cachait pas, sinon aux yeux de son fils, envers qui elle avait gardé ce reste de pudeur et de qui peut-être aussi elle craignait quelque indiscrétion d'enfant terrible auprès de M. Lepottier.

Ah! ces précautions envers l'enfant! De là venait le pire supplice pour Tombre. Que de fois, en effet, on le lui laissait comme en garde, profitant de ce qu'il l'occupait, pendant que la jeune femme s'enfermait dans le cabinet du directeur! Les prétextes ne manquaient pas. Conversations d'affaires! Costumes à discuter! Mais Tombre ne pouvait s'y tromper pourtant. Il flairait là de furtifs baisers, de rapides étreintes, de ces menus suffrages que volent à la dérobée les tout jeunes amoureux. Et Georgette avait l'air d'en être à son premier amour, tant elle était affolée de du Glaizat, éprouvant l'incessant besoin des pressions de main, des mots chuchotés à l'oreille et terminés en claquements de lèvres. Il fallait tous les froncements de sourcil, toutes les objurgations muettes de du Glaizat, pour qu'elle se retînt de l'embrasser devant le monde. Il ne la calmait qu'en l'appelant pour quelques minutes en tête à tête, et lui parlait alors de son prestige directorial, de son *décorum*, qu'il était nécessaire de ne pas trop compromettre. Elle lui fermait la bouche d'une caresse, satisfaite d'ailleurs de cette brève dînette d'amour. Et, pendant ce temps-là, Tombre souffrait de sa jalousie impuissante, et aussi de sa lâcheté à servir ainsi de bonne d'enfant.

— Qu'est-ce que t'as donc, Tombre? disait alors Georget.

— Rien, rien, répondait le mime, en serrant les dents avec rage.

— Mais pourquoi fais-tu cette grimace-là ? Elle n'est pas drôle du tout, tu sais. Je ne l'aime pas, moi.

Et, sans comprendre que son ami était triste, Georget le câlinait, en le taquinant, avec ce naïf et tyrannique égoïsme des petits, qui n'admettent pas qu'on s'occupe de quelque chose si ce n'est d'eux-mêmes.

— Non, elle n'est pas belle, celle-là, continuait-il. Tu es bête comme un âne en ce moment. Sois gentil, dis ! Fais-en une autre.

Tombre obéissait machinalement, et détendait sa pauvre face contractée en une grimace cocasse et douloureuse, devant laquelle l'enfant éclatait de rire, devant laquelle un homme aurait eu plutôt envie de pleurer.

XII

L'absorbante passion de Georgette n'était pas sans embarrasser du Glaizat. Sous ces gamineries de baiser entre deux portes, il redoutait un amour qui menaçait de devenir encombrant.

Certes, il avait désiré la jeune femme, fort attrayante en effet. Il n'était pas fâché non plus de la dominer à ce point. Cette domination l'avait servi. Il avait pu en jouer pour insinuer adroitement à Tombre les remaniements qu'il n'osait lui imposer comme collaborateur. Il en avait usé surtout pour lui flibuster définitivement et sans résistance la paternité de sa pantomime. Il trouvait donc à la fois plaisir et profit à être l'amant de son étoile.

Mais, tout de même, il l'eût préférée un peu moins collée à tous ses pas. Ce n'est pas que son prestige directorial en souffrît, comme il disait. Ce qui pouvait en souffrir, quelque jour, c'était son intérêt bien entendu. Il songeait d'avance à plus tard, à ce *plus tard* qu'il calculait toujours,

et où Georgette risquait d'être une gêne possible.

— On ne sait pas ce qui arrive, disait-il souvent à Grimblot, devenu son âme damnée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas un crampon, moi. Tâchez de la modérer.

Il ajoutait plus souvent encore, très préoccupé de ce point :

— Et surtout, qu'elle ne se monte pas la tête sur la question argent! Retranchez-moi toujours derrière les commanditaires.

— Mais elle n'a pas d'exigences de ce côté-là, répondait Grimblot.

— Ça peut venir. Je les connais, les femmes. Tout désintéressement pour commencer. Et puis, après, ça vous parle de sacrifices faits pour vous, de position perdue, un tas de balançoires! Pas de ça! Il y a des choses que je ne peux pas lui dire, vous sentez bien. Mais faites-les lui comprendre, vous, en douceur.

Oh! non, elle n'avait pas d'exigences sur la *question argent*, la pauvre Georgette! Elle en avait même si peu, que du Glaizat était parvenu, sans peine, à lui rogner un bon morceau des cinq cents francs mensuels consentis par Grimblot. Pas ouvertement; mais par un biais ingénieux. « Sauf, avait dit Grimblot en consentant, sauf approbation du directeur et des commanditaires ». Le directeur avait bien approuvé. Mais les commanditaires avaient réservé, paraît-il, un tout petit point. Presque rien, d'ailleurs! Une vétille! *Les*

costumes excentriques seraient à la charge de mademoiselle Georgette. Coût, rien que pour la première pièce : deux mille francs. Car enfin, n'est-ce pas, mademoiselle Georgette ne pouvait décemment pas débuter habillée comme un torchon ! Il est vrai que du Glaizat l'avait tirée d'embarras en la présentant à une couturière de ses amies, laquelle ouvrait un crédit sur sa recommandation. Mais, d'autre part, recommandation ne signifiait pas garantie. Les billets souscrits par Georgette étaient bel et bien à son nom tout seul. La garantie, c'est Grimblot qui en avait parlé à la couturière, à mots nullement couverts d'ailleurs, avec renseignements à l'appui, en dévoilant le protectorat de M. Lepottier.

— Garantie morale, disait-il.

Et c'est précisément à propos de cette garantie, de ce protectorat, que du Glaizat désirait faire entendre à Georgette tant de choses que sa *dignité* lui défendait d'exprimer lui-même.

Ce protectorat pesait à la jeune femme. Elle l'avait accepté dans un moment de gêne, mais sans trop de répugnance toutefois, surtout grâce à la façon toute galante dont il s'était présenté. M. Lepottier, en effet, y avait mis de la délicatesse, de cette délicatesse ingénieuse prouvée dès le premier jour par son achat de cheval à mécanique. C'est avec des prévenances et des attentions du même genre, qu'il avait installé Georgette dans un petit appartement modestement meublé,

mais convenable et même assez coquet. Il ne lui convenait pas d'avoir une liaison en chambre garnie. C'était donc une liaison ? Il ne se l'avouait pas. L'aventure durait un peu plus qu'il n'avait pensé, voilà tout ! Et puis, il se donnait comme excuse une sorte d'attachement pour Georget. Sans enfants, il aimait celui-là ; et cela rehaussait sa fredaine d'une espèce de devoir à remplir. Au fond, il était tout bonnement très épris de la danseuse, un peu fier d'en être le possesseur, et en même temps grisé d'une indépendance qu'il goûtait pour la première fois. Il y avait donc bien des chances pour que cette liaison prît de jour en jour sur lui plus d'empire.

Ce qui l'y attachait précisément davantage c'est le peu d'efforts que faisait Georgette pour l'y retenir. Elle semblait, au contraire, avoir à tâche de l'en dégoûter depuis quelque temps. Son humeur enjouée, folâtre, des premiers jours, avait disparu. Elle devenait fantasque, grincheuse, aigre. Ses caprices se multipliaient, impossibles à satisfaire ; car on la fâchait en les prévenant. Elle avait des taquineries déraisonnables, mortifiantes parfois, tournées en rebuffades, en méchancetés gratuites, comme de lui imposer des rendez-vous où elle manquait, de le faire attendre jusqu'à des cinq heures du matin sous prétexte de répétitions tardives, et de le renvoyer alors en disant :

— Pourquoi m'avez-vous attendue ?

Au lieu de se rebuter, M. Lepottier s'épre-

nait davantage à ces mauvais traitements. Il les mettait sur le compte des maudites répétitions, qui la rendaient ainsi agacée, agaçable et agaçante. Il baissait la tête et supportait tout, se bornant à écrire le lendemain un billet de doux reproches. Car il avait l'amour épistolier, en vrai collégien d'amour qu'il était, malgré son âge. Cela lui paraissait galant et romanesque d'aligner quelques phrases fleuries, où il se prouvait d'ailleurs à lui-même sa supériorité, songeant aux correspondances intimes des personnages historiques. Il n'était pas loin, à ces moments-là, de se comparer aux Mirabeau, aux Fox, aux Cavour, à tous les grands hommes d'Etat qui ont *sacrifié aux Grâces*, et en qui la sévère histoire ne dédaigne pas telles faiblesses. Et puis cela le rajeunissait. Il signait de son petit nom : *Paul*.

De ces poulets, Georgette, quand elle se donnait la peine de les ouvrir, faisait des gorges chaudes. Non pas seule, mais avec du Glaizat, à qui elle les montrait, beaucoup par moquerie, un peu pour tâcher de le rendre jaloux. Elle aurait voulu, en effet, qu'il montrât quelque mauvaise humeur de la savoir maîtresse d'un autre homme. Mais il n'y mordait guère et se contentait de trouver ridicule cette correspondance de galantin prétentieux. Sans en prendre d'ailleurs le moindre ombrage. Il affectait même de ne pas comprendre que le bonhomme avait des droits ; et Georgette, plus délicate en cela que bien de ses semblables, ne se

résignait pas à le lui signifier crûment, aujourd'hui, après le lui avoir caché tout d'abord. N'avait-elle pas dit naguère à Grimblot, au lendemain de sa première fugue avec du Glaizat :

— Ne lui parlez pas du député, n'est-ce pas ? C'est inutile.

Une chose aussi l'empêchait d'être plus explicite : cette fameuse *question argent*, qu'il aurait fallu trancher (et comment ?) en quittant M. Lepottier tout à fait. Malgré qu'elle en eût, un lien la tenait par la patte dans cette cage qu'il avait dorée, où elle avait la becquée pour son gamin. Était-ce reconnaissance ? Peut-être. Mais surtout nécessité. Prendre la clef des champs ! Quelle tentation ! Oui ! Et vivre, alors ? Et subvenir aux frais d'une installation nouvelle, aux toilettes, aux voitures, indispensables maintenant qu'on était étoile ? Et les deux mille francs de billets souscrits ? Et Georget ? Et pour tout cela cinq cents francs par mois ! Il n'y avait pas moyen. Ou bien il fallait demander à du Glaizat l'équivalent, à peu près, de cette *position* perdue. Georgette ne voulait pas, par amour-propre. Elle attendait qu'il le proposât de lui-même. En attendant elle devait rester en cage, et s'y aiguisait le bec aux barreaux, c'est-à-dire sur M. Lepottier.

Il ne se montrait pourtant pas fort exigeant, le brave homme. Si peu, en somme, que ses droits auraient fort bien pu passer inaperçus aux yeux d'un plus naïf que du Glaizat. Le soin de ne pas

s'afficher le tenait éloigné des coulisses. Sa nature même, qu'il s'exagérait volontiers en imagination, n'avait en réalité rien de volcanique. D'autre part, le travail des répétitions offrait à Georgette toutes les occasions de liberté dont elle avait besoin. Il était donc admissible que du Glaizat, malgré la communication des billets doux, se fît des illusions. Georgette se plaisait à le croire.

Elle fut bien forcée d'en douter, cependant, le jour où, pour en avoir le cœur net, elle résolut de s'en expliquer avec Grimblot. Sans compromettre tout d'abord le patron, Grimblot laissa entendre clairement, tout en ayant l'air de donner des conseils personnels, que ces conseils n'avaient pas la désapprobation de du Glaizat.

— Vous comprenez, ma petite, lui dit-il, qu'un député ne se trouve pas tous les jours. Et surtout un comme ça, gentil, qui vous laisse tranquille en somme. Ce serait une bêtise de lâcher ça. Et pourquoi, je vous demande un peu? Ma parole! On dirait que vous êtes née d'hier.

— Comment! Pourquoi? Mais pour être toute à Fernand! répondit-elle. Pour n'être rien qu'à Fernand!

— Ta! ta! ta! reprit Grimblot, en haussant les épaules. En voilà des idées!

Puis, brutalement, pour mettre les points sur les i :

— Vous croyez donc que ça lui fait quelque chose, votre député?

— Dame !

Elle connaissait pourtant bien l'histoire banale de ces amours partagés, qui, loin d'être une exception, sont presque la règle dans le monde galant. Elle-même n'était pas sans reproches à se faire à propos de ces faiblesses, ayant eu ses *toquades* comme tant d'autres. Non, elle n'était pas née d'hier ! Et, cependant, elle ne s'était pas préparée à cette idée, touchant du Glaizat. Pourquoi ? Elle n'en savait rien. Elle le trouvait différent des cabotins quelconques à qui elle avait accoutumé d'associer cette idée-là. Elle le voyait en directeur, en auteur, dans ce *décorum* et ce prestige qu'il évoquait volontiers.

— Alors, vous êtes sûr... ? fit-elle d'un air étonné.

— Oh ! je ne suis sûr de rien, répliqua Grimblot, ne voulant pas engager du Glaizat plus qu'il ne convenait. Je vous donne mon sentiment, mon impression. Pas davantage. Je suis un vieux routier, moi, vous concevez. Et du Glaizat n'est pas un gosse non plus, n'est-ce pas ?

Il huma une large prise, et ajouta, en clignant de l'œil :

— Je suppose, du moins. Or il en serait un, et pommé, s'il s'amusait à vous faire perdre une position, quoi ! Il ne peut pas vous la rendre, hein ? Mettez-vous bien ça dans la tête. Directeur, je ne dis pas. Mais la caisse n'est pas à lui. Que ça ne marche pas, que nous buvions une goutte,

et il est sur le pavé, comme vous. Il ne faut donc pas compter sur lui. Alors, quoi?

— C'est vrai, tout de même, soupira Georgette.

— Tandis que votre député, continua Grimblot, ça, c'est sérieux. Et pas encombrant, ce bonhomme-là! Un monsieur qui a des ménagements à garder, une situation à tenir au clair. Enfin, le rêve, pour tout dire. Pas d'embêtements ! Tout agrément !

Nouvelle prise, menue cette fois, ce qui indiquait l'intention d'être spirituel; et Grimblot de conclure en souriant :

— Mais, mon petit, on paierait pour avoir un amant pareil !

Elle ne put s'empêcher de rire, et de s'avouer qu'il n'avait pas tort. Oui, c'était la sagesse, ce que disait ce vieux misérable ! Et pourquoi misérable? Raisonnable, tout simplement. Sans doute du Glaizat devait penser ainsi. La première fois qu'elle l'avait vu, ne l'avait-elle pas jugé par ce mot, tout à son éloge :

— C'est un malin.

Eh bien ! un malin était sûrement de cette opinion-là. Vouloir qu'il fût d'une autre, c'était le prendre pour un imbécile. Elle s'en rendait compte, maintenant.

— Oui, oui, un vrai protecteur, une perle, continuait Grimblot. Car nous avons pris nos renseignements. Il a le sac, monsieur Lepottier Marié sous le régime dotal, sans doute; et sa femme a

le gros morceau, et ne le laissera pas entamer. Mais il a d'autres ressources, le mâtin ! Son cabinet d'avocat, son traitement de député, des petits coups de bourse en sondeur. Et pas chien, avec ça. Ça se voit de reste. Vous êtes lingée.

— Ma foi, oui, assez ! dit Georgette avec un joli éclair d'orgueil, en faisant froufrouter sa robe neuve.

— Sans compter, reprit Grimblot, qui se moucha bruyamment pour préparer un effet, sans compter qu'à l'occasion, en sachant s'y prendre, on en ferait peut-être un commanditaire.

— Tiens ! je n'avais pas songé à ça.

— Oui, mais nous, pas bêtes, nous y avons songé.

Nous ! Nous ! voilà deux fois qu'il disait ce *nous*. Cela sig ifiait bien du Glaizat et lui. Ainsi, du Glaizat lui-même avait pris ses renseignements ! Il avait guigné dans M. Lepottier un bailleur de fonds possible ! Pour le théâtre ! Pour la scène dont Georgette était l'étoile ! comme il était fort !

— Voulez-vous que je vous dise une autre chose ? reprit Grimblot, à voix basse, en se rapprochant, et tellement attentif à peser ses paroles qu'il en oubliait de bourrer son nez.

— Dites, dites, interrogea Georgette.

— Eh bien ! il paraît qu'il est sur les rangs, votre député, pour être sous-secrétaire d'État. Un futur ministre, est-ce clair ? Vous ouvrez de grands

yeux. Vous ne comprenez donc pas? Un fu-tur mi-nis-tre. (Il accentuait chaque syllabe). Il y a peut-être là, plus tard, pour du Glaizat, quelque chose, on ne sait pas. Une préfecture! Un journal! Un théâtre! Et c'est à vous qu'il devrait ça! A vous! Il ne s'agit que d'en jouer, du futur ministre.

Georgette ouvrait de grands yeux, en effet, toute la mine écarquillée, la bouche bée, les narines battantes. Et comme Grimblot gesticulait tout près de son visage, la pincée de tabac entre le pouce et l'index, il avait l'air de vouloir lui mettre une prise dans le nez. Il en fit la remarque en riant, s'offrit cette prise qu'il avait bien gagnée; et, lui parlant maintenant de plus loin, d'un ton grave, en prédicateur qui achève son sermon, il termina ainsi :

— Donc, ma mignonne, vous le voyez, pour vous, pour le théâtre, pour du Glaizat, dans l'intérêt de tout le monde, il faut soigner votre député comme la prunelle de vos jolis quinquets. C'est entendu? Et votre petit, que j'oubliais! Ah! votre petit! C'est quelque chose aussi, ça, hein? Un avenir, pour votre petit. Il n'a pas d'enfants, monsieur Lepottier.

Mais Georgette n'avait pas besoin de ce dernier argument. Tant de raisons pressantes et irréfutables l'avaient convaincue. Oui, Grimblot était mille fois dans le vrai. Ou plutôt, non pas Grimblot, mais du Glaizat. Car c'est bien du Glaizat, le

malin, le fort, qui avait combiné tout cet admirable plan. Elle en était sûre désormais. Elle comprenait qu'en restant la maîtresse du député, du futur ministre, elle ne déplaisait pas à du Glaizat, au contraire ! Et, loin de l'en mépriser, elle l'en estimait naïvement davantage, et surtout l'en aimait plus follement.

— Quel homme ! dit-elle tout haut, avec une enfantine admiration.

Et Grimblot, croyant qu'il s'agissait de lui-même, se rengorgea, puis se donna un petit air modeste pour mieux savourer son triomphe, et dit en reniflant sa prise d'un geste nonchalant :

— Oh ! un homme qui n'est pas une bête, voilà tout. Des conseils pratiques, ce que je vous dis là, rien de plus ; des conseils de père !

XIII

Il faut croire que la bonne *flambée*, préconisée par ce breton de musicien, était vraiment un remède. Tombre, en effet, se réveilla de son ivresse, comme rasséréné. Ses nerfs, effroyablement tendus pendant son accès de désespoir, s'étaient calmés pendant un sommeil de près de dix heures. Ses chagrins ne l'avaient pas même tracassé en rêve. Il lui sembla qu'il s'en était dégorgé, en quelque sorte, dans ce flux de confidences où il les avait hier jetés hors de son cœur qu'ils etouffaient. Il se sentait maintenant une vague hébétude par tout le corps, et en même temps le moral allégé. Yves, en revenant de Passy pour déjeuner, le trouva la mine défaite, mais les yeux clairs.

— Eh bien ! lui dit-il, ça va donc mieux ?

— Oui, répondit Tombre. Mieux que tu ne crois, même. Je dois avoir une figure de déterré ; mais j'ai une âme de ressuscité.

— De ressuscité, en effet, ajouta Yves.

Puis, montrant la bouteille d'eau-de-vie, avec un sourire :

— Tu t'es tiré dans la poitrine un fameux coup de ce pistolet-là.

— Et ça m'a fait du bien, mon vieux. Je n'ai plus que la tête de lourde. C'est drôle ! on dirait que le poids que j'avais là (il montrait son cœur) est remonté. Tout mon mal à présent est un mal aux cheveux.

Il souriait aussi.

— Diable ! fit le musicien. Mais ça va t'encourager à recommencer, alors ?

— Oh ! non, répliqua Tombre, devenu très grave. Non ! Je me rappelle bien tout ce que tu m'as dit hier, va. Tu as raison. Boire tant que ça, et pour des histoires d'amour, c'est bourgeois, c'est romance. Suicide sentimental, quoi ! Autant allumer tout de suite un réchaud de charbon de bois, et *se périr* comme une blanchisseuse ! Non, non, on ne m'y repincera plus.

— Vrai ?

— Vrai de vrai. Oh ! te dire que je cesse d'aimer Georgette ! Je mentirais. Ça ne se commande pas, ça. Mais je ne l'aimerai pas si bêtement, voilà tout. Et te dire aussi que je ne boirai plus, ça serait mentir davantage encore. Seulement je boirai en homme, en artiste, pour me réchauffer l'esprit, pour me fouetter le cerveau. Tiens, donne-moi un petit verre, que je me balaie un peu

la dalle. J'y ai comme un tombereau de sable.

Ils trinquèrent avec une goutte de croquomolle, deux doigts, pas plus.

— En braves ouvriers, dit gaiement le musicien, pour tuer le ver.

Et, pendant que Tombre s'habillait :

— Pour ta peine, ajouta Yves, je vais te faire du nanan ce matin. Une soupe à l'oignon, ivrogne ! Tu vois si on te gâte, quand tu es sage.

Ils déjeunèrent de bonne humeur, ne parlant que de leurs arts, Yves ayant mis la conversation sur le seul point où ils ne fussent jamais d'accord : à savoir une dispute de suprématie entre la pantomime et la musique.

Pour tout le reste, ils étaient du même avis.

— Nous sommes d'ailleurs les seuls, disait Tombre avec orgueil et aussi avec une pointe de mélancolie.

Ils se rappelaient tous deux, en effet, le petit cénacle d'autrefois, dont les membres avaient si mal tourné depuis : les poëtes *suggestifs* devenus tartiniers politiques ou chroniquailleurs, les peintres *impressionnistes* aujourd'hui médaillés du Salon, les musiciens *de l'avenir* tombés aux succès d'opérette, et le Proudhonien nommé sous-préfet, et l'inventeur du *tachisme* établi photographe.

— Quels farceurs ! s'écriait Tombre.

— Peut-être pas, répliquait Yves plus indulgent. Ils ont eu la foi aussi, en ce temps-là. Mais

la vie la leur a mangée. Ils ont eu besoin d'argent, celui-ci pour ses vices, celui-là pour sa femme et ses petits. Est-ce qu'on sait? Il ne faut pas condamner les gens sans savoir.

— Tous les lâcheurs sont des lâches, formulait Tombre.

— Tu es trop féroce, reprenait Yves. Contentons-nous de dire qu'il n'y a que nous de braves.

Et ils se délectaient à cette idée de leur courage. Eux deux, ils n'avaient pas varié. Eux deux, ils se comprenaient toujours. Eux deux, seuls! Et au fond peut-être n'étaient-ils pas fâchés d'être seuls; car cela les grandissait à leurs propres yeux. Il n'était pas jusqu'à l'obscurité et la bizarrerie de leurs termes esthétiques, qui ne les flattât. C'était une coquetterie de n'être pas accessible à tout le monde.

Leurs théories pourtant n'étaient pas si ténébreuses qu'ils se plaisaient à le croire. Ces épithètes mêmes, si abstruses, qu'ils arboraient volontiers, telles que *suggestif*, *initial*, *algébrique*, n'étaient que des sortes d'étiquettes, un parler tout de convention dont ils se servaient comme on se sert des vocables de philosophie pour abréger les circuits de la discussion dans la chasse aux idées. Et, si bien des gens après eux avaient répété ces mots, soit pour en rire, soit (comme du Glaizat maintenant) sans y attacher de sens, eux deux savaient très nettement ce qu'ils voulaient dire quand ils les employaient. Ils entendaient par là que la

traduction artistique doit *suggérer* tout ce qui est précisément intraduisible ; et cela par des signes aussi près que possible du signe *initial* de la pensée, geste ou cri ; et cela de façon à être comme une formule *d'algèbre*, sous laquelle l'esprit imagine toute une catégorie de problèmes. En somme, débarrassée des épithètes convenues entre eux, leur idée se résumait en deux points, fort raisonnables : l'art le plus près de la perfection est celui qui donne le mieux l'illusion de la vie, et pour y atteindre il faut rechercher de préférence les moyens d'expression les plus synthétiques.

A cet égard, pas l'ombre d'un dissentiment! Mais cet art est-il la pantomime ou bien est-il la musique? Ici commençait la divergence. Et c'est sur cette divergence qu'avait compté Yves, pour achever de distraire son ami, déjà tout à l'esthétique, et à cent lieues de Georgette. Tombre venait de dire, d'un air sentencieux, sa fourchette en l'air brandie à la façon d'un sceptre :

— Non, l'art ne doit pas essayer de calquer la vie. D'abord, parce que c'est impossible. Ensuite, parce que, s'il y arrivait, il cesserait aussitôt d'être l'art pour devenir la science. Il ne s'agit donc pas de reproduire la nature, mais bien de l'évoquer.

— Oui, c'est ça, insinua Yves, comme une mélodie évoque toutes les harmonies latentes qui sont au dessus et au dessous. Et c'est en cela que la musique est plus spécialement *algébrique*, ajouta-t-il sournoisement.

— Non, par exemple, répliqua Tombre. Une physionomie est tout aussi *algébrique*, en évoquant les mille sentiments dont le drame se joue derrière elle.

— Tu veux dire aussi *suggestive*, reprit le musicien. Ça, je l'accorde, à la rigueur. Mais aussi *algébrique*, jamais! La musique peut s'écrire en chiffres.

— On ne l'a pas fait pour la pantomime, sans doute. On pourrait le faire. Je le ferais! s'écria Tombre. D'ailleurs, ce n'est là qu'un détail. Admettons que la musique soit plus *algébrique!* Il reste à la pantomime d'être aussi *suggestive*, tu le reconnais toi-même. Et quant à être *initiale*, à elle le pompon, je crois.

— Du tout! le cri est la première forme de la pensée.

— Erreur ! Le geste a précédé le cri.

Et de prêcher chacun pour sa paroisse, emballés tous les deux maintenant, Yves ne cherchant plus à distraire son ami, mais pris lui-même à la glu de cette discussion. Et c'était l'éternelle bataille rouverte, dont ils savaient bien qu'ils ne sortiraient jamais vainqueurs l'un de l'autre, et à laquelle ils se ruaient avec d'autant plus d'acharnement. Les démonstrations en paroles ne leur suffisaient plus. On courait aux faits, aux exemples. Tombre prenait des attitudes d'horreur, de colère, d'amour, de joie, jouait de sa physionomie comme d'un clavier. Yves ripostait par des

pantomimes de piano, des hoquets de notes, des rauquements martelés, des lamentations en mineur, des envolées d'extase en majeur, et les pirouettes des trilles et l'éclat de rire des arpèges.

— Sans compter cet avantage, ajouta-t-il comme argument suprême, que tout cela reste, au moins, que c'est durable.

Et il montrait triomphalement ses feuillets imprimés.

— Oui, ta presse ! riposta le mime, en faisant dédaigneusement tourner la vis de la machine. Parlons-en, de ta presse ! Mais c'est justement la preuve que ton art est inférieur au mien. Tu fixes. Donc, tu ne donnes plus l'illusion de la vie. La vie est mobile. Elle *devient*, comme tu dis dans ton jargon philosophique. Elle n'est jamais. La chanson populaire est ton idéal, n'est-ce pas ? Eh bien ! cela te condamne. Car elle n'est pas fixée, elle non plus. Elle vole de bouche en bouche, et devient, comme la vie.

— Mais c'est pour cela que je veux en faire, s'écria le musicien. Oui, d'accord ! Et cependant, pour qu'elles volent de bouche en bouche, mes chansons, encore faut-il que je leur donne l'essor.

Puis, caressant amoureusement sa pauvre presse méprisée :

— Mes oiseaux mélodiques, dit-il, voilà leur nid.

Ce mouvement touchant apaisa Tombre, prêt à redoubler son attaque. Et ce fut d'un ton, railleur

en intention seulement, mais attendri en réalité, qu'il répondit :

— Ah! si tu me prends par les sentiments ! Si tu fais des mots comme ça, et jolis, il n'y a plus moyen de discuter.

— Le mot n'est pas de moi, fit le musicien très vivement.

— Il en a bien l'air pourtant. De qui donc, alors ?

Yves rougit soudain en avouant qu'il était de Madeline.

— Oui, nous parlions justement de tout ça, l'autre jour, de la chanson populaire, d'une nouvelle notation qu'il faudrait inventer pour la mettre à la portée des simples, d'un genre de publication qui serait, comme la musique elle-même, essentiellement initial...

— Comment ! interrompit Tombre stupéfait, tu lui parles *initial* et *algébrique*, à elle, à une femme ! Mais elle ne doit y voir que du bleu !

— Tu crois ? Eh bien ! détrompe-toi, mon cher. Elle comprend admirablement. Je te le jure. Elle est à la hauteur.

— Ah ! saperlipopette ! Je voudrais bien voir ça.

— Tout de suite, si tu veux. Descendons ! Aussi bien, c'est jour de leçon. Tu n'as rien à faire tantôt, n'est-ce pas, puisque vous répétez ce soir généralement. Cela t'occupera et te reposera de ta pantomime. Tu n'en seras que plus frais. Veux-tu?

— Est-ce que le vieux y est ? demanda Tombre en se renfrognant.

Il avait encore sur le cœur, en effet, la sortie prudhommes que faite l'autre jour par le grand-père à propos des planches déshonorantes. Il en gardait même une espèce de rancune contre la famille tout entière, chez laquelle il n'était pas retourné depuis. Malgré son admiration très sincère pour Madeline, il voyait un peu la jeune fille à travers ce souvenir désagréable. Tous des bourgeois, en somme ! Elle comme les autres, puisqu'elle ne se révoltait pas, puisqu'elle n'envoyait pas promener ce vieux bureaucrate, puisqu'elle ne débutait pas à la *Boule-Verte* envers et contre tous ! Et c'est cette gamine-là, cette petite-fille d'un pareil rond-de-cuir, avec qui on pouvait parler art suggestif, et qui entendait leur Évangile à eux, à eux deux, les seuls ! Allons donc ! Pas possible ! Aussi Tombre accepta-t-il la proposition, dès qu'Yves lui eut assuré que le vieux n'y était jamais l'après-midi.

Le restant de sa rancune ne tint pas d'ailleurs devant l'aimable accueil de Madeline et même de sa mère. Mme Loupiat surtout se confondit en excuses sur cette scène de l'autre jour.

— Une scène ridicule, disait-elle. Mais il ne faut pas y prendre garde, voyez-vous. Monsieur Loupiat est si bouché aux questions d'art ! Heureusement que ma fille n'a rien de lui. Nous avons l'esprit plus large, plus tolérant, de notre

côté. Eh! mon Dieu! Madeline voudrait entrer au théâtre, que, pour ma part...

— Maman, laissons cela de côté, je t'en prie, interrompit Madeline. Puisque grand-père ne veut pas, respectons sa volonté, même quand il n'est pas là. Monsieur Tombre sait bien qu'à part cet empêchement nous sommes tous d'accord.

Tombre allait répliquer qu'Yves partageait l'opinion du grand-père; mais un regard suppliant du musicien l'arrêta. Il se contenta de répéter, en jetant de côté à Yves un clin d'œil malicieux :

— Oui, mademoiselle, tous d'accord,... à peu près.

— Comment ! à peu près?

— Oh ! son *à peu près*, s'écria Yves, porte sur un point que nous étions en train de discuter là-haut, tout à l'heure.

— Un point artistique? interrogea Mme Loupiat, en prenant un air vivement intéressé. Comme j'aurais voulu vous entendre raisonner tous deux! J'adore les causeries artistiques. Et peut-on savoir, sans être trop indiscrète?...

Ces minauderies amusaient Tombre, qui eut soudain l'idée de faire une farce à la bonne dame.

— Bien simple, allez, madame, dit-il. Une vétille! Un rien! Il s'agissait de décider si c'est la musique ou la pantomime qui est le plus initiale.

Il avait commencé sa phrase d'une voix flûtée et la termina en profonde basse-taille. C'était d'un

effet comique irrésistible. Mais, à sa très grande surprise, Mme Loupiat ne sursauta pas, comme il s'y était attendu, en entendant ce mot, d'autant plus baroque ainsi prononcé. Elle avait l'air de le comprendre presque, ou tout au moins d'y être familiarisée. Et c'est Tombre lui-même qui fut étonné, quand Madeline dit tranquillement :

— Moi, monsieur Tombre, je crois que c'est la pantomime. Cela me paraît évident. Le geste est plus primitif que la voix.

Elle répétait, à peu près dans les mêmes termes, ce qu'il avait dit tout à l'heure, lui, en personne.

— Mais, ajouta-elle, la musique est certainement plus suggestive.

— A coup sûr, affirma Mme Loupiat, comme si elle avait son opinion faite après mûre réflexion.

Décidément, on n'était pas dans un milieu profane. Tombre n'en revenait pas ! Et ce fut bien autre chose, quand, au cours de la conversation, il s'aperçut que vraiment Madeline avait remué ces idées ; car, si Mme Loupiat répétait les mots comme une perruche, et pour se donner les gants d'être *artistique*, Madeline, elle, en pénétrait le sens, et même avec une subtilité féminine qui en faisait parfois miroiter des facettes nouvelles. Elle était bien, en théorie autant qu'en pratique, l'élève du musicien, et une élève qui se permettait à l'occasion de penser par elle-même, fût-ce contre l'avis du maître. C'est ainsi que, la littérature ayant été mise sur le tapis, elle ne se

gêna point pour la défendre. Or, Tombre le savait, Yves faisait chorus avec lui sur cela, que la littérature est, en tous cas, inférieure à la pantomime et à la musique.

— Je ne trouve pas, dit Madeline.

— Cependant, fit le musicien, permettez! Si l'art doit évoquer la vie synthétiquement, le verbe y est impropre, étant essentiellement analytique. L'infinie complexité des choses disparaît sous les vocables, qui sont précisément des définitions.

Ces termes de philosophie demandaient à Tombre toute son attention. Pensant que la jeune fille devait les suivre difficilement, il les traduisit à sa manière, sous cette forme imagée et plus saisissante :

— Autrement dire, le langage parlé dissèque la pensée. Et l'on ne dissèque que les morts.

— J'entends bien ce que signifie monsieur Yves, répondit-elle doucement. Mais il ne me convainc pas. Il me semble qu'il y a des mots très synthétiques, comme il dit, des mots simples, profonds, qui éveillent un flot d'idées à la fois, qui évoquent par conséquent. Je ne sais pas trop comment exprimer cela. Enfin, certains mots, ou plutôt tous les mots, me paraissent, à moi, comme des êtres vivants, aussi complexes que des êtres vivants. Par exemple, quand je prononce le nom de la rose, je ne vois pas des lettres noires sur du papier blanc, mais bien une rose, et même des roses, un champ de roses, et leur feuillage, et leurs

épines, et leur couleur, et je respire aussi leur parfum. Bien mieux, encore ! Je vois toutes les roses possibles et imaginables.

— Vous généralisez, alors, interrompit Yves, qui avait la logique implacable.

— Eh bien! répartit Madeline en souriant, n'est-ce pas encore une des supériorités que vous voulez accorder à vos deux arts seulement? La littérature, quand elle en est là, ne devient-elle pas, selon vos expressions, non seulement suggestive, mais algébrique?

— Oh ! oh ! s'écria Tombre, te voilà collé, mon ami ! Mais sapristi ! mademoiselle, vous évoluez dans tout ça avec une aisance !

— Monsieur Yves a bien voulu m'expliquer beaucoup de choses, répondit-elle modestement. Les femmes ne demandent qu'à comprendre, voyez-vous. Seulement il faut se donner la peine de les instruire.

— Et il faut qu'elles soient intelligentes, ajouta Mme Loupiat, et que d'abord on leur ait ouvert l'esprit. Monsieur Yves n'aurait pas trouvé à qui parler, sois-en certaine, si tu n'avais jamais causé qu'avec ton grand-père.

— Bien sûr, maman, dit Madeline en la câlinant d'un baiser, pour cacher sous la sincérité de sa caresse l'innocent mensonge de son acquiescement.

— Je dois vous dire, monsieur, reprit la malade en se tournant vers Tombre, que dans notre famille, de mon côté, on a toujours été entiché des

choses de l'esprit. Ma mère était citée dans le département pour son talent sur la harpe, fort à la mode au temps de sa jeunesse. Mon pauvre père, feu le chevalier de Buironfosse, tournait agréablement les vers. C'est de lui, sans doute, que tient Madeline.

— Maman, interrompit la jeune fille, je t'en prie, pas trop de compliments. Cela me gêne, tu sais. Si nous travaillions un peu, monsieur Yves ! Je ferai des fautes et vous me gronderez. J'aime mieux cela.

— Mais il y a longtemps que vous n'en faites plus, mademoiselle.

— Oh ! vous aussi ! s'écria-t-elle en riant. Tout le monde m'en veut donc, aujourd'hui ? Rien que des compliments ! Jusqu'à monsieur Tombre qui a l'air de chercher ce qu'il va me dire d'aimable !

Elle était mutine, sans coquetterie d'ailleurs, très simplement, comme elle avait été sérieuse en discutant tout à l'heure. Et Tombre, en effet, aurait voulu pouvoir lui exprimer combien il la trouvait charmante. Toutefois, les mots ne lui venaient pas ; et seule sa figure essayait de parler. Si éloquente pourtant ! Mais aucune mimique, même la sienne, n'était capable de rendre les pensées qu'il avait alors :

— Oh ! une femme pareille, qui vous comprend ! L'aimer et être aimé d'elle, ne serait-ce pas le rêve pour un artiste ? Si Georgette était comme ça, elle m'aimerait !

XIV

— Traduire la vie, impossible en somme ! avait dit Tombre un jour dans une de ses discussions esthétiques avec Yves. Essayer ça, c'est de la folie. C'est vouloir mettre des flots en bouteille !

Oui, mettre des flots en bouteille ! Et cependant, cette entreprise chimérique, absurde, c'est à quoi travaillent tous les artistes dignes de ce nom ; c'est à quoi Tombre avait tendu en composant, répétant, faisant répéter sa pantomime ; c'est ce qu'il allait tenter ce soir plus que jamais en la jouant ; c'est ce qu'il faut tenter aussi, simplement pour la raconter.

On en concevrait une piètre idée, de cette pantomime, si l'on devait se la figurer d'après le programme distribué aux spectateurs de la première par les soins de du Glaizat.

Un joli programme, pourtant ! Quatre pages satinées, teintées d'azur, avec de l'or à la tranche supérieure, et imprimées en italiques elzévir

roses. Un programme qui avait, l'air d'un menu de confiseur, et qui avait fait dire à Georgette :

— A-t-il du goût, hein ! Est-ce distingué !

Un programme qui attendrissait M. Lepottier, dissimulé dans une baignoire ; car, si l'ombre discrète ne lui permettait pas de lire les caractères un peu fins du texte, il voyait les lettres plus grosses où le nom de l'étoile se détachait en vedette.

Mais ce tant joli programme, c'est du Glaizat en personne qui s'était donné la peine de le rédiger. Spirituellement, hélas ! Et d'ailleurs, même l'eût-il écrit en bonne prose, ce ne pouvait être qu'un rapide résumé. Non pas de la pantomime imaginée par Tombre, au surplus ; mais bien de la pièce bâtarde, remaniée, gâchée, enrubannée, qui était sortie finalement des maquillages peu à peu imposés par la collaboration du directeur.

— Ah ! disait Tombre plus tard, pour juger ma pantomime il faudrait l'avoir connue avant que cet imbécile de plumitif y eût touché. Le *monstre* que je lui avais fourni était un vrai monstre. Il en a fait un toutou, avec des faveurs et de la pommade.

Ce *monstre*, ce scenario primitif, Tombre n'en avait conservé que le commencement, et encore à l'état de brouillon, bâclé de verve. Le reste, griffonné au crayon sur des feuilles volantes, surchargé de béquets pendant les raccords, complétement modifié aux dernières répétitions qui

avaient *chambardé* toute la fin, le reste s'était égaré. Ou plutôt, pour dire le vrai, Tombre l'avait déchiré jour par jour, à mesure qu'il faisait des concessions par faiblesse pour Georgette. Il avait eu comme une honte de garder ces témoins de ce qu'il avait rêvé, témoins qui lui reprochaient ce qu'il avait la lâcheté de faire. Mais les deux premiers actes, écrits à la plume sur du papier à musique, étaient restés chez Yves.

Il faudrait pouvoir le reproduire graphiquement, ce manuscrit, avec tous les signes dont le mime l'avait historié, et surtout avec l'explication de ces signes, qui étaient pour lui autant de notes, de points de repère : crochets au crayon bleu, croix au crayon rouge, soulignements enchevêtrés, barres écrasées d'un trait violent, fusées d'encre s'envolant en zigzags vers les marges et y éclatant en pâtés qui faisaient bombes. Cela lui rendrait un peu de la vie que Tombre y mettait en l'écrivant. Tel quel, dépouillé de ce superflu si nécessaire, réduit à son style presque télégraphique, même petit nègre, le voici, avec la distribution agrémentée de curieuses remarques où le mime critiquait lui-même et ses camarades (ces remarques datent du début des répétitions).

L'AME DE PIERROT

Pantomime en quatre actes et huit tableaux

PERSONNAGES

PIERROT, *Moi*. Surtout, pas en Frédérick ! Faire trop large, mon défaut. Pas de geste ronron. Rien que du pif et du paf ! En coups de couteau. Ou plutôt, de rasoir.

COLOMBINE, l'âme de Pierrot, *Georgette*. La tanner. Trop joli. Je n'ai pas une âme si gracieuse.

ARLEQUIN, *Rosemond*. Ane. Manger ses répliques d'entrechats.

LÉANDRE, neveu de Cassandre, *Champvallet*. Crétin. Rien à faire. Lui boucher les avant-scènes.

CASSANDRE, *Bastide*. Bonne volonté. Le soutenir.

MAD. CASSANDRE, *Pauline*. Idem.

BÊTINET, valet de Léandre, *Auguste*. Grimacier, drôle. A surveiller. Coupe les effets. S'il crie ou ricane, le botter en scène, raide.

LE JUGE, *Brunel*. Quelque chose à faire peut-être.

LE COMMISSAIRE, LES GENDARMES, *N'importe qui*. Tâcher de les rendre en bois.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

Cassandre et sa femme seuls. Comptent écus. Peur des voleurs. Faudrait bon domestique pour défendre. Y en a-t-il? Hélas! Non.

On frappe. Fourrent écus dans coffre-fort.

SCÈNE II

Léandre suivi de Bêtinet. Vient demander argent.

— Pourquoi faire?

— Acheter livres, travailler.

— Blague, dit Bêtinet. Pour jouer, boire, femmes.

Refus indigné.

— D'ailleurs, nous Cassandre, pauvres.

— Allons donc! Et ça? (coffre-fort).

— Rien dedans.

— Faites voir.

— Jamais de la vie.

— Mais je suis votre héritier.

— Nous ne sommes pas morts.

— Ça viendra.

Léandre sort en les menaçant. Bêtinet accentue.

Pierrot a regardé toute la scène par lucarne.

SCÈNE III

Reprise de terreurs. Rouvrent coffre-fort, en tirent cassette, pour recompter argent, s'il y est encore.

Porte du fond entrouverte. Pierrot regarde de nouveau. Convoitise allumée.

Referme. Frappe. Cachent écus.

SCÈNE IV

Pierrot humble, Tartufe. Se propose comme domestique.

— Bons certificats ?

En tire une liasse qu'il éparpille. Encore ! Toujours !

— Assez ! que sais-tu faire ?

— Tout.

Il mime balayer, faire les lits, tirer de l'eau, fendre du bois, brosser, cuisiner, conduire voitures, bercer enfants, même donner à téter.

— Pas voleur ?

Montre toutes poches vides.

— Pas gourmand ?

Montre ventre creux. (Me le faire toucher au dos).

— Pas ivrogne ?

Montre face blême. Langue aussi, affreusement blanche.

— Pas trop dormeur ?

Ouvre et ferme alternativement chaque œil. Ne dort jamais que d'un.

— Pas poltron ?

Se campe en bravache. Escoffie ennemis imaginaires.

— Fort ?

Les renverse de deux giffles simultanées.

— Bien. On te prend. Nous allons coucher. Monte la garde.

Ils emportent coffre-fort dans leur chambre.

SCÈNE V

Pierrot seul. Regarde par le trou de la serrure. Voit et mime tout ce qu'ils font. Ouvrent coffre-fort. Mettent cassette sous oreiller. Se déshabillent. Passent balai sous le lit. Se couchent. Soufflent chandelle. Dorment.

Comment la leur voler ?

Mais, d'abord, faut-il la leur voler ? Et ta conscience ? Et ton âme ? Est-ce que j'en ai une ? Pft !

SCÈNE VI

L'âme paraît. Colombine si jolie. Il lui fait mamours.

— Quoi ! tu veux voler ?

— Je suis las de misère.

— Travaille.

— Je suis fainéant.

— Mais si l'on te prend ?

— Je suis malin.

— Et si les vieux se réveillent ?

— Je les tuerai.

— Un crime ! c'est la damnation. Et Dieu ?

— Il n'y en a pas.

— Moi je te verrai.

— Oh ! toi ! je m'en fiche. D'ailleurs, j'en ai assez, de toi. Mon corps veut s'amuser, vivre, boire, aimer. Tu l'empêches toujours. Va-t'en !

— Si je m'en vais, le diable me prendra.

Il n'y en a pas.

— Regarde.

SCÈNE VII

Le diable Arlequin paraît. Ame terrifiée. Pierrot ravi.

— Veux-tu mon âme ?

— Oui.

— Je t'en supplie, Pierrot, ne me donne pas à ce vilain si noir, moi si rose !

— Si, donne-la moi. Je t'en débarrasse.

— Qu'en feras-tu ?

— C'est mon affaire.

— Bah ! après tout, ça m'est égal. Elle m'embête. Prends-la.

Désespoir de Colombine. Fuite devant Arlequin. Pierrot la livre. Colombine toute rose devient toute noire. S'abîme enlacée par le diable.

SCÈNE VIII

Pierrot embarrassé comme quand perdu mouchoir. Lui manque quelque chose.

— Que je suis bête ! c'est mon âme. Veine ! Bon débarras !

Plus de soucis, de remords, léger comme plume.

Tire de la table de cuisine grand coutelas. L'aiguise. Calme, avec petit sourire voluptueux.

Va regarder au trou de serrure.

Ouvre porte de la chambre à coucher, tout doucement. Puis, d'un pas décidé, sort, chandelle à la main gauche, abritant lumière de main droite, coutelas aux dents.

DEUXIÈME TABLEAU

Changement à vue. La chambre à coucher.

SCÈNE PREMIÈRE

Pierrot pose chandelle par terre, derrière meuble, pour que vieux pas lumière sur figure. Alors réfléchit. Retrousse d'abord longues manches. Non. Pas sûr : sang pourrait gicler et tacher blouse. Retire blouse. Passe et boutonne hermétiquement houppelande de Cassandre. Sans

précipitation, froidement, s'approche du lit. Tue les vieux.

Sourire satisfait de bon travailleur. Ote houppelande. Sang dessus. Regarde mains. Sanglantes aussi. Les lave méticuleusement dans cuvette. Se mire. Ote gouttelette rouge sur sa joue.

Retire cassette de dessous l'oreiller, avec précautions pour pas se salir. Comme chat marchant dans endroit mouillé.

Comment l'ouvrir? Retire coutelas du corps de la vieille. Le torche aux draps. Fait sauter couvercle.

Contemple écus. Avec ça, ce qu'il fera. Mime noce sardanapalesque.

Se rhabille. Fourre argent dans poches. Va pour sortir.

On frappe. Souffle chandelle. Terreur.

SCÈNE II

Entrent Léandre et Bêtinet, à tâtons.

Pierrot se glisse dehors sans être vu par eux. On entend clef grincer dans serrure. Il les a enfermés.

SCÈNE III

Léandre et Bêtinet cherchent dans l'ombre. Heurtent chaises. Tombent. S'emberlificotent dans houppelande. Arrivent au lit. Palpent. Horreur!

Bêtinet trouve chandelle. Allume. Ils voient. Bêtinet a les mains rouges. Épouvante! Veulent se sauver. Porte close.

SCÈNE IV

On frappe. Entrent commissaire, juge et gendarmes, amenés par Pierrot.

Il accuse Léandre et Bêtinet, qui se défendent en vain. Preuves contre eux, montrées par lui : mains de Bêtinet ; cuvette où Léandre a dû laver les siennes ; houppelande ; coutelas ; coffre-fort vide. Toujours froid et méticuleux. Et lui, rien dans les poches. On arrête Léandre et Bêtinet.

ACTE II

TROISIÈME TABLEAU

Un bal masqué. Au premier plan, salon où l'on joue. Au fond, à gauche, large baie donnant sur la salle de bal pleine de masques qui passent en dansant. A droite, un balcon d'où l'on voit la place publique. L'aurore se lève.

SCÈNE PREMIÈRE

Pierrot en frac. Il joue. Tient la banque et abat neuf à tout coup. Cartes énormes, où les points sont visibles de la salle.

SCÈNE II

Passe Colombine en domino rose, au bras d'Arlequin.

Pierrot abat deux bûches.

Elle disparaît. Les neuf recommencent.

Elle revient. Reprise des bûches. Il se retourne, gêné par la présence du domino qui le regarde. Va soulever le loup de dentelle et reconnaît Colombine. Se met à pleurer.

Arlequin arrache domino. Elle en sort en papillon bleu, qu'Arlequin entraîne dans le bal.

SCÈNE III

Pierrot redevenu souriant reprend place au tapis vert. Neuf sur neuf. Un joueur se lève indigné, vient à lui, lui tire de la manche un paquet de cartes et le soufflète. Tumulte.

Pierrot fait signe que cela lui indiffère. Il n'a pas d'âme.

— Voyez. Je ne rougis même pas.

SCÈNE IV

Rentrée de Colombine échappée à Arlequin. Tombe dans les bras de Pierrot.

Soudain il court au souffleteur, lui rend giffle, et lui donne sa carte. Il enlace Colombine.

— Maintenant j'ai mon âme.

Retumulte. Plus violent. Table renversée.

SCÈNE V

Masques envahissent en dansant. D'abord toutes sortes. Puis, tout à coup :

— Regarde, dit l'âme.

C'est le couple Cassandre qui passe, tourbillonnant, fichés ensemble par grand coutelas. Pierrot terrifié.

— Repens-toi. Va te dénoncer.

Les fantômes le prennent par les mains, l'entraînent dans la ronde. Colombine montre le chemin en pirouettant devant.

SCÈNE VI

Arlequin rentre, enlace Colombine et disparaît avec elle.

Pierrot n'a plus sous les mains, au lieu des Cassandre évanouis dans les dessous, que leurs deux défroques vides.

Son étonnement. Sa joie. Il s'évente. Suait à grosses gouttes.

Cependant les masques ont couru au balcon.

— Qu'y-a-t-il ?

Un monsieur sort de sa poche journal énorme, et montre écrit en grosses lettres :

EXÉCUTION CAPITALE.

Pierrot se sauve.

SCÈNE VII

Par la fenêtre, panorama mouvant. Place envahie par la foule. Au loin la charrette.

QUATRIÈME TABLEAU

Changement à vue. La place de Grève.

Le balcon est maintenant aperçu par son dehors, au fond de la place. Sur la place, foule impatiente tournée vers l'angle d'où va déboucher charrette. Au premier plan, Pierrot, en pardessus et chapeau à claque. Voltigeant de ci de là, une petite mendiante en haillons qui demande l'aumône.

SCÈNE PREMIÈRE

Arrivée de la charrette, portant Léandre et Bêtinet.

Pierrot sourit, se frotte les paumes.

SCÈNE II

La mendiante lui tend la main. Il donne un louis, machinalement. Aussitôt elle devient danseuse. Ses haillons se changent en floches de soie multicolore. C'est Colombine.

Invisible aux autres, elle l'enveloppe, lui, de pirouettes suppliantes. Il résiste. Elle l'embrasse.

— Arrêtez ! Léandre et Bêtinet sont innocents. C'est moi le seul coupable.

La foule s'écarte. Le juge, le commissaire et les gendarmes interrogent Pierrot. Raconte tout. Léandre et Bêtinet le remercient. On les délivre. Ils se sauvent.

Pierrot prend leur place sur la charrette. Il est rayonnant.

Colombine exprime la beauté de ce repentir par une danse noble et lyrique.

SCÈNE III

Soudain Arlequin jaillit de terre, et la touche de sa batte. Elle redevient mendiante. Tous deux se perdent dans la foule.

La charrette va se remettre en marche. Pierrot en saute, bouscule gendarmes.

— Ce n'est pas vrai. Je ne suis pas coupable.

— Mais tu as avoué, fait le juge.

— C'était pour m'amuser... Bonne farce !

Il se tord de rire. La foule aussi. Les gendarmes eux-mêmes, le commissaire, le juge.

Profitant de cet accès général, Pierrot bondit dans la charrette, jette à bas le cocher et enlève les chevaux au grand galop.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Ici s'arrêtait le brouillon manuscrit de Tombre. C'est la partie qu'avait respectée à peu près du Glaizat. A partir de ce moment, sa collaboration avait insensiblement pris le dessus, grâce aux faiblesses du mime pour Georgette. Sous prétexte de *modernisme*, Colombine devenait femme à la mode, ce qui donnait matière à une sorte de ballet de gommeux et de gommeuses. Arlequin, amouraché d'elle pour tout de bon, transformé d'ailleurs en clubman, voulait l'épouser. Pour la séduire, il consentait à abolir le crime de Pierrot, en ressuscitant M. et Mme Cassandre, qui reparaissaient sous la figure de petits bourgeois caricaturés comme au café-concert. Colombine alors échappait à ce fiancé maudit, qui la poursuivait, tandis que de son côté Pierrot la poursuivait aussi, afin de ravoir son âme. Il en résultait une chasse en imbroglio, genre Palais-Royal, jusqu'à l'instant où tout s'arrangeait, Pierrot pardonné et vieilli rentrant en possession de son âme, ce qui le rajeunissait soudain, comme il convenait pour l'apothéose finale. Bref, le drame rêvé par Tombre s'achevait en vaudeville.

Car c'était un vrai drame, sa pantomime à lui, un drame psychologique et macabre. Dans son idée première, Pierrot, d'abord délivré de toute conscience et de toute morale, comme on l'a vu, par l'absence de son âme, se trouvait bientôt, pour la même raison, privé de toute joie. Le crime lui-même lui paraissait fade, n'étant plus assai-

sonné de remords. Alors il se dégoûtait de tout peu à peu. Il regrettait son âme. Il en devenait amoureux fou. En même temps il vieillissait, tandis qu'elle restait radieusement belle. Désespéré, il pensait à mourir. Mais comment, n'ayant plus d'âme à rendre? Ah ! la reconquérir ! Pour la reprendre à Arlequin, il abdiquait tous ses vices. Après la Vertu, il recourait à la Science. C'est lui qui ressuscitait M. et Mme Cassandre, en leur insufflant de vie tout ce qu'il pouvait, ce qui le rendait lui-même tout à fait spectral. A mesure qu'il rachetait son crime et qu'il méritait de ravoir son âme, cette âme s'épurait et prenait des formes de plus en plus belles et nobles. Colombine finissait par être une sorte de personnification de la Mort elle-même, de cette Mort qu'il désirait tant, et qui était le suprême objet de tout son amour. Non pas la Mort hideuse; au contraire, une apparition suave, idéale, dansante et ailée. Oh ! la splendide scène de passion du dénouement, quand elle tourbillonnait autour de lui comme un divin papillon, et qu'il essayait de la toucher, et qu'il agonisait à cette chasse étrange ! Car c'était une agonie véritable, mais avec les affres de ne pas mourir, puisque le dernier soupir serait la joie, au lieu d'être la peine, puisque dans le baiser de Colombine Pierrot allait enfin reprendre et en même temps rendre son âme.

— Mais je ne veux pas jouer la Mort, avait dit

Georgette. Voyons, mon petit Tombre, ce n'est pas mon emploi.

— Et puis tout ça est trop funèbre, avait ajouté du Glaizat.

Tombre s'était récrié tout d'abord. Mais on l'avait entortillé de câlineries par ci, de raisonnements par là. Il fallait attendre, pour oser des choses pareilles ! Plus tard, quand le public serait revenu à la pantomime, on lui donnerait ce qu'on voudrait ! Aujourd'hui, pour commencer, il était imprudent de lui demander trop ! On l'épouvanterait ! C'était déjà assez croque-mort, ce tableau de l'assassinat ! Et la charrette, donc ! On ne devait pas oublier que le théâtre s'appelait les *Folies-Élégantes !*

— Soyons fous, faisait le spirituel directeur, mais restons élégants.

Et, comme s'il formulait un axiôme :

— La mort n'est pas élégante.

— Et puis, insistait Georgette, accordez-nous quelque chose, aussi. Moi, vous voyez, je suis gentille. J'ai coupé deux entrechats au trois, et j'ai fait le geste que vous m'avez demandé à ma grande réplique du cinq, le geste en zigzag.

— Sans compter, ajoutait Grimblot, que la pièce est assez *moderniste* comme ça.

Il employait ce mot pour faire plaisir au patron, qu'il trouvait d'ailleurs trop hardi, ce qui chatouillait aussi l'amour-propre de du Glaizat.

— Car enfin, patron, grommelait-il sur un ton

de critique qui ressemblait à de la flatterie, enfin, il n'y a pas à dire, vous les bousculez, vous, les traditions. Mâtin! Un Arlequin-diable! Une Colombine en mendiante, puis en cocotte, avec une robe à traînes! Et un Pierrot en habit noir, en gibus! C'est *moderniste*, ou je ne m'y connais pas.

— Oui, oui, pas mal, répondait du Glaizat en se pavanant. Dame! Nous voulons du nouveau, nous, n'est-ce pas, mon cher Tombre? Mais, cependant, pas trop n'en faut, non plus.

— Ah! vous voyez, reprenait Georgette, il fait des concessions, lui! A votre tour, hein? mon petit Tombre.

Et le cher Tombre, mon petit Tombre, en avait finalement passé par où l'on voulait. Il avait sacrifié ses deux derniers actes pour se rallier à l'affabulation de du Glaizat. Il avait lâché jusqu'à son dénouement, sa mort, puisqu'elle n'était pas *élégante*.

Oui, même sa mort! Et pourtant c'était ce qu'il avait rêvé de plus beau, de plus original, de plus génial. C'était son *clou*.

Il se voyait si bien à cette scène de passion suprême, à cette agonie radieuse! Rompant avec toutes les traditions du Pierrot glabre et coiffé d'un serre-tête, il imaginait un Pierrot barbu et chevelu, chenu de vieillesse, centenaire, une espèce de Pierrot-roi-Lear, aux mèches blanches et flottantes, aux yeux affolés d'horreur, d'amour et

d'extase, aux gestes traduisant à la fois la lassitude de vivre, la soif de mourir et la gloire de l'apothéose.

— Des gestes, pensait-il, qui donneraient tout à la fois, par leur tremblotement, l'idée d'une flamme vacillante qui va s'éteindre et d'une aile frémissante qui va s'envoler.

Et au lieu de cela... !

— Hélas ! disait-il à Yves, le soir de la répétition générale. Hélas! faut-il que je sois lâche ! Avoir accepté leurs niaiseries! Et je parle de mettre des flots en bouteille! Ce qu'ils m'y ont fait mettre, non pas même en bouteille, mais en cruchon, ce n'est plus que de la limonade.

XV

Limonade, soit! Mais pas tout limonade. Et telle fut justement la grande sottise de ce petit malin de du Glaizat.

Tout en songeant aux recettes futures, c'est-à-dire à ne pas effaroucher son public, du Glaizat n'était pas fâché de le surprendre un peu, d'étonner surtout ceux qu'il appelait ses confrères. Il savait bien ce que vaut à Paris ce titre d'artiste, qui vraiment y est un titre de noblesse, et tout ce qu'il fait pardonner. Autant, et peut-être plus encore que l'argent, il désirait un bout de réputation littéraire, cet invisible ruban d'une Légion d'honneur idéale, dans laquelle ne l'avaient fait entrer ni ses chroniques à scandale, ni ses deux romans.

Et voilà pourquoi, malgré ses transes de directeur, il avait laissé passer comme collaborateur (comme auteur, en somme puisqu'il signait seul) bon nombre des imaginations de Tombre. Il y avait là une pointe d'étrangeté qui lui paraissait

suffisante à prouver ses qualités d'artiste. Cette pantomime avec des scènes tragiques n'était pas banale. Cette nouveauté d'un Pierrot macabre lui donnerait un vernis de hardiesse. Le mélange du fantastique et de la réalité *moderniste* avait tout l'air d'une trouvaille. Il serait donc enfin, lui aussi, un oseur, un inventeur, un poëte! On le traiterait toujours de canaille, sans doute, mais on ajouterait :

— Tout de même, il a du talent.

Or, il s'était trompé dans ses calculs. Pour arriver à ce qu'il convoitait, il eût fallu mettre à Tombre la bride sur le cou et le laisser galoper en sa libre fantaisie. Le mime eût rapporté de sa galopade une œuvre folle, excessive, mais originale et portant la marque d'un artiste. Le théâtre y eût probablement, presque certainement, perdu sa caisse. En revanche du Glaizat y eût gagné de faire dire :

— Eh! l'auteur de ça, c'est quelqu'un.

Avec les demi-mesures prises par lui, on n'avait plus qu'une pièce hybride, où les audaces de Tombre détonnaient, semblaient excentriques, et en même temps affichaient le secret de la collaboration du mime. Car il sautait aux yeux que les quelques bizarreries subsistant dans le canevas devaient appartenir à ce comédien si bizarre lui-même. On ne se fût aperçu de rien, si tout avait été de la même main, et on eût cru alors aisément que cette main était celle de l'auteur en nom. Mais

comment admettre que le librettiste de ce vaudeville quelconque, achevé en vague féerie, fût celui qui avait conçu la tragédie du commencement, et le rôle même de Pierrot si magistralement posé en une sorte de problème psychologique? Évidemment il y avait là deux inspirations. Les artistes n'eurent aucun doute à cet égard.

Quant au public *élégant*, il fut choqué des aspects sérieux sous lesquels on lui présentait tout d'abord un spectacle auquel il espérait surtout s'amuser.

— La mort n'est pas *élegante*, avait dit du Glaizat, avec le flair juste de ce public.

Mais le crime, non plus, n'est pas *élégant*, ni le remords, ni quoi que ce soit de philosophique, dans un lieu où l'on est venu pour voir des bouffonneries et des pirouettes, pour digérer en lorgnant des grimaces drôles et de jolies jambes.

Et encore eût-il mieux valu que ce public fût tout à fait mis hors de lui par le primitif scenario de Tombre, violent et funèbre. Au moins ce lyrisme inattendu l'eût franchement révolté, c'est-à-dire secoué, et par conséquent empoigné peut-être après bataille. Au lieu que ces alternatives de hardiesse inopportune et de banalité prévue, de tragique voulant faire penser et de puéril ne faisant pas rire, déconcertèrent absolument, sans qu'on eût le loisir ni de se défendre ni se détendre.

Ainsi du Glaizat, comme il arrive d'ailleurs tou-

jours quand on veut plaire à tout le monde, n'y réussit auprès de personne. Il ne contenta pas son public et ne conquit point les artistes.

Mêmes errements, au reste, à propos de la musique. Une partition originale eût prêté matière à la discussion; des flonflons de franche opérette eussent diverti ; on n'eut ni l'une ni les autres. A vrai dire cependant, cette fois, par hasard, du Glaizat avait eu comme une idée artistique. Il y avait été conduit par le mesquin désir de ne pas partager ses droits d'auteur ; toutefois l'idée valait quelque chose. C'était de commander au chef d'orchestre une sorte de pot-pourri, composé de tous les vieux airs des Funambules. Par malheur, du Glaizat lui-même n'avait pas vu tout le parti qu'on pouvait tirer d'une idée pareille, et le chef d'orchestre, homme sans aucun talent, ne l'avait pas soupçonné davantage. Un musicien véritable eût conservé à ces ponts-neufs leur charme vieillot, leur joli et touchant rococo d'épinette et de serinette. Mais c'est par économie seulement que du Glaizat les avait exhumés, et non par un raffinement de goût pour leur antiquaille. Cette antiquaille, au lieu de la mettre en valeur, il avait voulu précisément la dissimuler.

— Retapez-moi un peu tout ça, disait-il. Que ça ait l'air frais, coquet, à la mode, enfin *moderniste*.

Et le chef d'orchestre avait *arrangé* les thèmes naïfs en polkas triviales, en quadrilles vulgaires, qui n'avaient pas même la mélancolique banalité

de l'orgue de Barbarie, ni non plus la grosse allégresse canaille du bastringue, ni seulement la fausse distinction d'allure des musiquettes pour demoiselles. C'était médiocre, quelconque, insignifiant. On n'y fit même pas attention.

— Tant mieux ! pensait du Glaizat. Une vraie partition eût détourné les esprits de *ma* pantomime.

Elles les eût tenus en éveil, au contraire. Et ils en avaient besoin. Car, en somme, les jugements se résumaient en ce mot, le plus fâcheux de tous les arrêts dramatiques :

— Ce n'est pas folâtre.

Ce ne fut pas non plus un *four*, cependant. D'abord, la salle était bien faite, comme on dit. Garnie, outre la claque officielle et à gages, de nombreux claqueurs officieux adroitement disséminés. Puis, les spectateurs eux-mêmes ne furent pas trop chiches d'applaudissements. Le théâtre, réellement fort coquet, les jolis programmes de confiseur, la mise en scène avec ses décors et ses costumes battant neufs, luxueux (non sans goût, il faut le reconnaître), tout cela fut encouragé comme il convenait. La troupe, enfin, eut aussi sa bonne part de bravos.

Georgette, en particulier, put croire à une véritable victoire. On lui trouva du charme, de la grâce, de la beauté. Sa mimique, beaucoup plus expressive que celle de la plupart des danseuses, souleva par moments comme des ovations. Cer-

tains *effets*, que Tombre lui avait indiqués, et dont elle corrigea d'ailleurs l'âpreté en y mêlant sa joliesse, lui valurent l'honneur des rappels. On prononça dans les couloirs, en parlant d'elle, ce mot de talent auquel du Glaizat haussait vainement son ambition. Sa loge reçut des visites et des fleurs. Même, entre deux actes, on lui apporta en scène une énorme brouette de roses, ce qui fit un peu sourire le public, qui trouva cela *province*; mais ce qui lui fit grand plaisir à elle, néanmoins. Il est vrai que ce sourire fut imperceptible, les vagues murmures de quelques gouailleurs ayant été aussitôt étouffés sous les battoirs de la claque, avec lesquels avaient fait chorus, tout de suite, beaucoup de mains gantées, et notamment une paire qui travaillait frénétiquement dans l'ombre d'une baignoire. En somme, M. Lepottier n'avait pas trop déplu à la salle par ce galant hommage, auquel on s'était associé de bon cœur. Et, lorsque Georgette était rentrée dans les coulisses précédée de sa brouette, c'est sans ridicule que Grimblot avait pu lui dire, après s'être mouché bruyamment en signe de vive émotion :

— Permettez à un vieux cabot de vous embrasser. Mon enfant, c'est un triomphe.

Il avait même ajouté, avec un trémolo dans la voix, et en levant les yeux vers les bandes d'azur qui figuraient le ciel :

— Ah! si feu Jules était ici, comme il serait fier!

Tombre lui-même avait eu son succès. Non pas, ainsi que Georgette, d'un bout à l'autre de la soirée, ni unanime non plus.

La majeure partie du public était restée froide à ses savants monologues de mimique, à ces longues dissertations avec lui-même, où il excellait cependant, et où sa face arrivait à traduire les plus subtiles nuances de sentiment et de pensée. Le réalisme de ses gestes, lorsqu'il agissait, avait déplu aussi à ces spectateurs, comme trop net, trop brutal. Encore plus le lyrisme échevelé, dans lequel il prenait de soudains essors, après des terre-à-terre de trivialité. Nul doute que, s'il eût parlé au lieu de mimer, il eût recueilli plus d'un chut, même de cette salle polie. Mais le mutisme de la pantomime impose un peu. On se contentait donc de lui manifester seulement de l'indifférence. A vrai dire, on comprenait mal.

Toutefois, un certain nombre d'artistes et de gens de lettres, entre autres une demi-douzaine de poëtes, et même quelques critiques, anciens admirateurs de Deburau et de Paul Legrand, le suivaient avec une attention curieuse. Déroutés de prime abord, au moins la plupart, par l'indéniable nouveauté de son jeu, ils s'y intéressèrent d'autant plus vivement.

La scène de l'assassinat des Cassandre les empoigna. C'était bien là l'homme désormais sans âme, commettant son crime comme une besogne qu'on soigne, proprement, méticuleusement, d'un

air calme, presque compassé. Quand il se boutonnait dans la houppelande du vieux, quand il se lavait les mains après le meurtre, il vous faisait froid dans le dos. Bien plus qu'en se servant du coutelas! Et cela seul était une merveille d'invention, que d'avoir transposé l'horreur, en quelque sorte, de l'acte lui-même aux détails vulgaires qui le précèdent ou le suivent. Le meurtre semblait une chose sans importance. C'est après coup, par réflexion, que le tragique vous prenait à la gorge. Ainsi, la minute vraiment formidable fut celle où Pierrot très calme, passant devant le miroir un minutieux examen de sa face, découvrait sur sa joue blanche une gouttelette rouge, et faisait sauter du bout de l'ongle ce grain de beauté sanglant. Car il évoquait réellement cette idée de grain de beauté, de mouche coquette, et en même temps l'idée du sang qui avait giclé. Sa physionomie exprimait jusqu'à ce mauvais jeu de mots : une *mouche assassine*. Et l'antithèse était sinistre, entre ce calme goguenard et le forfait accompli, entre ce geste d'homme à sa toilette et le regard qu'il jetait vers les cadavres, avec un lent sourire muet et le rapide battement d'une paupière.

Des applaudissements saluèrent cette mimique; peu nombreux, mal nourris; mais qui allèrent au cœur de Tombre; car ils avaient précédé ceux de la claque.

Et ce fut ainsi tout le long de la soirée. La salle entière ne *donna* pas une seule fois. En revanche,

cette élite ne laissa passer aucun *effet*. Il y avait trois ou quatre emballés surtout, qui soutinrent jusqu'à des exagérations évidentes, auxquelles renaclaient les mieux disposés parmi les rares partisans de Tombre. Ceux-là étaient irrités de la froideur générale, et tâchaient de la réchauffer, même au risque de soulever des protestations. Et certes, avec des spectateurs moins figés d'indifférence polie, ils y fussent parvenus, eussent provoqué des sifflets peut-être, ce qui eût été le signal de ripostes en bravos. Mais on ne protesta que mondainement, non artistiquement. Leur enthousiasme semblait seulement de mauvais goût comme la brouette de roses tout à l'heure. C'étaient des amis du mime, sans doute, pensait-on ; ou quelques poëtes *poseurs* qui voulaient se singulariser en ayant l'air d'être les seuls à comprendre ce que ne comprenaient pas les gens du monde.

Cet enthousiasme fut même plutôt nuisible à Tombre. Il lui aliéna les quelques journalistes qui d'abord lui avaient été favorables par amour rétrospectif des Funambules. A ses premières mines, à la vue de son physique, à son jeu original, ils avaient commencé par dire :

— Tiens ! tiens ! il a quelque chose, ce grand escogriffe-là !

A ses outrances, intempestivement applaudies par les trois ou quatre emballés, ils regimbèrent. On voulait lui *faire un succès !* Le leur imposer ! Cela les froissa.

— Un inégal ! fit le plus indulgent.

— Un toqué ! décrétèrent les autres.

Mais le pire, pour Tombre, c'est que son rôle ne se soutenait plus après le second acte. A partir des imbroglios de vaudeville imaginés par du Glaizat, il n'avait plus de grandes scènes psychologiques. Ses *effets*, dans la banalité ambiante, paraissaient désormais plus bizarres. Il n'avait plus le temps de les amener, de les *filer*. Ils éclataient comme des pétards. Redoublement d'admiration chez les trois ou quatre emballés, de mauvaise humeur chez les rares partisans du début, et de sourires décidément dédaigneux chez les spectateurs de bon ton.

Au dénouement, il put se rattraper. Et, pour un peu, il y eût eu bataille. S'il avait renoncé à sa mort, il ne s'était pas résigné à lâcher son Pierrot-roi-Lear. Malgré tous les anathèmes de Grimblot révolté, il tenait à son idée de cheveux et de barbe, et consomma son sacrilège envers les traditions et la mémoire de feu Jules. Et ce fut un étonnement, de toute la salle cette fois, quand on vit apparaître ce spectre, qui ne ressemblait plus du tout à Pierrot, mais au Temps.

— Il lui manque un sablier et une faulx, dit un plaisantin.

— Bravo ! bravo ! crièrent les trois ou quatre emballés, soutenus d'ailleurs par la claque, avec qui le mime avait eu soin de *régler cette entrée* scabreuse.

Mais le sentiment du plaisantin était celui de tout le monde : une envie de se moquer en chuchotant, et non pas un besoin de lutte sérieuse. Et malgré l'étrangeté de la conception, malgré la frénésie provocante des quelques applaudisseurs, qui s'obstinèrent à battre des mains après la claque et qui la firent bisser par leurs cris, malgré tout, Tombre n'eut pas sa bataille.

Et pourtant, il la méritait bien. Non la bataille seulement; mais la victoire. N'ayant plus, sous sa barbe, la mobilité de peau et la nudité de traits qu'exigent les jeux de physionomie, il concentrait tous ses moyens d'expression dans ses gestes et dans ses regards. Et avec quelle puissance! Ce n'était pas la sénilité d'un Cassandre, aux pas menus, au dos vouté, à la tête et aux mains tremblantes. C'était un grand vieillard lyrique, aux allures de prophète centenaire, dont les longs bras vibraient plutôt qu'ils ne tremblaient, dont la marche accablée gardait tout le glissement de l'ancien Pierrot, dont le corps ne s'était pas ratatiné avec l'âge, mais fondu, comme évaporé, en sorte que sous sa blouse, flottante ainsi qu'une draperie de fantôme, il semblait n'y avoir plus que de l'ombre. Et de sa barbe et de ses cheveux démesurés, tout blancs autour de sa face blanche, il jouait comme des plis même de sa face, donnant aux mèches l'aspect, le mouvement, l'éparpillé, l'envolé de choses vivantes. Ses yeux surtout étaient extraordinaires. Avec la lorgnette, on y

lisait positivement tout le drame de cette suprême scène d'amour, où il racontait à Colombine, à son âme, tout ce qu'il avait fait pour la reconquérir, et combien passionnément il la désirait, et quel dégoût il avait de vivre sans elle, et qu'il voulait la reprendre dans un baiser pour l'exhaler aussitôt dans la mort. Car (bien qu'il dût, pour se conformer au livret de du Glaizat, rajeunir soudain à ce baiser qui déterminait l'apothéose finale) il s'était décidé quand même, au dernier moment, à rétablir en partie son agonie extatique sous forme de déclaration d'amour à la Mort. Cela devenait presque incompréhensible avec le nouveau dénouement. Mais tant pis ! Et les enthousiastes le comprirent, en effet. Mais eux seuls. Eux seuls virent, et littéralement, passer dans ses yeux tous les nuages de sa mélancolie, toutes les larmes de son désespoir, toutes les flammes de son idéale convoitise, et toutes les ténèbres du trépas qui ternissaient peu à peu ses prunelles pâles et fixes. Le gros du public ne perçut que des regards effarés et des gestes épileptiques.

— On dirait un père Éternel pochard, murmura quelqu'un.

Et chacun faisait assaut d'esprit dans ce genre, tandis que les enthousiastes se démenaient à rappeler le mime, en glapissant :

— Tombre ! Tombre !

— Bravo, Frédérick ! cria un poëte, lorsque le

mime revint présenter Georgette aux applaudissements.

— Tiens! dit un homme d'esprit. Il s'appelle Frédérick. J'aurais plutôt parié pour Ernest.

On riait autour de lui, trouvant drôle cette ineptie. On était content de rire. Cela reposait. Car, pour dire toute la vérité, l'impression définitive était que la soirée n'avait pas été *amusante*. On le montra de reste par l'accueil réservé qu'on fit au nom de l'auteur, et par les réflexions qu'on échangea en sortant, dans les couloirs.

— Joli théâtre!

— Salle charmante!

— Cette Georgette est gentille.

Mais de la pièce, presque pas un mot. Des moues, des épaules à demi haussées, des monosyllabes comme peuh! ou même pft! Bref tout ce qui signifie :

— Ni bien ni mal! Quelconque! Plutôt ennuyeux!

Quant à Tombre, les gens du monde ne se donnaient même pas la peine de le discuter, n'ayant pas daigné avoir celle de le comprendre. Les gens de lettres et les journalistes, mis en gaieté sans trop savoir pourquoi, continuaient à le *prendre en blague*.

— C'est un Rouvière pour sourds-muets, disait l'un.

— Il doit être du midi, disait un autre. Sa mimique a l'accent.

Seuls, trois ou quatre écervelés déambulaient par les rues en proclamant qu'il avait du génie. Mais à entendre leurs hurlements, à voir leurs gestes menaçant les étoiles, un homme sensé n'eût pas manqué de conclure qu'ils étaient aussi fous que Tombre lui-même.

— Tout ça, aurait-il pensé, c'est Charenton et compagnie. Des exaltés ! Des farceurs, peut-être ! Enfin, des artistes !

XVI

Yves n'avait fait qu'une trotte de la *Boule-Verte* aux *Folies-Élégantes*, où il était convenu qu'il viendrait cette nuit chercher Tombre, pour avoir tout de suite des nouvelles de la première. Hélas! il comprit, dès l'arrivée, qu'elles n'étaient pas bonnes, aux discussions qui agitaient les coulisses. Et même il les crut plus mauvaises qu'elles n'étaient, tant ces discussions sonnaient aigrement.

La toile baissée, tandis que la salle se vidait, avant même que le gaz fût complètement éteint, Grimblot avait commencé le feu contre Tombre, lui reprochant d'avoir rétabli l'agonie, cependant coupée d'un commun accord.

— C'est idiot, criait-il. Ça ne voulait plus rien dire. Et puis, enfin, quand une chose est convenue, réglée....

Et il le prenait de haut, comme directeur de la scène, parlait de son autorité méconnue, de *flanquer* une amende.

— Zut ! zut ! zut ! répondait Tombre, sans se fâcher, très tranquillement, sa perruque sous le bras, et l'air majestueux à cause de sa grande barbe qu'il avait conservée.

— Comment, zut ! ripostait Grimblot. Mais vous pouviez faire *boire une goutte* à Georgette, avec vos répliques auxquelles elle ne s'attendait plus.

— Oh ! il n'y avait pas de danger, disait Georgette, très indulgente à cause de son succès.

— Du moment que ça ne l'a pas gênée, ajoutait Tombre, qu'est-ce que ça vous fait, à vous ? Directeur de la scène, oh ! la ! la ! Zut ! zut !

Grimblot furieux s'était précipité à la recherche du patron, qu'il avait trouvé de méchante humeur. Malgré les félicitations d'usage, reçues à double détente, comme directeur et comme auteur, du Glaizat sentait bien qu'il n'avait pas réussi, ni auprès du public à recettes, ni auprès des lettrés. La froideur de la salle quand on avait annoncé son nom, quelques sous-entendus significatifs glissés parmi les compliments des camarades, ne lui laissaient aucun doute sur le résultat de la soirée. Il était trop intelligent pour ne pas s'avouer la défaite, mais aussi trop vaniteux pour se l'attribuer. Dans son for intérieur, c'est le jeu excentrique de Tombre qu'il accusait de tout le mal. Oui, cela seulement, et non la pièce ; car il en était arrivé à se croire vraiment l'auteur de la pantomime, et son amour-propre blessé la jugeait bonne. Il ne se reprochait que d'y avoir laissé un

peu trop du scenario primitif. Et cela encore était la faute de Tombre. Mais néanmoins, tout en pensant ainsi, il n'aurait pas eu de lui-même l'audace de le dire tout haut. Les récriminations de Grimblot l'y encouragèrent.

— C'est ce fou qui a failli nous mettre dans les choux, vint lui crier Grimblot. Avoir rétabli cette scène, que vous aviez coupée, vous ! Ah ! cristi ! Si j'étais patron, ça ne se passerait pas comme ça. D'abord et d'une, je lui collerais une amende. Ce n'est pas de trop, pour avoir changé votre pièce. Et après l'avoir jouée de quelle façon ! En énergumène ! En alcoolique ! Il est toujours soûl, cet homme-là ! Du propre ! Pour un peu, il la fichait par terre, votre pièce. Et elle est jolie cependant. La fin surtout. Nous aurions dû avoir un succès à tout casser.

Il hachait ses phrases de prises rageuses, comme s'il était hors de lui ; mais savait fort bien ce qu'il disait, le vieux coquin. Votre pièce ! Il faisait sonner le *votre !* Il insistait sur le : *la fin surtout!* Ah ! c'est qu'il avait des rancunes contre Tombre, contre cet orgueilleux, dont il ne pouvait digérer le mépris. En lui bouillonnaient toutes ses colères rentrées des répétitions, ses observations accueillies par des ricanements, ses fameuses traditions vilipendées, son *vieux jeu* bafoué. Et l'occasion était trop belle pour résister au désir de se venger enfin.

— Oui, oui, continuait-il, au fond il croit qu'il

vous a sauvé d'un four. Voilà son sentiment. Ça se voit à sa mine. Il ne le dit pas. Mais, si on le poussait... Car il est content de lui, vous savez. Avec son air d'avoir deux airs, il se pousse du col, encore! On ne l'a pas sifflé, par politesse. Et ça fait le zouave! Vous devriez lui secouer un peu les puces.

Ainsi monté, du Glaizat était venu au foyer, où Tombre était précisément en train d'expliquer que le public avait commencé de battre froid à partir du troisième acte.

— Vous trouvez? fit du Glaizat d'un ton vexé.

Il y eut un silence. Tout le monde savait que le *trois* était à peu près entièrement du directeur. Tombre cependant ne tenait pas à engager de chicane irritante. Il ne répondit pas.

— Et pourquoi ça, monsieur? reprit du Glaizat.

Georgette, en bonne camarade, essaya de rompre les chiens. Elle s'approcha vivement de du Glaizat, et lui dit à l'oreille :

— Ne te fais pas de bile, voyons, mon chéri. Ça a très bien marché. Nous allons fêter ça tout à l'heure gentiment, à souper.

— Je ne soupe pas avec toi, lui répondit du Glaizat, brutalement, presque à voix haute.

Elle venait justement d'évincer par une carte M. Lepottier, qui comptait aussi finir cette soirée gaiement, et qu'elle avait renvoyé bredouille sous prétexte d'énervement bien naturel après une première. Elle s'était toute réservée à son Fer-

nand. Et voilà comme il la recevait ! Elle en eut les larmes aux yeux. Puis, par un mouvement bien féminin, au lieu de lui en vouloir, à lui, c'est sur Tombre qu'elle passa son dépit et sa colère.

— Eh ! dit-elle, ne faites donc pas attention aux bêtises de cet aliéné. Il faut toujours qu'il mette la bisbille partout. D'abord il est bu.

— Ce n'est pas vrai, répondit Tombre. Et puis je ne dis jamais de bêtises.

— Vous en faites, riposta du Glaizat. Pourquoi avez-vous rétabli votre stupide scène, oui, stupide, et sans mon autorisation ?

— Ma stupide scène ! C'est ce qui a sauvé la pièce.

— Quand je vous le disais ! cria Grimblot.

— Parfaitement. Sauvé la pièce ! reprit Tombre. Sans cela nous finissions en eau de boudin.

— Mais vous y avez patangé tout le temps, mon cher, dans l'eau de boudin, répliqua du Glaizat, dont les narines se pinçaient méchamment. Si vous ne vous en doutez pas, je ne vous l'envoie pas dire, moi. Vous n'avez pas dégelé la salle une fois. Vous avez fait un joli four.

— On m'a appelé Frédérick.

— Pour se moquer de vous.

— J'ai eu des applaudissements partis avant ceux de la claque.

— De combien de personnes ? Trois pelés et un tondu.

— Mais c'étaient des artistes, ces trois pelés et

un tondu. Le reste du public, je m'en bats l'œil. Des bourgeois !

— Ces bourgeois-là font la recette.

— Ils ne font pas la gloire.

Grimblot avait éclaté de rire sur ce mot. Tombre lui avait imposé silence par une franche grossièreté. On s'était mis entre eux, tout le monde parlant à la fois maintenant, Georgette tombée en syncope plus ou moins réelle, mais encombrante.

C'est à ce moment qu'Yves était arrivé, guidé vers le foyer par ce tintamarre. Humble et furtif, il contemplait de la porte cet étrange spectacle : les cabotins tous accourus de leurs loges, la plupart à moitié démaquillés, quelques-uns en train de se débarbouiller au cold-cream ; Georgette pâmée sur un divan, encore en costume de danseuse, et éventée par une vieille dame en mère Cassandre ; du Glaizat blême de colère, donnant des ordres d'une voix perçante ; Grimblot réfugié derrière un pompier, continuant à déblatérer d'ailleurs, et se fourrant dans le nez des prises imaginaires pour faire preuve de sang-froid ; et Tombre au milieu de la bagarre, brandissant sa perruque comme un fouet à neuf queues, tout changé avec sa barbe qui volait en longues mèches effiloquées, et vociférant :

— Non, je ne veux pas que ce vieux paillasse se permette de rire. Non, monsieur le directeur, je ne le veux pas. Je vous respecte, vous. Mais vous

devez faire respecter vos artistes. Et un grand artiste surtout ! J'ai eu tort de rétablir ma scène, c'est possible. Pas au point de vue de l'art. Moi je suis pour l'art, avant tout. Je ne vous insulte pas. Mais je suis pour l'art. Rien pour les bourgeois ! J'admets vos reproches. J'admettrais ceux de Georgette aussi. J'admets tout. Je n'admets pas de paraître drôle aux doublures de feu Jules. Ce n'est pas dans mon engagement.

Il aurait parlé longtemps sur ce ton ; car vraiment énervé, lui, beaucoup plus que Georgette, par cette soirée où il avait lutté contre l'indifférence de toute une salle, et en même temps exalté par l'espèce de triomphe que lui avaient fait ses quelques partisans, il trouvait dans cette volubilité criarde un exutoire à ses quatre heures de contention silencieuse. Il reprenait donc de plus belle, quand il aperçut Yves.

— Ah ! mon pauvre vieux, fit-il en courant se jeter dans les bras du musicien.

— C'est un succès ? demanda Yves timidement.

— Ça dépend pour qui, répondit Tombre, en jetant un dernier regard de défi vers du Glaizat.

Mais l'arrivée de cet inconnu avait fait une diversion ; et du Glaizat maintenant était retourné à Georgette, qui achevait de reprendre connaissance. Il n'entendit donc pas l'insolence du mime, non plus que Grimblot, d'ailleurs, occupé à reconquérir son autorité de directeur de la scène en renvoyant les comédiens à leurs loges.

— Ça dépend pour qui, répéta Tombre vainement.

— Pour toi, parbleu !

— Oh ! moi, un vrai succès !

— Ah ! tant mieux.

— Oui, une demi-douzaine d'enthousiastes, dans une salle de glace. Mais cette demi-douzaine là, des vrais, tu sais, des purs, des comme nous. Viens vite, que je me déshabille et que je te conte ça. Et puis autre chose encore !

Cette autre chose, qui lui donnait la mine moins sombre que d'habitude, malgré son récent accès de fureur, c'est une idée qui lui était venue tout à coup, en se rappelant la parole dite tout à l'heure par du Glaizat à Georgette :

— Je ne soupe pas avec toi.

Il n'avait pas cessé d'aimer Georgette. Il l'adorait plus que jamais. Il avait renoncé à tout espoir seulement, au moins actuel. Mais il gardait la secrète consolation de voir cesser un jour cette liaison de Georgette et de du Glaizat. Était-ce donc un indice de rupture, cette réponse brutale, faite presque à voix haute, et qu'il avait entendue? Il n'osait le croire absolument. Mais, enfin, il en concevait une lueur de bon courage. Cela ne l'avait pas frappé tout d'abord, au fort de sa colère contre Grimblot. Il venait d'y songer brusquement, rendu au sang-froid par l'arrivée de son ami. Et voici que cette idée folle lui traversait la cervelle : s'il invitait, lui, Georgette à sou-

per ? Accepterait-elle ? Avec Yves. Comme ça serait gentil ! Mais de l'argent ? Qui sait ? Yves peut-être en avait. Et puis, quoi? on s'ingénierait. Pendant que Tombre installerait Georgette dans un restaurant, Yves prendrait une voiture pour courir à Levallois. Il en avait sûrement chez lui, de l'argent. Oh! il ne refuserait pas, lui, si brave!

Tout cela fut imaginé en un clin d'œil. La tête de Tombre allait vite en fantaisie. Et il avait à peine pris le bras du musicien pour l'entraîner hors du foyer, qu'il le retint pour lui dire :

— Combien as-tu d'argent à la maison?

— Quatre-vingt-trois francs, répondit Yves.

— Peux-tu me les prêter?

— Quand?

— Tout de suite. Aller me les chercher, en sapin.

Yves ne s'informa pas même du pourquoi. Si Tombre parlait ainsi, c'est qu'il s'agissait d'une nécessité indiscutable. Yves n'avait pas besoin d'en savoir davantage. Il répondit donc simplement :

— J'y vais.

Mais Tombre, qui n'avait pas hésité à exiger de son ami ce sacrifice, dont il appréciait to ute la valeur, hésita soudain à lui faire faire une course peut-être inutile.

— Attends une seconde, dit-il en le quittant pour aller vers Georgette.

Il cherchait des mots pour formuler son étrange

proposition, gêné d'ailleurs par la présence de du Glaizat. Son attitude était si humble que celui-ci crut à des excuses. En même temps, la figure était si franchement comique, en serre-tête, le facies blanc, les yeux suppliants, la bouche bégayante dans la grande barbe en désordre, que Georgette éclata de rire.

— Voyons, sois donc sérieuse, fit du Glaizat en la tutoyant comme si Tombre n'était pas là.

Ce tutoyement acheva de décontenancer le pauvre Tombre. Et sa mimique naturelle exprima si nettement le désespoir, que du Glaizat, sans pouvoir deviner tout, comprit à peu près. Avec son instinct de méchanceté, il sauta tout de suite sur un moyen sûr et féroce de vengeance.

— Sans rancune, Tombre, dit-il en lui tendant la main. Voulez-vous venir souper avec nous?

Tombre balbutia qu'il ne pouvait pas, souhaita le bonsoir, et retourna tout accablé vers Yves qui l'attendait derrière un portant.

— Eh bien! fit le musicien, j'y vais, n'est-ce pas?

— Non, répondit Tombre. Ce n'est pas la peine.

Et il monta quatre à quatre dans sa loge, où il se mit à se déshabiller avec rage, en poussant des jurons inarticulés.

— Qu'est-ce que tu as? fit le musicien qui s'était essoufflé à le suivre. Tout à l'heure tu avais l'air si content. Et maintenant...

— J'ai, j'ai..., qu'elle reste avec lui, parbleu! Voilà ce que j'ai.

Elle! Yves entendit bien qu'il s'agissait de Georgette, et que c'est elle qu'il avait vue en bas. Il ne demanda pas d'autres explications, ni sur ce qui s'était passé, ni sur le soudain besoin d'argent manifesté par Tombre. Il flaira sous ces mystères quelque chose de vilain qui le peina. Mais il n'en laissa rien voir. Il prit, au contraire, une mine plutôt souriante, et, pour détourner la conversation, s'écria tout à coup :

— Eh bien! et ton succès? Parle-moi donc de ton succès.

— C'est un four, répondit Tombre.

— Mais cette demi-douzaine d'enthousiastes?

— Des crétins, comme les autres. Il y en a un qui m'a appelé Frédérick. Pourquoi pas Talma, tout de suite? Pourquoi pas Déjazet, pendant qu'il y était?

— Tombre, dit doucement le musicien, tu es injuste. Voyons, tu as eu ce soir de belles joies artistiques.

— Ah! s'écria le mime, l'art, je m'asseois dessus en ce moment. Des blagues, notre art! De la fumée! De la viande creuse! Tout ça ne vaut pas un baiser en vrai. Et de ces baisers-là, je n'en ai pas, moi. C'est lui qui les a, l'autre, ce propre à rien parce qu'il a des yeux de poupée et une barbe de coiffeur.

Yves essaya encore de le calmer; mais en vain.

Tombre ne songeait qu'à Georgette et à du Glaizat, et blasphémait l'art, la pantomime elle-même, tout, et déraisonnait. Il arrachait frénétiquement, à pleins poings, sa fausse barbe, fortement collée brin à brin, et se mettait ainsi les joues en sang, tandis qu'il criait, à la fois ridicule et tragique :

— Mais moi aussi, j'en ai de la barbe! Et de coiffeur!

XVII

Il était deux heures du matin quand ils sortirent des *Folies-Élégantes*.

En route, Yves eut tout le loisir de faire entendre raison à son ami, un peu calmé d'ailleurs par le grand air et la marche. Yves n'était pas un logicien en esthétique seulement. Il savait aussi philosopher sur la vie. D'une philosophie haute et sereine, qu'il tirait de son idée de justice, mais qui en pratique, on l'a vu, aboutissait surtout à l'indulgence et à la charité. Et c'est ainsi qu'au lieu d'accuser Georgette, il trouva moyen de la plaindre.

— Pas de sentimentalisme ! disait-il. La justice ! Rien que la justice ! Posons le problème froidement. As-tu le droit de lui en vouloir parce qu'elle ne t'aime pas ? Non, tu n'en as pas le droit. Moi je suis net. Aimer, tu me l'avouais l'autre jour, ça ne se commande pas. Alors, quoi ? Et puis comment l'aime-t-elle, le du Glaizat ? Réfléchis. Accep-

terais-tu cet amour-là, toi ? Un partage avec ce vieux monsieur dont tu m'as parlé ! Remarque bien que de cela non plus je ne fais pas un crime à Georgette. Toujours la justice, moi ! Strictement. Il faut bien qu'elle vive, la malheureuse. Et son enfant ? Donc le vieux monsieur est nécessaire. Et si elle aime du Glaizat, qui sait si ce n'est pas parce qu'il admet cette nécessité ? Ah ! pauvre créature ! pauvre créature !

Des arguments pareils attendrissaient Tombre, naturellement.

— Sans doute, faisait-il, cela est fatal. Mais je ne lui en veux pas non plus. C'est contre moi que je suis furieux. Je sais tout cela, et je l'aime quand même.

— Sois furieux, c'est parfait. Mais non pas de l'aimer, puisque tu n'y peux absolument rien. Ton vrai tort, c'est de l'aimer mal. Oui, je veux dire comme n'importe qui, et non comme doit aimer un artiste, un grand artiste. Nous autres, ce n'est pas par les sens que nous pouvons entrer dans le cœur d'une femme ; c'est par l'esprit. Comprends-moi bien. Notre force, notre charme, notre beauté, sont intellectuels.

Des images lui venaient aux lèvres. D'ordinaire, quand sa pensée se présentait sous cette forme un peu oratoire, il la réprimait, par timidité surtout. Aujourd'hui, au contraire, il sentait que cette verve lyrique n'avait rien de déplacé, et devait plutôt convaincre Tombre qui se plaisait à ces

panaches de langage. Il lâcha donc la bride à ses métaphores.

— Il faut, dit-il, pour qu'on nous aime, qu'on nous voie dans notre élément, dans ce monde idéal où nous sommes des guerriers, des héros, des triomphateurs vêtus de pourpre et couronnés de laurier. Ouvre ce monde à une femme, et elle y contemplera ta gloire, et elle te trouvera supérieur à tes rivaux, qui n'en ont pas la clef, de ce royaume chimérique. Et alors elle t'aimera sans doute. A condition, bien entendu, qu'elle y puisse pénétrer, elle, dans cet Eldorado du rêve. A condition, en d'autres termes, qu'elle soit de notre race. Eh bien! ta Georgette en est-elle? Oui, m'as-tu dit souvent. Une nature! Une artiste! Alors, lui as-tu suffisamment montré le chemin de ce pays où tu es roi? Voilà ce que tu as à te reprocher, si tu ne l'as pas fait.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, répondait Tombre.

— Pas assez encore, reprenait le musicien. Tu m'as raconté tes disputes aux répétitions. Je te vois d'ici. Tu imposais tes idées, au lieu de les faire comprendre. Tu brandissais une torche au lieu de la lampe d'Aladin. Pour les hommes, rien de mieux. C'est par les cheveux qu'il faut les traîner à l'idéal; à coups de poing qu'il faut les y pousser. Mais, pour les femmes, pas du tout. Des serpents, les femmes! Il s'agit de les charmer. Des airs de flûte, et non des taratata de trompette, voilà ce qui les persuade. Et persuadées,

mon ami, on a le bonheur ineffable de voir leur esprit éclore, s'épanouir, comme une fleur. Et l'on est le soleil de cet héliotrope. Et l'on est aimé, du véritable amour qui nous convient, suave, pur, surnaturel. Est-ce ainsi que tu veux être aimé de Georgette?

— Hélas! non, fit Tombre avec mélancolie.

— Tu vois bien! Ne t'en prends qu'à toi-même, si tu ne sais pas hausser ta passion jusque là, si tu te ravales à un désir vulgaire. Là, du Glaizat devient ton égal. Ton supérieur plutôt. Tu luttes contre lui sur un terrain où il est plus fort que toi. Tes meilleures armes ne t'y servent à rien. Elles t'y gênent, même. Pourquoi aimes-tu comme ça? Pourquoi?

— Dame! parce que..., je suis un homme.

— C'est-à-dire que tu renonces à être un dieu. Et fais-y bien attention! Cela ne condamne pas ton amour seulement, mais surtout l'objet de ton amour. Bien sûr! Tu te juges incapable d'élever Georgette jusqu'à toi. Pour moi qui te connais, tu te calomnies. C'est elle, au fond, que tu sens impuissante à cette ascension; voilà la vérité.

— Non, non, interrompit le mime. Elle en est digne, j'en suis sûr. Elle a de quoi être une artiste. Elle devine des choses. Son instinct est bon. Son éducation seule a été mauvaise. A quelle école a-t-elle appris son métier? Avec des imbéciles qui lui ont faussé le goût. Mais elle est de race, j'en réponds. Artistiquement, c'est comme

une fille de prince qui aurait été volée par des saltimbanques. Sous les oripeaux dont on l'a affublée, elle garde la ligne, l'allure, le sang bleu. Je ne m'y trompe pas, moi qui en ai dans les veines.

— Alors, s'écria Yves avec énergie, tu es un lâche de ne pas arracher cette fille de prince aux saltimbanques, de ne pas la rendre à sa famille, la nôtre, puisqu'elle doit en être. Tiens, moi...

Il s'arrêta. Une pudeur le retenait. Il allait parler de Madeline. Depuis un grand moment déjà, c'est à elle qu'il pensait, en prêchant cette singulière et idéale façon d'aimer. De là, en grande partie, son exaltation. Et Tombre l'avait bien senti, au reste. A plusieurs reprises, il avait été sur le point de lui dire :

— Mais c'est ton roman platonique avec Madeline, que tu me proposes là comme exemple !

Une pudeur aussi l'avait empêché, lui. Malgré toute sa passion pour Georgette, il eût trouvé comme inconvenant envers Madeline de mêler le nom de la jeune fille à celui de la cabotine, maîtresse de du Glaizat et d'un vieux monsieur, et de tant d'autres auparavant. Et cette délicatesse de sentiment qui lui fermait la bouche, il en souffrait. Yves, même, lui semblait cruel, en l'obligeant ainsi à l'avoir. Comment ne comprenait-il pas que cet amour pur, idéal, dont il montrait les splendeurs et les joies, était une sorte d'outrage à celui de Tombre, incapable de s'envoler dans ce beau ciel ?

Mais le cœur du musicien était encore plus grand et meilleur que Tombre lui-même ne le croyait. Et c'est pourquoi, après une minute d'hésitation, Yves continua, rehaussant soudain Georgette par cette comparaison :

— Eh bien ! oui, moi, ce que je te dis de faire, je l'ai fait. Tu devines, n'est-ce pas, qu'il s'agit de Madeline, de mademoiselle Madeline ? Laissons de côté les différences morales. Ça ne nous regarde pas, ici. Des détails, d'ailleurs ! Un résultat des circonstances ! Nous planons au dessus de tout cela, en ce moment. Il s'agit du cas intellectuel. Or c'est le même. Madeline aussi est de notre race, de notre famille, une artiste. Non pas volée par des saltimbanques, elle ! Élevée par des bourgeois, ce qui est cent fois pire. Est-ce donc sa grâce, sa jeunesse, que j'ai aimées ? Est-ce de l'amour même, comme on l'entend, que j'ai pour elle ? Erreur. A cela je ne me fusse pas laissé prendre. Je suis trop vieux pour elle. Je n'ai rien d'un soupirant. Encore moins d'un conquérant. Je me serais cru ridicule de vouloir lui plaire. Mais son âme pouvait être à moi. Voilà ce que j'ai tâché de conquérir. A moi, non ! Ce n'est pas dire assez. C'est à nous, à la musique, au beau, à l'art, que je l'ai conquise. Et si elle m'aime (mon Dieu ! j'ai la folie de l'espérer quelquefois), si elle m'aime, ce n'est pas comme un homme ! C'est comme un frère qui l'a sauvée ! Comme un maître qui l'a instruite ! Comme un justicier qui lui a rendu jus-

tice, qui lui a fait se rendre justice à elle-même ! O le bel amour ! La joie profonde ! Il y a des minutes où je me vois dans sa vie sous la figure d'une sorte d'ange. Elle était dans les ténèbres. Je suis venu lui prendre la main, et je l'ai conduite doucement vers l'aurore dont elle était exilée. Quel lien humain vaudrait la reconnaissance qui l'attache à moi ? Quel baiser de chair serait comparable au baiser de nos deux esprits dans la lumière ?

Sa voix sonnait par la rue déserte. Il avait le geste large, la stature redressée, comme grandie, les yeux vers les étoiles.

— Yves, s'écria Tombre enthousiasmé, tout cela est vrai pour mademoiselle Madeline et pour toi. Mais tu es un ange, en effet, toi, et elle est une vierge.

— Elle serait une vierge folle, qu'importe ! répliqua Yves héroïquement, et sans penser l'insulter par une telle supposition. Oui, qu'importe, pour cet hymen intellectuel dont je te parle ! Le hasard aurait pu mettre sur mon chemin une âme pareille dans un autre corps. Il l'a fait pour toi, si Georgette est vraiment l'artiste de nature que tu imagines. Eh bien ! Aime-la comme j'aime Madeline. Aime-la pour ce que tu peux et dois aimer en elle. Et pour cela seulement. Et sans arrière-pensée égoïste, bourgeoise ! Même en te disant, parfois, que ton effort ne sera pas récompensé. Car il faut aussi courir cette chance. Avec Madeline je n'ai

plus ce doute. Mais je l'ai eu tout d'abord. Elle n'est pas entrée de plain-pied dans cette voie lumineuse où je voulais la conduire. Cette lumière même, bien souvent, lui blessait les yeux. Les opéras-comiques, chéris de sa mère, lui avaient donné de singulières idées sur la musique, la poésie, le chant, tout. A mes premiers enseignements, j'ai lu plus d'une fois, dans ses mines de fillette, des surprises, des effrois, de la moquerie. Elle me trouvait toqué ! Mais, je ne me suis pas rebuté. Et aujourd'hui, tu vois de quelle envergure elle est partie dans ce bleu auquel j'ai peu à peu habitué ses ailes. Ne te rebute pas non plus pour Georgette. Et surtout à cause de ce qu'elle est comme femme. Toi, t'arrêter à ces préjugés-là, c'est trop bête ! Est-ce que tu ne ramasserais pas un rossignol blessé, parce qu'il serait dans un ruisseau?

— Yves, que tu es bon ! fit Tombre en se jetant dans les bras de son ami.

— Non, répondit le musicien, je suis juste, rien de plus.

— Mais si le rossignol n'était qu'un moineau, après tout ! reprit Tombre avec amertume.

— Qu'importe encore ! répliqua le musicien. L'essentiel, c'est que tu le croies un rossignol. Il en est de l'amour comme de l'art, vois-tu bien. Ou plutôt, pour nous du moins, c'est la même chose. Illusion ! Se faire une grande illusion ! Y avoir foi ! S'y sacrifier ! Bâtir son œuvre de toutes ses forces ! Aimer ses élus de tout son cœur ! Vouloir

la communion d'âme, même sans le baiser. Et la gloire, même sans le succès ! Pour les artistes, pour nous, tout est là.

— Ah ! s'écria Tombre, tu as raison, et je tâcherai de suivre ton Évangile.

— Sans compter, ajouta Yves, avec un doux sourire, qu'il te mènera au Paradis, car il y a une justice en tout. Et c'est pourquoi, en vérité, nous qui avons l'air de martyrs, nous sommes des bienheureux. Ainsi nous voilà deux gueux errant dans la nuit, deux inconnus, deux ratés peut-être. Mais, parmi tous ces gens raisonnables qui dorment, combien y en a-t-il dont les rêves soient aussi beaux que les nôtres ? Et nous les rêvons, les nôtres, tout éveillés !

XVIII

Ce n'était pas une bête, que le du Glaizat! Tant s'en faut. Il n'avait pas volé sa réputation de malin. Faux homme de lettres, il se laissait à l'occasion troubler la visière par sa fâcheuse ambition artistique; mais, véritable homme d'affaires, il ne s'y obstinait pas outre mesure. Et, comme homme d'affaires, il avait assurément l'intelligence nette, l'action prompte, le flair pratique de la réalité. Aussi, le lendemain de la première, en se rappelant ses impressions de la veille et en lisant les journaux, ne se fit-il aucune illusion.

Un plus naïf que lui se fût senti l'amour-propre agréablement chatouillé par quelques comptes-rendus élogieux, surtout par les *soirées parisiennes*, en général fort aimables, plusieurs même tout à fait dithyrambiques. Lui, malgré sa vanité, ne s'y trompa point. Il savait ce qu'en vaut l'aune, de ces dithyrambes de camaraderie, à charge de revanche. Il constata du reste que tous semblaient

s'être donné le mot pour s'extasier uniquement devant les décors, les costumes, la coquetterie luxueuse de la salle. Il savait aussi lire entre les lignes, et voir les *éreintements* sous-entendus que cachait l'exagération même de certaines apologies hypocrites. Tous ces soi-disant enthousiasmes sonnaient faux. Les plus purs en apparence puaient outrageusement la réclame. Les seuls un peu sincères étaient hérissés de restrictions. En somme, un bouquet de roses où il n'y avait guère que des roses artificielles dissimulant un réel buisson d'épines!

Il n'ignorait pas non plus que la presse actuelle presque toute de reportage et de puffisme, ne prévaut pas contre l'opinion du public, devenu méfiant à force d'avoir été trompé, et qui se renseigne surtout maintenant d'après les on-dit de bouche à oreille. Or ce que seraient ces on-dit, et quelle avait été l'opinion du public hier, il n'en doutait pas : on s'était ennuyé.

Grimblot croyait donc du Glaizat plus sot qu'il n'était, quand il vint lui dire, d'un air guilleret, la bouche en fraise, et la prise au bout des doigts, avec un geste régence :

— Une jolie presse, hein, patron ? J'espère que vous devez être content!

— Oui, charmant, répondit du Glaizat ironiquement. Un petit four du bon confiseur!

Grimblot ne manifesta pas trop de surprise . Au fond, il ne pensait pas autrement, le vieux routier.

— Car il ne faut pas nous monter le job, reprit du Glaizat. Trente représentations dans le ventre ! C'est tout le bout du monde ! Et encore ! En vivotant. On ne couvrira pas seulement les frais.

— Oh ! si ! fit Grimbot, mais sans conviction.

— Et quand même on les couvrirait ! Ce n'est qu'un détail, ça. La grosse affaire, c'est que le lancement des *Folies-Élégantes* est raté.

— Par exemple ! s'écria Grimblot, avec une épouvante convaincue, cette fois ; car il se voyait déjà quittant la direction de la scène, et peut-être sans être payé, avec ses chiffons d'actionnaire pour toute consolation.

— Il n'y a pas de par exemple. Raté, je vous dis. Entre nous, il vaut mieux regarder les choses en face, n'est-ce pas ?

Et se levant dans une allure de défi, les dents serrées, du Glaizat ajouta crânement :

— C'est à recommencer, voilà tout.

— Mâtin ! fit Grimblot, d'un ton sincèrement admiratif, vous avez de l'estomac !

— Dame ! continua du Glaizat. Il ne s'agit pas de se tourner les pouces devant la caisse vide. Il faut se remuer, se débrouiller.

— Mais, les commanditaires..., hasarda Grimblot, à qui ce mot de caisse vide avait rendu ses transes.

— C'est là justement le hic, interrompit du

Glaizat. Les commanditaires n'en ont pas, eux, d'estomac. Le succès leur en aurait donné. Les recettes baissant leur enlèveront le peu qu'ils avaient. Ils passeront la main, c'est sûr.

— Diable! diable! murmura Grimblot, en soulevant sa perruque pour se gratter le crâne. Et alors..?

— Alors, parbleu, il faut en trouver d'autres qui mettent dans leur jeu, pour les soutenir, pour qu'ils ne lâchent pas. C'est bien simple. Mais ne grattez donc pas votre caillou comme ça, voyons! Vous m'agacez. Vous voyez bien où je veux en venir.

— Parfaitement, parfaitement, fit soudain Grimblot, en replaçant sa perruque d'aplomb, et en s'offrant une large prise pour se récompenser de sa perspicacité.

Il venait, en effet, de comprendre pourquoi le patron était si franc avec lui, et le traitait presque de pair à compagnon. On avait besoin de ses petits offices. On songeait évidemment à M. Lepottier, et c'est Grimblot qui serait chargé de faire à ce propos les démarches auprès de Georgette. Il ne convenait pas à du Glaizat d'ouvrir lui-même cet avis. Non par pudeur! Mais pour ne pas avoir l'air d'être l'obligé de la danseuse, trop ostensiblement. Il fallait que l'idée parût venir d'elle, et que du Glaizat se laissât en quelque sorte forcer la main pour y consentir. Il ne demanderait pas un service; il l'accepterait, non pas mê-

me avec reconnaissance, et plutôt pour faire plaisir à la jeune femme. Le vieux madré de Grimblot perçut tout cela en un tour d'esprit.

— Parfaitement, parfaitement, répétait-il en savourant sa prise avec lenteur, pour se donner tout le temps de réfléchir. Oui, oui, je devine. A bon entendeur... ! Enfin, suffit.

Et pour montrer d'un seul mot qu'il avait démêlé tout l'écheveau des secrètes pensées de du Glaizat, il ajouta d'un ton dégagé :

— Et faut-il lui en parler tout de suite, à Georgette?

— Bien sûr, répondit du Glaizat.

Il était enchanté d'avoir été compris à la muette ; car les coquins, même les plus cyniques, ont souvent plus peur de leurs paroles que de leurs actes. Pourtant, il était nécessaire de s'exprimer en termes précis maintenant, pour que Grimblot ne fît pas de *gaffes*. Il y avait dans le plan de du Glaizat des nuances, qu'il ne pouvait supposer déjà discernées par l'esprit subtil de son confident à demi-mot. Mais c'est légèrement, sans avoir l'air d'y attacher de l'importance, en feignant de ranger des papiers sur son bureau, qu'il continua :

— Oui, le plus tôt possible. Il n'est pas question de faire du tort à qui que ce soit, naturellement. Pendant au moins une semaine nous aurons des recettes propres. L'affaire est donc bonne pour un commanditaire nouveau. Elle serait bonne plus tard aussi, sans doute. Mais pas tant.

en apparence. On pourrait se donner les gants de nous sauver. Il ne faut pas ça. Dans les conditions actuelles, au contraire, on demande participation à une chose qui marche. Le commanditaire doit être pris par faveur. Vous entendez bien, Grimblot, par faveur!

— Oui, répliqua Grimblot, j'entends.

Il se moucha, et reprit d'une voix claire, avec une inflexion presque comique :

— Enfin, nous nous ferons prier.

Un sourire involontaire échappa à du Glaizat. Décidément, le vieux n'était pas une bête non plus.

Quant à Grimblot, il riait franchement. D'abord, de son esprit, dont il se félicitait *in petto*. Puis, de planter sans plus de gêne les points nets sur les *i*, en complice subalterne qui tient à montrer qu'il n'est pas dupe des hypocrisies oratoires. Enfin, une douce gaieté s'épanouissait réellement dans son cœur, à l'idée de ses appointements qui seraient augmentés sans doute, et de ses actions qu'il voyait en hausse, et surtout à l'espoir de *mettre dedans*, en tout cas, un brave homme, ce qui est toujours agréable quand la besogne est bien faite.

— Et de combien le taperons-nous ? crut-il devoir ajouter, en veine de façons cavalières.

Le sourire de du Glaizat s'éteignit.

— Ne vous occupez pas de ça, maître Grimblot, répondit-il assez insolemment. C'est mon affaire.

Cette pointe d'insolence piqua Grimblot, qui

laissa voir son dépit en humant une prise les narines pincées. Et du Glaizat s'en aperçut, craignit d'avoir été trop loin, se dit qu'il fallait ménager le drôle.

— Ce que vous avez à arranger, reprit-il, est assez difficile comme ça. Une mission de confiance! Heureusement vous avez les qualités nécessaires, mon cher Grimblot. Et je compte sur vous, sur votre adresse, sur votre tact. Vous n'aurez pas à faire à un ingrat d'ailleurs.

Il lui tendit la main. En même temps, sentant que la meilleure preuve d'amitié envers cet inférieur était de descendre à son niveau :

— Ah! s'écria-t-il gaiement, vous êtes à la coule, vous, à la bonne heure!

— Et vous donc! riposta hardiment Grimblot.

Pour un peu, il eût tapé sur le ventre à du Glaizat. Il se vengeait de l'insolence passée et possible par cette familiarité, et il pensait aussi que ses services valaient bien ce prix-là. Mais à coquin, coquin et demi! Un autre que du Glaizat en eût été froissé, sans doute. Lui, au contraire! C'était autant de gagné sur Grimblot, puisque le bonhomme se payait d'avance, et en nature.

Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice à Grimblot, qu'il était expéditif en besogne. Servez chaud!... Une heure après cette conversation, il se mettait à l'œuvre. C'est entre deux *raccords*, pendant que du Glaizat se livrait en scène à des *coupures* qui faisaient grincer Tombre de fureur,

que fut posée nettement à Georgette la question de commandite. Oh! avec adresse, avec tact, comme l'avait espéré du Glaizat. Georgette, attendant derrière un portant sa *réplique*, avait demandé à Grimblot :

— Eh bien! la location, ça marche?

— Admirablement, avait répondu Grimblot Ah! il ne fait pas mauvais d'avoir des actions dans la maison!

Puis, négligemment :

— Vous n'en avez pas, vous? Non? Tiens, je vous aurais crue plus ficelle que ça. A quoi vous sert-il donc, votre député? Comment! Vous ne lui en avez pas fait prendre? Ah! que vous êtes gosse, tout de même!

Un faux départ, comme s'il voulait aller de l'autre côté de la scène. Brusquement, comme si une idée lui traversait l'esprit :

— Dites donc, vous savez, il est encore temps, avant qu'elles ne montent. Il n'y en a plus, me répondrez-vous. Bah! pour vous, quand il n'y en a plus, il y en a encore. Votre député voudrait entrer dans la commandite, que du Glaizat ne pourrait pas le refuser, amené par vous. Il vous doit bien ça, que diable!... A vous la *réplique*, mon petit! vous allez manquer votre entrée.

Georgette avait compris vaguement. Elle ne s'entendait pas aux affaires. Tous ces mots dansèrent dans sa tête, pendant qu'elle pirouettait elle-même machinalement, faisant une entrée à

faux dans une scène qu'on était juste en train de couper.

— Mais non, mais non, nous chambardons ça, cria le chef d'orchestre. Oui, tout, jusqu'au finale du trois. Vous ne revenez qu'au finale, mademoiselle.

— Alors je n'ai rien à faire dans le raccord ?

— Rien du tout.

Et elle était retournée dans les coulisses, pendant que le chef d'orchestre tapait frénétiquement sur son pupitre, et que du Glaizat, sans répondre aux grognements de Tombre, répétait avec un air important :

— Voyons, voyons, messieurs, enchaînons.

— Ah! ça, fit-elle à Grimblot, en lui prenant le bras pour monter au bureau directorial, qu'est-ce que vous m'avez chanté tout à l'heure! Je n'y ai vu que du feu.

Grimblot reprit ses explications, en termes fort clairs cette fois; toujours présentant la chose, d'ailleurs, comme une excellente affaire pour Georgette et pour M. Lepottier lui-même. Et ce serait un lien de plus avec Fernand! (Il disait ainsi Fernand tout court, ce qui faisait plaisir à la danseuse.) Fernand, au reste, accepterait! Puis, sans qu'il pût s'en douter, cela lui rendrait service! Car la location avait beau bien marcher, on n'était jamais sûr de rien; il valait mieux, en cas de guigne, avoir les reins solides! Et, avec un commanditaire de plus, Fernand serait tout à

fait d'aplomb! Au reste, elle avait bien le droit, elle, de songer un peu à ses intérêts, à ceux de son mioche, n'est-ce pas? Le droit, et même le devoir! Monsieur Lepottier l'aimait sûrement, ce moutard, si gentil! Eh bien! quoi de plus naturel que de placer quelque chose pour lui! Car c'est à lui, au petit, que monsieur Lepottier, une fois commanditaire, ne manquerait pas d'offrir une part de gâteau dans les actions! Georgette lui ferait entendre ça en douceur! Et ce ne serait pas volé, dame! On apporte une affaire, une aubaine, à quelqu'un; il vous doit une petite commission, hein? Monsieur Lepottier les connaissait, lui, les affaires! Par conséquent.....!

Dans tout ce verbiage, Georgette, qui était fine, vit surtout une chose : c'est que du Glaizat n'était pas hostile à la proposition, et que sans doute, même, il n'y était pas étranger. Et ce qui la frappa en particulier, fut la simple phrase :

— Ce sera un lien de plus avec Fernand.

Mais il faudrait redevenir aimable envers M. Lepottier, si on voulait en obtenir une pareille récompense. Et il allait se montrer exigeant, le bonhomme, sans doute, d'autant qu'on n'avait plus désormais le prétexte des répétitions pour se débarrasser de lui. On devrait être aux petits soins avec son amour, le cajoler d'attentions. Quel ennui! Quel écœurement! Elle s'y résigna toutefois, prenant soudain le petit air crâne qu'elle avait eu deux mois auparavant, quand elle avait grimpé

pour la première fois l'escalier de Grimblot en disant :

— Allons-y !

Aussi, quand du Glaizat revint du *raccord*, la trouva-t-il souriante et gaie. Grimblot lui avait donné toutes ses instructions. Sa leçon était apprise, le plan combiné, du Glaizat le vit au premier coup d'œil. Elle ne put s'empêcher de lui dire, en l'embrassant d'un air mutin devant Grimblot :

— Je te ferai peut-être une belle surprise demain, mon chéri.

— Quoi donc? demanda-t-il en jouant l'étonnement.

— Oh ! ça ne serait plus une surprise, si je te le disais tout de suite.

Elle sautillait et battait des mains comme un enfant.

— Que tu es folle ! fit du Glaizat. Tu ne seras donc jamais sérieuse ?

— Si, si, tu verras. N'est-ce pas. Grimblot? Et puis non, Grimblot, chut! taisez-vous. Vous me jurez le secret, hein?

— Parole d'honneur, répondit Grimblot gravement.

— A propos, tu sais, Fernand, reprit Georgette devenue grave à son tour, et même triste, nous ne souperons pas ensemble ce soir. Georget n'est pas bien. Tu ne m'en veux pas, dis?

Elle était gênée, et avait parlé très vite pour

dissimuler son embarras. Bizarre délicatesse! Et si inutile!

— Bon, bon, interrompit du Glaizat, en roulant nonchalamment une cigarette. Est-ce que la location marche toujours, Grimblot?

— Épatant! s'écria Grimblot, qui avait constaté précisément tout à l'heure que, pour un lendemain de première, elle était maigre.

— Alors, tu es content, ma belle? fit Georgette, ravie qu'on eût détourné la conversation.

— Je te crois! répliqua du Glaizat.

Il se passait joyeusement les doigts dans la barbe. Et Georgette, le voyant enchanté, partit enchantée elle-même, sur une dernière poignée de main de Grimblot, une poignée de main presque solennelle, et qui avait l'air de dire :

— Maintenant, faites votre devoir.

Hélas! oui, son devoir. Car si elle songeait beaucoup à du Glaizat, dont elle allait s'attacher la reconnaissance, elle réfléchissait aussi un peu, et très naïvement, et très maternellement, au mignon Georget, dont l'avenir souvent lui faisait peur, brave petite maman!

— Ah! pauvre créature! pauvre créature! disait hier Yves le juste.

XIX

M. Lepottier avait été profondément déçu et mortifié, la veille, de ne pouvoir célébrer avec Georgette *l'heureuse issue de la première*, comme il disait. Il s'était fait une si jolie fête, en imagination, de ce souper et des *doux moments* qui devaient le suivre. Une fête d'amour ! Car on ne le choyait guère depuis ces maudites répétitions, enfin terminées. Une fête d'amour-propre aussi, et surtout ! Être seul en tête-à-tête avec cette femme, que toute une salle venait d'admirer ! Se carrer dans l'orgueil de la sentir uniquement à soi ! Cela vous avait des airs de conquête, comme un parfum d'enlèvement ! Et c'est avec un sourire de triomphe que M. Lepottier avait dit, pendant la journée, en termes pompeux et parlementaires:

— Je veux faire des folies pour ta validation d'étoile.

Elle savait bien alors qu'elle ne souperait pas avec lui ; car elle avait réservé cette fête à Fernand. Elle aurait pu dès cet instant inventer un

mensonge pour être libre. Mais à quoi bon se donner cette peine? N'avait-elle pas, à la dernière minute, la ressource de deux lignes griffonnées sur une carte? Cela lui épargnerait une discussion, puisque monsieur Lepottier ne venait jamais dans les coulisses. Et ainsi elle avait fait, laissant le brave homme à son espérance, qu'elle était sûre de tromper. Sans méchanceté voulue, d'ailleurs! Avec cette insouciante cruauté de la femme aimée envers celui qu'elle n'aime pas.

La blessure avait été très cuisante. M. Lepottier s'était presque senti les larmes aux yeux, en lisant dans sa baignoire le petit billet remis par une ouvreuse. Deux lignes froides dont les mots coupants démolissaient tout son beau château en Espagne! Il avait eu besoin de passer plusieurs fois sa langue sur sa lippe, pour y ramener la salive. Sa gorge s'était séchée devant l'ingratitude du post-scriptum, ajouté à la hâte, en style de télégraphe, comme une chose qu'on avait failli oublier et dont on ne se souciait guère:

— Merci pour fleurs.

Attristé en sortant du théâtre, il était arrivé chez lui irrité. Décidément elle en prenait un peu trop à son aise, mademoiselle Georgette, et se moquait de lui! Il n'en pouvait plus douter. Cette suprême avanie ravivait le souvenir de toutes celles qu'il avait subies depuis un mois. Car c'étaient bien des avanies, que ces rendez-vous manqués, que ces rebuffades, que ces *va-te-faire-lan-laire*

à propos de rien, que cette perpétuelle mauvaise humeur et ces caprices, dont on l'avait martyrisé sous prétexte de répétitions. Son amour-propre aveuglé s'était complaisamment payé de cette excuse, jusqu'à présent. Aujourd'hui, l'amour-propre avait les yeux dessillés, grâce à l'outrage sans raison plausible ; et tous les outrages précédents lui apparaissaient d'autant plus aigus qu'il avait eu la faiblesse de les pardonner. En même temps revenaient à l'esprit aigri de M. Lepottier, en pleine lumière désormais, beaucoup de menus faits qui étaient restés obscurs lorsque sa vanité dédaignait d'y faire attention. Georgette parlait souvent de du Glaizat, et ne parlait même que de lui. Cela s'expliquait, puisqu'il était son directeur. Mais, à la réflexion, il est bien certain qu'elle y mettait un enthousiasme, une tendresse, tout à fait extraordinaires. Elle ne se cachait pas, d'ailleurs, d'être au mieux avec lui. C'étaient des déjeuners, des dîners, des soupers ensemble, qu'elle avouait sans se gêner. Toujours à cause des répétitions, naturellement ! Et ces diablesses de répétitions, et la franchise même de Georgette, coupaient court aux soupçons possibles. Or, à présent les soupçons naissaient, et tous à la fois, en faisceau.

— Évidemment elle me trompe avec cet homme, s'était dit M. Lepottier en se couchant.

Un moment il avait eu l'idée d'aller s'en assurer par une visite inopinée chez Georgette. Sa

dignité l'avait retenu. Il risquait d'être ridicule.

— Mais je le suis quand même, avait-il pensé subitement. Je le suis aux yeux de cet homme. Il ne peut pas ignorer nos relations.

Puis une consolation lui était venue.

— Qui sait? Il ignore peut-être. En ce cas, elle nous tromperait tous les deux. C'est un monstre, alors ! Ah ! Madame Lepottier avait raison de redouter ces parisiennes. Oui, oui, il n'y a pas à dire, des femmes dangereuses ! Des sirènes !

Une secrète joie à cette constatation. Un petit frisson de terreur, non sans charme. Un retour d'orgueil aussi. Il n'était pas un enfant ! Il était Monsieur Lepottier, un homme d'expérience, un politicien, une des lumières et des forces de son département, décoré comme tel, et l'on ne se jouerait pas de lui, et l'on trouverait à qui parler !

Et il s'était endormi avec un sourire confiant et presque heureux, malgré tout. Des rêves avaient bercé délicieusement son amour-propre. Il y avait vu Georgette en vraie Sirène, à travers des souvenirs de mythologie classique, en Sirène avec une queue de poisson, tandis que lui-même se transformait en prudent Ulysse, sous un casque qui, ma foi, allait fort bien à son genre de beauté mûre et grave.

Par malheur, au réveil, il avait fallu en rabattre, de ces consolations, et s'avouer que le prudent Ulysse était parfaitement ridicule, non-seulement aux yeux de Georgette et de du Glaizat,

mais aux yeux de beaucoup d'autres encore, et notamment du théâtre tout entier. En dépouillant sa correspondance, M. Lepottier avait trouvé sous bande un journal auquel il n'était pourtant pas abonné, et y avait lu l'écho suivant, encadré au crayon bleu :

> La plus récemment découverte de nos petites étoiles ne fera pas mentir la réputation qu'ont les danseuses d'être aussi spirituelles que les danseurs sont bêtes. Elle disait hier, faisant allusion à sa liaison en partie double avec l'heureux mortel qu'elle aime et le moins heureux dont elle est aimée :
> — Est-ce drôle ! C'est moi qui brille ; c'est pour le jeune que le four chauffe ; et c'est le vieux qui éclaire.

Cet écho n'avait pas échappé à du Glaizat. Mais il ne se troublait pas pour si peu, lui ! Familier avec ces pointes empoisonnées, dont il se servait contre les autres, il n'en était point piqué, tant que les noms n'étaient pas imprimés tout vifs. Il savait fort bien que la portée de telles armes ne dépasse pas les bureaux de rédaction, le boulevard, et qu'il faut, quand on en est atteint, se garder surtout de crier : touche ! Il s'était contenté, en lisant la chose, de dire avec un sourire de beau joueur :

— Tiens ! ce n'est pas mal.

Après quoi il avait ajouté intérieurement :

— Ça doit être du gros Pérignat. Je te revaudrai ça, mon petit père.

Il ne l'aurait certes pas pris aussi philosophiquement, s'il avait pu croire que l'écho serait vu par M. Lepottier, et soupçonner l'effet qu'il produirait sur son futur commanditaire. Le journal était assez obscur, en effet; mais Pérignat, qui avait le venin méticuleux, avait pris soin de le faire parvenir à bonne adresse. L'écho n'était pas très compromettant non plus, en somme, puisque vingt ou trente personnes seulement pouvaient le comprendre; mais M. Lepottier était provincial et devait en être bouleversé. C'est bien sur quoi, très habilement, avait tablé Pérignat.

Bouleversé n'est pas trop dire. Le pauvre homme faillit se trouver mal, à la fois de honte, de désespoir et d'épouvante. Ainsi, c'est bien lui qu'on trompait, lui seul, et ce du Glaizat était de connivence, et Georgette s'en vantait publiquement! Car M. Lepottier ne mit pas une seconde en doute que le propos eût été tenu en réalité. Donc, tout le monde savait son ridicule. Tout le monde! Cela courait *les feuilles*! On en ferait des gorges chaudes à la Chambre! Et son probable sous-secrétariat d'État? Et madame Lepottier? Il tremblait à la pensée qu'elle allait recevoir aussi le fatal écho. En tous cas, les gazettes de son département ne manqueraient pas de le reproduire. Il avait des ennemis là-bas. Ah! c'était la ruine de son avenir politique, et de son ménage

peut-être. La belle dot de sa femme, il n'en aurait plus les revenus à partager, ni le capital à gérer. Car madame Lepottier viendrait, à Paris sûrement, et irait aux informations, découvrirait le pot-aux-roses, le petit appartement meublé pour Georgette, les quatre mille sept cent francs *engloutis* là depuis deux mois. Scène, procès, séparation, scandale! Ainsi M. Lepottier se faisait de monstrueuses chimères, tellement épouvanté, qu'il en oubliait jusqu'à son amour tourné en dérision, ne songeant plus à jouer au plus fin avec cette Sirène, n'ayant en vue maintenant qu'une seule idée : la fuir. Oh! être, comme dans son rêve, le prudent Ulysse, et sans casque cette fois. Ce souvenir lui revenait; et d'un geste machinal, affolé, il jetait le casque imaginaire pour se sauver plus vite.

— Voyons, voyons, dit-il soudain en se parlant à haute voix, ne perdons pas la tête, que diable! Du calme, monsieur Lepottier, du calme!

Cette apostrophe à sa personne, prononcée d'un ton oratoire par habitude, après avoir humecté sa lippe comme s'il pérorait en public, lui rendit en effet son sang-froid. Et c'est en phrases moins heurtées, en véritables périodes bientôt, qu'il continua à tenir conseil avec lui-même. L'homme logique, pratique, perspicace, la lumière de son département, se retrouvait. Son courage lui revint tout entier, en jetant un coup d'œil à sa boutonnière.

— Oui, je me dois à moi-même, je dois à ma situation, je dois à mes électeurs, d'éviter tout scandale. Il faut donc rompre cette liaison, indigne désormais d'un galant homme qui se respecte, et qu'on n'a pas su respecter; et il faut la rompre sans éclat. Certes il restera le tort d'avoir un instant compromis la gravité de mon mandat dans un égarement incompatible avec les hautes ambitions auxquelles je puis aspirer légitimement. Mais, est-ce à dire que mes aspirations en deviendront moins légitimes, si j'ai eu la loyauté de reconnaître ce tort passager, et l'énergie morale de le réparer quand il en était temps encore? Bien loin de là. Le vrai sage est celui qui a su résister à sa propre folie; et les plus illustres hommes d'État n'ont eu précisément toute la raison qui les distingue qu'après avoir en quelque sorte trempé cette arme au feu des passions juvéniles. Si bien qu'on peut dire, messieurs, que c'est aux faiblesses de leur cœur qu'ils doivent la force de leur esprit.

Messieurs! Il avait dit à mi-voix ce mot, en ébauchant le geste accoutumé dont il l'accompagnait à la barre, et il n'avait pu s'empêcher de sourire au ronron de sa dernière phrase, qu'il trouvait peut-être un peu embarbouillée de *que*, mais dont le trait lui semblait si brillant. Telle est la puissance du métier, qu'il ne pouvait d'ailleurs voir clair dans ses idées quand il ne se les présentait pas à lui-même sous cette forme du dis-

cours. Et puissance heureuse, certes, puisqu'au balancement rhythmé de sa pensée il endormait jusqu'à cette pensée, fût-elle pénible et cruelle pour lui !

C'est ainsi qu'après un long et circonstancié plaidoyer à son propre tribunal, il put prendre sans douleur un arrêt qui condamnait irrévocablement cet amour, où il avait cependant goûté quelques joies naguère, peut-être les seules de ce genre dans sa vie.

Il faillit toutefois avoir une rechute de désir, et en même temps d'amour-propre satisfait, quand Georgette lui sauta au cou, le soir, en lui disant :

— Je viens dîner avec toi, Paul.

Mais il se raidit dans sa résolution, et songea aux Sirènes. Il se raidit sans paraître raide néanmoins; seulement en son for intérieur; très aimable en apparence, puisqu'il avait résolu de rompre sans éclat. Et c'est d'une voix fort douce qu'il répondit :

— C'est impossible, mon enfant. Une affaire de la plus haute importance! Un voyage! Et même à propos de ce voyage, il faut que je vous dise tout de suite.....

— Comment! je t'embrasse et tu me dis vous! s'écria Georgette.

— Oui, laissez-moi vous expliquer.....

— Encore! Ah! tu sais, non; tu vas m'agacer. D'ailleurs, moi aussi j'ai quelque chose à te dire, et tout de suite aussi, et de la plus haute impor-

tance aussi. Voyons, écoute-moi. Je suis sérieuse, Paul.

Jamais elle ne lui avait paru plus jolie, plus espiègle, plus attrayante. Elle venait de l'appeler Paul deux fois en moins d'une minute.

— Allez, je vous écoute, fit-il avec un soupir, qu'il réprima aussitôt pour se figer dans un maintien grave, comme s'il donnait une audience.

Avec une mine qu'elle tâchait de rendre vraiment sérieuse, et qui la faisait paraître très experte aux questions d'argent (elle qui n'y entendait rien), elle répéta la leçon faite par Grimblot. Hélas ! même si M. Lepottier eût dû se laisser reprendre au charme qu'il voulait fuir, cette proposition en un pareil moment eût suffi à l'en défendre. Georgette y perdait jusqu'à ce désintéressement qui était une de ses grâces. Elle avait l'air cupide ; et les gentillesses mêmes dont elle enveloppait ses phrases, qu'elle prononçait un peu à contre-cœur, ces gentilleses l'enlaidissaient. Un autre que M. Lepottier (si perspicace pourtant, à l'en croire) eût compris sans peine qu'elle se forçait pour être ainsi. Lui, prévenu contre elle, la trouva simplement abominable. Enfin, elle se démasquait donc ! Elle en voulait à son argent. Et pour qui, la coquine, pour qui ? Pour du Glaizat.

D'ailleurs, la demande était grosse, et il fallait toute la naïveté de Georgette pour ne pas sentir quelle maladresse il y avait à tirer ainsi, sans pré-

paration, à boulets rouges, sur la bourse de M. Lepottier. Diable ! Une commandite ! Comme elle y allait ! Cinquante mille francs, sans doute, au bas mot ! Même amoureux fou, M. Lepottier n'eût pu se prêter à cette fantaisie, ni ne l'eût voulu. Ses ressources personnelles n'étaient pas telles que Grimblot se l'imaginait, d'après des renseignements à vue de nez. Trois ou quatre mille francs par an, tout au plus, voilà ce dont il avait la libre disposition, et encore en faisant des prodiges pour soustraire ces revenant-bon au contrôle de Mme Lepottier. Il lui avait fallu tout dernièrement inventer une perte sur des valeurs étrangères, afin de subvenir à l'installation de Georgette. Enfin, tout généreux qu'il fût, il ne poussait point jusqu'à la prodigalité. Ainsi, même en pleine lune de miel avec la danseuse, il eût renâclé devant cette proposition de commandite. On juge comment il dut l'accueillir aujourd'hui.

Au surplus, il ne donna pas toutes ces bonnes raisons, qu'il eût fait valoir naguère. Il se contenta de se les donner à lui-même, en se félicitant de la la résolution prise, qui le dispensait de discuter même une semblable question.

— Eh bien ! tu ne me réponds rien ? fit Georgette quand elle eût terminé, un peu honteuse de tout ce qu'elle avait dit, et dit en vain, elle le voyait.

— Ma chère enfant, répliqua M. Lepottier, je n'ai pu vous interrompre ; car vous ne m'avez pas laissé le loisir de placer un mot. Sans quoi, je

vous eusse épargné toute cette confidence pécuniaire, qui m'est pénible, je vous l'avouerai.

Georgette baissa la tête. Puis, songeant à du Glaizat et à Georget, elle essaya de dire gaiement :

— Mais c'est une bonne affaire que je t'apporte.

— Vous n'eussiez pas eu besoin de me la proposer, interrompit M. Lepottier, si vous m'aviez permis de vous faire d'abord la communication importante que j'avais à vous soumettre.

Ce langage solennel n'était pas sans imposer à Georgette. D'autant qu'elle ne pouvait concevoir où il allait en venir. Elle tenta encore, cependant, un dernier effort pour sourire.

— Est-ce que tu es nommé ministre ? s'écria-t-elle.

— Non, reprit-il, profitant du biais qui s'offrait à lui pour porter le coup décisif. Non, je ne suis pas nommé ministre. Mais il faut que nous fassions comme si je l'étais, ma pauvre enfant. Comprenez-vous ?

— Vous me quittez ?

— Hélas ! les nécessités de mon mandat... ! De graves intérêts politiques... !

Mais il ne continua pas. Un réel désespoir avait soudain assombri la mobile figure de la danseuse. Deux larmes lui perlaient aux cils. Le temps d'un éclair, M. Lepottier eut la faiblesse de croire qu'il était aimé pour lui-même. Il en fut tout attendri. Il se ressaisit aussitôt.

— Ce qu'elle pleure, pensa-t-il, c'est sa position.

Non, monsieur Lepottier. C'était surtout de ne pouvoir faire ce qu'elle avait promis à Grimblot, presque à du Glaizat. Et ce qu'elle pleurait encore, c'était le pain de son enfant. Elle allait en être réduite, demain, à ses appointements de danseuse, et elle avait deux mille francs de billets souscrits à la couturière.

Malgré tout, au reste, M. Lepottier fut correct. Il avait résolu cela aussi, dans son monologue de tantôt. Il ouvrit son secrétaire, y prit un petit portefeuille qu'il avait préparé à cette intention. Il y avait mis treize cents francs, ce qui, joint aux quatre mille sept cents qu'il avait dépensés depuis deux mois, faisait un compte rond. Le terme courant de Georgette était payé. Il se conduisait donc proprement. Il eut même la délicatesse de dire à la jeune femme, en lui présentant le portefeuille :

— Je vous prie d'accepter ceci pour acheter un souvenir à mon petit ami Georget.

Elle le prit, touchée de la façon d'offrir plus que du cadeau lui-même. Elle avait le cœur serré, des sanglots à la gorge.

— Mais enfin, dit-elle après un assez long silence, pourquoi? Pourquoi comme ça, tout d'un coup, sans prévenir?

Elle ajouta, très naïvement :

— Vous êtes pourtant un brave homme!

Cette naïveté, qu'il jugeait feinte, le blessa d'ailleurs par son inconsciente ironie. Puis ces

sanglots, cet attendrissement, cet étonnement, c'était trop de comédie à la fin! Il ne réprima pas un haut-le-corps indigné, et tendit soudain le journal à Georgette, en lui désignant l'écho encadré au crayon bleu.

— Oh! ce n'est pas vrai, s'écria-t-elle. Je n'ai jamais dit ça.

— Je vous en prie, riposta M. Lepottier, pas de scène, pas de mensonge. Conduisons-nous tous deux galamment, ainsi qu'il sied à nos dignités respectives.

Et, tout à fait grandi par le ton même qu'il prenait, avec un geste de justicier qui n'admet pas de réplique, il ajouta d'une voix mesurée, en distillant tous ses mots, en les ponctuant de rapides coups de langue sur sa lèvre un peu tremblante :

— Je sais que monsieur du Glaizat est votre amant. Je le sais.

Pour toute réponse, Georgette rejeta le portefeuille sur la table. Et M. Lepottier n'était pas encore revenu de sa surprise, devant cet accès de fierté absolument inattendu, que la jeune femme était sortie.

Elle courut d'une traite au théâtre, pour annoncer la triste aventure à Grimblot, et la lui raconta tout en pleurant. Grimblot ne trouva qu'une chose à lui dire :

— Vous avez eu tort de rendre le portefeuille.

Elle rentra chez elle écœurée, et y trouva le

portefeuille, que M. Lepottier y avait envoyé aussitôt.

— Oui, c'est un brave homme tout de même, fit-elle en embrassant son gamin.

Pendant ce temps, du Glaizat apprenait par Grimblot toute l'histoire, et s'emportait contre elle, contre M. Lepottier, contre Pérignat:

— Quelle dinde! s'écriait-il. N'avoir pas su retourner ce bonhomme-là comme un gant! Et ce Pérignat, en voilà un qui ne l'emportera pas en paradis, par exemple! Mais faut-il qu'il soit assez de sa province, ce député, pour qu'un écho, un petit écho de rien du tout...! Un joli muffle, d'ailleurs, ce monsieur qui lâche comme ça une femme, en lui offrant un portefeuille avec des façons grossières, exprès pour qu'elle le rende! Il n'y avait peut-être rien dedans, seulement. Cristi, tout de même, que le monde est canaille!

XX

Voilà l'marchand d'chansons qui pa-a-a-a-asse,
Voilà l'marchand d'chanson-on-ons !
Des bell's chansons pour ceux qui les ai-aiment,
Des bell's chansons pour ceux qui les chanteront!
Voilà l'marchand d'chansons qui pa-a-a-a-asse,
Voilà l'marchand d'chanson-on-ons!

Yves était en train, une après-midi, de tirer sur sa presse ce premier couplet d'une composition nouvelle, qui devait servir de préface au futur recueil de ses mélodies populaires. Tout en s'appliquant à ce travail manuel, il chantait le couplet, de sa voix fêlée, à tue-tête, interminablement, le reprenant dès qu'il l'avait achevé. On eût dit qu'il était lui-même ce marchand ambulant, et qu'il ameutait la pratique dans un carrefour de village, le crincrin au menton, et à l'épaule le baluchon d'imprimés. Aussi, tout occupé à sa besogne, et tout assourdi de son vacarme, n'entendit-il ni le coup menu frappé d'abord discrètement à sa porte, ni les trois ou

quatre coups plus forts qui s'y succédèrent ensuite en manière de roulement. Il ne se retourna qu'au claquoir de la porte, refermée par le visiteur qui avait fini par entrer sans qu'on le lui eût dit. Il se tut d'ailleurs aussitôt, en se retournant; mais surtout de stupéfaction.

Il y avait bien de quoi! Ce visiteur n'était autre que son voisin, l'employé de la mairie de Levallois, M. Pigeollet, l'être du monde qu'il pouvait le moins s'attendre à voir. Au surplus, il ne l'avait jamais tant vu; et, depuis deux ans qu'ils habitaient cependant sur le même palier, il le contemplait aussi pleinement pour la première fois. A peine, en effet, se rencontraient-ils par ci par là, dans l'escalier, dans le corridor, dans la rue, à la dérobée, juste assez pour échanger un mutuel salut; sans trop se regarder, d'ailleurs, étant timides tous les deux. Encore ces rencontres n'arrivaient-elles que par grand hasard, lorsqu'une circonstance tout à fait anormale avait dérangé pour l'un ou pour l'autre les heures réglées de leurs allées et venues, lesquelles, en temps ordinaire, ne concordaient point. Au moment où M. Pigeollet sortait, le matin, pour ne rentrer que le soir, Yves dormait encore; et, quand Yves rentrait à son tour, M. Pigeollet dormait déjà. Les dimanches, seuls jours où l'employé avait congé et restait un peu dans sa chambre, étaient précisément ceux où l'organiste avait tellement à faire qu'il ne déjeunait pas chez lui.

L'honnête Pigeollet, au demeurant, n'était pas moins silencieux qu'invisible. Il fallait le sommeil léger d'une malade comme Mme Loupiat, pour être incommodé du seul bruit qu'il se permît dans la maison, quand il frottait ses carreaux le matin, d'une brosse si furtive cependant. A part cela, aucune manifestation de sa présence. Sans les rencontres dans l'escalier, Yves eût pu se croire seul sur son étage. Et voici qu'aujourd'hui ce voisin, qui vivait comme une ombre, était là, devant lui, en chair et en os! Et il parlait!

— Mon Dieu! excusez-moi, mon cher voisin, disait-il. Je vous dérange, sans doute. Et vous êtes étonné, je le vois. Oui, je devrais être à mon bureau. Nous ne sommes pas dimanche, en effet. Je vais vous expliquer. C'est que j'ai *campos* à cause de la mort de mon oncle. Je viens de l'enterrer, mon pauvre oncle.

L'épithète et le geste, qui voulaient être tristes, juraient avec le sourire des yeux et même des lèvres, qui étaient aimables.

— Prenez donc la peine de vous asseoir, fit Yves de plus en plus interloqué par cette confidence qui l'intéressait si peu.

Pour se donner une contenance, toutefois, il crut devoir ajouter :

— Ainsi, votre pauvre oncle...

— Pauvre! interrompit M. Pigeollet, le sourire élargi. Pauvre! ce n'est qu'une façon de parler.

Il était plutôt à son aise. Il me laisse trente-deux mille francs, monsieur. J'étais son unique héritier. Mais, pardon! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, pour le moment du moins. C'est de cela, tout de même. Mais pas encore. Il faut que je vous fasse part des intentions que..., pour lesquelles..., enfin du service que je viens vous demander. C'est que, vous concevez, je n'ai plus de famille du tout, maintenant; et alors je ne sais trop comment...

— Ah! ça, pensa Yves, est-ce que la mort de son oncle, ou l'héritage, l'aurait rendu fou?

— Je ne me fais probablement pas bien comprendre, reprit M. Pigeollet.

— Mon Dieu! pas trop, je l'avoue, quoique néanmoins..., répondit le musicien avec une extrême politesse, et craignant de l'irriter.

— C'est que j'ai tant de choses à vous dire, monsieur! Je suis embarrassé pour commencer. Puis, je suis un peu timide, vous vous en apercevez peut-être. Et ma démarche, enfin, vous paraîtra si étrange!

— Je vous en prie, monsieur, remettez-vous, fit le musicien absolument abasourdi, et en même temps plein de pitié pour ce timide, lui qui l'était tellement. Prenez toutes vos aises. Commencez par ce qui vous semblera le moins gênant à dire.

— Vous êtes bien bon, monsieur, répliqua l'employé. Je profiterai donc de la permission.

Ne m'en veuillez pas si je suis un peu décousu. Voici ! Au jour de l'an prochain, je passe premier commis, et dans une mairie plus importante. On me devait bien cet avancement, d'ailleurs. Tel que vous me voyez, j'ai déjà vingt-et-un ans de service. On ne le dirait pas, n'est-ce pas? Quel âge me donnez-vous?

Il était diablement décousu, en effet ! Où voulait-il en venir? Enfin, faisant contre fortune bon cœur, Yves résolut de patienter. Il n'était pas assez hardi lui-même pour couper court à tout ce verbiage par quelques questions nettes et catégoriques. Il se résigna donc à suivre les méandres embrouillés de cette conversation saugrenue, ennuyé cependant, au fond, de perdre son temps. Peut-être cette mauvaise humeur intime perça-t-elle un brin dans sa réponse.

— Quel âge? Dame ! Dans les quarante-cinq ans.

— Oh ! non, monsieur. Trente-sept. Je parais un peu plus, c'est vrai. A cause de ça.

Il montrait son front, fort dénudé, malgré l'habile ramenage qui essayait d'y voiler un golfe en demi-lune.

— Et vous, monsieur, reprit-il, quel âge avez-vous?

— Bientôt quarante, répondit Yves, qui comprenait de moins en moins.

— Vous n'en avez pas l'air.

— Trop aimable !

— Non, non, je dis ce que je pense ; vous n'en avez pas l'air. C'est sans doute d'être artiste, qui vous conserve ainsi. Ah ! moi aussi, monsieur, j'ai failli être artiste. Je me destinais à l'architecture. Qui sait ? Je serais peut-être plus jeune, si j'avais été architecte.

Sur cette réflexion qui avait égayé Yves, M. Pigeollet devint mélancolique et méditatif.

— Mais il n'y a pas de quoi rire dans tout cela, pourtant, pensa le musicien. Voilà un bavard et un niais qui va me tenir là jusqu'à ce soir. Et pourquoi ? pourquoi ?

Cette perspective menaçante lui donna le courage d'insinuer qu'on oubliait l'objet de la visite, et que dans une demi-heure, au reste, une course indispensable...

— Mille, mille pardons, monsieur, reprit l'employé. J'arrive au fait. Je vous disais donc que j'allais être nommé premier commis. Aux Batignolles, probablement. J'aurai alors, avec les gratifications, bien entendu, deux cent vingt francs par mois, et même deux cent quarante ou cinquante, pour peu que j'obtienne des travaux supplémentaires. Et j'en obtiendrai. Car je suis un piocheur, je ne crains pas de l'avancer. Au surplus, mes notes en font foi. Je ne m'écarte pas du sujet. J'y reviens. Mettons deux cent cinquante. Vous n'avez pas perdu de vue les trente-deux mille francs de mon pauvre oncle. En bons placements, monsieur. Rien que des obligations de

chemin de fer et de la rente sur l'État. En somme, tout cela constitue une aisance modeste, mais appréciable. Sans parler de la retraite, au bout. Appréciable, donc! C'est tout ce que je voulais dire.

— Enchanté, monsieur! Mes félicitations! s'écria Yves, convaincu que c'était fini, et ayant parfaitement pris son parti de ne point avoir le mot de cette stupide énigme.

— C'est tout ce que je voulais dire là-dessus, reprit M. Pigeollet. Histoire d'établir ma situation clairement. Quant à mon honorabilité, mes vingt-et-un ans de service administratif en répondent. Il ne me reste plus à aborder avec vous que le point le plus délicat. Mais votre obligeant accueil m'encourage. J'irai donc tout droit au but. Je me sens moins timide à présent.

C'est, en effet, d'un air presque fier, en se levant, qu'il continua :

— Monsieur, je n'ai pas de vices. J'aime seulement une nourriture saine et un tantinet recherchée. Ce faible, d'ailleurs, n'a pas été très gâté chez moi. Les restaurants sont mauvais au jour d'aujourd'hui. J'ai connu le temps où, à Levallois-Perret, pour trente sous on déjeunait admirablement. Tout cela est bien changé, monsieur, hélas! Et je le regrette. Car, c'est vrai, j'ai ce faible d'aimer à manger convenablement. Vous voyez, je ne me fais pas meilleur que je ne suis. Mais à part ce détail, je n'ai pas de vices. Je ne fume

même pas. Je ne veux pas dire que de fumer, après tout... Je sais que vous fumez, vous, monsieur, et l'on peut être un parfait honnête homme en fumant. Je ne me permettrais pas de qualifier de vice... Mais enfin, vice ou non, je ne fume pas.

— Nous voilà encore à la débandade ! pensa Yves, et il regarda désespérément son coucou, pour montrer que le temps passait.

— Oui, oui, je vois l'heure, fit avec effroi M. Pigeollet. J'abrège donc. Un mot encore, seulement. J'arrive à la chose difficile. C'est pourquoi je m'attarde en route. Je m'attarde, je le sens. C'est plus fort que moi. Je n'ose pas attaquer de front, vous demander ce grand, cet important service, pour lequel cependant je suis venu. Oh ! croyez bien, monsieur, qu'il m'a fallu une hardiesse singulière pour avoir cette idée, pour la mettre à exécution, pour entrer ainsi chez vous comme un intrus. C'est la mort de mon oncle qui m'a donné cette audace. Oui, monsieur, les trente deux mille francs. Obligations et rentes sur l'État. Avec ça, me suis-je dit, on n'est pas un va-nu-pieds. On n'a pas l'air d'un freluquet, n'est-ce pas ? On est sérieux. Et alors, en revenant de l'enterrement, j'ai pris mon courage à deux mains. C'était d'ailleurs son plus cher désir, à mon pauvre oncle ! Il a dû mourir en se répétant : Pigeollet finira-t-il par se décider ? Eh bien ! monsieur, quand ça ne serait que pour lui faire plaisir, à mon pauvre oncle, je me suis décidé.

— Mais à quoi ? s'écria Yves, impatienté à la fin.

— Comment ! monsieur, balbutia l'employé, je ne vous l'ai pas laissé entendre ! Vous ne devinez pas ? Moi qui n'ai plus de parents, personne à qui confier les premières démarches, j'ai songé que vous seriez assez bienveillant, vous qui êtes de leurs amis, pour remplacer en quelque sorte mon pauvre oncle...

Yves se prit les cheveux à pleins poings, et se secoua la tête en se demandant s'il ne devenait pas fou lui-même, idiot, imbécile. Lui, si doux, il avait envie de sauter à la gorge de M. Pigeollet pour en arracher une phrase qui eût un sens.

— Oui, continuait l'autre, poser des jalons ! En tous cas, sonder adroitement le terrain, voir si je ne déplais pas trop ! Et alors, me présenter chez eux.

Enfin, à défaut de paroles nettes, il fit un geste significatif. Du doigt il montra le plancher, à plusieurs reprises, frénétiquement, le plancher sous lequel on entendait tinter l'épinette des Loupiat.

— Vous voulez épouser mademoiselle Madeline ! s'écria Yves brusquement, en levant les bras au ciel.

M. Pigeollet n'eut pas la force d'articuler un oui, et se contenta de plonger son menton dans son faux-col.

— Et vous avez compté sur moi pour la deman-

der... en mariage... à votre intention ? continua Yves, dont l'exaspération montait à mesure qu'il scandait cette phrase.

Car il était exaspéré, cela ne faisait point doute pour M. Pigeollet. On le voyait de reste à ses regards étincelants, à son cou gonflé, à ses mains tremblantes. Et toute sa colère éclata dans cette violente apostrophe qu'il vint jeter à la barbe même de M. Pigeollet, cette barbe en maigres favoris, qui se hérissaient d'épouvante :

— Ah ! ça, monsieur, vous êtes fou !

Par un puissant effort de volonté, le timide M. Pigeollet se ressaisit. Il songea à toute l'énergie qu'il avait déployée jusque là, à son pauvre oncle, à la résolution si héroïquement prise au sortir du cimetière; et il osa répondre, quoique en balbutiant :

— Mais je suis un parfait honnête homme, monsieur. Trente-sept ans ! Trente-deux mille francs ! Je croyais... Et comme nous sommes voisins..., comme vous lui donnez des leçons de chant... J'avais espéré... Excusez-moi !

Yves s'était calmé, honteux de son emportement, se demandant en lui-même, avec reproches et avec angoisses, pourquoi il s'était emporté. Il semblait atterré maintenant. M. Pigeollet en profita pour ajouter :

— Oui, excusez-moi. Je ne savais pas... J'aurais dû me douter cependant... Mais je ne savais pas...

— Vous ne saviez pas, quoi? interrompit Yves,

se fâchant de nouveau, et en même temps contre lui-même, car il se sentait les joues et le front tout rouges.

M. Pigeollet fut repris de peur, et recula vivement vers la porte. Rassuré pour sa fuite possible, dès qu'il eut le bouton de cuivre sous les doigts, il répéta :

— Je ne savais pas que vous-même...

— Que moi-même... ? interrogea Yves, à voix basse, en le suivant pas à pas, et de tout rouge devenu subitement tout pâle.

M. Pigeollet ouvrit la porte, et une fois sur le carré, la main à la rampe, le pied en l'air vers l'escalier, il eut enfin la bravoure de lâcher le mot qui lui brûlait les lèvres depuis un moment.

— Je ne savais pas, dit-il, que vous-même vouliez l'épouser.

Et il se précipita quatre à quatre vers la rue, dégringolant les marches comme s'il s'attendait à recevoir des projectiles dans le dos.

Yves était resté bouche béante, les bras pendants.

— Bien sûr il est fou, se dit-il après un long silence. En voilà une idée ! Moi, je veux épouser Madeline ! Moi ! Moi ! Est-il bête, cet animal-là !

Il referma sa porte, et revint à la presse pour continuer sa besogne. Mais il n'avait plus le cœur à rien. Il ne pensait même pas à ce qu'il faisait. Il serrait machinalement la vis et la desserrait, sans changer seulement la feuille en train, qu'il

réimprima plusieurs fois, et qu'il eût réimprimée ainsi jusqu'au soir.

— Mais c'est moi qui perds la tête, s'écria-t-il tout à coup en s'apercevant de sa distraction. Ah! le diable soit de cet imbécile, qui m'a dit ça!

Et il se mit à réfléchir. Eh bien! quoi! Les apparences lui donnaient raison, à cet imbécile. Comment Yves avait-il accueilli ses confidences? Comme un rival, parbleu! C'était clair. En se fâchant. Pourquoi se fâcher? Mais Madeline, cette âme si précieuse, si délicate, cette intelligence d'élite, cette artiste en un mot, était-elle faite vraiment pour devenir la femme d'un Pigeollet? Voilà ce qui avait irrité Yves. Oui, cela, et rien de plus. C'est comme artiste qu'il s'était révolté. Bon! Alors, il fallait expliquer cette distinction-là, et ne pas s'emporter ainsi, sans donner de motifs. Le Pigeollet avait dû s'y tromper, et prendre cette colère pour un signe de passion. N'en était-ce pas un, en réalité? A descendre au fond de soi, n'y avait-il pas eu un mouvement de jalousie dans cette indignation prétendue artistique? Est-ce qu'il aimait Madeline autrement que comme une sœur spirituelle, une Muse? Est-ce qu'il avait pour elle un sentiment humain, charnel, égoïste, et non cette belle et idéale adoration dont il avait parlé à Tombre si éloquemment?

A la constatation de cet amour ordinaire Yves ne pouvait se résoudre. Il le considérait de sa part comme une faiblesse, presque une lâcheté et une

infamie. Quoi! il aurait donc abusé de sa situation de professeur, de maître, c'est-à-dire d'un sacerdoce, pour choyer honteusement une passion vulgaire! Il aurait fait de l'Art divin une façon d'entremetteur! Non, non, non, cela n'était pas possible, cela n'était pas vrai.

— Je ne l'aime pas ainsi, s'écria-t-il tout haut pour se bien affirmer la chose, comme on chante dans les ténèbres pour se donner du courage.

Et c'est dans des ténèbres morales, en effet, qu'il cherchait sa route. Car cet amour, qu'il condamnait au nom de subtiles et raffinées délicatesses, il le sentait malgré tout se défendre en lui-même et lui murmurer tout bas :

— Je veux vivre.

— Mais tu n'en as pas le droit, répondait Yves. Même si je consentais à ravaler jusqu'à toi mon amour idéal, tu serais encore impossible. J'ai dix-sept ans de plus que Madeline. Je ne suis pas beau. Je suis un pauvre diable, gagnant à peine sa pauvre vie. J'ai pour dot la misère. Madeline voulût-elle de moi, que ce serait un crime, à moi, d'accepter. D'ailleurs, c'est là une hypothèse ridicule. Sans doute Madeline me témoigne de l'affection, une affection attendrie, certes. Mais c'est tout naturel. Je suis son initiateur. Je lui ai ouvert le pays féerique, les enchantements du Beau. Mon esprit est cher à son esprit. Et n'est-ce donc pas une joie suffisante? Que me faut-il de plus?

Et s'exaltant à cette idée, comme l'autre nuit

quand il parlait à Tombre, il se délectait dans ce bonheur permis, immense d'ailleurs. Il reprenait dans cet air pur des forces contre l'obscur ennemi qui tâchait de le faire redescendre à terre. Oui, ennemi ! C'est ainsi qu'il qualifiait le désir, pourtant bien chaste aussi dans son cœur, d'une joie plus humaine et d'une union moins éthérée. Pauvre désir qui s'obstinait quand même à réclamer, et qu'il crut étouffer décidément sous cette conclusion, prononcée à haute voix encore, et d'un ton, ma foi ! triomphant :

— Non, je ne l'aime pas, je ne peux pas l'aimer, nous ne devons pas nous aimer comme des bourgeois.

Comme des bourgeois ! Ce mot le ramena violemment aux confidences de M. Pigeollet, et un flot de réflexions l'assaillirent ; de réflexions bourgeoises, qu'il essaya vainement de chasser. Cette *position*, ces appointements fixes, cette retraite assurée, ces trente-deux mille francs en obligations et en rentes sur l'État, rien de plus bourgeois sans doute. Mais la vie est faite de ce terre-à-terre, avec lequel les plus fiers doivent compter. Lui-même, n'était-il pas organiste, accompagnateur de café-concert, correcteur d'épreuves ? C'était bourgeois aussi, ces métiers. Et Madeline aussi avait à vivre, bourgeoisement parlant, toute Muse qu'elle fût. Le grand-père mort, ou seulement malade, que deviendrait-elle ? Madeline tout court mourrait de faim. Non pas Mme Pigeollet.

Après tout, il fallait être équitable (la Justice, la sainte Justice, ô Yves le Juste !). Ce Pigeollet, en réalité, était ce qu'on appelle un bon parti, et en même temps un futur très présentable. Pas beau non plus, à coup sûr ! Pas beaucoup plus beau que le musicien. Pas laid ni répugnant, toutefois. Un monsieur comme tant d'autres ! Peut-être même, en y mettant un peu d'indulgence, pouvait-on le trouver mieux que d'autres. Ses petits favoris corrects et son commencement de calvitie n'étaient pas sans une certaine distinction. D'ailleurs, un parfait honnête homme, comme il disait. Avec cela un être doux, qui ne ferait sûrement le malheur de personne. Était-il aussi insignifiant d'esprit qu'il en avait l'air ? La timidité vous rend si niais ! Enfin, il n'avait que trente-sept ans. Trois ans de plus ou de moins, c'est quelque chose. Pourquoi donc Yves n'avait-il pas pesé tout cela de prime d'abord ? Pourquoi s'était-il écrié :

— Ah ! ça, vous êtes fou !

Mais non, il n'était pas fou, cet homme. Très raisonnable, au contraire. Et tel serait évidemment l'avis de Monsieur Loupiat, sans doute aussi de la mère. Qui sait ? Peut-être celui de Madeline elle-même. Car, en dehors de ses aptitudes artistiques, Madeline était une bonne petite ménagère encore, et une fille excellente surtout. Ce mariage, qu'elle verrait personnellement sans enthousiasme (oh ! de cela Yves était sûr), ne s'y résignerait-

elle pas par affection pour les siens, pour offrir un abri définitif à la maladie de sa maman, à la vieillesse de son grand-père ? A combien de viles besognes Yves ne s'était-il pas astreint, souvent, afin de subvenir aux besoins de ses deux mères ! Madeline n'était-elle pas de ces âmes hautes à qui le sacrifice est doux ?

— Ah ! misérable, se dit-il soudain, de quel droit t'opposes-tu donc, toi, à ce sacrifice pour lequel elle est prête ? De quel droit, pouvant lui en fournir l'occasion, la lui refuses-tu ? De quel droit juges-tu si elle peut ou non épouser cet homme ? Et si elle l'épouse et si tu en souffres, qu'importe ? Et pourquoi en souffrirais-tu, puisque tu ne l'aimes pas ?

Mais la souffrance était plus forte que cette vaine dialectique. A l'idée qu'en effet Madeline pourrait épouser cet homme, Yves sentait comme un grand trou se creuser soudain dans son âme. Les mots avaient beau dire : cette douleur était un fait.

— Quoi ! c'est donc vrai, que je l'aime ? Non pas comme un artiste, non pas seulement dans le monde idéal ; mais comme n'importe qui, vulgairement, égoïstement comme monsieur Pigeollet, comme un bourgeois !... Hélas ! comme un homme !

Yves fut bien forcé d'en convenir. Il pleura, longtemps, sans pouvoir fixer sa pensée sur autre chose que ceci, qu'il répétait, tantôt avec amer-

tume, tantôt avec une secrète douceur dont il avait honte :

— Je l'aime ! c'est vrai, je l'aime.

Dans les ténèbres où il s'égarait, ce fut le premier point enfin lumineux. Mais, comme si les larmes lui eussent éclairci la vue, d'autres clartés bientôt surgirent. Le problème se posait en des termes nouveaux, très nets, ceux-ci, trop nets, d'une netteté cruelle.

— Tu l'aimes ! Et puis après ? Cet homme aussi, il l'aime. A sa façon, d'accord ; mais il l'aime. Moins que toi ! Qu'en sais-tu ? D'ailleurs la question n'est pas là. C'est d'elle, d'elle seule qu'il faut t'occuper. Et alors ? Alors, mets-toi donc franchement en balance avec Pigeollet. Qui l'emporte, de vous deux ? Est-ce toi ? Non, ton âge, ta vie aléatoire, ta misère surtout, tes lendemains hasardeux, tu as établi tout cela tout à l'heure. Reviens-y ! Vois Madeline et les siens malheureux avec toi, heureux avec lui, etc... etc... Puisque bourgeois il y a, au moins sois un bourgeois qui ne triche pas au jeu, qui n'use point de faux poids. Tu aimes en homme ! Au moins, que ce soit en honnête homme. Ton devoir est de te sacrifier, toi aussi. Et tu hésites, tu discutes ! Et tu t'appelles Yves le Juste !

Sept heures et demie sonnèrent au coucou. Yves avait passé l'après-midi tout entière à cette longue bataille contre lui-même. Seul, hélas ! seul. Si encore Tombre avait été là ! Mais depuis

la première, Tombre, pour ne plus être trop à charge à son ami, mangeait dehors. Yves ne le verrait qu'au moment du coucher. Ah! un conseil, une parole, quelque chose à quoi se soutenir! Lâche, as-tu donc besoin d'autre chose que de la Justice, pour te décider?

— Tu es un ange, toi, lui avait dit Tombre, pendant cette fameuse nuit, où Yves en effet, s'était de bonne foi senti des ailes.

Non, ce n'était pas vrai. Non certes, pas un ange! A peine un homme! Rien qu'un faible enfant.

C'était l'heure du café-concert. Il fallait courir là-bas, dans ce milieu de bêtise et de vulgarité, et s'asseoir au piano, et tapoter des accompagnements aux chansons stupides qu'on y beuglait, et suivre attentivement ces choses pour donner le ton aux chanteurs, et bisser celles que le public aimait à reprendre en chœur, et les bisser avec entrain. Yves y alla, et fit sa besogne quotidienne, la tête dolente, les mains machinales, et presque heureux néanmoins de cette infâme distraction qui le forçait à ne plus penser. Et ce fut rapide, rapide! Il lui sembla, en finissant, que la soirée n'avait pas duré un quart d'heure. Il s'attarda, avant de sortir, à manger une choucroute, sous prétexte qu'il n'avait pas dîné. Mais, bien qu'il eût en effet l'estomac vide, il ne put rien avaler. Encore une cigarette! On fermait! Il fallait rentrer chez lui. Rentrer, c'est-à-dire reprendre la discussion

contre sa lâcheté ! Car il se sentait devenir lâche, de plus en plus.

Il fit à pas lents, très lents, ce chemin qui d'ordinaire était si court à ses longues enjambées. Il monta son escalier lourdement. Il avait l'impression de gravir un calvaire. Pourquoi ? Puisque, en fin de compte, il venait de se décider à être lâche. Oui, il avait résolu cela, en passant devant la petite lumière filtrant au volet du rez-de-chaussée. Ma foi ! en somme, chacun pour soi ! Si Monsieur Pigeollet voulait se présenter chez les Loupiat, il n'avait qu'à se présenter en personne. Après tout, Yves avait bien le droit de rester neutre ! C'était trop exiger aussi, de vouloir que lui-même... ! Sans compter que ce serait ridicule.

— Est-on jamais ridicule en faisant son devoir ? murmurait la conscience.

— Je fais mon devoir passivement, ergotait Yves. Je ne me mêle de rien. Je ne m'oppose à rien.

— Hypocrite ! Tu sais bien que le pauvre homme est trop timide pour agir. En ne te mêlant de rien, tu t'opposes à tout.

— Tant pis ! je m'en lave les mains.

— Comme Pilate.

Yves était sur son carré.

— Au moins, lui dit sa conscience, avertis-le que tu ne t'opposes à rien. Sois ennemi, si tu veux, mais loyal.

— Demain il sera temps.

— Demain, tu seras plus lâche qu'aujourd'hui.

Elle était tenace et impérieuse, cette damnée conscience. Yves lui avait si longtemps et si étroitement obéi!

— Soit! fit-il tout haut. Je ne suis pas un coquin, en effet.

Et il frappa à la porte de M. Pigeollet.

— Qui est là? demanda une voix tremblante.

— Moi, Yves, votre voisin. J'ai quelque chose à vous dire.

— Dites-le à travers la serrure, reprit M. Pigeollet d'une voix plus tremblante encore.

Yves l'entendit, qui soufflait bruyamment et claquait des dents derrière la porte.

— Il a peur que je l'assassine, pensa-t-il. Pauvre diable!

Puis, se penchant vers le trou de la serrure, il dit brusquement :

— Je la ferai, votre commission.

Et il se sauva chez lui, comme on se dérobe après avoir jeté une aumône.

XXI

— Qu'est-ce que tu as donc? lui dit Tombre, en arrivant un quart d'heure plus tard. Tu as l'air tout guilleret ce soir.

Et en effet Yves éprouvait cette bonne humeur alerte que donne la conscience du devoir accompli, ou tout au moins résolu. En même temps, il était heureux, malgré tout, d'avoir enfin constaté qu'il aimait. Car cet amour ne lui semblait plus une infamie, maintenant. Non, puisque son sacrifice l'épurait! Il n'en parlerait pas à Madeline, bien sûr. Il n'avait aucune espérance. Il se plaisait même à n'en pas concevoir. Cela lui permettait de goûter pleinement, en toute sécurité, la douceur d'un sentiment auquel il pouvait s'abandonner sans reproches. Et ainsi tout son être était en allégresse.

— Oui, qu'est-ce que tu as? répétait Tombre. Quelque œuvre nouvelle, sans doute!

— Précisément.

— Et bonne?

— Excellente.

— Fais voir.

— Oh! pas encore faite, mon vieux. Décidée seulement. Mais c'est comme si elle était faite, répondit Yves en se frottant les mains.

— Et peut-on savoir?

— Non, grand curieux. Quand ça sera fini.

Yves s'amusait de ce quiproquo, et ne voulait pas raconter cette *bonne œuvre*, que Tombre prenait pour une chanson nouvelle. Il ne le voulait pas, un peu par pudeur, n'étant pas de ceux qui font parade de vertu; beaucoup par une sorte de fausse honte. Cet amour, qu'il s'était avoué à lui-même, il lui en eût coûté de l'avouer aussitôt à un autre. Et à quel autre? A celui qu'il avait tant morigéné naguère sur cette faiblesse toute humaine. Tombre ne se moquerait-il pas de lui, à présent? Yves ne lui confia donc rien. Sinon sa joie, toutefois, qui débordait.

— Mâtin! que j'ai faim! disait-il. Ça creuse, de bien faire.

Et c'est, en effet, d'un appétit inaccoutumé qu'il soupa. Trois tartines de beurre! Trois lampées de croquomolle! Tombre s'égayait à le voir.

— Je parie que c'est une idée de chanson à manger, ton idée. Non? De chanson à boire, alors? Non plus? Quoi donc, enfin?

— Mais puisque je ne veux pas te le dire, répondait Yves, la bouche pleine. Inutile d'insister, va! Tu sais, je suis têtu.

— Je m'en fiche, après tout, de ton secret.

Et Yves de rire ; Tombre aussi, rien qu'à voir rire son ami. Lui-même, au reste n'était pas de mauvaise humeur non plus, ce soir. Depuis plusieurs jours, même. Moins cachottier, il expliqua pourquoi, d'autant que le musicien l'y sollicitait, flairant des confidences amoureuses auxquelles son cœur aujourd'hui ne demandait qu'à s'ouvrir.

— Eh bien ! s'écria Tombre. Ça ne va plus que d'une jambe, là-bas, leur toquade.

— Allons donc ! Ah ! qu'elle veine !

— Oui, le torchon brûle, et ferme.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais pas. Tout ce que je peux te dire, c'est que voilà quatre soirs de suite que je reconduis Georgette chez elle. Oh ! en tout bien tout honneur, s'entend ! Jusqu'à sa porte. En ami. Mais enfin je la ramène. C'est quelque chose.

— Une brouille entre eux, peut-être ?

— Mieux que ça, mon cher. Une brouille, ça se raccommode. Non ! Un refroidissement complet. Toujours aimable avec elle, en apparence, le du Glaizat ! Mais les petits soupers, les petits a-parte dans le bureau, les serrements de mains et les bécots dans les couloirs, tout ça, pft !... Il n'en veut plus, quoi !

— Et elle ?

— Ah ! dame ! Elle, je crois qu'elle en tient toujours. J'en suis même sûr. Elle ne me parle que de ça.

— Et ça ne t'ennuie pas?

— Ça m'agace, mais ça me fait plaisir en même temps. Ah! le cœur est une si drôle de chose! Oui, je suis son confident. Elle gémit dans mon gilet. Je la console. C'est toujours ça. Je lui laisse même croire, des fois, que tout finira par s'arranger. Elle me sourit alors, et je prends ces sourires-là pour argent comptant. Tu me trouves stupide, n'est-ce pas?

— Non, répondit Yves d'une voix douce et triste. Je comprends ta faiblesse. Je l'excuse. A ta place, j'en ferais sans doute autant.

— Autre chose, reprit Tombre. Le député, rasé idem! Plus de vieux monsieur! Elle est libre comme l'air.

— Tant mieux!

— Oui, hein? C'est mon avis. Je suis d'ailleurs le seul, au théâtre. Il y a surtout cet ignoble Grimblot qui trouve ça un vrai malheur. Ah! celui-là, s'il en avait un dans sa manche, de député, il le lui procurerait tout de suite, ça ne serait pas long. Placier en tout, ce bougre-là. Et n'oubliez pas la petite remise!

Il mimait Grimblot, la main gauche tendue, la droite en train de fourrer une prise dans un nez reniflant.

— Et la pantomime, à propos? interrogea Yves. Ça marche bien! Tu ne m'en donnes plus de nouvelles depuis quelque temps.

— Peuh! couci couça. Public trop chic. Ils n'y

comprennent toujours rien. Et Georgette fait des progrès, pourtant. C'est même pour ça, d'ailleurs, que les effets portent moins. Mais elle s'en bat l'œil, à présent, de plaire au public. Elle joue nerveux, pas rond du tout, en coups de fouet plutôt. Vli ! Vlan ! Ça vous prend une allure, une couleur ! Nous av ons des duos, je ne te dis que ça ! Quel dommage que tu ne puisses pas venir nous voir un jour ! Ça t'intéresserait joliment. Oh ! c'est une artiste, va ! Je ne métais pas trompé.

Yves pensa bien que ces prétendus progrès de Georgette étaient dûs simplement au dépit d'être négligée par du Glaizat. Vli ! Vlan ! autant de coups de fouet imaginaires que donnait sa rage d'amante délaissée ! Mais Yves garda par devers lui cette réflexion. Puisque Tombre ne la faisait pas de lui-même, pourquoi la lui suggérer ? Yves n'y eût pas manqué, l'autre nuit ; non par cruauté, mais par sincérité. Cette sincérité lui eût semblé cruelle aujourd'hui.

— Oui, continuait Tombre, c'est une artiste. J'en ferai quelque chose. Je lui ai déjà expliqué un bout de mes théories. Elle y viendra. Elle y mord. Initial ! Algébrique ! Elle saisit à peu près ce que ça veut dire. En tout cas, elle écoute quand je lui en parle. Il est vrai que je suis tes conseils. J'en parle sans me fâcher, sans gueuler, comme je faisais aux répétitions. D'ailleurs je ne pourrais pas ne pas être doux. Elle ne regimbe pas. Elle a une espèce de docilité triste qui est si touchante !

Il ne tarissait pas. Il racontait des traits, tout à fait significatifs à son avis, et dont il tirait des inductions mirobolantes. Ainsi, l'autre jour, après une longue dissertation, comme il demandait à Georgette si cela ne l'ennuyait pas, elle avait répondu vivement :

— Non, non, pas du tout! Allez toujours.

Et elle s'était remise à écouter, toute méditative, les yeux vagues, comme si elle regardait un tas de choses à l'horizon. Ce tas de choses, c'étaient des idées nouvelles qui s'éveillaient! Cet horizon, c'était évidemment ce pays enchanté du Beau vers lequel Yves avait conduit peu à peu Madeline!

Une autre fois, comme Tombre lui serrait la main en la consolant, et lui disait :

— Voyons, ma petite, ne vous faites pas de bile.

— Ah! s'était-elle écriée, à la bonne heure, vous, mon petit Tombre, vous avez une poignée de main où on sent un cœur.

Et elle avait ajouté en souriant :

— Une poignée de main suggestive, quoi !

Ainsi, même au milieu de son chagrin, elle se rappelait les mots artistiques de Tombre, et en avait le sens très net. Oui, oui, elle comprenait, et il en ferait quelque chose !.

— Bon, répliquait le musicien. Tu as suivi mes conseils, je le vois. Tu l'aimes de plus en plus comme artiste, c'est parfait. Mais comme femme, comme femme!

Et il insistait, curieux surtout de ce point.

— Comme femme, répondit Tombre, elle est plus charmante chaque jour. Sa gaieté naguère lui allait bien. Sa tristesse lui va mieux encore. Et puis elle est si tendrement reconnaissante de mon affection pour Georget !

— Comment va-t-il, lui, parmi toutes ces histoires ?

— Pauvre mignon ! reprit Tombre. Il va bien, grâce à moi. Il m'adore, ce gosse. Il ne peut plus se passer de ma figure, sa boîte à joujoux. A présent que les répétitions sont terminées, il s'embêterait l'après-midi. Alors je vais chez eux, jouer avec lui.

— Je te vois venir ! C'est parce qu'il y a Georgette.

— Non, ma foi. Presque jamais. Elle fait des courses, pour des billets qu'elle a, paraît-il. Je crois plutôt qu'elle rôdaille au théâtre, autour de l'autre. Mais je ne le lui demande pas. A quoi bon lui faire de la peine ? Je garde le petit. Il est gentil comme tout, si tu savais. Tiens ! pas plus tard qu'hier, il disait en m'embrassant qu'il voudrait bien m'avoir pour papa. Et devant elle ! Et elle me regardait d'un air bon ! Dame, ça attache, des choses pareilles !

Ils causèrent longtemps encore. Yves n'avait pas sommeil. Tombre se délectait à bavarder, profitant de l'indulgence de son ami, qui ne lui faisait pas de morale, qui ne lui prêchait pas les grands

renoncements, qui au contraire s'intéressait à tous ces menus détails de passion humaine, et se complaisait à en raisonner doucement. Tombre craignait parfois d'être prolixe dans le récit de ses petites joies et de ses petites misères, et à chaque instant s'interrompait pour dire :

— Tu ne me trouves pas trop bête, trop gniangnian ? Vrai de vrai ?

— Non, je t'assure, répondait le musicien. Qu'est-ce que tu veux ? On ne peut pas toujours planer en plein ciel ! On a son côté romance, bonnet de coton, Béranger.

Il excusait même Béranger ! C'était inouï. Tombre n'en revenait pas. Et quand ils se couchèrent, à plus de trois heures du matin :

— Conclusion ? fit Yves avant de s'endormir. Tu aimes toujours ta Georgette. Et non comme artiste seulement, hein ? Mais comme femme aussi, n'est-ce pas ? Comme femme ?

— Surtout comme femme ! répliqua Tombre. Oui, je l'avoue. Et plus que jamais, hélas !

Yves répondit à voix basse, comme s'il avait un peu honte de ce qu'il disait, ou peut-être parce qu'il parlait déjà en rêve :

— Pourquoi hélas ?

XXII

C'est d'abord à Madeline elle-même qu'Yves avait voulu communiquer la proposition de M. Pigeollet. Mais, comment s'y prendre? Jamais il ne saurait seulement entrer en matière. Puis, toute réflexion faite, était-ce bien correct, bien loyal surtout? Le grand-père ne devait-il pas être le premier à connaître, à juger cette proposition? Et, s'il la trouvait convenable, ne devait-il pas la transmettre en personne à Madeline? Sans doute son autorité donnerait à la chose plus de poids, par conséquent plus de chances. Mais la justice exigeait cela précisément. Yves n'était pas de ceux qui remplissent leur devoir à moitié.

Le lendemain donc, au moment où le grand-père venait de rentrer pour le repas du soir, comme les Loupiat allaient se mettre à table, on sonna chez eux.

— Tiens! Une visite! Qui cela peut-il bien être? firent-ils, très étonnés.

Ils n'attendaient personne, en effet, et encore

moins attendaient-ils leur voisin Yves, qu'ils n'avaient jamais accoutumé de voir à pareille heure. Madeline, en ouvrant la porte, ne put retenir un cri de surprise, suivi aussitôt, d'ailleurs, d'un sourire affable. Il en avait besoin, de ce sourire, le pauvre Yves, pour se remettre un peu. Son cœur battait diablement! Il eût battu bien plus fort encore, s'il eût deviné la pointe de moquerie qui retroussait maintenant le sourire continué de la jeune fille. Oh! moquerie légère, sans méchanceté! Mais vraiment il avait je ne sais quoi de comique, le pauvre Yves, avec son attitude à la fois gênée et résolue, son air ému qu'il voulait rendre grave. Cette pointe de moquerie, du reste, fut imperceptible, et vite émoussée; car tout de suite Madeline trouva plus touchante que drôle la solennelle timidité du musicien. Pour qu'il fût transformé à ce point, il fallait quelque chose d'extraordinaire. Quoi? Elle le lui demanda avec un affectueux intérêt.

— Je ne puis vous le dire encore, mademoiselle, répondit-il en essayant de prendre un ton ferme auquel s'accordait mal sa voix tremblante.

Puis, son embarras le poussant à des cérémonies inusitées, il fit un profond salut au grand-père et ajouta :

— C'est à monsieur Loupiat que je dois parler, à lui seul, en secret.

— En secret ! s'écrièrent le vieillard et les deux femmes.

Celles-ci avaient eu un frisson en échangeant un coup d'œil inquiet. Yves ne s'en aperçut pas, toute son attention étant concentrée sur le vieillard, qui s'était levé brusquement, devenu très rouge.

— Je suis à vos ordres, monsieur, fit le bonhomme avec une grande humilité. Allons dans le jardin, si vous le voulez bien.

— Non, plutôt dans ma chambre, dit vivement Mme Loupiat. Dans le jardin, les voisins pourraient vous entendre.

— C'est vrai, répondit le grand-père de plus en plus soumis.

Les deux hommes passèrent dans la chambre de la malade, dont la porte fut soigneusement fermée derrière eux par Madeline. Les deux femmes, restées seules, gardèrent instinctivement le silence. Madeline avait affreusement pâli.

— Est-ce qu'il saurait quelque chose? dit-elle enfin, d'une voix étouffée.

— Dame! répliqua la malade. Il en a tout l'air. Pourquoi tant de mystère, sans cela? Évidemment il lui demande des explications.

— Oh! ce n'est pas possible, s'écria Madeline. Il m'en eût touché un mot, à moi. Il est trop timide pour interroger ainsi grand-père là-dessus, et à brûle-pourpoint. Oui, trop timide.

— Et pas assez cruel, c'est vrai, continua la malade. Non, vois-tu, au fait, il ne doit pas s'agir de cela.

— Mais de quoi, alors? Il avait une contenance si grave, et si troublée!

— J'y suis, fit madame Loupiat. Parfaitement, j'y suis. C'est un engagement, sans doute.

— Un engagement?

— Oui, pour toi, dans un théâtre.

Et la figure de la malade s'éclaira. Celle de Madeline aussi. Mon dieu! oui, la chose ainsi était vraisemblable. Yves, sans en rien dire à personne, s'était probablement occupé de faire débuter son élève quelque part, dans de bonnes et honorables conditions. Et, comme il savait les répugnances du grand-père à l'endroit des planches, il le prenait à part pour le convaincre. C'était cela, évidemment! Les deux femmes attendaient maintenant avec curiosité, mais sans angoisses.

— Tu comprends, disait la malade, monsieur Yves est si honnête homme! Il n'a pas voulu te donner des espérances, à toi, avant d'être sûr qu'elles ne seraient pas trompées par la sotte obstination de ton grand-père. Ah! il aura fort à faire, par exemple.

Elle ajouta, en roulant les yeux, avec une aigre ironie :

— Les arts et monsieur Loupiat, ça fait deux.

Il se fit encore un silence. Madeline n'aimait pas à entendre dire du mal de son grand-père. Le défendre, eût attisé les mauvais propos. Puis, sans vouloir positivement écouter, les deux femmes n'eussent pas été fâchées d'entendre un peu

de ce qu'on discutait dans l'autre chambre. Mais il faut croire qu'on y parlait très bas; car aucun mot ne traversait la cloison.

— Dis donc, fit soudain madame Loupiat, il me vient une nouvelle idée. S'il était question de mariage?

Madeline rougit.

— Oui, reprit la malade. Qui sait si monsieur Yves...

— Tu plaisantes, interrompit Madeline. Monsieur Yves, lui, se marier! Avec moi! Voyons, où as-tu la tête, maman?

Et, avec un franc sourire :

— Est-ce que tu lui trouves l'air d'un amoureux?

— Non, ma foi, c'est vrai, répondit Mme Loupiat. Du moins, ce n'est pas ainsi que ton père me faisait la cour. Maintenant, il faut tout dire ; ton père était un officier, et monsieur Yves n'est qu'un artiste. Peut-être que les artistes.....

— Mais il ne me fait la cour d'aucune façon, maman. Tu le sais bien, d'ailleurs. De la musique! Rien que de la musique! Tiens ! Il est déjà marié, monsieur Yves, marié à sa musique. Et tu veux qu'il lui fasse des infidélités?

Y avait-il un léger accent d'amertume dans ces badinages? Mme Loupiat, en tous cas, ne le discerna point. Madeline elle-même n'en eut pas conscience. Et c'est très sincèrement qu'elle reprit:

— Va, il ne pense guère à ça.

— Il aurait tort, en effet, répliqua la malade. Après tout, ça ne serait pas un fameux parti. Non à aucun point de vue ! Pas riche, pas jeune, pas beau. Très bon, certes ; plein d'excellentes qualités : éducation, douceur. Un peu original, toutefois !

Madeline ne répondait rien ; seulement on pouvait lire dans ses yeux que cet examen lui semblait trop sévère par ses restrictions. Quant à Mme Loupiat, elle se parlait plutôt à elle-même, et se délectait précisément à ces restrictions, bien qu'elle eût une certaine affection pour Yves ; mais elle en avait plus encore pour la médisance.

— Oui, continua-t-elle, trop original. Des idées absolues ! Ne pas aimer l'Opéra-Comique ! Quel goût singulier ! Beaucoup d'entêtement, d'ailleurs, dans ces idées. Un entêtement de Breton. Des manies de vieux garçon.

— Mais il n'est pas vieux, maman. Quant à être Breton, il n'a pas tort. C'est une fière race. Et il est de la meilleure. Son nom...

— Comment, fillette, son nom ?

— Oui ! de Kergouët.

— Un pseudonyme d'artiste, rien de plus.

— Pas du tout, maman. Je t'assure qu'il s'appelle de Kergouët. Ces dames de Kergouët, dit-il, quand il parle de sa mère et de sa sœur.

— Allons, Madeline, que tu es enfant ! Ce pauvre musicien en mac-farlane, qui n'aime que les chansons populaires, un gentilhomme ! Bah !

— Elles sont très belles, ses chansons populaires.

— Je ne dis pas. Il a du talent. Une espèce de talent. Quant à de l'avenir, j'en doute. Et toi aussi, n'est-ce pas ?

— Moi, non pas, fit vivement Madeline.

— Parce que c'est ton professeur.

— Maman, dit la jeune fille d'un air grave, monsieur Yves est un grand artiste.

— Eh bien ! alors, riposta gaiement la malade, épouse-le.

Madeline ne put s'empêcher de rire à cette conclusion, qui jurait d'une façon particulièrement saugrenue avec tout ce que venait de dire sa mère.

— Tu vois bien, répliqua Mme Loupiat, toi-même tu trouves cette idée-là impossible.

— Pas comme tu le crois, répondit Madeline, qui ne s'expliqua pas plus longuement. Au surplus, maman, toutes ces hypothèses-là sont des bêtises. Je te répète que monsieur Yves ne pense guère à ça.

Elle soupira, d'un mouvement à peine indiqué, que sa mère ne perçut même point, et elle releva soudain la tête pour ajouter :

— Pas plus que moi, d'ailleurs.

Oh ! que ce mot eût fait de mal à Yves, s'il l'eût entendu, et comme son chagrin en eût redoublé ! Il était déjà bien grand, pourtant, ce chagrin. Car c'est avec un plaisir nullement dissimulé que le grand-père avait accueilli la proposition de Mon-

sieur Pigeollet; avec plus de plaisir encore que ne l'avait prévu le musicien. Des appointements fixes, et qui ne pouvaient qu'augmenter! Une retraite! Trente-deux mille francs de dot ! C'était l'avenir de Madeline assuré. A cette idée, le vieillard avait eu des larmes de joie. Car il n'avait pensé qu'à sa petite-fille, Yves devait lui rendre cette justice. Et cela aussi avait donné à Yves le courage de supporter cette joie, et même de s'y associer, en en souffrant. Il en souffrait toutefois, et beaucoup. De vagues et inavouées espérances lui étaient restées jusqu'au dernier moment. Si le grand-père allait refuser? Mais non. Ces lambeaux d'espoir, il fallait, bien décidément, se les arracher du cœur. Le grand-père était enchanté; et nul doute que son opinion maintenant n'entraînât celle de Madame Loupiat, pour les mêmes raisons indiscutables, et celle de Madeline, hélas ! qui se dévouerait au bonheur des siens. Et c'est avec une mine désolée, quoi qu'il fît pour paraître content de son devoir rempli, c'est avec une navrante tristesse, qu'Yves accueillait les remerciements du vieillard. Il avait aussi, lui, des larmes plein les yeux, mais des larmes de deuil, quand il rentra dans la salle à manger, et qu'il entendit le grand-père dire en se frottant les mains :

— Une bonne nouvelle pour tout le monde ! Ah! le sort nous devait bien ça. Mais que je ne vous fasse pas languir. Madeline, ma chère enfant, il s'agit d'un mariage.

— Qu'est-ce que je te disais? fit Mme Loupiat à voix basse, en se penchant vers Madeline. Tu vois si j'avais du nez.

Madeline n'était guère en état de s'extasier sur le plus ou moins de perspicacité de sa mère. A peine avait-elle la force de se reconnaître parmi les sentiments qui venaient de s'élever tumultueusement en elle-même : stupéfaction, secrète ivresse, gratitude envers son grand-père, soudaine conscience d'aimer Yves. Car elle l'aimait, elle n'en pouvait douter, au charme que lui causait l'annonce de devenir bientôt sa femme. Et elle avait la gorge oppressée, les mains tremblantes, la face empourprée d'une douce pudeur jusqu'à la racine de ses cheveux qu'elle sentait comme frémir. Elle n'osait pas lever les yeux. Cela l'empêcha de remarquer la contenance défaite du musicien. Sans quoi, elle eût discerné tout de suite qu'elle était victime d'un quiproquo, et qu'Yves n'avait rien à voir dans le mariage en question. Yves aussi, d'ailleurs, tenait ses paupières obstinément baissées, et le trouble délicieux de Madeline lui échappa. Si peu fat qu'il fût, et si timide, il n'eût pas manqué d'y lire combien il avait tort de désespérer; et malgré lui, il y eût répondu, non en paroles, certes, mais par un de ces effluves des yeux, muets éloquents qui en disent plus que les meilleurs discours. Grâce à l'émoi de la jeune fille et à la confusion du pauvre garçon, tout cela resta en eux, sans s'exprimer, sans être compris.

Ils passèrent à côté de leur bonheur, faute d'un regard échangé.

— Oui, continuait le grand-père, notre ami monsieur Yves a bien voulu se charger de me faire part...

Madeline redressa la tête, toute blême.

— Hein? Quoi? ne put s'empêcher de s'écrier Mme Loupiat.

— Mais, dit le grand-père interloqué, on dirait que cela ne vous fait plaisir ni à l'une ni à l'autre?

— Si, si, répondit la malade, réellement curieuse de savoir de qui le musicien apportait les propositions.

— Comment donc? ajouta Madeline, avec une ironie mal déguisée.

— D'autant, reprit le grand-père, que le parti est tout ce qu'il y a de plus convenable. Je n'ose pas dire inespéré; car notre Madeline n'est indigne de qui que ce soit. Mais, enfin, j'avoue que, dans notre situation, je ne pouvais m'attendre.... Bref, un homme qui a une place, une place fixe, de jolis appointements, et trente-deux mille francs en capitaux. En somme, plus de quatre mille livres de rente assurée. N'est-ce pas admirable? N'est-ce pas le rêve pour toi, ma chère petite? Ah! Si tu savais comme je suis heureux, à l'idée que tu ne resteras pas sans ressources, seule, après moi!

— Mais elle ne sera pas seule, interrompit sè-

chement Mme Loupiat. Sa mère ne compte pas, alors ?

— Je m'explique mal, reprit le vieillard. Sans doute, sans doute, votre affection, votre tendresse ne lui manqueront jamais. Je voulais parler des ressources matérielles. Je voulais dire que, sans moi...

— Allez, interrompit la malade avec un éclair de haine dans les yeux, allez, reprochez-moi le pain que je mange, à présent. Il me semble pourtant que vous me le devez. Après ce que...

— Maman, je t'en conjure! tais-toi! fit Madeline.

— Soit! dit Mme Loupiat. C'est vrai. Il y a un étranger.

Ce mot fut accompagné d'un nouveau regard mauvais, à l'adresse du musicien cette fois. Mme Loupiat, en effet, était furieuse contre lui. Furieuse de s'être trompée en pensant à lui pour épouser Madeline. Furieuse comme si c'était lui-même qui l'eût trompée. De là ce brusque débordement d'humeur dont le grand-père était victime, ainsi que toujours du reste quand la malade était contrariée ou souffrante.

Malgré sa bonté, Yves fut blessé d'être traité de la sorte.

— Je me retire, madame, dit-il.

— Non, non, restez, mon ami, fit le grand-père en le retenant. Au moins faut-il que vous puissiez rendre réponse à la personne dont vous m'avez transmis la demande.

— Mais cette personne, reprit durement la malade, connaît-elle seulement ce qui, de votre côté...?

— C'est mon affaire de le lui apprendre, interrompit le grand-père, avec l'autorité qu'il avait prise déjà l'autre jour à propos du théâtre, et qui était si inattendue auprès de son habituelle soumission. Oui, madame, ne craignez rien. Je dirai moi-même les choses, loyalement.

— Et vous croyez que lorsque cette personne saura...

— Maman ! s'écria Madeline, en lui imposant silence de nouveau.

Yves était extrêmement embarrassé. Déjà, l'autre jour, une vague inquiétude lui avait traversé l'esprit, quand le grand-père avait si fermement répondu à un obscur reproche de Mme Loupiat. Reproche de quoi? Il n'y avait songé qu'une seconde, alors, sans s'y arrêter autrement. Aujourd'hui la chose revenait plus nette. Quel mystère cachaient ces demi-mots de la malade, ces sortes de révoltes du grand-père, ces supplications de Madeline pour empêcher qu'on parlât clairement? Toutes sortes d'hypothèses lui tourbillonnèrent dans l'imagination. Monsieur Loupiat était peut-être un commerçant failli ? Ou bien il avait ruiné sa famille par quelque vice? Le jeu, sans doute ? Ou bien le père de Madeline était séparé de sa mère? Pour une cause inavouable, alors? Ou encore Madeline était une enfant

naturelle? Il ne savait que penser, n'ayant pas le temps, d'ailleurs, de réfléchir à ces suppositions diverses; car M. Loupiat continuait à parler.

— Parfaitement, disait-il, cette personne saura et saura tout. Au surplus je n'ai pas besoin d'ajouter que si cette personne juge nécessaire, ensuite, de ne plus me voir, je suis prêt...

— Mais voilà ce que je ne veux pas, moi, s'écria Madeline en se jetant dans les bras de son grand-père, et en pleurant.

Ces larmes soulageaient ses nerfs, irrités par la tournure qu'avait prise la conversation, et irrités aussi, encore plus peut-être, par la déception qu'avait causée le quiproquo du début. Car, elle aussi, sans en avoir la conscience précise, elle en voulait à Yves, de n'être que mandataire en cette demande de mariage. Il ne l'aimait donc pas, absolument pas, pour s'être chargé d'une pareille commission? Cela lui était donc indifférent, lui serait même agréable, qu'elle devînt la femme d'un autre? C'était donc vrai, qu'il ne pensait qu'à la musique, qu'il était marié avec elle, comme elle l'avait dit tout à l'heure en plaisantant? De tout cela, Madeline lui tenait rancune, et c'est tout juste si elle n'avait pas dit elle-même le mot cruel échappé à sa mère :

— Il y a un étranger.

Yves distinguait cette sourde colère contre lui, mais sans en pouvoir deviner la cause, et cela redoublait sa gêne.

— Ah ! pensait-il, dans quel guêpier me suis-je fourré ! Et pour faire plaisir à qui ?

Cependant le mouvement de Madeline vers son grand-père avait surrexcité encore l'aigreur de Mme Loupiat, qui se tourna tout à fait, pour le coup, du côté d'Yves.

— Mais enfin, monsieur, lui dit-elle, avec toutes leurs giries je ne sais toujours pas, moi, la mère, quelle est cette personne dont vous avez bien voulu transmettre...

Yves eut un haut-le-corps à cette apostrophe, et c'est en bégayant qu'il répondit :

— Monsieur Pi-pigeollet.

Fut-ce l'effet réellement comique de ce nom ainsi prononcé ? Ou plutôt les nerfs de Madeline achevaient-ils de se détendre ? Elle éclata de rire ; mais d'un rire qu'elle était incapable de modérer et qui la força de s'asseoir. Par contre-coup Yves non plus ne put se retenir, et, la contagion du fou rire gagnant, tous y cédèrent, le grand-père lui-même, bien que personne n'en eût envie.

— Voyons, voyons, fit enfin le vieillard, qui reprit son sérieux le premier. Ah ! ça, qu'est-ce qu'il y a de drôle là-dedans ?

— Ah ! Monsieur Pigeollet ! Monsieur Pigeollet ! répétait Madeline, sans parvenir à se calmer, et ne riant plus d'un rire nerveux maintenant, mais d'une bonne gaîté franche.

— Eh bien ! quoi ! reprit le grand-père, redevenu très grave. Oui, monsieur Pigeollet, employé à

la mairie de Levallois, et qui va être nommé premier commis. Aux Batignolles n'est-ce pas, monsieur Yves ?

— Précisément, aux Batignolles, répondit le musicien, qui s'efforçait d'être sérieux aussi. Oui, aux Batignolles. Deux cent vingt francs par mois. Deux cent cinquante avec les travaux supplémentaires. Et trente-deux mille francs en obligations de chemins de fer et rentes sur l'État. C'est un héritage de son pauvre oncle.

Il redisait machinalement ces chiffres et les expressions mêmes de M. Pigeollet, reprenait peu à peu sa gravité en énumérant ces détails, semblait s'y complaire et y attacher grande importance. Cela coupa court à l'hilarité de Madeline.

— Et alors, monsieur Yves, fit-elle tout à coup, en le regardant bien en face, vous aussi, comme bon papa, vous trouvez que c'est un beau parti ?

C'était dit d'un ton si agressif, que, malgré lui, Yves répondit par une riposte d'homme blessé.

— Oh ! moi, mademoiselle, je n'ai pas d'opinion à émettre. Je ne suis pas de la famille.

Madeline regretta aussitôt, et de lui avoir fait de la peine, et le mot de sa mère tout à l'heure.

— Si, dit-elle, en lui tendant la main ; pour moi, monsieur Yves, vous êtes comme de la famille. Et je tiens à avoir votre avis.

— C'est donc moi qui donnerai le mien la dernière, interrompit Mme Loupiat.

— Aux derniers les bons! s'écria Madeline en l'embrassant.

Puis, se retournant vers le musicien :

— Eh bien ! ami, votre opinion?

Le ton était affectueux, tendre, cette fois. Ah ! comme Yves avait sur les lèvres une réponse toute prête, et comme cette réponse l'eût soulagé, lui, et comme elle eût fait plaisir à la jeune fille ! Non, certes, il ne trouvait pas que monsieur Pigeollet fût digne de Madeline, autrement que par des raisons vulgaires et bourgeoises. Mais quoi ! ces raisons-là paraissaient excellentes au grand-père ! Madame Loupiat les jugerait telles aussi, une fois sa mauvaise humeur passée ! C'est à ces raisons-là que Madeline devrait un sort tranquille pour elle, pour eux, pour les seuls êtres qu'elle eût à chérir au monde ! Et le devoir d'Yves le juste lui commandait de faire abstraction de tout pour ne songer qu'à ces raisons-là. Et c'est pourquoi, étouffant la voix de son amour, il répondit, d'un ton que son héroïque honnêteté rendait ferme comme s'il parlait du fond de son cœur :

— Eh bien ! oui, mademoiselle, c'est un beau parti.

Madeline ne fut pas étonnée de cette réponse. Elle l'avait lue d'avance dans les yeux du musicien. Mais si, tout à l'heure, ils s'étaient trompés l'un l'autre sur leurs vrais sentiments pour ne s'être pas assez regardés, ils firent ce coup-ci la même erreur pour s'être observés trop bien. Madeline

vit toute l'affection dévouée qu'Yves mettait à donner son avis; Yves vit la tranquille reconnaissance avec laquelle Madeline l'accueillait. Et tous deux tirèrent de ce regard échangé la même conclusion fausse:

— Ce n'est pas de l'amour.

— Et à présent, fit Mme Loupiat, voulez-vous savoir la mienne, d'opinion? On dit toujours que je suis à l'opposé de tout le monde. Eh bien! vous allez voir. Pure calomnie! Je partage l'opinion générale. C'est, en effet, un beau parti.

Le grand-père était radieux.

— Pardon, maman, murmura Madeline, très douce. Tu dis que c'est l'opinion générale. Mais, on ne m'a encore consultée, moi. Et cependant, j'ai bien ma voix au chapitre.

— Est-ce que tu ne trouves pas, dit le grand-père tout effaré, que c'est en effet, comme pense si bien ta mère...?

— Oh! un beau parti, j'en conviens, interrompit Madeline. Seulement, il y a un petit malheur.

Tous attendaient, anxieux, le grand-père navré d'avance, et Yves avec une mine, au contraire, comme illuminée d'espoir.

— Oui, fit Madeline, les laissant attendre par une involontaire espiéglerie de jeune fille, il y a un petit malheur, tout petit. C'est que je ne veux pas me marier.

A peine eut-elle lâché le mot, qu'elle courut à son grand-père, se reprochant déjà de lui avoir

ainsi distillé la peine qu'elle lui faisait. Car elle avait vu ses regards nâvrés, qui maintenant se voilaient de grosses larmes. Et elle lui essuyait gentiment les yeux, de ses menottes, et l'embrassait, et lui disait, en phrases rapides, pour le consoler plus vite :

— Mais n'aie donc pas de chagrin ! De quoi as-tu peur? D'abord tu es si bien portant, si gaillard ! Et puis nous avons des économies. La tirelire est toute pleine. Et puis je peux gagner ma vie, et celle de maman, et la tienne aussi, vois-tu, si par malheur tu tombais malade. Oh ! pas au théâtre, je te le jure. Mais en donnant des leçons. Leçons de piano. Leçons de chant. Et en corrigeant des épreuves, donc ! Car monsieur Yves m'a appris tout cela. Et il me trouverait de la besogne. N'est-ce pas, monsieur Yves ? Regarde. Il fait signe que oui, monsieur Yves. Il me promet de la besogne. Allons, bon papa, sois raisonnable. Tu n'as pas à avoir la moindre inquiétude. Oui, je sais bien, tu voudrais me voir heureuse, heureuse ! Mais je suis heureuse comme ça, vraiment, crois-moi. C'est si tu me forçais à me marier que je ne serais plus heureuse.

— Oh ! te forcer, ma chérie, jamais, jamais ! s'écria le vieillard.

— Alors, c'est entendu ? fit-elle gaiement. Plus de Pigeollet !

Et elle se reprit à rire. Yves était joyeux aussi, d'une joie qu'il ne pensait plus à dissimuler.

Madeline s'en aperçut. Depuis un bon moment déjà elle remarquait ce changement. Peut-être l'aimait-il un peu, tout de même ! Qui sait ! Sans vouloir le laisser paraître ! Pourquoi donc, cependant, s'être chargé de la demander en mariage pour un autre ? Elle se perdait dans ces contradictions.

— En tous cas, pensa-t-elle, s'il m'aime, il est coupable d'avoir accepté cette commission, et j'ai le droit de l'en punir.

Aussi, comme on disait à Yves d'exprimer à monsieur Pigeollet tous les regrets que, etc., elle ajouta mutinement :

Oui, faites bien comprendre à ce brave homme, à votre ami, que mon refus n'a rien d'offensant pour lui personnellement. Je ne veux pas me marier, voilà tout...! Avec personne.

XXIII

— Comment donc, mademoiselle! Mais tout ce que vous voudrez! A vos ordres, absolument à vos ordres! Et enchanté de pouvoir vous être agréable, ma belle enfant.

Ainsi parlait Grimblot, à la fois obséquieux et familier. Il insistait sur la familiarité, avec une bonhomie toute paternelle, exagérément paternelle.

Celle qu'il traitait de la sorte n'était pas Georgette, comme on pourrait le croire. La demoiselle, la belle enfant, était une grande et forte commère, qui avait doublé le cap de la quarantaine depuis un bon lustre au moins, et même davantage. De beauté, elle en conservait quelques restes, appréciables encore. Par malheur elle avait le tort de vouloir trop les rajeunir. Sa chair, qui eût paru assez fleurie pour une vieille dame, était réellement développée pour une *enfant*. Les empâtements débordants de sa maturité s'accusaient, au

lieu de s'atténuer, dans le sanglage baleiné d'un corset-cuirasse, qui lui amincissait la taille aux dépens des alentours boursouflés d'autant, des hanches épaissies, de la gorge remontée et ballonnée. Son âge véritable se lisait là, en lettres majuscules, et de ronde, pour ainsi dire. On n'en discernait que mieux les mensonges d'un visage émaillé, et d'une chevelure teinte en roux vaporeux, ébouriffée à la fillette. En outre, une profusion de diamants, exhibés en plein jour avec le mauvais goût le plus outrageux, faisaient irrésistiblement songer aux campagnes innombrables dont ils affichaient le butin. Et en effet, quoiqu'elle s'intitulât comédienne, ce n'est pas au théâtre que mademoiselle Sylvana avait conquis ces dépouilles opimes. Chanteuse minaudière, sans aucun talent même à sa meilleure époque, elle n'avait jamais eu que des succès de belle créature. Très réels, ceux-là, par exemple! Mais, en somme, les planches n'avaient été pour elle qu'une vitrine où se mettre en valeur, un tremplin pour sauter à de lucratives amours. Elle n'avait fait au théâtre que de rares apparitions, brillantes surtout par le luxe insolent qu'elle y déployait. Elle y avait laissé le souvenir, non d'une étoile, mais plutôt d'une comète tapageuse. Elle s'y était pavanée dans la gloire de ses diamants, décorations toutes ramassées sur les champs de bataille de la galanterie.

— Mais, répondit-elle à Grimblot, il faut savoir si le compositeur...

— Peuh! Magimel! s'écria Grimblot avec mépris. Qu'est-ce que ça peut lui faire? Un ton plus haut ou plus bas, ça ne change pas sa mélodie. C'est un quatuor à rafistoler, voilà tout. Car il n'y a que le quatuor, n'est-ce pas?

— Et aussi la romance du deux, répliqua Sylvana; et l'ariette des *épingles*; et quelques petites autres choses.

— Enfin, pensa Grimblot, tout le rôle à baisser d'un ton, quoi!

Mais il se garda bien d'exprimer cette pensée désobligeante. Il eut l'air, au contraire, de considérer tous ces remaniements comme des vétilles sans importance. Il fit même remarquer qu'en somme le rôle avait été mal écrit primitivement, à cause de cette grue de Béval, qui l'avait créé, et qui avait une voix pointue, toute en haut comme un fifre.

— La vôtre, ajouta-t-il, est surtout dans le médium, pleine, moëlleuse. Le rôle sera bien plus chic comme ça, et la pièce y gagnera cent pour cent.

Quel rôle? quelle pièce? De quoi parlaient Grimblot et cette Sylvana dans le cabinet directorial de du Glaizat, où elle trônait sur le fauteuil même du directeur? Voici.

Il ne s'était pas endormi dans son four, le du Glaizat. Le jour où Georgette avait raté la commandite de M. Lepottier, il s'était mis en chasse tout de suite. Il s'agissait de se débrouiller,

et rondement. Ainsi qu'il l'avait prévu le lendemain de la première, l'*Ame de Pierrot* n'avait guère plus de trente représentations dans le ventre. Cela se voyait, sans aucune illusion possible, à la feuille de location. Tout au plus, avec des prodiges de réclame, en tirant sur la ficelle, pourrait-on arriver à quarante, et à couvrir tant bien que mal les frais. Mais cela ne suffisait pas pour retenir les commanditaires, qui voulaient passer la main, heureux d'en être quittes les plumes à peu près nettes si l'on trouvait acquéreur. C'était du Glaizat dégommé à brève échéance. Il ne l'entendait pas ainsi, lui! Diable! Les *Folies-Élégantes* pouvaient devenir une excellente affaire. S'y poser en rénovateur d'art, en homme à idées, il n'en était plus question, soit! De cela il faisait bon marché. Renoncer à y gagner de l'argent, à être directeur, non, par exemple! Il fallait rester là, et garder la place, et s'y établir solidement, maintenant que les plâtres étaient essuyés. C'est alors qu'il avait songé à Sylvana.

Il la connaissait, lui avait même rendu service dans divers journaux. Il était, à la vérité, un petit garçon dans ce temps-là, et n'avait pas su profiter de la reconnaissance qu'on lui eût témoignée avec plaisir. Car, il l'avait appris depuis, Sylvana ne s'était pas cachée à ce moment de le trouver fort agréable. Il y avait quelque chose comme douze ans de cela. Depuis, ils ne s'étaient plus rencontrés que de loin en loin, et sans occasion

propice à se déclarer. Qu'importe! La vieille semence pouvait regermer encore. Il n'était plus, sans doute, le joli blondin d'autrefois. Tout de même, il n'était pas trop déchiré non plus. Georgette n'était-elle pas folle de lui? Cela même constituait une force. Il le savait par mainte expérience : rien ne vous fait aimer d'une femme comme d'être aimé par une autre. Les quarante-sept automnes de Sylvana ne seraient pas fâchés de triompher des vingt-six printemps de Georgette. Enfin, ce qu'il avait perdu peut-être en fraîcheur, il l'avait regagné, et au-delà, en roublardise et en autorité. Il avait une espèce de nom, un théâtre, de l'influence dans une certaine presse. Muni de tant d'atouts, il ne pouvait manquer la partie.

Il l'avait enlevée haut la main, plus facilement encore qu'il n'aurait cru.

— En cinq sec! se disait-il avec un légitime orgueil.

Sylvana, en effet, avait été empaumée dès les premiers mots. D'abord par la séduction personnelle de du Glaizat, il faut rendre au vainqueur cette justice. La vieille semence, comme il l'espérait, avait regermé tout de suite. Il l'avait, au reste, habilement arrosée de considérations alléchantes : Sylvana aurait un théâtre à elle, en quelque sorte, où elle jouerait ce qu'elle voudrait, dont elle serait l'étoile. Non pas intermittente, ainsi qu'elle s'amusait à l'être naguère! Mais fixe,

ainsi qu'il convenait à son talent! Ses meilleurs rôles à reprendre, dans tout l'épanouissement de ses *moyens!* De nouveaux à créer, qu'on commanderait tout exprès pour elle! Sans compter une vraie spéculation à faire! Car les *Folies-Élégantes* avaient une clientèle, je ne vous dis que ça! On l'avait un peu effarouchée, cette clientèle, avec la pantomime, un genre bête, démodé! On lâcherait la pantomime! On donnerait des opérettes, des revues, où Sylvana était épatante! Et, en même temps qu'elle s'affirmerait définitivement comme artiste, elle n'aurait rien à regretter comme capitaliste! Au contraire!

— D'ailleurs, avait dit du Glaizat, la question argent peut se réduire à peu de chose, si vous avez peur de trop risquer. Les commanditaires sont des traqueurs. Vous savez, de ces joueurs qui ont besoin qu'on fasse de moitié, ou de quart même, dans leur jeu, quand ils tiennent une banque. Et une banque qui a la veine! Avec vingt, vingt-cinq mille francs, on leur rendrait de l'estomac. Ce n'est pas une somme pour vous, n'est-ce pas? Seulement, moi, si j'ai un conseil d'ami à vous donner, ne procédez pas comme ça. Ça serait une bêtise. Prenez carrément la banque. Alors vous aurez toutes les chances. Et vous serez maîtresse chez vous, absolument. Un conseil d'administration pourrait vous embêter, m'imposer tel ou tel genre qui ne vous plairait pas, *tel ou tel artiste.* Tandis qu'avec moi tout seul vous n'avez pas ça à

craindre. Pour moi, ça serait votre théâtre, et voilà tout.

Et il avait ajouté, avec des yeux discrètement tendres :

— Enfin, nous deux, nous ferions bon ménage, j'en suis sûr.

Ce dernier coup droit avait touché à fond. Il achevait sur les sens de la femme la victoire remportée déjà sur la vanité de la cabotine. Au surplus, Sylvana était fort riche, à l'âge où les suprêmes fantaisies amoureuses ne regardent pas à l'argent pour se satisfaire; et la chose se présentait ici habilement dissimulée sous une spéculation fructueuse pour elle, ce qui ne laissait pas même à son amour-propre un vague prétexte de se croire blessé. Elle avait donc consenti, remerciant du Glaizat d'avoir pensé à elle.

— Je n'ai jamais cessé d'y penser, avait-il insinué galamment.

Quinze jours plus tard, les avoués et les notaires ayant conduit l'opération tambour battant, et du Glaizat ayant de son côté mené au grand galop la conquête complète de Sylvana, tout était conclus. Ses commanditaires avaient passé la main, tout à fait enchantés; car ils se retiraient avec un bénéfice, dont du Glaizat naturellement avait eu sa part. Lui, restait directeur des *Folies-Élégantes*, ce qui permettait de garder secret le changement de propriétaire. Sylvana avait repris la suite du bail, et s'était substituée à la comman-

dite primitive. Elle n'avait pas pour cela, comme le lui disait l'homme d'affaires de du Glaizat, déboursé un centime, mais avait fait un simple *transfert* de cent cinquante mille francs déplacés. Et voilà comment elle se trouvait à présent trôner dans le fauteuil du directeur, qui avait en elle sa nouvelle étoile et sa nouvelle maîtresse.

Rien de tout cela n'avait transpiré encore. Grimblot seul était dans la confidence, et la consigne formelle du patron lui commandait de se taire jusqu'à nouvel ordre. C'est qu'il n'était pas sans une vague inquiétude, le du Glaizat, relativement à Georgette. Il s'y était bien pris de son mieux pour transformer peu à peu sa négligence en abandon définitif. Mais la danseuse ne semblait pas vouloir entendre de cette oreille-là. Elle continuait à rôder dans le théâtre, aux heures où elle n'avait aucune raison d'y être, cherchant à se ménager avec lui des entrevues inopinées, des explications. Grimblot avait beau lui faire de la morale, et même lui dire crûment :

— Qu'est-ce que vous y pouvez, ma petite ? S'il ne vous gobe plus !

Cette philosophie avait pour unique résultat de tourner le dépit de Georgette en exaspération. Elle ne se gênait pas pour répondre, avec l'illogisme des femmes délaissées :

— Alors, je veux savoir pourquoi.

— Mais il n'y a pas de pourquoi, ripostait Grimblot. Parce que c'est comme ça.

Elle avait même eu l'audace de s'écrier un jour :

— C'est peut-être parce que je n'ai pas pu entortiller monsieur Lepottier.

Et Grimblot n'avait pas craint de répliquer cyniquement :

— Peut-être bien, en effet.

Malgré tout, le mépris ne tuait pas l'amour en elle, et cet amour s'obstinait, encombrant, menaçant. Oui, menaçant, quand elle apprendrait que du Glaizat l'avait quittée pour Sylvana. Et il fallait bien qu'elle l'apprît, tôt ou tard. C'était même étonnant qu'elle n'en fût pas instruite déjà. Il est vrai que du Glaizat avait pris toutes ses précautions à cet égard, tant que l'affaire n'était pas terminée. Les négociations s'étaient tramées chez Sylvana. Elle n'était venue encore qu'une seule fois au théâtre. Mais désormais elle allait y être tous les jours, pour les répétitions de *la Reine d'Yvetot*, l'opérette de Magimel, dont la reprise avait été décidée le matin même. Et ce n'était pas seulement la femme, c'était aussi l'artiste qui serait furieuse en Georgette, quand elle se verrait dépossédée comme étoile non moins que comme maîtresse. Plus que dépossédée ! Réellement chassée ! Pire encore : reléguée à la banlieue ! Car du Glaizat avait résolu, pour utiliser sa troupe de pantomime, de lui faire donner une série de représentations dans les sept théâtres des faubourgs. Cela allégerait d'autant sa caisse, et donnait en

même temps satisfaction à la jalousie de Sylvana, qui lui avait dit :

— J'espère que tu vas nous la balancer, ta Georgette.

Plus moyen de lui cacher cet arrêté, à Georgette. Le lendemain, le directeur des *Folies-Elégantes* devait annoncer dans les journaux les dix dernières de la pantomime. La troupe d'opérette, prêtée par deux confrères, prenait possession de la scène dès aujourd'hui, pour remonter dare-dare la *Reine d'Yvetot*. Tout ce chambardement avait été bâclé avec la rapidité d'un changement à vue, si vite qu'il était demeuré secret. Mais tantôt il ne le serait plus. Et alors, que dirait Georgette?

Bast ! Maintenant que c'était réglé, du Glaizat était tranquille. Sans plus se préoccuper de la danseuse, il courait activement à son but. Il était en ce moment chez un décorateur, en train de s'entendre à propos d'un matériel à reprendre, trois toiles de fond laissées pour compte par un théâtre en faillite, et qu'il s'agissait d'accommoder à la *Reine d'Yvetot*. De là il devait aller faire sa paix avec la *Société des Auteurs*, qui avait mis en interdit le directeur-auteur des *Folies-Elégantes*. Enfin il lui restait à signer avec un nouveau chef d'orchestre pour remplacer celui qui suivait la pantomime à la banlieue avec la dizaine de musiciens indispensables. Tout cela serait arrangé quand il rentrerait. Il était vraiment débrouillard, le patron !

En l'attendant, Grimblot rassurait Sylvana sur la docilité de Magimel, qui ne demanderait pas mieux que de baisser d'un ton son quatuor, et aussi la romance du deux, et l'ariette des épingles, et les quelques autres petites choses, toutes évidemment écrites trop haut.

— En avait-elle une voix criarde, cette Béval, qui avait créé le rôle ! Créé ! Si on peut appeler ça créer ! Non, voyez-vous, ma belle enfant, ce rôle-là, c'est cette fois-ci seulement qu'il va être créé pour de vrai, quand vous y aurez mis votre griffe, votre jolie griffe rose.

Et maître Grimblot papillonnait, prisant comme s'il avait eu une tabatière dix-huitième siècle, époussetant un jabot imaginaire, se donnant à dessein des airs galants et vieillots qui rajeunissaient d'autant Sylvana.

Soudain la porte s'ouvrit. Malgré la défense que lui en avait faite du Glaizat, Georgette était entrée dans le cabinet directorial, comme naguère, sans frapper.

En arrivant, elle avait tout de suite pris langue chez la concierge, où déjà se trouvaient quelques cabots de la troupe d'opérette.

— Quelle opérette ? On ne joue donc plus la pantomime ?

— Si, encore dix jours. Et après, la *Reine d'Yvetot*. C'est Sylvana qui reprend le rôle. Sylvana, vous ne la connaissez pas, voyons ? La Sylvana aux diamants ! Elle est là-haut, d'ailleurs.

avec Grimblot. Ils vous donneront tous les détails.

Georgette avait grimpé quatre à quatre, ouvert la porte, comme un coup de vent, et encore essoufflée, sans saluer personne, elle criait à Grimblot :

— Qu'est-ce qu'on me chante en bas ? C'est vrai, cette histoire d'opérette ? Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?

— Pardon, répondit Grimblot, ne m'esbrouffez pas comme ça, n'est-ce pas ? On ne vous a rien dit parce que ce n'est pas votre affaire. V'là tout. Ça regarde la direction, ces choses-là.

Puis, d'un air officiel et important :

— La direction vous fera part ce soir de ce qu'elle a décidé.

Georgette étouffait de rage, ce qui lui avait coupé la parole. Sa réplique éclata enfin :

— La direction ! fit-elle avec un éclat de rire. Je m'en fiche, de la direction ! Qui ça, la direction ? Fernand ?

— Monsieur du Glaizat, reprit Grimblot. Et je vous ferai observer...

— Je n'ai pas besoin de vos observations. Où est Fernand ?

— Il n'a rien de particulier à vous communiquer, mademoiselle, crut devoir dire Sylvana, qu'agaçait la persistance de Georgette à désigner du Glaizat par son petit nom.

Georgette avait fait jusque là semblant de ne point la voir, tout en ne la quittant pas du coin de l'œil.

Elle se retourna vers elle à cette intervention, et, d'un ton cérémonieux et ironique :

— Madame en sait quelque chose? interrogea-t-elle en accentuant le mot *madame*.

— Oui, ma petite, riposta Sylvana très impertinente. J'en sais quelque chose, puisque je suis ici chez moi.

— Ah! fit Georgette avec une révérence comique, c'est *madame* qui est la direction! Mille excuses, *madame*. Et alors, la direction veut-elle bien m'apprendre...?

— Parfaitement, mademoiselle, si cela peut vous faire plaisir, interrompit Sylvana, qui tenait sa vengeance toute prête.

Et elle distilla méchamment la nouvelle de la pantomime reléguée aux sept théâtres de banlieue.

Georgette avait envie de lui sauter à la gorge, à cette gorge, pensait-elle, où il y avait de quoi faire des bleus qui lui donneraient l'air d'une dinde truffée. Mais cette réflexion même la calma en l'égayant. D'ailleurs, il valait mieux garder tout son sang-froid, et river spirituellement son clou à la patronne, puisque patronne il y avait. C'est juste par ce mot qu'elle répliqua, en y mettant toute la cruauté malicieuse d'une jeune femme qui exagère son respect pour une vieille :

— Merci, patronne! fit-elle avec un accent gamin.

Sylvana suffoquait à son tour. Grimblot vint à son aide.

— Mademoiselle Georgette, fit-il en prenant une pose impérieuse, je vous prie de sortir.

— Oh ! refaites un peu ce geste-là, mon vieux Grimblot, s'écria Georgette, en pouffant de rire. Refaites-le. Il est trop joli. Que je l'apprenne !

Et elle contrefaisait Grimblot, une main dans son corsage dégrafé, l'autre tendue vers la porte, l'index rigide.

— C'est comme ça, dites ? Un geste à la Napoléon, n'est-ce pas, madame ?

— Je ne m'y connais pas en pitrerie, répondit Sylvana avec un haussement d'épaules méprisant.

— Cependant, reprit Georgette avec une nouvelle révérence, comme direction, vous devriez vous y connaître. Vous êtes payée pour cela.

Elle s'arrêta, et ajouta négligemment :

— Ou plutôt, non, c'est vrai, pas payée !... Au contraire.

— Grimblot, s'écria Sylvana, appelez un garçon! Qu'on la flanque dehors !

Grimblot était tremblant, craignant un crépage de chignons où il serait forcé de s'entremettre. Mais Georgette avait tout son sang-froid, comme elle le désirait, et d'autant mieux qu'elle se sentait la plus forte dans cette bataille à coups de mots.

— Ce n'est pas la peine, madame, dit-elle. Je m'en vais. Une simple petite chose à dire, encore, très sérieusement. A la direction. Je vous préviens que je ne jouerai pas à la banlieue.

Grimblot remonta sur ses grands chevaux à cette déclaration. Il se sentait fort à présent. On discutait une clause de l'engagement signé. Parfaitement ! L'engagement portait que du Glaizat pouvait envoyer ses artistes en représentation, où il voulait, les prêter, pourvu que ce fût dans leur emploi. Eh bien ! elle n'avait qu'à se soumettre !

— Je ne me soumettrai pas. Je serai malade.

— Le médecin est là pour contrôler, ma petite.

— Je résilierai.

— Et le dédit ? Vous oubliez le dédit alors ? Vingt mille francs. Ce n'est pas un sou. Vingt mille francs !

Il se fourra dans le nez une légère prise, sa prise goguenarde, en clignant de l'œil, puis se moucha avec un bruit de trompette, comme s'il éclatait de rire dans son mouchoir, et ajouta d'un petit ton dégagé :

— Dame ! quand on veut s'offrir de ces fantaisies-là, on garde ses députés.

Les sourcils de Georgette se froncèrent. Mais encore une fois elle sut ne pas s'emporter. C'eût été compromettre sa victoire. Grimblot venait déjà de l'atténuer en détournant la conversation. Il fallait ramener le combat sur le terrain où elle gagnait à tous coups, et avoir le dernier avec Sylvana, qui souriait à l'adroite diversion de Grimblot.

— Peuh ! fit Georgette. Ça se trouve, à mon âge. Et puis, je serai peut-être engagée ailleurs,

maintenant que les *Folies-Élégantes* font peau neuve.

Elle regarda fixement Sylvana, et continua :

— Quand je dis peau neuve, c'est une façon de parler.

— Grimblot, mais appelez donc! s'écria de nouveau Sylvana, congestionnée à faire craquer son émail.

— Non, pas la peine, reprit Georgette. Je vous répète que je m'en vais. Pour tout de bon, cette fois. Je ne tiens pas à être bousculée. On me ferait mal. Je n'ai pas de cuirasse, moi.

Elle se dirigea vers la porte à pas lents, en se dandinant sur ses jambes de danseuse, avec un joli roulement des hanches qui montrait orgueilleusement combien elle était à l'aise dans son mignon corset à peine baleiné. Et elle sortit la tête haute, le regard assuré, le buste provoquant, sur cette épigramme en action, plus outrageante que tous les mots du monde, et qui était comme un triomphe de son emploi, dans son insolence muette et mimée.

XXIV

Dûment averti par le fidèle Grimblot, et quoique très monté par la chanteuse, du Glaizat se garda bien de venir ce soir-là au théâtre. Il jugeait plus prudent de ne pas s'exposer à une scène.

— Plus digne, disait-il, de mon autorité de directeur.

— Eh! répondait Sylvana, tu n'as qu'à la faire respecter, ton autorité de directeur. Si Georgette t'embête, fiche-la à l'amende, parbleu!

— Et après? reprenait du Glaizat. Ça n'empêche pas qu'il y aura eu scandale. Du pétard devant toute la troupe, merci! Ça sera répété. Un Pérignat quelconque pigera la chose, et nous blaguera dans les journaux. Tout cela nous fera une belle jambe, n'est-ce pas?

Non, non, il valait mieux laisser Georgette cuver sa colère. Elle se calmerait en réfléchissant. Elle était vive, emportée, mais pas méchante au fond. Elle resterait tranquille si on ne l'excitait pas mal à propos.

— Et puis son Fernand ne veut pas lui faire trop de peine, hein? ajouta Sylvana avec un mauvais regard. Ah! mais non, tu sais, mon petit, pas de ça. Je n'admets pas que tu la ménages. Elle m'a insultée. J'exige que tu me venges.

— Voyons, grosse bête, fit du Glaizat en la câlinant. Qui est-ce qui te parle de la ménager? C'est nous que je ménage, en nous épargnant des histoires désagréables. Quant à être vengée, tu seras vengée, sois tranquille. Et mieux que par des mots.

— Par quoi donc?

— Je te dirai ça dans quelque temps. Une surprise que je te réserve. Si tu es bien sage, par exemple.

Elle avait minaudé, heureuse d'être traitée en petit enfant. C'était mieux encore que le « ma belle enfant » de Grimblot. Et elle avait laissé du Glaizat agir à sa guise.

C'est donc Grimblot qui annonça aux artistes, réunis à cet effet dans le foyer, ce qu'avait décidé la direction. Très adroitement, du Glaizat avait glissé dans l'arrêté cette simple petite phrase :

— Un feu supplémentaire, dont le chiffre sera ultérieurement fixé, est gracieusement alloué à chacun pour frais de déplacement.

Aussi Georgette fut-elle seule à s'écrier :

— Nous faire jouer à la banlieue, c'est ignoble.

Tombre lui-même, loin de la soutenir comme elle l'espérait, fut enchanté. Non pas à cause du feu supplémentaire, lui; mais pour des raisons

tout artistiques. On allait avoir un vrai public, enfin ! Un public naïf, qui ne discutait pas ses impressions, qui aimait les choses fortes, qui se laissait empoigner ! Et il se rappelait ses espèces de succès comme traître de mélo devant le populaire. Sans en parler, bien entendu, puisque personne ne savait ici qu'il avait été Marchal. Seulement, à part lui, Marchal félicitait Tombre de retrouver *son* public. Et Tombre jubilait. Georgette lui en voulut.

— Mâtin! fit-elle, il ne faut pas grand'chose pour vous rendre joyeux, vous! Vingt-cinq sous de plus qu'on vous donnera par jour, probablement !

— Oh! Georgette, répondit-il doucement, pouvez-vous me dire ça, à moi ? Ce n'est pas pour les vingt-cinq sous, vous savez bien.

Et comme elle avait les sourcils froncés, il ajouta :

— Sans compter qu'on a pas mal de sucres d'orge, pour vingt-cinq sous.

Elle sourit, songeant à Georget. Pauvre chéri ! Elle y avait songé beaucoup, depuis tantôt. Pouvait-elle, en réalité, refuser de jouer à la banlieue, comme elle s'en était vantée au premier moment? Hélas! non, à cause de lui. Elle n'était déjà pas si bien dans ses affaires. Les treize cents francs du portefeuille étaient loin. Le terme allait échoir dans un mois. L'un des billets souscrits à la couturière arrivait dans six semaines. Comment se tirer de là, sans les appointements? Elle n'avait que trois

ou quatre bijoux offerts par monsieur Lepottier, et sans grande valeur. Le Mont-de-Piété ne donnerait pas trois cents francs du tout. Son petit mobilier répondait du loyer et serait vendu par le propriétaire, si elle ne pouvait faire honneur à la quittance prochaine. Tout cela n'était pas gai. Mais enfin, avec un peu de courage, elle en viendrait à bout, tant qu'elle jouerait. Rompre son engagement, c'était la misère noire. Vingt mille francs de dédit à payer. La vente du mobilier immédiate. Si elle avait la veine d'être tout de suite engagée ailleurs (et où ? il ne fallait même pas l'espérer), c'étaient ses appointements saisis d'avance, au moins pour le cinquième, sans parler des frais du procès, etc... etc... Non, pas moyen de résister. Elle devait se soumettre. Encore bien heureuse de jouer, fût-ce à Grenelle, et de ne pas être sur le pavé, elle et son enfant !

Et c'est pourquoi elle ne regimba pas davantage, à la grande surprise de Grimblot, qui attendait une protestation plus violente. Elle se contenta de répéter que c'était ignoble, ignoble.

Non plus elle ne chercha à voir du Glaizat. Que lui dire ? Le traiter comme il le méritait ? Lui reprocher sa vieille, prise parce qu'elle avait le sac ? A quoi bon ? Se donner en spectacle ! Montrer qu'elle aimait encore un pareil misérable ! Car elle l'aimait quand même, elle le sentait bien, et elle ne saurait s'empêcher de le manifester. C'était trop bête, vraiment, et la Sylvana serait trop

contente ! Ah ! pour cela surtout, par orgueil, il fallait se tenir, garder sa rage en soi. Et si cette rage l'étouffait, Tombre n'était-il pas là, le brave Tombre, l'unique ami, devant qui sans honte et sans scrupule elle pouvait dégonfler son cœur?

Par bonheur aussi, la représentation l'aida à passer un peu sa colère. Jamais elle n'avait joué aussi nerveux que ce soir-là, aussi à l'emporte-pièce, aussi vli vlan, comme disait Tombre. Lui-même en était surexcité et exagérait ses effets.

— Ah ! s'écria-t-il après le baisser du rideau, si nous avions donné cette intensité-là le jour de la première, la salle sautait ! Quels progrès vous faites, tout de même ! C'est renversant !

— Oui, répondit-elle en essayant de paraître gaie, je crois que je deviens aussi toquée que vous, mon pauvre vieux.

Mais une fois dans sa loge, où il l'avait ramenée, elle se mit à pleurer, et se jeta dans les bras du mime en disant :

— Mais vous ne voyez donc pas que je joue comme ça parce que je rage, parce que je souffre ! Je peux bien vous le dire, à vous. Ah ! cette sale canaille de Fernand !

— Béni soit-il ! s'exclama Tombre avec enthousiasme. Oui, puisqu'il vous donne un nerf pareil.

— Non, mon cher, répondit-elle ; pas du nerf, allez ! Des nerfs seulement.

— Les nerfs ! reprit Tombre d'un ton magistral. Les nerfs, c'est le commencement du génie.

Et il s'emballa dans une théorie à perte de vue, tandis qu'elle se déshabillait lentement, avec la familière impudeur qu'engendre la promiscuité entre camarades de coulisses. Elle ne prêtait pas attention, d'ailleurs, à ce qu'il disait, se laissant seulement bercer au flot des phrases. Elle s'aperçut soudain que ce flot se ralentissait, tournoyait sur lui-même, en quelque sorte. La voix de Tombre était devenue rauque et ses idées s'embrouillaient.

— Eh bien! qu'est-ce qui vous prend? fit-elle en ramenant vivement son peignoir sur sa poitrine à moitié nue. Vous bafouillez, mon vieux. Allez donc vite vous dégrimer. Vous ne serez pas prêt pour me reconduire.

Il se sauva tout confus, comme un enfant grondé.

— Ce pauvre monsieur Tombre, fit l'habilleuse, en voilà un qui a un béguin pour vous! Dommage qu'il soit si vilain.

— Le fait est qu'il n'est pas beau, répondit Georgette. Ah! fichtre, non.

Puis, après un silence :

— Excepté quand il joue, pourtant!

Elle parla d'autre chose. Un moment après, néanmoins, revenant à son idée, brusquement, elle ajouta :

— Quel bon garçon, d'ailleurs!

Oh! oui, bon garçon! Et sans lui, vraiment, Georgette n'eût pas été capable de patienter, comme elle le fit, durant ces dix derniers jours que

dura encore l'*Ame de Pierrot*. C'est Tombre qui la consola, la soutint, accueillant les confidences, supportant le dépit, calmant les rages. Il savait, avec un merveilleux à propos, parler de Georget, pour lequel il fallait souffrir n'importe quoi. Il réveillait à point la fierté de l'artiste, quand il sentait s'aveulir la faiblesse de la femme. Il avait le courage de compâtir même à l'amour indigne dont elle ne guérissait toujours pas. Il poussait la bonté jusqu'à lui laisser entrevoir un retour possible de du Glaizat, qui en somme, disait-il, n'avait sacrifié Georgette qu'à des besoins d'argent, et qui peut-être en souffrait lui-même.

— Sans le laisser paraître, par orgueil! osait-il insinuer, descendant à ces mensonges quand le chagrin de la jeune femme devait s'y apaiser.

Au fond, il méprisait et haïssait ce misérable, non pas tant parce que Georgette continuait à en être éprise; mais surtout parce qu'elle en était lâchement torturée. Sûr, en effet, maintenant, d'une résignation muette, du Glaizat ne se gênait point d'être cruel, par complaisance pour Sylvana. Grâce à elle, aucune blessure, aucune humiliation même, ne fut épargnée à la maîtresse et à l'étoile déchue. Pour commencer, Sylvana prit l'habitude de venir chaque soir faire un tour dans les coulisses, sans raison autre que de s'exhiber au bras du directeur, de récolter les saluts serviles des employés et des cabotins, empressés à lui être agréables, de montrer qu'elle était chez elle, enfin.

Puis, ce fut une série de petites avanies, ingénieusement féroces. On retira de la loge de Georgette un divan, qui était nécessaire, paraît-il, dans la *Reine d'Yvetot*, et qu'on devait faire recouvrir à cet effet, et qui resta néanmoins, sans être utilisé, encombrant au contraire le magasin d'accessoires. En revanche, on transformait le foyer en une loge magnifique pour Sylvana. Les tapissiers y travaillaient même le soir, surtout le soir, bien que cela fût un embarras, et que leurs coups de marteau s'entendissent parfois à travers les décors, troublant le rhythme de l'orchestre qui accompagnait la pantomime. A plusieurs reprises, le chef de claque, soudoyé par Sylvana, manqua des entrées, des effets, et des sorties de Colombine. Lorsqu'arrivèrent les trois dernières représentations, sous prétexte que l'annonce mangeait de la place sur l'affiche, on supprima la vedette de Georgette, et on réduisit son nom aux caractères ordinaires usités pour le reste de la troupe.

Ce n'était pas par méchanceté pure, d'ailleurs, que du Glaizat consentait à cette mesquine persécution. C'était, avant tout, par bassesse envers Sylvana. En même temps, par un calcul secret. Peut-être que Georgette exaspérée refuserait, en fin de compte, d'aller jouer à la banlieue, et romprait son engagement. Alors, procès, gagné d'avance! Dédit! Elle n'était pas en état de le payer. Mais il la materait par cela même, et se débarrasserait d'elle par un arrangement où il se

donnerait les gants de faire le généreux. Il avait prévu le cas, et Grimblot tenait toute prête une autre mime, une roulure quelconque, assez bonne pour là-bas, et à qui le vieux metteur en scène apprenait secrètement le rôle. Par malheur pour cette belle combinaison, Georgette eut vent de la chose.

— Plus souvent, dit-elle, que je leur donnerai cette satisfaction! Non, non, j'irai jouer là-bas, n'importe où, dans le Champ-de-Mars si ça les amuse. Mais ils me paieront mes appointements. Et l'argent de la vieille la dansera.

Elle riait à cette idée, qui lui rendait le courage, son courage parfois prêt à faiblir, malgré les exhortations de Tombre, malgré la pensée de Georget. Et elle subit toutes les avanies sans se laisser entraîner à y répondre par la bêtise qu'on espérait.

Toutefois, elle ne garda pas sa langue dans sa poche non plus. Aux attaques, elle riposta, et crânement. Adroitement aussi. Par des allusions que tout le monde comprenait, mais que personne ne pouvait accuser d'insolence ouverte, pas même Grimblot, qui la guettait pour la réprimer à coups d'amendes, et qui n'en trouva pas l'occasion. C'est pourtant devant lui, à son nez, qu'elle se vengeait ainsi, tout exprès, avec une gaminerie qui forçait parfois à rire jusqu'aux plus vils partisans de Sylvana.

Quand le chef de claque la privait des applaudissements réglés :

— Bah! disait-elle, il a raison de les garder en réserve pour plus tard. On en aura besoin.

Ou encore :

— Ont-ils une veine, la claque? On les paie pour ne rien faire.

A la suppression de sa vedette, elle s'écria :

— Dame! il n'y a plus d'étoiles, quand la lune se lève.

Chaque fois qu'elle passait auprès du divan retiré de sa loge, c'était une plaisanterie nouvelle.

— Mettez-y de bons ressorts, hein? disait-elle au chef des accessoires.

Ou bien, en le mesurant dans sa longueur :

— Moi qui avais toujours pris ça pour un divan! Il paraît que maintenant ça sera un fauteuil. Et pas trop large, ma foi!

Un autre soir, s'attendrissant d'un air comique et s'adressant au divan lui-même, elle lui dit :

— Mon pauvre vieux, va! Tu en as vu de dures de mon temps. A présent tu vas en voir de molles.

Tout cela n'était pas d'un esprit très délicat, sans doute. Mais les gaziers, les figurantes, les machinistes, les camarades eux-mêmes, n'avaient rien d'attique, et ce gros sel était juste du calibre qu'il fallait pour faire éclater leur hilarité.

D'autres fois elle ne se bornait pas à ces grasses moqueries. A propos du foyer transformé, comme on s'extasiait sur la commodité de cette loge, de plain-pied avec la scène :

— Oh! moi, fit-elle, ça m'est bien égal, de monter un étage. Je n'ai pas de varices.

— Quelle teigne! s'écriait souvent Grimblot. Eh bien! vous n'êtes pas bonne, vous, quand vous vous y mettez.

Tout en la surveillant, d'ailleurs, il ne pouvait s'empêcher de trouver ça rigolo, lui qui avait des prétentions à l'esprit. Il était parfois obligé, pour garder son sérieux, de se mordre les lèvres, avec les cinq dents de devant qui lui restaient. Il essayait aussi de prendre des airs sévères, et la menaçait quand elle allait trop loin.

— Ah! prenez garde, lui dit-il un jour, vous me forcerez à sévir. Bon de plaisanter! Mais vous venez d'emporter le morceau.

— Ne m'en parlez pas, répondit-elle, j'en ai plein la bouche. C'est comme du beurre. Ça me dégoûte.

Et elle cracha en mimant un haut-le-cœur.

Enfin, elle avait inventé pour désigner Sylvana et du Glaizat, quand ils traversaient les coulisses, cette phrase, qui ne signifiait peut-être pas grand'-chose, mais que ses mines rendaient la plus drôlatique du monde :

— Tenons-nous bien, les enfants! v'là la patronne et le patron!

Et elle se reprenait :

— Non, je me trompe. Je veux dire la matrone et le patron.

Et elle se reprenait derechef.

— Non, ce n'est pas encore ça. Je veux dire la matrone et le matron.

Le sobriquet avait pris. Les plus respectueux envers Sylvana et le directeur ne les appelaient plus qu'ainsi, par derrière. A Grimblot lui-même des fois, la langue fourchait, et il s'empêtra un jour dans cette contrepetterie devant du Glaizat en personne, à qui il répondit gravement :

— Oui, patronne.

— Hein? fit du Glaizat.

— Pardon, reprit Grimblot voulant se rattraper, pardon,... matron !

Il fallut expliquer à du Glaizat la chose tout à trac. Il en conçut une vive irritation contre cette maudite gamine, qui le tournait en ridicule, et qu'il ne pouvait même pas repincer au demi-cercle du dédit, comme il y avait compté tout d'abord. Cette déconvenue, la rancune d'être bafoué, la bonne humeur de Georgette, cette bonne humeur surtout qui semblait prouver de l'indifférence, piquèrent du Glaizat à ses deux points les plus sensibles : son intérêt et sa vanité. Comme directeur, il perdait l'espoir d'un dédit. Comme charmeur de femmes il perdait de son prestige aux yeux des autres, et, ce qui était pire, à ses propres yeux. Il n'en fallait pas davantage, dans cette mauvaise âme, pour que l'irritation se changeât vite en haine.

—Une surprise que je te réserve! avait-il dit à Sylvana, en lui promettant de la venger de Georgette.

C'était une idée cruelle qui alors lui avait traversé l'esprit. Mais peut-être ne l'eût-il pas mise à exécution, par dédain des cruautés inutiles. Aujourd'hui cette cruauté lui servait à le venger lui-même. Il s'y résolut, sans peine, avec plaisir au contraire.

— Tu sais, dit-il à Sylvana le soir même, cette surprise ? Eh ! bien, elle est prête, si tu veux. Par exemple, ça te coûtera deux mille francs.

Et il expliqua son idée. On rachetait les billets souscrits par Georgette à la couturière, et qui n'avaient pas été mis en circulation, n'étant pas endossés. Ainsi Sylvana elle-même devenait la créancière de la danseuse.

— Et ce n'est pas tout, ajouta du Glaizat. C'était mon idée de l'autre jour, ça. J'ai trouvé mieux encore, et tu vas être contente, ma poule. Je fais jouer Georgette à Grenelle, pour qu'elle goûte un peu de la banlieue. Une semaine seulement. Après, je la remplace par l'élève de Grimblot.

— Pourquoi donc ?

— Pour qu'elle n'ait plus de feux du tout, ni supplémentaires ni réglementaires. Ses appointements secs, et rien de plus ! Nous verrons si elle fait sa tête avec ça, et ce qu'elle dira, après avoir payé son terme, le jour de l'échéance du premier billet.

— Oh ! s'écria Sylvana, pourvu qu'elle ne trouve pas un imbécile qui la remette d'aplomb ! Quelle fête, crois-tu, hein ! si je peux la faire saisir et

lui vendre ses quatre loques. Viens que je t'embrasse, pour la peine, mon chéri.

Et cette belle action reçut le vrai prix dont elle était digne : un long baiser de vieille garde.

XXV

— Hélas ! oui, mon vieux frère, il faut que je te quitte, dit Tombre.

— Pourquoi ça ? répondit le musicien. Ce n'est pas une affaire pour toi de traverser Paris, avec des guibolles pareilles. Même pour revenir des Gobelins, tu ne mettras pas beaucoup plus d'une heure. Nous souperons plus tard, voilà tout. Mais continue à coucher ici.

— Non, vrai, ce n'est pas possible, reprit tristement Tombre. Oh ! pas à cause de la distance, parbleu !

— A cause de quoi, alors ?

— Tiens ! je vais te faire juge. Tu verras si je peux, si je dois.

Et Tombre exposa la situation. Georgette avait appris l'achat de ses billets par Sylvana, grâce à une indiscrétion de la couturière, à qui elle était allée demander de renouveler le premier à plus longue échéance. N'ayant aucun doute sur le mau-

vais tour qu'on voulait lui jouer ainsi, elle s'était ingéniée à parer le coup. Évidemment, une fois son terme payé, elle ne serait pas en mesure d'acquitter le billet, avec ses appointements sur lesquels il lui fallait vivre. Même en bazardant ses bijoux, elle n'y arriverait pas. C'était le triomphe espéré par Sylvana, qui la ferait saisir et vendre. Non, non ! Pas de ça ! Elle en rirait trop, la vieille gouine ! Et voici ce qu'avait imaginé Georgette, aidée par un bien heureux hasard. Ayant rencontré une ancienne camarade de province engagée à Paris et qui n'y était pas encore installée, elle lui avait proposé sa propre installation toute prête : un joli appartement pas trop cher, un mobilier assez coquet, presque neuf. C'était une vraie occasion : quinze cents francs ! La camarade était subventionnée par un monsieur qui ne voulait pas trop dépenser. Tous deux avaient sauté sur cette aubaine. Le propriétaire avait consenti à la substitution de locataire, d'autant mieux que le monsieur prenait l'appartement à son nom. Et de la sorte, Georgette avait quinze cents francs devant elle en argent comptant. Plus rien à saisir ! Quand le billet lui serait présenté, va te faire lanlaire ! Sylvana en serait pour ses frais. Quel nez ! Elle serait forcée de se payer par opposition sur les appointements de Georgette, à tant par mois. Ça durerait quelque chose comme deux ans. Georgette ne se tenait pas de joie à cette idée. Seulement, dame ! le revers de la médaille, c'est qu'elle

devait demeurer en garni jusqu'à nouvel ordre. Pour le moment, d'ailleurs, quoi de plus naturel? Puisqu'en somme on faisait une espèce de tournée dans la banlieue, changeant de théâtre toutes les semaines, n'était-ce pas plus commode de loger à l'hôtel?

— Ah! par exemple, vous savez, Tombre, avait-elle dit, vous logerez à côté de moi, et nous mangerons ensemble. Je ne veux pas m'embêter toute seule. Et puis il faut que Georget ait son polichinelle sous la main.

— Il le faut, en effet, répondit Yves après que Tombre lui eût raconté tout cela. Il le faut, c'est évident. Pauvre petite femme! Pauvre gamin! Certes, entre eux et moi, tu n'as pas à hésiter. Et si je te retenais, je ne serais qu'un égoïste.

Il souffrait, toutefois, de cette séparation. Depuis trois mois qu'ils habitaient ensemble, les liens de leur amitié s'étaient resserrés encore. Ils étaient si bien faits l'un pour l'autre! C'était si bon, cette fraternité de cœur et d'esprit, ces causeries nocturnes devant le verre de croquomolle et dans la fumée des cigarettes, ces causeries où leurs cerveaux fumaient aussi en quelque sorte, déroulant toutes les volutes bleues de la fantaisie! Ah! le sacrifice était dur, et dur pour tous deux, malgré la consolation que pouvait donner, à Yves la pensée de Madeline, et à Tombre celle de Georgette. Car ils avaient beau se dire :

— Nous nous verrons tout de même, naturelle-

ment. On s'arrangera pour ne pas se perdre de vue.

Ils savaient, au fond, que c'étaient là des mots, et qu'ils ne se rejoindraient plus guère, précisément à cause de Madeline et de Georgette. Le peu de loisir dont disposait le musicien, aurait-il le courage de le voler à ses séances de chant, son unique bonheur? Et Tombre pourrait-il s'arracher si aisément que cela à l'intimité de Georgette et à la tyrannique affection de Georget? Bien sûr que non. Ils le sentaient, tout en essayant de se faire illusion à cet égard. L'un des deux fût parti pour un très lointain voyage, que la séparation n'eût pas été beaucoup plus cruelle. Ils en avaient conscience. Et c'est pourquoi, le lendemain matin, après une nuit sans sommeil, ils se quittèrent comme on se quitte pour longtemps, avec le cœur gros et des larmes plein les yeux.

Ah! qu'elle fut triste pour Yves, la première rentrée dans la chambre solitaire, et combien mélancolique son souper silencieux! Il ne fit pas grand mal ce soir-là à la miche de pain ni au pot de beurre. Il n'acheva seulement pas son petit verre, tant il avait la gorge serrée. Sa cigarette elle-même ne lui parut pas bonne.

On eût dit, d'ailleurs, que le départ de Tombre avait porté malheur au musicien.

D'abord, ce fut le patron de la *Boule-Verte* qui décidément déclara ne plus pouvoir continuer le cachet à cinq francs. Les affaires n'allaient pas.

L'*Etoile-des-Batignolles* avait baissé les prix de tous ses artistes, et ne fichait plus que trois francs cinquante à son accompagnateur. Sans doute la *Boule-Verte* était plus chic que l'*Etoile-des-Batignolles;* mais enfin, à l'impossible nul n'est tenu. Yves devrait se contenter désormais de quatre francs par soirée.

— Vous vous rattraperez en nous donnant quelques chansons, avait ajouté le patron amicalement. Pourquoi n'en faites-vous plus ? Votre première a si bien marché ! Paresseux, allez ! Ah ! vous autres artistes, quels flêmards !

Et Yves le paresseux, le flêmard, avait été obligé, pour boucher le trou de son budget, d'accepter une nouvelle besogne proposée par Bernheim. Encore bien heureux que l'éditeur eût songé à lui ! Mais quelle besogne ! Un opéra-comique d'amateur, à orchestrer ! De la musique imbécile sous laquelle il s'agissait de mettre des harmonies savantes, sans l'être trop cependant, avait recommandé l'amateur par l'entremise de Bernheim. Des harmonies, en un mot, *distinguées !* Et cela fort mal payé, au reste, Bernheim ayant prélevé sur le prix sa commission.

Puis, ce fut M. Pigeollet qui déménagea, nommé premier commis plus tôt qu'il n'avait pensé. M. Pigeollet n'était certes pas un voisin très récréatif. Toutefois, depuis le service qu'Yves lui avait rendu, et malgré l'insuccès de sa démarche, ils étaient demeurés en relations, ne se bor-

naient plus à se saluer dans l'escalier, se voyaient, échangeaient des paroles. L'employé rentrait chez lui, maintenant, avant d'aller dîner, et souvent venait apporter, dans la chambre du musicien, le bruit de son bavardage. Il n'était pas absolument aussi niais qu'il l'avait paru à sa première visite. Ou du moins sa niaiserie avait de l'imprévu, grâce au manque de liaison de ses idées. Sa conversation faisait songer à un perpétuel déraillement, dont Yves s'amusait. Et voilà que cette distraction même allait lui manquer ! M. Pigeollet passait, non à la mairie des Batignolles, mais à celle du Panthéon, et devait y commencer ses fonctions la semaine prochaine.

— Oh ! je ne me plains pas du changement, d'ailleurs, disait-il. L'arrondissement est très *conséquent*. Et puis, il y a peut-être encore quelque bonne table d'hôte au quartier Latin. A l'époque où je me destinais à l'architecture, je mangeais rue des Fossés-Saint-Jacques, dans une pension tout à fait confortable, qui ne me coûtait que soixante-dix francs par mois. Une dame de la Nièvre. Et on avait tous les dimanches du vol-au-vent, dont j'ai gardé, ma foi, le meilleur souvenir. Ah ! c'était le bon temps !

Il soupirait, en passant sur ses lèvres une langue gourmande.

— L'air est excellent, aussi, avait-il repris. Tout de même, j'aimerais moins le Panthéon, si j'étais

marié. Rapport aux étudiants ! Mais puisque je suis garçon, hélas !

Il avait poussé un nouveau soupir, exactement comme à l'évocation du vol-au-vent dominical. Et vraiment on ne pouvait discerner s'il pensait à Madeline perdue ou aux godiveaux évanouis, quand il avait ajouté, en devenant poétique :

— Hélas ! oui, tout ça, c'était un rêve, un beau rêve aux ailes...

Et n'ayant pu trouver l'épithète, il avait achevé sa phrase par un geste vague, d'un inconscient et irrésistible comique.

Jusqu'à ces pauvres petites joies, qui seraient refusées à Yves dorénavant !

Il lui restait, il est vrai, la consolation du travail, et les séances de chant avec Madeline. Mais à cela même il ne se sentait plus vivre comme autrefois. Assis devant son grand piano à queue, il y laissait ses mains flotter presque à l'aventure, et son esprit s'égarer aux méandres de modulations inextricables. Ce n'était pas le travail fécond, la chasse obstinée aux idées, ni même les hasardeuses rêveries de verve auxquelles il s'abandonnait naguère, battant le clavier comme une forêt vierge, d'où il voyait jaillir soudain des mélodies qu'il cueillait au passage, d'où s'essoraient brusquement des vols d'harmonies qu'il prenait d'un coup de filet pour ainsi dire. Non. C'était, sur ce clavier, comme dans une plaine déserte, de longues promenades sans but, dont il

revenait bredouille. Et il en était réduit, ne composant plus rien de nouveau, à ressasser avec Madeline ses vieilles chansons, ce qui rendait moins intéressantes pour tous deux les après-midi devant l'épinette. Etait-ce à cause de cela ? Ou bien la jeune fille était-elle restée sur l'impression de l'autre jour, du jour où il s'était entremis pour la marier avec M. Pigeollet ? Elle-même n'aurait su le dire, en vérité. Mais, involontairement, depuis lors, elle s'était montrée plus réservée, presque froide. Elle semblait prouver ainsi à son propre cœur qu'il s'était trompé en croyant aimer Yves. En même temps son habituelle bonne humeur s'était assombrie au sentiment de cet amour déçu ; car Yves ne l'aimait point, de cela Madeline ne pouvait douter, après y avoir bien réfléchi. L'espèce de flamme qu'elle avait vue dans les yeux du musicien, lorsqu'elle avait refusé tout mariage, n'était évidemment qu'une flamme d'égoïsme artistique. Il avait été enchanté alors, simplement, de ne pas perdre une collaboratrice. Mais la femme lui était indifférente ! Et justement parce qu'elle avait fini par se convaincre de cela, Madeline eût considéré maintenant comme une bassesse tout ce qui eût pu lui paraître de la coquetterie. Elle avait donc éteint jusqu'aux innocentes tendresses qui jadis étaient les naïfs éclairs de son affection. Yves constata ce changement, et, sans en comprendre les motifs, en subit les chagrinants effets. Et ainsi, ni devant

son piano à queue où ce chagrin l'empêchait de se concentrer au travail, ni devant l'épinette où sa Muse était redevenue une élève qu'il ne savait plus enthousiasmer, Yves ne retrouvait les charmes délicieux de jadis.

Cependant, même ces rêveries stériles, et même ces séances sans abandon, c'était quelque chose encore. Pour comble de malheur, cela aussi lui fut bientôt enlevé.

Environ trois semaines après le départ de Tombre, et quinze jours après celui de M. Pigeollet, Mme Loupiat eut une rechute de paralysie. On put la sauver de la mort; mais elle était clouée au lit désormais, tout à fait impotente, exigeant des soins perpétuels, ne s'exprimant plus que par un bégaiement inarticulé, et sans cesse irritée de n'être pas comprise et servie à l'instant même. Madeline ne devait plus quitter le chevet de la malade. A peine avait-elle le temps de vaquer au ménage et de préparer sommairement les repas. Adieu les séances de chant devant l'épinette ! D'ailleurs le bruit de la musique eût agacé Mme Loupiat. Yves fut même prié de se taire là-haut. Le retentissement de son Erard ébranlait toute la maison ! Adieu les longues divagations harmoniques où se berçait la songerie du solitaire !

Une seule chose faisait du bien à Mme Loupiat : la lecture, à voix basse, de romans-feuilletons. Et, comme Madeline ne suffisait pas à cette

besogne, Yves se proposa pour la remplacer. On accépta avec reconnaissance. Maintenant, dès qu'il avait quelque loisir, il descendait au rez-de-chaussée, s'installait au pied du lit, et relayait Madeline. C'eût été un véritable bonheur, s'il avait pu, pendant ce temps, avoir comme compensation la société, ou seulement la vue, de la jeune fille. Mais précisément Madeline profitait de sa liberté momentanée pour mettre au courant les affaires de la maison, fricoter d'avance quelque cuisine pour le grand-père, aller dehors aux provisions, laver du linge au jardin. De la sorte, bien qu'il passât chez les Loupiat de plus longs instants que jamais. Yves voyait Madeline beaucoup moins que naguère. En vain son inépuisable complaisance multipliait les occasions de lui parler : commissions chez le pharmacien, courses au cabinet de lecture, tirage de l'eau, et tous les petits services qu'il ne demandait qu'à rendre. Cela n'amenait que de rapides colloques et de fugitives entrevues. En somme, Madeline et lui se rencontraient et causaient à présent à peu près comme des soldats qui échangent un mot d'ordre à la relevée de leurs gardes.

Pourquoi Tombre n'était-il plus là? Hélas! où était-il, seulement? Pas même de nouvelles! Non par ingratitude ni oubli, bien sûr! Yves le connaissait trop pour lui faire ce reproche. Est-ce que l'on s'écrit, quand on est à deux heures l'un de l'autre? Deux heures, au plus, et à pied! Mais ces

deux heures, c'est Paris à traverser, Paris, toute une mer, une mer tumultueuse où souvent il suffit de vingt brasses pour qu'on se perde de vue dans la tourmente des vagues qui vous bousculent chacun de votre côté. Qui sait? Georgette, ou Georget peut-être, était malade! Lui-même, Yves, avait-il une minute pour aller serrer la main de son ami? Lui avait-il envoyé un mot? Non plus. Roulez, roulez, flots de la vie qui mèlez, puis séparez au hasard les existences!

Et comment Yves eût-il pu reprendre pied, dans cette tristesse où il se noyait? La maison était lugubre. A part la lecture des romans-feuilletons, on y observait un profond silence. C'est à voix imperceptible que Madeline donnait à Yves ses instructions, avant de s'en aller, ou lui communiquait les nouvelles sur le seuil de la porte, quand il ne pouvait rester là. Le grand-père, dont la seule présence exaspérait la malade, n'osait jamais souffler mot, et tâchait de se faire entendre par gestes. Plus désolée encore paraissait à Yves sa solitude, dans cette espèce de tombeau, où ne résonnait désormais aucune musique, pas même celle des paroles, excepté la monotone psalmodie du journal. Tombeau où ses pensées aussi étaient condamnées à demeurer muettes, pensées d'art, pensées d'affection, toutes, puisque la santé de la paralytique était la seule et incessante préoccupation de chacun. Oh! oui, sinistres et attristantes, ces lentes heures auprès du lit de Mme Loupiat.

dans la chambre aux volets entreclos pour que la lumière ne fatiguât pas ses yeux! Et souvent, lorsque Yves marmonnait dans cette pénombre les interminables aventures auxquelles il ne prêtait pas même attention, il lui semblait réciter plutôt des oraisons au fond d'une chapelle funéraire. Cette chapelle funéraire, c'était celle où dormaient à jamais ses espérances, ses amitiés, son amour, les mélodies dont il ne pouvait plus ouïr le ramage à son piano fermé, les causeries avec Tombre parti comme en exil, les séances de chant avec Madeline, tout ce qu'il chérissait. Et, tandis qu'il continuait à lire machinalement, son imagination nâvrée se lamentait à ces idées de deuil, s'y attardait dans une amère mélancolie, et donnait à cette sorte de rêve tout éveillé une réalité douloureuse. Tombeau! Chapelle funéraire! Ce n'étaient pas là des métaphores. Il avait là sensation nette et vivante de ces choses. Il n'était pas jusqu'à l'apparition soudaine du grand-père ou de Madeline, qui, en ces moments, au lieu de dissiper ces fantasmagories, ne les précisât au contraire davantage. Le vieillard aux allures effacées, humbles, furtives, avait l'air d'un sacristain de cimetière. La jeune fille, glissant à pas menus, avec ses bras étendus pour se tenir en équilibre sur la pointe des pieds, semblait à Yves un ange qui marchait sans toucher le sol, au frémissement léger de ses ailes entr'ouvertes.

XXVI

La plus inattendue des secousses vint arracher Yves à ce marasme; mais pour le jeter dans une tempête de perplexités, telle qu'il n'en avait jamais éprouvé de pareille dans toute sa vie, non pas même le jour où il s'était résolu à faire la commission de M. Pigeollet. Cette fois, il lui semblait absolument impossible de prendre un parti, tant les deux seuls partis praticables étaient gros d'effroyables conséquences. Et cependant le problème posé demandait impérieusement une réponse. Voici en quels termes il se présentait à Yves. C'était une lettre de sa sœur :

Saint-Malo, 25 décembre. J.M.J.

Mon cher et bien-aimé frère,

Je t'écris le jour de Noël, après avoir prié avec ferveur notre Seigneur Jésus-Christ, sa très sainte

famille et ma bonne patronne sainte Anne, afin qu'ils daignent m'accorder la grâce de te faire agréer le grand projet que je vais te soumettre.

Il y a un bon mois déjà que je brûle du désir de t'en parler ; et, si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est à cause de mère, qui me l'a toujours défendu, car elle a peur que cela tecontrarie. Moi-même. j'ai cette crainte. Tu me pardonneras cependant, j'en suis sûre, d'avoir passé outre, comme mon confesseur m'a pardonné d'avance de désobéir à mère en t'en parlant. C'est, en effet, d'après les conseils exprès, et même les instances, du bon abbé Fruchart, que je me décide à t'écrire là-dessus. Tu vois par là quelle importance tu dois attacher à la chose.

Tu te rappelles bien, mon cher Yves, la maison d'éducation et de retraite que les Révérendes Mères de la Présentation possèdent à Saint-Jacud-de-la-Mer. Tu y es allé une fois, quand tu étais tout petit, et que père est venu avec toi m'y chercher à la fin de mes études. Ce que tu ne peux te rappeler, c'est le grand chagrin que j'eus de quitter cette sainte maison. Et, ce que tu n'as jamais su, c'est que ma joie la plus vive eût été d'y prononcer mes vœux, et d'y demeurer toute ma vie comme religieuse après y avoir passé ma jeunesse comme élève. Pardonne-moi de regretter aujourd'hui devant toi cette joie perdue, devant toi pour qui elle fut sacrifiée. Je ne t'en fais pas reproche, d'ailleurs, mon bien-aimé frère. Tu n'en doutes

point, n'est-ce pas? Loin de là! La seule pensée qui pût me consoler de cette perte, était précisément la pensée de mon sacrifice; et si plus tard ce sacrifice doit m'être compté comme un mérite, ma reconnaissance en revient toute à toi qui m'en as fourni l'occasion. Il n'en est pas moins vrai qu'à la mort de notre père, arrivée si malheureusement deux mois après ma sortie du couvent, c'est la nécessité de t'élever qui m'empêcha d'y rentrer comme je le désirais. Il fallait subvenir aux frais de ton instruction, et te conserver de quoi faire dans le monde la figure qui conviendrait à notre nom. Les dépenses, auxquelles t'obligea ensuite ta carrière musicale, restreignirent encore nos ressources, et me défendirent d'en distraire quoi que ce fût pour constituer le douaire qu'eût exigé ma prise de voile. Ainsi, mon cher Yves, sans le vouloir, et même sans avoir pu jamais le soupçonner, tu fus cause que je demeurai avec mère, ce qui d'ailleurs fut peut-être un bienfait de la divine Providence voulant lui assurer une vieillesse plus douce et moins solitaire. Nous n'avons pas à nous plaindre, au surplus, ni mère ni moi, en aucune façon, d'avoir fait notre devoir. Nous en avons été récompensées dès ici-bas. Tu es devenu ce que tu avais décidé d'être, expert dans ce bel art de la musique, le plus religieux de tous, et que pratiquent au ciel les saint Anges. Sans compter ce plaisir élevé, nous ne doutons pas que la musique n'arrive à te donner aussi quelque

jour les satisfactions humaines auxquelles tu aspires, et que la Gloire ne couronne enfin tes efforts. En attendant, tu remplis dignement à notre égard ton office de chef de famille, et grâce à toi nous pouvons tenir ici le rang duquel il nous eût été pénible de déchoir. Tout est donc pour le mieux, et mère en particulier ne demande rien de plus au ciel qui ne nous a pas ménagé ses bénédictions.

Que dirais-tu cependant, mon cher Yves, si cet état pouvait devenir plus prospère encore, plus conforme à nos vœux secrets, et cela toujours grâce à toi? N'est-il pas vrai que tu en serais heureux, fût-ce au prix d'un sacrifice? Eh bien! tel est le cas. Il ne s'agit plus que de savoir si ce sacrifice, que je vais te proposer, t'est possible. S'il l'est, je réponds d'avance que tu n'hésiteras pas à le consommer; car je connais ton bon, ton grand cœur. Consentirais-tu à quitter Paris, pour toujours? Ton avenir, ton art, te permettent-ils de renoncer à cette Babylone, où les trônes sont si difficiles à conquérir? En un mot, peux-tu, sans dommage pour ta vocation, tes travaux, ta gloire, te résigner à la vie de province? Tout est là. Tu es, bien entendu, le seul juge en ces matières, et je m'en rapporte absolument là-dessus à ton équité.

S'il t'est loisible de prendre cette décision, voici quel en serait le résultat pour nous : nos jours s'achèveraient dans la sainte maison des Révé-

rendes Mères. Oui, mon cher Yves, nous aurions ce bonheur ineffable. Mère y serait admise comme pensionnaire, et moi comme postulante d'abord, comme dame du chœur ensuite, sans avoir à fournir de douaire. Mais il faut que je t'explique par quelle combinaison; car tu ne dois rien comprendre à cette éventualité qui a tout l'air d'un miracle. Peut-être en est-ce un, après tout, puisque cette chose inespérée nous arrive grâce à l'intervention pieuse du bon abbé Fruchart, et à la protection de Monseigneur l'évêque, qui a bien voulu s'entremettre en notre faveur auprès des Révérendes Mères. C'est à Sa Grandeur en personne que le sacré Conseil de l'ordre a daigné promettre de faire fléchir à mon endroit la règle stricte qui exige un douaire. Quant à la pension de mère, on la réduirait de moitié, et tu la paierais par une retenue de six cents francs sur tes appointements annuels. Ce dernier mot t'éclairera sans doute tout ce que mon brouillamini a nécessairement de mystérieux jusqu'à présent. Tu devines, en effet, qu'il est question pour toi du poste que va laisser vacant le vieux monsieur Mélindaine, maître de chapelle et professeur de musique chez les Révérendes Mères. C'est à Pâques qu'il prend sa retraite, après quarante ans de service; et en vérité depuis assez longtemps déjà il n'y était plus très apte, paraît-il. On le gardait néanmoins, par respect pour sa longue et honorable carrière. Mais lui-même a demandé qu'on le remplaçât enfin. Et

alors, par quelque inspiration du ciel sans doute, est venue au bon abbé Fruchart l'idée de parler de toi, et de nous en même temps, dans les conditions que je t'ai dites. De fil en aiguille, et nos prières aidant, et Monseigneur ayant la bonté de s'en occuper, comme tu as vu plus haut, tout est arrangé désormais. Il ne manque plus que ton consentement, duquel dépend ainsi notre sort.

Dans ma joie, mon cher Yves, j'oublie de te faire part de ces conditions en ce qui te touche. Excuse cet accès d'égoïsme ! Je sais bien, d'ailleurs, que le bonheur de mère et le mien sont pour toi des raisons plus que suffisantes à te décider ; mais enfin il n'est pas mauvais que tu connaisses, d'autre part, les avantages de la position qu'on t'offre ainsi, avantages assez précieux au point de vue humain. Ton travail chez nos Révérendes Mères ne serait pas trop absorbant et te laisserait de grands loisirs. Tu aurais toutefois un peu plus à faire que le vieux monsieur Mélindaine ; car on veut remettre l'enseignement musical sur un pied nouveau. Vois cependant si c'est excessif : deux heures de leçon le matin, deux heures l'après-midi, voilà ! Plus, les offices, naturellement. Mais ce n'est pas là du temps perdu, c'est bien ton avis, n'est-ce pas ? Et pour cela, deux cents francs par mois, c'est-à-dire en réalité deux cent cinquante, dont je retire les cinquante pour la pension de mère. Mais ce n'est pas tout. En outre, on te logerait. Et quelle délicieuse habitation ! Une

petite maison située au bout de Saint-Jacud, juste en face de la baie, et qui néanmoins possède un joli jardin très abrité de la mer par de grands murs, en sorte que les légumes et les fruits y poussent admirablement. Joins à cela un clos de pommiers qui donne de trois à quatre tonneaux de cidre. Je te note tous ces détails pour te montrer combien, en dehors de notre bonheur moral, ton bonheur matériel serait assuré. Car tu n'ignores pas qu'avec tout cela tu serais beaucoup plus qu'à ton aise, et même presque riche, à Saint-Jacud, où la vie est pour rien.

Il me reste à te communiquer la seule condition vraiment délicate à dire, et cependant impossible à taire, puisqu'elle est rigoureusement imposée par de hautes convenances dont nos Révérendes Mères ne se sont jamais départies. Les deux seuls hommes admis dans l'intérieur du couvent, à la réserve des ecclésiastiques, sont le jardinier et le maître de chapelle. Ils doivent être mariés. Et voilà bien pourquoi mère ne voulait pas que je te fisse part de tout cela. Cette idée de mariage n'est-elle pas troublante, en effet, et n'est-ce pas précisément avec un dessein très arrêté que tu l'as jusqu'à présent écartée de ton existence ? J'ai soumis cette crainte au bon abbé Fruchart. Mais il m'a répondu que peut-être tu n'avais pas là-dessus d'intention préméditée, qu'en tous cas une occasion propice avait chance de te faire changer d'avis, et qu'enfin, si ta grande timidité était le

seul obstacle à la chose, nous pouvions nous en rapporter à lui du soin de te choisir une épouse. N'est-ce pas merveilleux vraiment, et n'avons-nous pas d'infinies actions de grâces à rendre à la divine Providence, qui a en quelque sorte suscité ce digne et excellent prêtre sur notre route pour nous l'aplanir ainsi ?

Je termine, mon cher et bien-aimé frère. Je pense n'avoir rien omis de tout ce qui peut te servir à prendre un parti en pleine connaissance de cause. Je cherche en vain dans ma mémoire si j'ai oublié quoi que ce fût, et je ne trouve plus rien. Si, pourtant! Un conseil. Oui, mon ami, permets-moi de te donner un conseil. Comme j'ai prié avant de t'écrire cette lettre, prie avec ferveur avant d'y répondre. Tu as un grand mois pour cela, car il est convenu que la proposition ne te sera faite officiellement que le trente-et-un janvier prochain. Eh bien ! mets à profit ce temps pour implorer du ciel l'inspiration, le courage peut-être, dont tu as besoin, si le sacrifice d'abord te paraît trop dur. Intercède auprès de ton saint patron en particulier, l'éloquent saint Yves, afin qu'il te persuade et te montre où est la conduite à tenir. Guidé par lui et aidé par la grâce de Notre-Seigneur, tu ne saurais manquer de force dans ce rude combat avec toi-même, où tu m'excuseras de t'engager.

Au surplus j'ai dans ta loyauté une foi absolue que rien n'ébranlera jamais. Je te le répète en

terminant, toi seul es juge, et juge sans appel, de ce que tu dois et peux faire. C'est à ta conscience qu'il appartient de prononcer en dernier ressort, et cela me suffit. Quelle que soit ta réponse, je connais d'avance qu'elle sera dictée en toute justice et en toute noblesse. Et, dût-elle tromper mes vœux les plus ardents, détruire mes plus belles espérances, je ne t'en demanderai pas même les raisons, sûre que ces raisons sont bonnes si tu les as estimées telles.

Je t'embrasse de tout cœur, mon cher et bien-aimé frère, et t'envoie aussi en cachette les baisers de mère, qui ne sait naturellement pas que je t'écris cette lettre; mais le bon abbé Fruchart m'y a autorisée.

Je t'embrasse encore une grande fois.

ANNE DE KERGOUËT.

P.-S. — Ne sois pas étonné de ne point recevoir tes étrennes juste pour le jour de l'an. Un pot de beurre salé et un petit quartaud d'eau-de-vie sont tout prêts ; mais je voulais y joindre une surprise que je n'ai pu achever à temps. J'ai encore six bons jours de travail pour en voir la fin. C'est un gilet breton que je t'ai brodé cet hiver. Nous avions fait quelques économies, et j'ai profité d'une belle occasion de soie par un capitaine marchand retour de Chine. Les couleurs sont peut-être bien éclatantes. Tu n'auras qu'à boutonner ton habit quand

tu iras par les rues. Une fois rentré, tu te délecteras, j'en suis sûre, à regarder cela sur ta poitrine. C'est une fête pour les yeux. On dirait la mer au soleil couchant. J'y ai brodé notre blason, à la place du cœur. Et puis, l'intérieur est doublé de forte moire. Ça fait comme une cuirasse, et cela te tiendra bien chaud.

XXVII

Rude combat, en vérité, et mille fois plus rude encore que n'avait pu le supposer mademoiselle Anne de Kergouët!

Ah! s'il ne s'était agi que de quitter Paris, Yves n'eût certes pas balancé longtemps. En vain quelques vagues regrets lui eussent soufflé tout bas au cœur que Paris est la patrie des artistes, l'Eldorado rêvé de tous les chercheurs de gloire. A ces mauvaises raisons il eût répondu tout de suite et sans peine. La gloire qu'il cherchait, lui, n'avait rien à faire avec le succès du jour, la mode, l'entregent. Ayant renoncé à l'opéra, même à l'oratorio et à la symphonie, il n'avait besoin ni des théâtres ni des orchestres, ni de la presse. Il ne lui était seulement pas nécessaire de se tremper, comme autrefois, aux discussions esthétiques d'où l'on sort avec les idées rajeunies. Car son siège était fait, sa théorie fixée, son Amérique découverte : c'était la chanson populaire! Et si la chanson populaire éclot aussi entre les pavés

de la grand'ville, aux mélopées des cris de la rue, combien plus drue elle germe et s'épanouit dans les champs, et surtout en Bretagne, près de la mer, aux cantilènes des matelots, aux rondes des ménétriers, aux complaintes des mendiants, aux innombrables refrains de tous les métiers! C'est là, plus que partout ailleurs, qu'on était en communion intime et incessante avec l'âme du peuple, dont Yves voulait devenir l'écho. Quoi donc le retenait à Paris? N'y restait-il pas réellement, par une sorte de lâcheté, comme on demeure auprès d'une vieille maîtresse dont l'habitude seule vous e nglue? Englu, il ne l'était même pas tant que cela! En somme, il ne lui faudrait pas un bien grand effort pour rompre les derniers liens qui l'attachaient à Paris par amour pour Paris. Seule l'amitié de Tombre représentait maintenant sa jeunesse artistique, les souvenirs de l'ancien cénacle, tout ce qui jadis pouvait lui rendre chère la capitale. Et encore Tombre était-il un errant, ici aujourd'hui, hier à New-York, demain n'importe où ! Justement à cette heure ils se trouvaient séparés, pour se retrouver quand? Ainsi, même ce motif de ne point partir, il n'existait plus. Non, quitter Paris n'était pas nuisible a son art, à sa gloire, Yves le savait bien; et si bien, qu'il était obligé d'en arriver à se dire :

— Au contraire! je ne puis que gagner maintenant en allant là-bas.

D'autre part, il appréciait à sa haute valeur le

bonheur qu'il assurerait à ses deux mères, en acceptant. Bonheur ineffable, comme l'écrivait Anne de Kergouët ! C'était presque un avant-goût du paradis, pour elles, si chrétiennes, que de finir leurs jours chez les dames de la Présentation. Et quand même son art, sa gloire, eussent risqué d'en souffrir un peu, ne devait-il pas aux admirables femmes ce sacrifice ? Cela ne se discutait pas une seconde. Moins encore, puisque à ce prétendu sacrifice il trouvait lui-même son profit. Il n'apercevait donc pas l'ombre d'un prétexte pour s'y refuser.

Sans doute, il y avait la condition du mariage ! Mais quoi ! Le mariage, en soi, était-il pour l'épouvanter ? Avait-il là-contre des répugnances bien arrêtées, comme le craignait sa sœur ? A s'interroger loyalement, Yves s'avouait que non, et que le bon abbé Fruchart n'avait pas tort de voir en lui simplement un célibataire par timidité. Oui, c'était bien cela. Yves n'avait jamais pensé à prendre femme, mais n'avait pas pensé non plus qu'il ne fallait pas le faire. S'y décider de sa propre autorité, avoir la hardiesse de courtiser une jeune fille, de demander sa main, il en était certes bien incapable. Mais précisément on lui supprimait ces obstacles. Et d'ailleurs, il connaissait assez le bon abbé Fruchart, pour s'en rapporter au choix de cet honnête homme. A coup sûr l'épouse ainsi élue serait vraiment digne de l'être.

Alors, quoi ? Yves pouvait-il donc hésiter ?

Hélas! Que ne lui avait-on parlé de tout cela plus tôt, un peu plus tôt, l'année dernière seulement! Non, certainement non, il n'eût pas hésité à cette époque. Mais voilà : maintenant, il y avait dans sa vie Madeline.

Quitter Paris n'était rien. Quitter Madeline était tout. Et à cette idée, Yves sentait sangloter à la fois son cœur et son esprit. Peut-être l'homme eût-il essayé d'étouffer les sanglots de son cœur, et de les offrir en holocauste au bonheur des dames de Kergouët. Mais l'artiste ne pouvait imposer silence aux légitimes révoltes de son esprit. Ici l'art et les désirs de gloire reprenaient leurs droits et les défendaient énergiquement, et d'autant plus haut qu'ils le faisaient en toute justice.

Renoncer à Madeline comme femme, Yves s'y était à peu près résigné déjà, puisqu'il ne se croyait pas aimé, puisque Madeline elle-même avait déclaré ne vouloir se marier *avec personne*. Toutefois, cet *avec personne* était presque plus consolant que désespérant. C'était bien l'assurance que jamais Madeline ne serait à lui; mais c'était la certitude aussi qu'elle ne serait jamais à un autre. Et ainsi, tout en abdiquant le rêve de l'avoir pour femme, Yves était assuré de la conserver toujours pour Muse. Or cette Muse lui était nécessaire, de cela il ne doutait point. Sans elle, loin d'elle, plus de gloire possible, et, ce qui était pire, plus d'art possible! Qui donc donnait une voix aux mélodies du musicien? Elle, en les chantant.

Qui donc en faisait jaillir comme une fleur le sens intime ? Elle, par les paroles dont elle les parfumait. Qui donc en était la vraie, l'unique inspiratrice ? Elle, sincèrement elle. C'est depuis qu'il partageait avec elle son travail, depuis lors seulement, qu'il en avait trouvé la formule définitive. C'est aux beaux yeux d'alouette de la jeune fille qu'il allumait la flamme de son enthousiasme. Elle symbolisait pour lui, elle concentrait plutôt, cette âme du peuple, âme multiple, mobile, intangible, obscure, dont elle lui paraissait la visible et vivante incarnation. Et voilà ce qu'il lui fallait abandonner, perdre! Autant lui commander de condamner à mort son génie ! Le pouvait-il, vraiment, le pouvait-il ? N'était-ce pas trop exiger, que ce suprême sacrifice ?

Bien plus ! A peser les choses impartialement, sans égoïsme aucun, au tribunal souverain de l'Art, avait-il le droit de consommer cette trahison envers l'idéal, cette espèce de suicide intellectuel ? Il se posa la question nettement, et mit toute sa loyauté à la résoudre. Il n'était plus assez croyant pour prier, comme le lui avait conseillé sa sœur, et pour invoquer les lumières de son éloquent patron saint Yves. Mais néanmoins, c'est avec toute la ferveur d'une prière qu'il aborda l'examen de ce point, et avec une gravité presque religieuse. Le bon abbé Fruchart n'y eût pas apporté plus de scrupules, ni une plus subtile casuistique, même en se plaçant à un point de

vue tout chrétien. Et voici, en résumé, à quoi vint aboutir la discussion de ce cas de conscience.

Si le génie est un don divin, on est tenu de le respecter en soi-même. Il ne vous appartient pas. C'est la manne céleste dont on est le dépositaire et le dispensateur. On a mission d'en répandre les bienfaits. Or Yves avait foi en son génie, très naïvement et très fortement. Eh bien! ne serait-il pas coupable d'un sacrilège, s'il manquait à sa mission? Devait-il immoler ainsi, au bonheur humain de sa mère et de sa sœur, le don surnaturel qu'il sentait invinciblement en lui, et les belles joies qu'y pouvaient puiser tous ses frères? L'Art n'était-il pas son Dieu; et ce Dieu ne lui disait-il pas, comme autrefois Jésus à ses apôtres :

— Il faut renoncer à tout, même à la famille, pour me suivre.

Telle était la réponse absolue, en jugeant du plus haut. Mais Yves n'eût pas été l'homme qu'il était, c'est-à-dire la bonté et la charité mêmes, s'il eût pu accepter sans douleur cette décision, cruelle et implacable envers ses deux mères qu'il aimait tant. Et à peine venait-il de se la signifier, à la barre de son esprit, que son cœur tout de suite en saignait. Il se trouvait dur, orgueilleux. Il s'accusait de sophisme. Il se reprochait de ne faire appel qu'à sa raison; et de plus simples et plus tendres sentiments lui parlaient des deux pauvres femmes, si bonnes, si braves, si dévouées, qui s'étaient immolées à lui, elles, toujours, sans

cesse, sans se plaindre, et qu'il pouvait si aisément récompenser aujourd'hui de leurs longues peines. Ah ! le crime, le sacrilège, n'était-il pas là, flagrant, certain, dans son refus à les rendre heureuses, quand il n'avait qu'un mot à dire pour combler tous leurs vœux ?

Oh ! oui, un rude combat, allez, mademoiselle Anne de Kergouët ! Et les aïeux de la maison, célèbres par leurs grands coups d'estoc et de taille, n'en ont certes pas connu de plus terribles. Et le bon abbé Fruchart lui-même, si expert aux délicatesses de la confession, et saint Yves en personne, le patron des dénoueurs de procès, eussent rendu les armes ici sans pouvoir décider quel parti prendre. Car dans cette affreuse bataille morale que l'honnête garçon se livrait, il ne s'agissait pas, comme à l'ordinaire, comme l'autre jour encore, de la lutte banale entre une passion et un devoir. C'est deux devoirs qui se dressaient impérieusement face à face, et chacun doublé d'une passion, et d'une passion noble et pure ; si bien que le malheureux Yves était forcé de manquer à l'un pour remplir l'autre, sans que rien lui montrât d'une façon irréfutable lequel des deux était le plus sacré.

XXVIII

Une idée lui vint tout à coup, une idée folle, désespérée, comme il vous en pousse lorsqu'on est à bout d'expédients.

— Si je demandais conseil à Madeline ?

Et pourquoi pas, après tout ? Qu'y avait-il de si absurde dans cette idée ? Au premier abord, en effet, cela paraissait singulier de la choisir pour juge, dans ce débat où elle était précisément *partie*. Mais, à la réflexion, rien de plus simple, étant donné le caractère élevé de la jeune fille. Yves s'étonna presque de n'avoir pas songé plus tôt à cette suprême ressource.

— Sans compter, pensa-t-il, qu'elle est intéressée moins directement que moi dans la solution, et qu'ainsi elle verra les choses d'un regard moins trouble, d'une âme plus détachée.

Et il s'ajoutait, non sans une grande douleur :

— Certes, elle a plus de chances que moi d'être équitable ; car moi, je l'aime, hélas ! tandis qu'elle. elle ne m'aime pas.

Là-dessus, il n'avait plus le moindre doute désormais. Les quelques illusions, qu'il avait encore vaguement conservées, étaient mortes une à une dans l'atmosphère étouffante de cette chambre de malade, où Madeline et lui ne connaissaient plus leurs belles communions artistiques d'autrefois. Leurs cœurs semblaient y être devenus muets, comme la pauvre épinette condamnée au silence. L'attitude renfermée, quasi froide, que Madeline avait prise insensiblement depuis la proposition d'Yves en faveur de M. Pigeollet, n'aurait pas manqué de se détendre aux caresses de la musique. Au lieu de cela, cette cause d'intimité n'existant plus, la réserve s'était accentuée de jour en jour, fatalement, sans même que Madeline y mît de la mauvaise volonté. Ses occupations absorbantes, son inquiétude auprès de sa mère dont l'état allait s'aggravant, la tristesse naturelle en de telles circonstances, tout contribuait à la faire paraître maintenant moins familière et même moins affectueuse envers Yves. Et cependant, au fond, jamais elle n'avait ressenti pour lui une aussi grande amitié qu'en ce moment. C'était presque de la tendresse. Il était si doux, si prévenant, si aux petits soins pour les exigences de la paralytique, si fraternel aux angoisses de la jeune fille! Mais cette tendresse, comment la lui eût-elle témoignée, au milieu précisément de ces angoisses qui dévoraient toutes ses minutes? Où trouver seulement le temps et le lieu de la lui montrer, dans

ces conversations brèves, à voix basse, entre deux portes, où l'on avait juste le loisir d'échanger quelques mots dont la malade devait être l'unique objet ? C'est donc avec toutes les apparences de raison qu'Yves se croyait sûr dorénavant de n'être point aimé.

Quelque profond chagrin qu'il en eût, son bon cœur trouvait néanmoins dans cette certitude une sorte de consolation, à la pensée que Madeline ne souffrirait pas, elle, s'il lui fallait rendre un arrêt qui les séparât pour toujours. Cette dernière considération le décida tout à fait à la prendre pour juge.

Mais encore était-il nécessaire qu'elle connût tous les éléments du procès, afin de ne pas trancher la question à la légère. Ah ! quel embarras, pour le brave garçon ! Il allait donc être obligé de lui dire :

— Vous êtes ma Muse. Je ne puis rien faire sans vous. Le sort de mon génie est dans vos mains.

Mon génie ! Ce sont là des choses qu'un artiste se proclame à lui-même , en lui-même, dans ses heures d'enthousiaste orgueil. Mais émettre cela tout haut, devant quelqu'un ! Tombre seul était capable de pareilles rodomontades. Yves le timide n'en aurait jamais l'audace. Et puis, parler ainsi, n'était-ce pas comme une déclaration d'amour, en un sens ? N'y avait-il pas une sorte d'indélicatesse, à s'insinuer par ce biais dans le cœur fermé de la jeune fille ?

Par bonheur pour sa timidité, Yves constata qu'une telle déclaration lui était matériellement interdite. Les circonstances mêmes faisaient obstacle au long discours qu'eût exigé l'exposé de ses motifs. Entre une lecture de roman-feuilleton et une course chez le pharmacien, pendant les rares et courts instants de tête-à-tête qu'il avait à la dérobée avec Madeline, il était impossible de trouver place à un semblable aveu, si difficile à faire, et qu'il eût fallu amener lentement après mille ménagements indispensables.

Restait à écrire une lettre. Pas d'autre moyen!

Il l'écrivit, cette lettre. Ou plutôt, ce n'est pas une lettre qu'il écrivit; c'est dix, vingt lettres. Toutes inachevées! Il y dépensa des jours et des nuits, sans arriver jamais à se satisfaire. Tantôt il se reprochait d'avoir trop insisté sur le mal que lui causerait une séparation. N'était-ce pas vouloir forcer la main à Madeline? Tantôt, au contraire, quand il avait essayé de réagir contre cette tendance jugée égoïste, il lui semblait se résoudre trop aisément à l'exil. Il ne trouvait point les mots pour rendre exactement ses pensées. Il oscillait, sans se fixer au point juste, entre des protestations qui respiraient l'amour et des résignations qui avaient un air d'indifférence.

Il fallait agir, cependant. Tout timide qu'il fût, Yves n'était pas de ceux qui demeurent indéfiniment devant un obstacle, et se paient de lâches excuses pour ne point le surmonter. Timide, oui,

mais brave à sa façon, Et puisque, tout compte fait, il avait décidé de demander conseil à Madeline, conseil il demanderait, n'importe comment, fût-ce dans les conditions les moins à son avantage.

C'est ce qu'il fit, et aussi malencontreusement que possible.

Ce soir-là Mme Loupiat était au plus mal. Elle avait éprouvé toute la journée des pesanteurs dans la nuque, et une absolue impossibilité de parole, qui annonçaient, avait dit le médecin, le danger probable d'une nouvelle attaque. On avait bien pris toutes les précautions nécessaires pour faire mentir ces menaçants symptômes ; mais l'état de la malade ne permettait guère d'espérer qu'on y réussît. Aussi tout le monde était-il dans les transes. Le grand'père se tenait à la cuisine, n'osant se montrer, pour ne pas agacer la paralytique; mais il restait à la maison, par crainte d'une issue mortelle. Madeline était atterrée de chagrin. En vérité, le moment ne se prêtait guère à la communication qu'Yves avait résolue. Il le sentit, et fut sur le point de la remettre à plus tard. Mais il s'était précisément donné à lui-même ce soir-là comme dernière limite. Reculer encore lui eût semblé une façon de lâcheté. De prétexte en prétexte, pensait-il, il eût fini par ne jamais aborder l'acte qu'il s'était imposé d'accomplir. Il prit donc son courage à deux mains, pour en finir une bonne fois, et si défavorable que lui fût l'occasion. Comme

il prenait congé de Madeline, sur le seuil de la chambre à coucher, après minuit, il lui tendit brusquement la lettre de Mlle de Kergouët, et balbutia très vite :

— Pardon ! Mais, je vous en prie, lisez.

Madeline fut stupéfaite et ne comprit point.

— Oh ! pas tout de suite, reprit-il. Lisez, d'ici à demain. C'est de ma sœur. Une chose grave, vous verrez.

Puis, avec une supplication presque impérieuse, il ajouta :

— Il faut absolument que vous me disiez ce que je dois répondre. Oui, oui, mademoiselle, vous ! Vous seule. Excusez-moi. Je n'ai pas le loisir ni la force de vous expliquer. Soyez bonne. Décidez pour moi. Je ne veux faire que ce que vous me direz.

Et il se sauva, plus affolé qu'elle-même.

Il passa la nuit sans dormir.

Depuis qu'il relayait Madeline au chevet de la malade, il avait l'habitude de descendre s'y installer de grand matin, afin que la jeune fille pût prendre alors un peu de repos. Il n'osa pas venir de si bonne heure ce jour-là. Il lui semblait qu'il allait trouver en bas sa condamnation. Il demeura dans sa chambre, anxieux à la fois et inerte, épiant tous les bruits de la maison, qui lui parut encore plus morne que jamais. Il attendait. Quoi? Il ne savait pas quoi. Sans doute que Madeline l'envoyât chercher par le grand-père. Car sans

cela, il se sentait incapable de se représenter devant elle. Comment pourrait-il l'aborder, en effet? Que lui dire? Par quels mots lui demander cette terrible réponse, qu'il avait cependant sollicitée? Quitte envers sa vaillance morale, toute sa timidité physique le reprenait, à l'idée de prononcer cette simple phrase :

— Eh bien! mademoiselle?

Il attendit de la sorte jusqu'à neuf heures et demie. C'était le moment de partir pour la grand'-messe de Saint-Ursule. Il ne pouvait tarder davantage. Il fallait descendre. Il fallait passer devant la porte du rez-de-chaussée, cette porte entrouverte devant laquelle il ne passait plus sans entrer pour demander si l'on avait besoin de lui. On entendrait certainement son pas, si léger qu'il fût, dans le vieil escalier de bois qui criait. On saurait qu'il était là et qu'il n'entrait point. On le jugerait lâche, et à juste titre. Ah! il n'y avait plus à reculer devant le fatal arrêt! Car cet arrêt était fatal, sûrement, puisque... Puisque quoi? Yves n'aurait pu donner les raisons de ce pressentiment; mais il en éprouvait l'involontaire frisson; et son cœur battait à lui rompre la poitrine, quand il se trouva près de la porte du rez-de-chaussée.

Tout à coup, son cœur s'arrêta net de battre. Au lieu de Madeline, c'est le grand-père qu'Yves apercevait par l'entrebâillement; et, à peine un rapide regard échangé, le bonhomme d'ouvrir, en soufflant à voix basse :

— Enfin ! Enfin ! Je croyais que vous aussi vous étiez malade ?

— Est-ce que Madeline ?... interrogea Yves très vivement, et sans même songer à dire : mademoiselle.

— Oh ! rien ! reprit le vieillard. Un peu de fatigue, sans doute ! Un peu de fièvre ! La pauvre enfant ! C'est accablant, vous pensez. Sa mère semble aller mieux cependant. Elle est assoupie. Mais c'est elle, à présent, qui m'inquiète. Le médecin ne doit venir que tantôt. Si vous pouviez aller jusque chez lui, pour qu'il vienne tout de suite ! Je n'ai pas pu monter vous en prier. Je ne voulais pas la laisser seule.

Tout cela était dit extrêmement vite, avec une grande expression d'angoisse qui bouleversait Yves. Malgré son désir d'obéir à la hâte, il ne put s'empêcher de murmurer, avant de partir :

— Mais enfin, quoi ! Qu'a-t-elle donc ?

— Rien, j'espère, rien, répéta le vieillard. Une crise de chagrin, d'énervement. La simple visite du médecin me tranquillisera. Allez vite, monsieur Yves, je vous prie. Et pressez-le, n'est-ce pas ? Ma pauvre mignonne ! Quand je pense qu'elle a pleuré toute la nuit.

Madeline avait pleuré toute la nuit ! Pourquoi ? Pourquoi ? Yves se le demandait en courant chez le médecin, et encore en courant de là à Sainte-Ursule, et encore et toujours, là-bas, devant son orgue, où ses distractions troublèrent étrangement

l'ordre des répons et firent plus d'une fois détonner le chantre. Est-ce donc de regret, que Madeline avait pleuré, en songeant à une séparation que sa loyauté jugeait nécessaire? En souffrait-elle donc, de cette séparation? Mais alors, elle n'était pas indifférente à Yves, comme il le croyait! Mais alors, il était quelque chose dans sa vie à elle! Il était aimé de Madeline! Aimé! Ce mot, ce simple mot, qui eût dû l'exalter, réprima au contraire cet accès de folie. Oui, il était fou, d'en arriver à une telle conclusion. Est-ce qu'il pouvait être aimé, lui, Yves, de cette jeune fille, qui avait dix-sept ans de moins que lui? Est-ce qu'il avait la tournure d'un homme qu'on aime? Est-ce que Madeline ne lui avait pas laissé entendre clairement qu'elle ne l'aimait pas? Oh! certes, fou, pauvre fou, de s'imaginer des absurdités pareilles! Elle avait pleuré, comme disait le grand-père, par une sorte de crise bien naturelle. L'énervement, la fatigue, le manque de sommeil, le chagrin de voir sa mère plus malade, en fallait-il davantage pour expliquer ces larmes? Sans doute elle éprouvait à l'endroit de son maître, de son initiateur, de son ami, une affection douce, reconnaissante, et elle avait souffert un peu à l'idée de rendre un arrêt qui allait briser de chères habitudes. Cela s'était joint à sa grande et légitime douleur filiale, et avait comblé la mesure de ce qu'elle devait supporter sans faiblir. En vérité, après y avoir bien réfléchi, tout ce qu'Yves

pouvait accorder à son « impertinente fatuité », c'est que la communication de la lettre avait été la dernière goutte amère qui avait fait déborder l'urne de tristesse dans le cœur désolé de Madeline.

Il s'attendrit à cette pensée, et y trouva la force de se résigner à un arrêt qu'il considérait dès maintenant comme rendu. Autant il avait eu peur de l'affronter ce matin, autant il désirait en être quitte désormais. Il avait hâte de revenir, et de s'offrir au rude coup qui allait le frapper.

Par malheur, son temps était pris jusqu'à ce soir. A peine pouvait-il manger un morceau sur le pouce, après la grand'messe, tout en faisant répéter un nouveau programme à la *Boule-Verte*. Puis il fallait retourner à Passy pour les vêpres. Il ne rentra rue Chevallier que tard dans l'après-midi.

Lorsqu'il arriva, Madame Loupiat était morte depuis deux heures.

Le grand-père étant obligé de rester auprès de Madeline, c'est Yves qui fut chargé des démarches et des courses, à la mairie pour la déclaration de décès, aux pompes funèbres et à l'église pour l'enterrement, à l'imprimerie pour les billets de faire-part. Sa journée du lendemain fut occupée à ces sinistres commissions. En tout, pendant ces vingt-quatre heures, il n'avait vu Madeline qu'une fois : le soir même de la mort, en lui serrant silencieusement les mains, sans avoir la force de

lui dire un seul mot de banale condoléance. Il ne la revit ensuite que le jour des funérailles, où elle conduisit le deuil au bras de son grand-père, tandis qu'Yves suivait le pauvre convoi, escorté par une douzaine de parents et amis qu'il ne connaissait point.

Puis une demi-semaine se passa encore sans qu'il se retrouvât auprès d'elle. Il n'osait pas descendre, n'ayant plus de raison à ses visites. C'est le grand-père qui vint un matin l'en prier, en lui disant très simplement :

— Vous seriez bien aimable, monsieur Yves, d'accepter à déjeûner avec nous. Madeline voudrait vous parler d'un projet qu'elle a. Songez que vous êtes notre seul ami.

Et il ajouta plus bas, comme furtivement :

— Hélas ! je suis forcé demain de reprendre mon service. Elle va être bien seule !

Deux grosses larmes mal retenues lui roulaient dans les yeux.

Yves descendit. Le déjeûner fût très triste. La conversation se traîna languissamment sur le projet de Madeline, qui demandait à Yves le service de lui trouver une occupation, comme, par exemple, des épreuves de musique à corriger. Yves promit d'en parler à Bernheim, et se fit même fort de rapporter bientôt de l'ouvrage à commencer. Il ne dit point que cet ouvrage, il le distrairait de sa propre besogne.

Le grand-père insinua aussi qu'il ne serait

peut-être pas mauvais de reprendre les leçons de piano.

— Oh ! de piano seulement, fit-il. Le chant, nous verrons plus tard. Eh ! dame ! ma chérie, ce ne sera pas pour te divertir, bien sûr ; mais comme un métier, qu'on n'abandonne pas. Hélas ! la vie est ainsi, que veux-tu ? On a ses petits devoirs quotidiens à remplir. Moi, tu vois bien, demain...! Et alors, de travailler avec monsieur Yves, cela te ferait une société. N'est-ce pas, monsieur Yves?

— Certainement, répondit Yves, très embarrassé.

Madeline le regarda fixement, et avec une profonde tristesse ; puis elle dit d'une voix lente :

— A quoi bon?

— Mais à te perfectionner, répliqua le grand-père. N'est-ce pas, monsieur Yves?

Cette fois Yves ne put rien répondre. Car il avait compris, lui, cet « à quoi bon ? » C'était l'arrêt fatal, l'arrêt qu'il avait prévu cependant. C'était une façon indirecte de lui signifier la séparation nécessaire. Il ne s'y trompa point. Un moment après, comme il était seul avec Madeline, le grand-père étant descendu à la cave, Yves dit tout bas :

— Ainsi, c'est donc vrai, mademoiselle ? vous jugez que...

Ses lèvres tremblaient. Il eut honte de sa faiblesse. Il fit appel à toute son énergie, et reprit sur un ton plus ferme :

— Oui, vous avez raison. Je pensais bien que vous jugeriez ainsi.

— Ah! vous pensiez cela? fit-elle, très émue à son tour.

Mais elle se ressaisit, elle aussi, par un effort de volonté qui donna soudain à sa physionomie une expression de froideur impassible.

— C'est donc mon devoir d'accepter? dit-il.

Et elle répondit d'une voix grave, presque dure :

— C'est votre devoir absolu.

XXIX

Eh ! bien ! puisqu'il avait, en effet, prévu ce dénouement, puisqu'il s'était presque résigné depuis quelques jours déjà à cet arrêt, pourquoi donc Yves en était-il ainsi atterré? Que ruminait-il encore, là, dans sa chambre, la tête brûlante, les poings aux yeux, la gorge secouée de sanglots ? D'où lui venait cette sourde et inavouée colère contre Madeline, contre le juge qu'il avait choisi lui-même? Pourquoi surtout, le départ étant maintenant décrété, et sans appel possible, pourquoi ne se hâtait-il point d'en donner à sa sœur la nouvelle? Joyeuse nouvelle, cependant, pour ses deux mères, et si impatiemment attendue par Mlle de Kergouët! Ah! n'était-ce pas cruel de les en priver? Qu'attendait-il ? A quoi pensait-il?

Hélas! il n'attendait rien, plus rien, en vérité. Et il pensait que son désespoir, son irritation, son retard à agir, étaient autant de lâchetés. Et tout de même il se désespérait, il s'irritait, il attendait. Il n'y a pas de cheval qui n'ait jamais bronché,

dit le proverbe arabe, ni de lion qui n'ait jamais eu peur. Ainsi le plus honnête homme du monde connaît des heures de défaillance. A coup sûr, Yves ne se soustrairait pas à son devoir, désormais décidé; mais il se laissait aller à en reculer l'accomplissement jusqu'à la date extrême, jusqu'à ce trente-et-un janvier qui lui apporterait la proposition officielle de l'abbé Fruchart. Il avait encore trois semaines devant lui. Qui sait si pendant ces trois semaines il ne surviendrait pas quelque chose? Quoi? Il l'ignorait. Il ne faisait même pas d'hypothèses précises sur ce mystérieux et improbable quoi. Mais il ne pouvait s'empêcher d'y penser vaguement, bien qu'il trouvât ces pensées presque criminelles.

— Ah! s'écria-t-il soudain, c'est la solitude qui m'aveulit de la sorte.

Voilà deux jours, en effet, deux jours et deux nuits qu'il vivait en tête-à-tête avec sa douleur, et non-seulement dans sa chambre morne, sans feu, dans cette maison désolée, mais partout où il allait, même devant ses orgues, même à la *Boule-Verte*, même parmi les machinales occupations de son métier, qu'il faisait comme une espèce de somnambule. Il sentit l'irrésistible besoin de conter, de partager cette douleur, de pleurer avec un ami. Et un matin, en sortant de sa grand'messe, comme il n'était pas de service ce jour-là pour les vêpres, il partit à la recherche de Tombre.

Mais où était-il, Tombre? Dans lequel des sept

théâtres de la banlieue jouait-il maintenant l'*Ame de Pierrot?* Depuis combien de temps, même, s'étaient-ils quittés? Ahuri par ses deux nuits blanches, et par tout ce qu'il avait souffert en ces quelques semaines, Yves ne pouvait préciser ses souvenirs à cet égard. Il lui semblait qu'il n'avait pas vu Tombre de très très longtemps. Ah ! comme on oublie vite ceux qu'on aime le mieux ! Comme la vie vous éloigne les uns des autres !

On le renseignerait aux *Folies-Élégantes* ! Il y alla. Le concierge, interrogé, ne savait pas au juste. Il fallait attendre le secrétaire du théâtre ; ou, mieux encore, le directeur de la scène, monsieur Grimblot, qui arrivait plus tôt, à une heure un quart pour la demie.

Yves s'assit dans un corridor sombre, menant au cabinet de Grimblot, près du magasin des accessoires. Par une porte entrebâillée qui donnait accès aux coulisses, venaient des bouffées de ténèbres sentant la poussière, la fuite de gaz et la poudre de riz. Yves percevait très nettement ces odeurs, et s'intéressait à les analyser sans comprendre pourquoi. Il avait la sensation de somnoler dans des limbes. Il rêvait, à demi assoupi, rêvait de Madeline devenue chanteuse, et interprétant un opéra dont elle avait fait le poëme et lui la musique. Dans ce rêve, Madeline se confondait avec Georgette par moments. Et il n'avait pas honte de cette confusion, mais au contraire s'y complaisait ; car c'était une Georgette

idéale, douée de toutes les beautés morales de Madeline. Il se voyait célèbre, riche, assurant largement la vie de ses deux mères, et en même temps heureux avec Madeline qui était son élève, l'héroïne de ses œuvres, sa Muse, et sa femme. Oui, oui, sa femme ! Car il l'adorait comme femme autant qu'il l'admirait comme artiste.

Il fut réveillé par la voix de Grimblot qui criait sur le théâtre vide :

— Eh ! je m'en fiche. Qu'il attende, ce m'sieu ! Le gazier d'abord. J'ai à parler au gazier. Je lui avais dit de venir à la demie.

— Il n'est encore que vingt-cinq, répondait le concierge. Et ce m'sieu attend depuis plus d'une heure.

— Peuh ! grommela Grimblot, la belle affaire ! Un ami de Tombre, m'avez-vous pas dit ?

— Oui, monsieur, fit Yves en poussant la porte et en pénétrant sur la scène. Je voudrais savoir où il joue, mon ami Tombre.

Il n'avait rien de bien imposant dans la mine ni dans l'allure, le pauvre croque-notes aux gestes gauches, aux jambes trop longues, avec son gibus roussi et son mac-farlane démodé. Mais sa voix n'était pas, en ce moment, celle d'un homme qu'on traite de haut. Grimblot retint donc une insolence qu'il avait sur les lèvres, et se contenta de répliquer, en humant une prise d'un air dédaigneux :

— Il joue à Belleville, en lever de rideau.

Yves ne fit pas même attention à cette fin de

phrase, qui eût suffi pourtant à lui révéler ce que du Glaizat infligeait maintenant à sa troupe de pantomime. Il n'avait retenu que la désignation du faubourg, vers lequel il se dirigea. C'était loin. Mais le temps froid et sec invitait à la marche, et, tout en marchant, Yves essayait de reprendre son beau rêve interrompu, sans réfléchir à l'absurdité des chimères qu'il continuait à imaginer maintenant tout éveillé.

Nouvelle façade de théâtre! Il était arrivé. Tiens! le chemin lui avait paru très court. Et cependant, quelle trotte! Le faubourg, puis la rue Saint-Honoré, les Halles, la rue Turbigo, le faubourg du Temple, la rude grimpée de l'ancienne rue de Paris, tout cela s'était déroulé sous ses pas inconscients. Son corps s'était guidé de souvenir dans ces quartiers, qu'il connaissait d'ailleurs pour avoir donné jadis des leçons dans deux pensions quelque part de ce côté-là. Son esprit ne s'était pas occupé de la route, tout entier à ses songeries qu'avait bercées la houle chantonnante des bruits de la rue. Un instant il se demanda s'il n'avait pas dormi en marchant.

Peut-être même dormait-il encore? Mais non. Voilà bien l'affiche du théâtre, où l'on donne l'*Ame de Pierrot*, suivie d'une comédie en trois actes. Un homme est justement au seuil de l'entrée des artistes, en train de chasser à coups de balai des moutards qui l'appellent sale portier.

Yves s'approche, et poliment :

— Monsieur Tombre, s'il vous plaît?

— Il vient une heure avant le spectacle, à six heures.

— Mais son adresse, je vous prie?

— On ne donne pas l'adresse des artistes.

Et le concierge rentre dans son corridor, dont il referme violemment la porte.

— J'vas vous y conduire, mon bourgeois; j'sais où qu'il reste, moi, monsieur Tombre, glapit derrière Yves une voix éraillée.

C'est un gamin un peu plus grand que les autres, une pâle frimousse sans âge précis, de douze à vingt ans; un de ces habitués du paradis, qui aiment en idolâtres les comédiens (les *mistoques*, disent-ils en argot), qui les suivent à la sortie du théâtre, et qui souvent poussent la rage de les connaître jusqu'à être au courant de leur vie privée.

Celui-ci, avant de lancer à Yves sa proposition, avait soigneusement « dévisagé le bourgeois » et s'était bien convaincu que ce n'était pas un créancier.

Yves le suivit. Ils redescendirent la grande rue de Belleville, prirent à droite par la rue du Renard, passèrent devant le Gazomètre, tournèrent encore à droite, dans la rue Rébeval.

— Moi, c'est là que j'perche, fit le gamin, en montrant à gauche la cité Jandelle.

Il avait interrompu, par ce renseignement dénué d'intérêt pour Yves, une longue apologie de Tombre, commencée d'abord en langage à peu près

ordinaire, puis bientôt mêlée d'expressions faubouriennes, et enfin toute en pur argot, ce qu'autorisait la complaisance de l'auditeur et ce qui permettait au môme de donner plus librement carrière à son enthousiasme.

— Un vrai dab, allez, c'lui-là! Ce qu'il vous fait froid derrière les esgourdes à la scène où il lingue ses deux singes! Mince alors! c'est rien d'la choquotte! Et surtout quand il s'enlève de dessus la fiole sa punaise de raisiné. Et quand il envoie son âme aux pelotes, donc! Et le coup de la bagnole au père Rasibus, quand il fouette les cadors au galop, et que les cognes font un blaire. N'en v'là qu'est rigolo. Mais le plus chouette, c'est au moment de calancher. Le Pierrot birbe, avec ses vermicelles autour du gniasse! Oh! esbloquant, ça! Et tout ce qu'on pige dans ses calots! Moi j'ai pas les miens à la manque, vous savez. Et je remouche au fin fond des siens, et j'y vois ci, et ça, et encore autre chose. Tout son béguin pour la Muette, toute sa vie qui radine, enfin tout, quoi! Y en a que la Colombine fait mieux leur blot (1).

(1) *Dab*, maître; *esgourdes*, oreilles; *linguer*, tuer à coups de couteau; *singes*, patrons; *choquotte*, nanan; *fiole*, figure; *punaise de raisiné*, goutte de sang; *envoyer aux pelotes*, envoyer promener; *bagnole*, voiture; *père Rasibus*, le bourreau; *cadors*, chevaux; *cognes*, gendarmes; *blaire*, nez; *calancher*, mourir; *birbe*, vieux; *vermicelles*, cheveux; *gniasse*, visage; *esbloquant*, étonnant; *piger*, voir; *à la manque*, défectueux; *remoucher*, regarder; *béguin*, amour; *la Muette*, la Mort; *radiner*, passer; *blot*, affaire; *mouchique*, vilaine; *bath*, bien.

Allons donc! Elle est pas mouchique, bien sûr. Elle est même bath. Mais à côté de lui, oh! la! la! C'est un dab, n'y a pas d'erreur. D'ailleurs, vous avez vu tout ca, hein? Puisque vous êtes son ami, que vous dites.

— Non, non, répondit Yves. J'étais... j'étais absent. Je ne l'ai pas vu dans ce rôle-là.

Le gamin avait fait une moue méprisante. Évidemment il se trouvait supérieur au bourgeois après un tel aveu. Aussi ne se gêna-t-il pas pour riposter tout à fait familièrement :

— Eh bien! mon petit père, faut vous payer ça.

Tout en conversant, on avait obliqué à gauche et pris la rue du Moulin. Le gamin s'arrêta devant une maison neuve, dont le rez-de-chaussée était occupé par un marchand de vin, et dont le premier étage était barré de cette prétentieuse inscription en grandes lettres d'or : *Hôtel de l'Avenir*.

— C'est là, fit le guide. Monsieur Tombre loge au second. V'là ses deux fenêtres, dans le coin.

Yves tira de sa poche quelques gros sous.

— Oh ! attendez, reprit l'autre. Demandez d'abord s'il est là. Parce que, des fois, presque tous les jours même, il sort. Seulement, craignez rien, j'sais où qu'il va, j'vous y mènerai.

La précaution était sage.

— Monsieur Tombre ? Il ne rentrera que pour dîner à cinq heures, dit la maîtresse d'hôtel. Et madame n'y est pas non plus.

— Vous voyez bien, fit le gamin qu'Yves retrouva sur le trottoir; j'm'en doutais. Ils sont sûrement aux Buttes, avec leur gosse. Allons-y.

Madame! leur gosse! Yves eut un triste sourire, on pensant qu'on prenait Georgette pour la femme de Tombre, et Georget pour leur enfant. Qui sait, cependant, après tout? Peut-être aujourd'hui vivaient-ils réellement ensemble? Yves se plaisait même à le croire, et s'attendrissait à cette idée, et reprenait la broderie de son rêve de tout à l'heure, mais maintenant avec Tombre et Georgette pour héros.

Et en vérité, il put s'imaginer un moment que ce n'était pas là une vaine hypothèse, lorsqu'à un détour d'allée, dans le parc des Buttes-Chaumont, il aperçut Tombre en train de jouer avec Georget. On eût vraiment dit un papa et son fils.

Georget était grimpé debout sur un banc, et battait frénétiquement des mains, à l'aspect d'un pauvre petit cerf-volant que Tombre essayait d'enlever, en courant de toutes ses forces. Il se donnait d'ailleurs un mal du diable, le brave Tombre, et devait avoir fourni déjà plus d'une traite; car, malgré la froidure, il s'épongeait le front tout en galopant. Il ne faisait pourtant pas grande besogne; le cerf-volant s'obstinait à raser le sol, sans jamais prendre l'essor.

— La queue est trop lourde, dit le voyou d'un air entendu.

A cet instant, Tombre reprenait sa course pour

revenir. Soudain il regarda du côté d'Yves, le vit et n'en put croire ses yeux.

— Ah! cria-t-il de loin, toi! c'est trop fort! Par quel hasard?

Et il levait au ciel ses longs bras, laissant piteusement traîner le cerf-volant par terre, ce qui fit pousser à Georget des cris de désespoir.

Tout de suite les deux amis furent dans les bras l'un de l'autre, avec une effusion telle, que le voyou rendit aussitôt toute son estime au bourgeois. Décidément, ce particulier-là était bien l'ami du grand homme! Donc, enchanté de pouvoir s'insinuer un peu, lui aussi, dans les bonnes grâces de son idole, le voyou souleva sa casquette en disant au mime :

— Vous occupez pas du cerf-volant, monsieur Tombre. C'est rapport à la queue. J'vas l'arranger. Ça m'connaît. Causez tranquillement avec monsieur. J'amuserai l'petit, allez!

Et en deux tours de main, il avait en effet allégé la queue, remis d'aplomb une aile qui était tordue, rafistolé l'attache qu'on avait placée trop bas; et d'une trotte il donnait l'élan nécessaire au cerf-volant, qui aussitôt montait en l'air d'un vol majestueux. Georget ne se tenait plus de joie, sautait, riait, prenait en main le peloton de fil, vite déroulé jusqu'au bout, et s'extasiait.

— Tiens! fit Tombre, en offrant au gamin une pièce de dix sous.

— Oh! non, monsieur Tombre, répondit l'autre,

laissez donc ! Trop heureux de vous être agréable. Un artisse comme vous !

— Eh bien ! justement, fit Tombre. Entre artistes ! Car tu es un zigue, toi, je vois ça.

Et en homme qui connaît son peuple, avec un geste à la Frédérick, il lui glissa la piécette dans une poignée de main. Le gamin en rougit de bonheur, sa pâle binette illuminée jusqu'au bout des oreilles.

Puis, tout en surveillant Georget du coin de l'œil, Tombre causa avec son ami. Il parla tout seul, plutôt, pour commencer. Dame ! un tas de nouvelles à donner ! Et de bonnes ! Georgette, gentille comme tout ! Oh ! pas d'amour encore, bien sûr ! Peut-être jamais d'amour ! C'était bien convenu entre eux. Tout de même, une vie charmante, à deux, c'est-à-dire à trois, avec Georget. Une vraie affection, tendre, délicieuse ! Où elle était en ce moment, Georgette ? A Paris, pour une affaire. Une affaire sérieuse. Rien de du Glaizat ! Elle s'en fichait, maintenant, de ce gredin. Car il leur en avait fait de toutes les couleurs. D'abord, de la *doubler*, pour la priver de ses feux. Seulement la doublure avait été si *loc*, qu'il avait bien fallu redonner le rôle à Georgette. Alors, il s'était ingénié, pour plaire à sa Sylvana sans doute. A présent, on jouait la pantomime en lever de rideau. Mais attends un peu ! Il allait faire un nez, le du Glaizat !

— Sais-tu ce que Georgette fait à Paris, pour le

quart d'heure ? Elle signe un engagement épatant, avec un Anglais, qui nous emmène tous les deux à Londres. Moi j'ai signé hier. Des conditions superbes. Il nous trouve renversants, cet Anglais. On nous intercalera dans une féerie, avec un mimodrame fait exprès pour nous. Et nos dédits, me diras-tu ? C'est justement là le pied de cochon que nous allons tirer à du Glaizat. Nos dédits, les vingt mille francs de Georgette, qu'il vienne donc les chercher là-bas ? Non, mais, est-ce drôle, hein ? Sans compter que les Anglais, parlez-moi de ce public-là pour la pantomime! Vrai, les Parisiens, j'en ai assez ! Trop blagueurs pour un art aussi sérieux ! J'entends les Parisiens chic. Parce que le peuple, c'est une autre affaire. Si tu nous avais vus aux Gobelins, à Montparnasse, à Grenelle, enfin partout ! Ce que ça roulait ! Et ici donc, même en lever de rideau. Tiens ! ici, c'est bien simple; ici, j'ai des fanatiques.

Il montrait le voyou, en train d'amuser Georget avec un nouveau jeu qui consistait à faire piquer des têtes cabriolantes au cerf-volant.

— Des gens comme ça, disait le mime, des gens qui se mettraient au feu pour monsieur Tombre. Je n'aurais qu'à me promener dans Belleville sur un cheval blanc, ils me nommeraient empereur.

Au milieu de ce flux de paroles, Yves n'avait pas eu le temps de placer un mot. Il ne savait d'ailleurs par quel biais introduire dans la conversation ce qu'il avait à dire. Comment sauter de

ces racontars joyeux aux tristes confidences qu'il apportait? Il écoutait donc, silencieux, et non sans éprouver un grand chagrin, en constatant qu'il n'était plus en communion de pensée avec son ami. Oh ! oui, comme la vie vous sépare, vous éloigne l'un de l'autre, et les cœurs surtout ! Voilà que Tombre semblait lui être devenu un étranger ! A peine si le mime lui avait demandé sommairement, en passant, des nouvelles de Madeline ; et vite, la réponse donnée, il était reparti à bride abattue dans ses histoires de théâtre, dans le dithyrambe de ses triomphes. Et pourtant, Yves le savait bien, Tombre n'était pas un égoïste.

— Au fait, se disait-il même, c'est peut-être moi qui suis un égoïste. Pourquoi vouloir troubler son bonheur de mon désespoir ? Qu'y ferait-il, au reste ?

Et il ne pouvait s'empêcher de penser amèrement :

— Il ne s'en aperçoit même pas.

Tombre, en effet, n'avait pas remarqué tout d'abord la profonde mélancolie de son ami. Et pour une bonne raison : c'est qu'à leur première et si fraternelle étreinte, la sombre mine du musicien s'était épanouie réellement. Quand Tombre avait répété, en l'embrassant de si grand cœur :

— Oui, oui, par quel hasard béni?

— Mais pour te voir, mon vieux, pour te voir, avait répondu Yves en souriant.

Et Tombre, sans chercher à en savoir plus long,

s'était mis aussitôt à bavarder. Dame! pouvait-il soupçonner qu'il s'était passé tant de choses, depuis sept ou huit semaines, dans la vie si régulière et si monotone du musicien!

Cependant, tout en continuant à pérorer, il vit la physionomie d'Yves se réassombrir soudain; il s'étonna de le sentir froid et comme fermé aux belles choses qu'il lui annonçait; il le trouva changé. Peut-être était-ce maladie, fatigue? Il le crut, au commencement, et redoubla aussitôt de verve, pour secouer cette apathie inusitée chez Yves. Puis, à plusieurs reprises, il perçut des soupirs étouffés, sourds, qu'on essayait évidemment de lui dissimuler. Pourquoi? Et son verbe se ralentit peu à peu. Et tout à coup, mettant ses deux mains sur les épaules de son ami, et le regardant au fond des yeux, Tombre s'écria :

—Eh bien! quoi donc, mon vieux frère? Allons, dis-moi, n'est-ce pas? tu as quelque chose. Et moi qui jacasse comme une pie-borgne! Brute que je suis, va!... Hein! Tu as quelque chose? Pardonne-moi de ne pas l'avoir deviné tout de suite. Et dis-moi ça, voyons, mon pauvre vieux!

Alors Yves, la voix brisée de sanglots, dégonfla enfin son triste cœur, et raconta tout.

Ils étaient assis sur un banc. Devant eux, dans l'allée déserte, il n'y avait que Georget et le gamin, qui jouaient maintenant à la balle, l'enfant capricieux s'étant lassé du cerf-volant ramené. Et le récit lamentable était interrompu à tout moment

par les exclamations des deux galopins, par leurs rires quand la balle venait caramboler dans les longues jambes de Tombre ou s'engouffrer dans le mac-farlane du musicien. Tombre lui-même était parfois obligé de couper la parole à son ami, pour crier à l'enfant :

— Georget, Georget, pas dans les plates-bandes ! Tu vas te faire attraper par le garde.

Deux fois, pendant qu'il lisait la lettre de mademoiselle Anne, le mime dut se lever et courir jusqu'au tournant de l'allée, le petit ayant disparu derrière un bouquet d'arbres.

Yves reprenait patiemment le fil de ses doléances ; mais, à le renouer sans cesse, il l'embrouillait. D'ailleurs, ses idées, ses sentiments, ses vœux, ses regrets, ses discussions pour et contre avec lui-même, tout ce qu'il roulait depuis quelques jours dans sa tête de solitaire, tout cela sortait à la fois, confusément, en tohu-bohu. Il eût fallu une attention très appliquée de son auditeur, pour mettre un peu de lumière dans ce chaos. Et précisément Tombre avait un air comme distrait en l'écoutant.

Bien involontairement, le brave garçon ! Et Yves ne pouvait même lui en vouloir d'être ainsi. Car c'est Georget qui causait cette inattention. Il s'amusait à cache-cache à présent, avec deux autres moutards de rencontre que le grand gamin avait raccolés. Tantôt la bande se fourrait sous le banc. Tantôt ils filaient tous, s'égaillant dans les mas-

sifs. Et Tombre alors de s'inquiéter, de regarder au loin, l'oreille aux aguets pour entendre le *cou-cou* des polissons qu'il ne voyait plus.

— Tiens ! fit-il tout à coup, allons à la maison. Tu me diras tout cela à tête reposée. C'est impossible, ici, avec ce sacré petit. Je sens que tu t'énerves à ces interruptions perpétuelles. Ça m'énerve encore plus que toi. Viens, tu dîneras avec nous. D'ailleurs, il doit être l'heure. Georgette est probablement rentrée. Viens-tu ?

— Non, répondit le musicien.

— Pourquoi ça ?

— Oh ! parce que. Tu comprends, devant elle ! Ça me gênerait trop. Et puis, je n'ai plus rien à te dire. Je ne pourrais que me répéter. Ce n'est déjà pas si drôle, n'est-ce pas? Au surplus, puisqu'il n'y a rien à faire !

— Dame ! en effet, je ne vois rien, répondit Tombre. Évidemment Madeline a raison : ton devoir est d'accepter. Mais, mâtin ! que c'est dur ! La province, le mariage ! Et travailleras-tu. seulement ? Sans ta Muse, mon pauvre !... Ah ! cristi ! Que la vie est mal faite !

— Hélas ! soupira Yves. Madame Loupiat est bien heureuse, elle !

— Allons ! allons ! fit Tombre en lui serrant les mains, ne dis pas des choses comme ça. Que diable ! Il te reste encore des consolations, des affections. Je t'écrirai, moi. Et Madeline aussi t'écrira sans doute. Pourquoi ne continuerait-elle

pas à être ta Muse de loin? Hein? C'est une idée. Qu'en penses-tu ?

Yves ne répondait rien, s'abîmait dans son désespoir.

— Georget! cria Tombre. Hop! la marmaille! Il faut rentrer, mon mignon. Maman doit t'attendre. En route, mauvaise troupe !

Il prenait le petit par la main et l'emmenait, les autres galapiats s'étant sauvés à la vue d'un garde qui leur donnait la chasse. Yves suivait mélancoliquement, toujours sans parler.

— Ah! ça, dit tout à coup Tombre en s'arrêtant, tu es sûr, sûr, qu'elle ne t'aime pas?

— Oh! absolument sûr, répondit le musicien. Rappelle-toi tous les détails que je t'ai précisés.

— Oui, oui, c'est vrai, répliqua Tombre en se remettant à marcher. Eh ! dame ! peut-être est-ce de ta faute. aussi. Avec ton platonisme, ta communion idéale, dans le bleu ! Sans ça, qui sait? Et d'ailleurs..... Mais non, en somme. En y réfléchissant bien, c'est évident, elle ne t'aime pas. Dommage, ma foi ! Parce que...

On était arrivé au bout de la rue du Moulin et l'on apercevait de là les lettres d'or de l'Hôtel de l'Avenir. Yves ne voulut pas aller plus loin. Cela lui aurait fait mal de voir Georgette. Tombre le comprit et n'insista pas.

— Eh bien ! adieu, mon vieux frère, dit-il, et bon courage !

Ils s'embrassèrent étroitement, sans même

avoir la force de se demander s'ils se reverraient avant le départ de Tombre pour l'Angleterre. Ah! ils sentaient qu'ils se quittaient pour la dernière fois, et leurs cœurs déchirés ne pouvaient échanger que des sanglots. Une suprême poignée de main, et ils s'en allèrent chacun de leur côté. Tombre courait pour rattraper Georget, qui avait filé en avant, voyant sa mère à la fenêtre. Et Yves marchait à pas lents, les mains ballantes, sans savoir où il se dirigeait, sans même penser fixement à rien, les regards vagues, et la face trempée de grandes larmes silencieuses.

XXX

Yves dormit, cette nuit-là, d'un sommeil lourd, profond, assommé, comme en connaissent les joueurs et les soldats qui cuvent une défaite définitive. Il se réveilla le lendemain avec la sensation nette qu'un grand trou s'était creusé derrière lui et que dans ce trou toute sa vie était enterrée, toute sa belle vie d'artiste avec ses espérances de gloire, ses amitiés fraternelles, ses affections idéales. Il fallait dire adieu à tout cela, ou plutôt avoir dès maintenant dit cet éternel adieu, et tâcher de n'y plus penser, et s'avancer virilement, sans regrets inutiles, dans la voie nouvelle qui s'ouvrait. Une voie douloureuse, avec le devoir pour seul compagnon de route ! Pas de consolations à attendre ! De qui ? Ses deux mères, au bonheur de qui il se sacrifierait, ne seraient même pas ses compagnes et ne l'aideraient point à porter sa croix ; car elles se confineraient dans le couvent, toutes à leur salut désormais, et lui deviendraient ainsi de plus en

plus étrangères. La femme que lui trouverait l'abbé Fruchart, si bonne et si douce qu'elle fût, quelles idées, quelles passions communes aurait-elle avec le musicien? Aucune, bien probablement. Ils vivraient tous deux côte à côte, en honnêtes gens qui s'estiment, mais non comme deux esprits qui se pénètrent, comme deux cœurs qui se fondent. Ah! c'était vraiment l'exil, l'exil absolu. Une correspondance possible avec Madeline, avait suggéré Tombre! Chimère, chimère! Et les lettres de Tombre lui-même, pouvait-on y compter? Combien de temps serait-il fidèle à cette promesse, au milieu des hasards de son existence errante? Non, non. A quoi bon se leurrer de ces illusions vaines? C'était de la faiblesse. Mieux valait envisager les choses comme elles étaient, dans leur dure nécessité. Yves se voyait bien abandonné, bien seul, irrévocablement seul, en face du désert où il allait entrer demain.

Un coup frappé à la porte le fit soudain sursauter. Étonné, car il n'attendait personne à huit heures du matin, il se leva, se vêtit à la hâte, et courut ouvrir.

C'était le petit voyou de la veille, apportant un billet de Tombre.

« Ma vieille, disait le mime, je viendrai te » prendre chez toi pour dejeûner. Laisse ta clef » sous le paillasson, si tu ne dois pas rentrer avant » midi. Georgette a signé. Nous filons ce soir, à » la cloche de bois, canaillement. Nous sommes

» joyeux comme tout, et je ne veux pas que tu » sois triste. A tout à l'heure!... »

— N'y a pas de réponse? demanda le gamin, tout en ramassant les mégots de cigarette dont la chambre était jonchée.

— Non, merci, dit le musicien qui lui donna un pourboire.

— Mince! s'écria l'autre, j'me fais rien de belles journées depuis quelque temps. Vous êtes vraiment des zigues, les artisses! Où donc que vous jouez, vous, m'sieu? J'parie que c'est dans la *Closerie des Genêts*. Je reconnais le costume.

Il montrait le gilet breton, le beau gilet brodé par Mlle Anne. Yves l'avait reçu trois jours auparavant, et l'avait laissé tout étalé sur le dos d'une chaise, sans prendre seulement la peine de l'admirer.

Yves sourit de la méprise, et répondit presque gaiement :

— Où je joue, mon petit? Dans un théâtre où tu ne vas guère. A l'église Sainte-Ursule de Passy.

— Ah! oui, reprit le gamin, une église russe, pas? J'aurais dû m'en douter. Y a un piano ici. Vous devez être chantre. J'en ai déjà vu, des chantres russes, à la *Gaîté*. Ils avaient des frusques comme ça, je me rappelle. C'est rien rigolo, tout de même, d'être chantre! Et surtout d'être russe. Enfin! Chacun son goût.

Et il partit en se tenant les côtes. Il avait laissé une traînée de joie derrière lui, ce moineau. Et

aussi la lettre de Tombre était ragaillardissante. Yves avait donc tort, de se croire si seul, si abandonné! Le gilet breton lui-même semblait luireprocher les désolantes pensées de tout à l'heure. Brave sœur, va, qui avait trouvé moyen d'économiser sur un budget de cent francs par mois, pour envoyer à Yves ce riche cadeau! Et il se plaignait de n'être aimé de personne! Oh! non, cette bonne, cette dévouée sœur, ni sa vieille mère non plus, ne lui deviendraient jamais des étrangères! Et il avait beau dire, des affections lui restaient, des consolations, des cœurs tendres. Le cher Tombre! Quelle agréable surprise!

La surprise fut plus agréable encore qu'il n'avait cru. En revenant de sa grand'messe, il trouva la table toute mise. Tombre avait apporté un homard, un pâté, et quatre bouteilles de vin blanc.

— Un vrai balthazar, hein? s'écria le mime en lui faisant les honneurs du couvert avec une gravité comique.

— Oh! quel gaspillage! fit naïvement le musicien.

— Laisse donc! Nous roulons sur l'or. Des banknotes, mon cher! L'Anglais nous a allongé des banknotes. Tiens, à propos, je t'ai fait une petite provision de tabac.

Yves aperçut sur la commode dix paquets de caporal alignés, des paquets d'un hecto chacun.

— Ah! ça, voyons, dit-il, c'est absurde.

— Oh! ne crains rien, reprit Tombre, je n'ai pas attrapé de fluxion de poitrine à les trimballer. Je suis venu en voiture, mon vieux. Dame! tu comprends. Je vais avoir cinq cents balles par mois, là-bas, et Georgette mille. Ainsi tu vois si nous sommes au sac. Allons, à table! et causons sérieusement. Parce que, j'ai des choses à te dire, moi. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Et d'abord, recommence-moi tout ton boniment d'hier. Mais net, cette fois-ci. Nous voilà tranquilles. Ah! cré mâtin, si tu savais ce que j'ai souffert à ne pas pouvoir t'écouter comme j'aurais voulu. Et ce que ça m'a tracassé, toute la nuit, de t'avoir quitté de la sorte! D'autant que j'ai une idée... Je me trompe peut-être. Enfin, nous verrons. Vas-y toujours.

Yves recommença, en effet, son récit de la veille. Sans se répandre, comme hier, en lamentations confuses, sans ressassages, sans les embrouillamini qu'avaient causés les interruptions des enfants et les distractions involontaires de Tombre. Il avait, d'ailleurs, aujourd'hui, l'esprit limpide et presque le cœur serein, après ses viriles et décisives constatations du réveil. Il narrait donc les choses méthodiquement; et l'on eût dit parfois, au calme ordonné, posé, impartial, de son discours, qu'il ne s'agissait pas de lui, mais d'un autre, dont il exposait l'histoire, et analysait les impressions. Il en parlait comme au passé, et de-lui-même comme d'un mort.

Tombre l'écoutait religieusement. Étonné d'abord d'une pareille tranquillité, il discerna vite tout ce qu'elle cachait d'héroïque résignation et aussi d'irrémédiable désespoir. En même temps, à la lumière précise de ces confidences, il reconstitua pleinement le drame qui s'était joué dans l'âme de son ami. Il y vit même plus clair que lui, se rendant compte des sentiments qu'Yves n'osait s'avouer. Ce que le pauvre garçon s'obstinait à appeler une passion toute idéale, artistique, rien de plus, c'était bel et bien de l'amour! Ce n'est pas seulement la Muse perdue qu'il avait pleurée en Madeline, mais la jeune fille, la femme! Et sa pire douleur avait, en somme, pour cause, la certitude de n'être point aimé par elle. Or, cette certitude, Tombre, lui, ne s'y laissait pas convaincre. A plus d'un détail, naïvement énoncé par Yves, il jugeait au contraire que Madeline devait aimer le musicien. Pourquoi cette réserve subite, et toujours accentuée, depuis le jour où Yves avait transmis la proposition de M. Pigeollet? Pourquoi cette espèce de dureté, avec laquelle Madeline avait signifié son dernier arrêt? Tout cela ne venait-il pas de ce que, justement, elle souffrait elle-même de l'indifférence apparente qu'Yves lui témoignait ainsi? Et pourquoi surtout cette nuit de larmes, quand Yves l'avait consultée si maladroitement, en lui donnant à lire, sans explications préalables, la lettre de Mlle Anne? Certes, certes, à tant d'indices, Tombre ne pouvait

se tromper. Evidemment Madeline aimait aussi le musicien.

Tombre se garda bien de formuler ces découvertes. Il n'en laissa même rien paraître sur sa physionomie. Il acquiescait aux conclusions les plus désolées.

— Bref, dit-il quand Yves eut terminé, je vois aujourd'hui comme hier qu'il n'y a plus d'espoir, en effet. Tout ça est fini, bien fini.

Et il ajouta, avec une tristesse ironique :

— Allons, mon pauvre vieux, enterrée, ta vie de garçon !

Cette pointe d'ironie n'échappa pas à Yves qui en fut peiné.

— Comme tu prends mon chagrin gaiement ! fit-il, les larmes aux yeux.

— Peuh ! répliqua Tombre, tu le prends bien philosophiquement, toi ! Tu as la résignation grave et je l'ai gaie, voilà tout.

Il se leva ; puis, comme pris d'une subite colère :

— Mais que diable veux-tu qu'on te réponde, enfin ? Il t'arrive une chose qui égorge ta vie, ta gloire, ton cœur, et tu l'acceptes, et tu tends le cou même ! Tu me racontes ça doucement, bonnement ! Tu ne te révoltes pas ! Tu ne fais rien, rien, pour lui casser les reins, à cette fatalité, pour violer ton sacré sort ! Non, c'est trop bête aussi, écoute donc.

Il allait et venait, avec des gestes furieux.

— Dire, ajouta-t-il, dire que si je n'étais pas venu.... Ah! grand serin d'honnête homme, va! Pâte à martyr! Ivrogne de sacrifice!

— Mais quoi? balbutiait Yves. De quelle révolte possible oses-tu parler? Est-ce que tu veux que je refuse, par exemple?

— Eh! non, s'écria Tombre. Je sais bien que tu dois accepter. Mais que tu n'aies pas pensé à... Oh! c'est étonnant, tout de même! Quel aveugle!

— Pensé à quoi! je ne comprends pas.

— Tiens. tu ne comprends rien. Fiche-moi la paix. D'ailleurs je garde mon idée. Tu m'empêcherais d'agir, si tu savais. J'ai déjà trop bavardé. Causons d'autre chose. Qu'est-ce que tu dis de la politique russe dans les Balkans?

Yves ouvrit de grands yeux. La gouaillerie lui sembla tout à fait hors de propos. Tombre était-il donc las de l'écouter, de le plaindre? Puis, que signifiaient ces accès alternés de moquerie et de colère? Et quelle pouvait être cette idée, qu'il gardait secrète? Agir! Agir! Comment? Yves se méfiait fort des invasions de ce fantaisiste dans la vie privée. Il songeait vaguement à quelque lettre folle, écrite à son insu par Tombre aux dames de Kergouët.

— Ce n'est pas cela, au moins? demanda-t-il, en manifestant cette crainte. Parce que, tu conçois, à aucun prix je ne veux les troubler, aller leur mettre martel en tête. Leur repos m'est sacré.

— Et à moi, donc! riposta Tombre avec une affectation de respect.

— A Madeline non plus tu n'écriras pas!

— Non plus, sois tranquille. Mais mêle-toi donc de tes affaires, je t'en prie, et pas des miennes. Parlons d'autre chose, encore une fois. De la pluie, et du beau temps, si tu veux. Un joli mois de janvier, hein? Le fond de l'air est un peu froid, sans doute; mais cependant.... Dis donc, si nous allions prendre le café quelque part?

Ils sortirent, allèrent s'asseoir dans un petit estaminet des environs. Tombre y lut très attentivement le *Siècle*, et força Yves à regarder en détail un tas de vieux numéros du *Charivari*. Une demi-heure ainsi se passa, parmi les conversations banales de trois jeunes gens qui faisaient une partie de billard, et de deux vieillards qui jouaient aux dominos. Puis Tombre posa son journal, et, à propos d'un écho dramatique, se lança dans une tirade sur le théâtre.

— C'est un art flambé, disait-il. A moins qu'on ne le régénère par la pantomime. Wagner l'a bien essayé par la musique; mais essayé seulement; oui, essayé.

— Oh! il a même réussi, répondit Yves.

— Tu crois? fit le mime avec nonchalance.

— J'en suis sûr, reprit le musicien, qui, la première fois, avait relevé machinalement le mot de Tombre, et qui maintenant s'animait pour de bon à cette question d'art.

— Pourtant, insista Tombre, ton idéal a dépassé cela.

— Moi, je ne me sens pas dramatique, répliqua Yves. Je suis un lyrique. C'est autre chose. Mais ce n'est pas une raison, parce que j'ai lâché l'opéra, pour ne pas rendre justice à Wagner. Au surplus, le poëme musical de Wagner n'est pas de l'opéra.

Il était parti en pleine esthétique. C'est ce que voulait Tombre. Ils quittèrent l'estaminet, toujours discutant, et Tombre alimentant à dessein la discussion par de subtiles chicanes. Ils revinrent ainsi, sans que Yves y prît garde, à la maison de la rue Chevallier.

— Dis-moi, demanda tout à coup le mime, avant de nous quitter, si j'entrais faire mes condoléances, et en même temps mes adieux, à mademoiselle Madeline ! Ce serait peut-être convenable, hein ? En somme, elle a toujours été très gentille pour moi, et j'ai soupé chez eux.

— C'est vrai, répondit le musicien, Et même, je profiterai de l'occasion pour lui donner de l'ouvrage que je lui avais promis. J'ai justement un paquet d'épreuves de chez Bernheim. Et j'avoue qu'il m'eût été pénible de les lui remettre en tête-à-tête. Attends-moi un peu. Je vais les chercher.

Madeline, en leur ouvrant la porte, rougit imperceptiblement, de surprise et aussi de plaisir. Tombre comprit que la visite était agréable. Il fallait tâcher de rester sur cette impression. Ce n'était guère commode. Les compliments de con-

doléance à faire, d'abord ! Le chagrin du deuil à réveiller ! Puis, le silence gêné du musicien glaçait la conversation. Mais néanmoins Tombre sut habilement ramener les esprits où il voulait, sans froisser la légitime tristesse de la jeune fille, et sans alarmer non plus la méfiance inquiète de son ami.

Yves, toutefois, ne put s'empêcher de dresser l'oreille, à cette phrase insidieuse, que Tombre lança bientôt, sans avoir l'air d'ailleurs d'y vouloir insister :

— Hélas ! oui, mademoiselle, un adieu général, puisque nous nous en allons tous, chacun de notre côté. Ah ! la vie s'arrange bien mal, en somme.

Et il ajouta :

— Pas trop mal pour moi, encore. Mais pour mon pauvre ami ! Au fond, il n'y a que ça qui m'affecte dans mon départ. Quand je pense que je le laisse dans une passe pareille ! Dans des angoisses !

— Mais, objecta Madeline, non sans une certaine âpreté, il me semble que les angoisses de monsieur Yves sont finies. Je crois même qu'elles n'ont jamais dû être bien vives. Vous les exagérez certainement. Pouvait-il hésiter ?

— En effet, répondit Tombre, il ne devait pas hésiter. Tu as hésité tout de même, n'est-ce pas, Yves ? Oh ! avoue-le, va ; il n'y a pas de honte.

— Je ne m'en défends pas, fit le musicien. Et

mademoiselle sait mieux que personne qu'il m'a fallu, pour me décider...

— Mon opinion ? interrompit Madeline.

— Oui, mademoiselle.

— Je me demande vraiment pourquoi, monsieur Yves.

Yves devint très pâle. Il était stupéfait d'avoir eu le courage d'exprimer ce qu'il venait de dire, et qui lui paraissait gros de révélations. Mais il se sentait à bout d'audace, et incapable de continuer un si épineux entretien. Il vit que Tombre allait accourir à la rescousse, et il lui jeta un regard suppliant pour l'obliger à se taire. Tombre fit semblant de ne pas comprendre, et prit la parole.

— Mon Dieu ! mademoiselle, dit-il, Yves a eu tort évidemment de ne pas vous expliquer mieux pourquoi il vous demandait conseil. Il ne vous l'a même pas expliqué du tout. Sa timidité est la grande coupable, et vous êtes assez généreuse pour lui pardonner.

— Mais je ne lui en veux pas ! fit vivement Madeline.

— Si, si, reprit Tombre. Vous devez lui en vouloir. Vous ne vous en doutez peut-être pas. Mais c'est comme ça, croyez-moi. Je lui en veux bien, moi, d'avoir été si muet, si renfermé, si peu brave. En vous soumettant la lettre de sa sœur, il avait le droit, et le devoir même, de vous exposer par le menu tous les combats que cette lettre avait soulevés en lui.

— Tombre, je t'en prie, interrompit le musicien. Et, d'ailleurs, pouvais-je parler longuement à mademoiselle, à ce moment-là, dans les douloureuses circonstances?...

— Tu pouvais lui écrire, riposta Tombre. Et il vous a écrit, en effet, mademoiselle. Dix lettres, vingt lettres, un volume ! Seulement il n'a pas osé vous les montrer. Mais il me les a contées, à moi. Et ce qu'il y avait dans ces lettres, mademoiselle, moi, je vais vous le dire.

— Tombre, s'écria Yves, je te le défends.

— Allons donc ! répliqua Tombre. Il n'y a ici qu'une personne qui puisse m'imposer silence. Si vous voulez que je me taise, mademoiselle, je me tairai. Toutefois, avant que vous me donniez cet ordre, laissez-moi vous faire observer que ce qui est en jeu, c'est non seulement le bonheur de mon ami, mais son art, mais sa gloire, mais son génie, dont vous êtes responsable.

— Parlez, monsieur Tombre, dit gravement Madeline.

Alors, en termes rapides, éloquents, respectueux, avec un tact délicat auquel Yves ne s'attendait pas, Tombre répéta tout ce que lui avait confié le musicien touchant le désastre intellectuel que causait irrémédiablement la séparation. Il n'effleura même pas le point obscur, et dangereux à aborder, des sentiments tendres de l'homme pour la jeune fille. Il ne mit en lumière (mais combien vivement !) que la passion idéale de l'ar-

tiste pour sa Muse. Et il trouva les mots justes qu'il fallait. Il les retrouva plutôt, dans sa mémoire, où Yves les avait jetés au cours de ses confidences. Et il termina en disant :

— Voilà, mademoiselle, voilà pourquoi il sollicitait votre jugement. Ne pouvant se passer de sa Muse, il voulait savoir si la Muse, elle, avait conscience de cette nécessité. Seulement, je vous le répète, il a failli en ne vous posant pas nettement cette question. Or, maintenant elle est posée. Excusez-moi si je suis pressant. Mais, que répondez-vous?

Yves n'avait pas eu la force de lever les yeux, durant ce discours. Il se tenait, le front penché, comme accablé de honte, tournant quasi le dos. Madeline, elle, avait écouté crânement, face à face, la tête haute sous le verbe impérieux de Tombre.

— Je réponds, fit-elle avec énergie, ce que j'ai déjà répondu. Je crois, comme vous, oui, j'ai l'orgueil de croire, en effet, que j'ai pu être pour monsieur Yves une Muse. Je comprends sa peine. La mienne est grande aussi, je vous le jure. Mais il y a là un devoir à remplir auquel rien ne saurait nous soustraire.

— Comment ! reprit Tombre. Vous ne voyez pas un moyen, un biais, pour que le devoir soit rempli sans que les conséquences en deviennent aussi atroces?

— Je n'en vois pas.

— Ainsi, vous considérez cette séparation

comme absolue ? Le lien idéal qui vous unit tous deux sera brisé irrévocablement ? Vous ne pensez pas même à une correspondance possible ?

— Si, si, s'écria-t-elle vivement. C'est vrai, je n'avais pas songé à cela.

Yves avait tressailli. C'était donc là l'idée de Tombre ? Ah ! que cette idée était consolante, admirable !

Tombre avait vu l'expression de joie et d'espoir épanouie soudain sur la physionomie de la jeune fille.

— Car, enfin, reprit-il brusquement, enfin, vous avez de l'affection pour lui, n'est-ce pas ? Pour son génie ? C'est lui qui vous a ouvert le pays enchanté des beaux rêves artistiques. C'est lui qui vous a faite reine dans ce pays où il est roi ! Vous lui en êtes reconnaissante ! Vous ne voulez pas qu'il en soit exilé, de ce divin royaume ! Ni en être exilée vous-même ! Et vous ne pouvez y vivre qu'ensemble, en vous tenant par la main !

— Oui, oui, bégayait Madeline, profondément émue.

— Et vous ne voyez vraiment pas, reprit Tombre de plus en plus ardent, vous ne voyez pas le moyen de concilier tout, le seul raisonnable, le seul juste ? Et il faut que ce soit moi qui vous le montre, aveugles que vous êtes !

Yves essaya de protester. Il tremblait affreusement. Il comprenait soudain où Tombre voulait en venir.

— Laisse-moi tranquille, toi, cria le mime. Je parlerai. Ce serait un crime de me taire. Vous m'y autorisez, n'est-ce pas, mademoiselle? Eh! qu'importe, d'ailleurs? Je vous sauverai malgré vous, s'il le faut. Enfants, grands enfants! Mais cela ne vous crève donc pas les yeux, votre amour? Ah! rougissez tant qu'il vous plaira. Cachez-vous la figure. Pleurez. Ça m'est égal. Je vous dis que vous vous aimez, et que vous partirez là-bas ensemble.

Puis, d'une voix tonnante, avec une sorte de fureur :

— Eh! le voilà, mon moyen, sacrebleu! Mariez-vous.

Yves, anéanti, n'osait se tourner vers Madeline, qu'il entendait sangloter. Tombre le prit par les épaules, et le poussa, presque en le rudoyant, auprès de la jeune fille.

— Voyons, fit-il d'une voix plus basse, avouez-le donc tous les deux, que vous vous aimez.

Madeline releva la tête. Un éclair illuminait ses beaux yeux brouillés de larmes. Sans parler, elle prit la main qu'Yves lui tendait gauchement, et elle laissa tomber son front sur la poitrine haletante du pauvre garçon.

— Enfin, s'écria Tombre, je pourrai donc m'en aller content. Maintenant, je vous saurai heureux.

— Hélas! murmura Madeline en se remettant à pleurer, hélas! pas encore.

— Comment? firent les deux hommes stupéfaits.

— Oui, hélas ! reprit Madeline, redoublant de sanglots. Et peut-être eût-il mieux valu, monsieur Tombre, ne pas nous donner l'espoir d'un mariage qui ne se fera sans doute pas.

— Pourquoi donc ? interrogea Yves bouleversé.

— Un obstacle, un terrible obstacle, répondit-elle.

— Quel obstacle ? s'écria Tombre. Mais dites-le vite, mademoiselle. Je retarderai mon départ s'il le faut. J'en viendrai à bout, je vous en réponds, quoi que ce soit. Je suis là pour un coup, diantre !

Et il ajouta, en essayant d'être gai pour ranimer leurs courages :

— Je n'en connais pas, moi, d'obstacles, vous voyez bien.

— Mon cher ami, répliqua Madeline, à celui-là vous ne pouvez malheureusement rien. Je ne saurais même vous le dire, malgré ma reconnaissance, mon affection pour vous. C'est à mon grand-père seul qu'il faut... Et c'est monsieur Yves en personne qui doit affronter cela. Ah ! croyez bien, mon cher Yves, croyez bien que je n'aurais pas eu la force de vous faire souffrir ainsi, et de souffrir moi-même, si longtemps, si durement, sans la certitude où j'étais que l'aveu de notre amour risquait d'être inutile. Mais ce qui m'aidait à me résigner, c'est que je me disais : à quoi bon échanger les promesses d'un bonheur probablement impossible ? Car enfin, vous êtes de noble famille;

vous portez un nom honorable ; votre mère et votre sœur, que vous respectez, seront sévères à juste titre pour le choix... Oh ! non, non, je n'ai le droit de vous rien dire. Je ne sais pas, moi, comment les hommes jugent certaines choses. Ma mère ne me parlait de cela qu'avec horreur. Et tout de même grand-père est si bon ! Je l'adore tant ! Je ne veux pas l'abandonner. Pardonnez-moi, n'est-ce pas ? J'ai mes devoirs aussi. Quand il rentrera ce soir pour dîner, je vous l'enverrai. Et il vous dira, lui. Et vous verrez alors. Quoi qu'il arrive, d'ailleurs, je ne vous en voudrai pas, et je vous aime. Mais laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi seule. Ah ! Quelle fatalité ! Oui, oui, mon cher monsieur Tombre, vous avez cru bien faire, et je vous en remercie. Mais vraiment, il eût été préférable de nous épargner l'occasion d'une déception pareille. Car, je le sens, j'en ai peur, l'obstacle sera insurmontable. Oh ! par pitié, ne restez pas ici, j'ai honte. Allez-vous-en. Mon Dieu ! mon Dieu ! Pauvre grand-père !

XXXI

— Qu'est-ce que cela peut bien être, cet obstacle ? se demandait Tombre, chemin faisant, tandis qu'il accompagnait Yves jusqu'à Sainte-Ursule, où les vêpres réclamaient l'organiste.

Et son imagination trottait, courant aux hypothèses les plus abracadabrantes. Il voyait le bonhomme Loupiat en faussaire, en assassin, en forçat évadé. Il se rappelait la première impression si fâcheuse que lui avait faite le vieillard, avec son museau de renard, son allure chafouine et de guingois. Il se rappelait surtout le soir où il avait senti frissonner la menotte de Madeline, tandis que le grand-père criait :

— Et n'oublie pas mon...

Son quoi ? Son couteau ? Son revolver ? Il opérait donc toujours, le scélérat ? C'est donc à des guets-apens de bandit qu'il occupait ses nuits quand il restait dehors ? Voilà le motif de l'aversion profonde qu'avait contre lui la paralytique. Mais c'était épouvantable ! Et cependant, quoi

supposer, sinon cela ? Cela seul offrait quelque vraisemblance.

Naturellement, Tombre n'osait faire part à Yves de ses inductions. Il voyait bien, d'ailleurs, que des hypothèses pareilles, aussi étranges, roulaient dans la cervelle du musicien. Il eût trouvé cruel d'y insister. Il se taisait.

Yves, en effet, et avec plus de raison encore, était assailli par ces hideux soupçons. Toutes les scènes auxquelles il avait assisté, lui revenaient à l'esprit : les insinuations de madame Loupiat, les dures ripostes du grand-père, les effrois de Madeline qui s'interposait alors, pour qu'on ne lâchât pas un mot qui pût trahir le secret de la famille. Ce secret, auquel il s'était arrêté un jour sans en avoir la clef, et auquel il n'avait plus voulu songer depuis lors, il allait le savoir aujourd'hui. Il redoutait cette confidence. Il écartait en vain les sinistres images qui, malgré lui, se dressaient dans le mystère inexpliqué de cette maison. Il appelait à son secours la tendresse de Madeline pour son grand-père, la bonté du vieillard pour les siens, la soumission indulgente de cet homme aux exigences, aux mauvaises humeurs, à l'acariâtre hostilité de madame Loupiat. Il se le représentait comme il était dans le train-train de sa vie journalière, si doux, si humble. Il tâchait d'oublier l'air rusé, la démarche ambiguë, sournoise, presque rampante, du vieillard. Il fixait son souvenir à la seule chose rassurante qu'offrît cette ingrate

figure, au regard ferme, droit, foncièrement honnête, qu'avait parfois le bonhomme quand il se redressait dans un accès d'autorité. Mais il avait beau faire; rien de tout cela ne prévalait contre l'obscur raisonnement, l'irréfutable instinct, qui lui criaient :

— Le personnage est ténébreux, énigmatique; et Madeline elle-même, Madeline sa petite-fille, Madeline qui l'adore et qui en est adorée, Madeline en a honte et peur. Cet homme a vécu, et vit encore peut-être, sur les marges de la société, là où rôdent l'infamie et le crime.

Et Yves souffrait douloureusement à cette idée. Et lui aussi lisait à la dérobée dans les yeux de son ami les sombres imaginations dont il le sentait hanté comme lui-même. Ainsi marchèrent-ils pendant près de dix minutes, sans échanger une parole, aucun n'ayant le courage d'exprimer devant l'autre, à haute voix, ce que tous deux pourtant ils pensaient dans une commune horreur.

Tombre rompit le premier ce silence pénible qui, à la longue (il le comprit soudain) devenait plus atroce qu'une explication franche.

— Eh bien! après? fit-il brusquement. Qu'il soit ce qu'il voudra, le particulier! Est-ce la faute de Madeline? Cela empêche-t-il que tu l'aimes?

— Je l'aime plus encore, si c'est possible, répondit le musicien.

— A la bonne heure, mon vieux! Et tiens, rappelle-toi ce que tu m'as dit une nuit, à propos de

Georgette. Tu sais, le rossignol blessé, qu'on ramasse dans un ruisseau.

— Oh ! s'écria Yves, même dans du sang!

Il s'arrêta, effrayé d'avoir proféré cela ; puis :

— D'ailleurs, qui nous prouve...? Ah ! nous sommes fous, vois-tu. Peut-être il ne s'agit que d'une faute, d'une vilenie.

— Oui, peut-être, continua Tombre. Des histoires d'argent, de faux ! Un notaire qui...

— Pouah ! fit Yves. Oh ! non, non. Pas cela. Ce serait pis. J'aime mieux croire... Au surplus, Madeline n'aurait pas, dans ce cas, cette terreur. Oh ! en être à discuter des suppositions semblables, et qu'elle y soit mêlée ! Et que ce soit ceci ou cela, au reste, qu'importe? Il y a là du malpropre, de la honte. Non sur elle, grand Dieu ! La pauvre enfant ! Mais contre elle, tout de même, hélas !

— Comment ! contre elle ?

— Hélas ! oui, contre elle, contre nous. De quel front parler à ma mère, à ma sœur, d'une union avec la fille d'un... Qui sait d'un quoi? Elle l'a bien dit elle-même : mon sang noble, mon nom, mes deux mères honorables, leur sévérité légitime ! Le voilà, l'obstacle, l'insurmontable. Moi, mon jugement, ce n'est rien. Mais elles, elles, ces deux saintes ! Saintes, oui. Mais de Kergouët aussi. Et leur faire accepter..., leur proposer seulement... ! Tout est perdu, va. Je le sens.

— Yves, dit Tombre gravement, je ne te reconnais plus. Toi, Yves-le-Juste, parler ainsi ! Allons donc !

Si, après l'aveu du grand-père, tu estimes, toi, que tu peux épouser Madeline, de quel droit renonces-tu à la tâche d'imposer cette opinion aux dames de Kergouët? Non en leur manquant de respect, bien sûr. Mais en faisant passer dans leur esprit, dans leur cœur, ta conviction d'honnête homme. C'est lâche, d'en désespérer.

— Tu as raison, répondit le musicien. Merci. Et c'est sur cette bonne parole que je vais te dire adieu.

Ils étaient arrivés, en effet, devant Sainte-Ursule.

— Tu m'apprendras le résultat de ton entrevue, n'est-ce pas? demanda Tombre. Tu me le télégraphieras. Je t'enverrai mon adresse par dépêche, aussitôt à Londres. Et il faut vaincre, entends-tu. Il le faut.

Qui eût pu, en voyant devant le portail de l'église ces deux pauvres hères, soupçonner la beauté de leurs âmes? Qui eût pu croire que Tombre, le mime, l'ex-tragédien grotesque, le cabotin aux théories saugrenues, le pochard, savait à l'occasion tenir ce langage élevé de tout à l'heure? Et qui diable eût deviné toutes les délicatesses, toutes les énergies, toutes les splendeurs morales cachées dans l'enveloppe de cet organiste, à l'allure malingre, à la physionomie chétive, aux jambes de faucheux, ridicule sous son gibus démodé et son mac-farlane aux ailes lamentables?

En vérité, des passants qui les virent s'étreindre, des gens sans malice pourtant, ne retinrent pas

un sourire à l'aspect comique de ces deux fantoches, qui s'embrassaient en pleine rue, avec une effusion et des gestes de Guignol.

Mais, s'il se trouvait ce jour-là, parmi les fidèles de Sainte-Ursule, des cœurs épris de musique, ils eurent une belle fête, et ils n'ont dû l'oublier jamais. Car c'est en pensant aux dames de Kergouët, à Madeline, et à Tombre, que l'organiste accompagna les versets sacrés, et en priant avec passion, en implorant de l'éternelle Justice la force nécessaire pour obéir à son ami, pour conquérir sa Muse, pour convaincre ses deux mères. Et quand il improvisa la marche de sortie, après le *Magnificat*, c'est son âme elle-même qu'il répandit dans le ruissellement d'harmonie des orgues, toute sa tendresse filiale suppliante, toutes les gratitudes de sa douleur consolée par l'amitié, toutes les vaillances de son courage raffermi, et toutes les ferveurs de son amour. Ah! mademoiselle Anne, ce jour-là votre bon Dieu dut imposer silence aux harpes de ses saints Anges, pour écouter chanter dans l'infini l'hymne du pauvre organiste.

XXXII

Dans sa chambre sans feu et sans lumière, où la nuit peu à peu s'est installée sans qu'il y prît garde, Yves est assis sur le pied de son lit, les mains détendues, le corps ployé en deux, le regard à la fois fixe et vague, sans bouger, presque sans penser. Il s'est laissé tomber là en revenant des vêpres ; et tel il était à ce moment, tel il est encore, avec son mac-farlane boutonné et son chapeau sur la tête. Il gît dans une sorte de torpeur, dont il ne cherche pas à se réveiller, car il n'y éprouve aucune angoisse. Ce n'est pas de l'abattement moral, en effet. Bien au contraire ! Depuis son exaltation quasi extatique devant les orgues, il se sait plein d'énergie. Mais cette énergie n'a pas besoin de paroles, de raisonnements. Elle les redoute plutôt. Elle consiste précisément à ne point réfléchir. Elle tient de l'extase encore. Elle est immobile, passive, semblable à celle des martyrs qui se raidissent jusqu'à l'inertie. Il semble à Yves, et de cela seulement il a conscience, qu'il

sent toutes ses forces se recueillir et se ramasser en lui pour le rude assaut de tout à l'heure.

La nuit était devenue tout à fait noire, quand soudain, dans le profond silence de la maison, il perçut le grincement de la porte d'en bas, tout doucement ouverte. C'était le grand-père qui rentrait ; à la sourdine, selon son habitude. Yves, bien qu'il prêtât l'oreille très attentivement, ne put distinguer le bruit de la seconde porte, tant le vieillard avait les mouvements furtifs. Ce fut une impression pénible. Ce simple fait rappelait invinciblement les sinistres hypothèses de tantôt. Yves ne put se défendre de frissonner.

Il se leva, se débarrassa de son mac-farlane et de son chapeau, alluma vite une bougie. L'ombre tout à coup lui avait fait peur.

Dix minutes muettes s'écoulèrent, qui lui parurent infinies.

Puis la porte du rez-de-chaussée fut rouverte, cette fois avec une décision qui étonna Yves. Et de même il remarqua que les pas du grand-père, ordinairement si légers, presque glissants, étaient aujourd'hui fermes et sonores. Ces détails le frappaient singulièrement, sans qu'il eût d'ailleurs le loisir de se demander s'ils étaient de bon ou de fâcheux augure. Ce changement d'allure indiquait aussi bien l'assurance d'un honnête homme venant remplir son devoir ou le cynisme d'un coquin jouant son va-tout. Yves tressaillit de nouveau, non plus avec un effroi physique,

mais de toute son âme inquiète, quand il entendit retentir sur le bois de sa porte les deux coups nets, secs, impérieux vraiment, qu'y frappa le vieillard. Il eut comme la sensation de recevoir deux balles dans le cœur.

Cette sensation se précisa encore à l'entrée du bonhomme, qui avait l'air tout en colère, et à ses premières phrases, qui exprimaient une vive indignation à laquelle Yves ne s'était point préparé.

— Monsieur, disait le grand-père avec autorité, permettez-moi d'abord de vous adresser un reproche. Vous avez eu tort de confier à Madeline une chose que je devais connaître avant elle. Je sais, au reste, dans quelles circonstances s'est produit votre aveu. C'est par la faute de monsieur Tombre que cela est arrivé. Sans doute. Madeline me l'a expliqué. Mais vous êtes coupable aussi. Il fallait empêcher ce monsieur de se mêler d'affaires qui ne le regardent pas. Excusez-moi de vous parler aussi sévèrement. Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi je tiens plus que personne à certaines précautions. Au surplus, en tout état de cause, il n'était pas convenable d'agir comme vous avez fait. Une telle conduite me surprend de votre part.

Yves ne trouvait rien à répondre. Il s'attendait si peu à un début de ce genre! Il en était tout décontenancé. Puis, la hauteur même de ce langage, tout à fait imprévue, lui imposait. En même temps, cela jetait bas toutes ses suppositions. Certes, ce

n'était pas un criminel qui pouvait parler de la sorte!

— Maintenant, monsieur, reprit le vieillard, venons au fait. Malgré votre manque d'égards, j'ai pour vous la plus grande estime. Vous êtes un homme d'honneur, je le sais. Vous voulez épouser ma petite-fille, et je n'ai pas besoin de vous dire que ce mariage a mon agrément, puisqu'il a celui de Madeline.

Yves rayonnait de joie.

— Mais, continua le grand-père, j'ai mon honneur aussi, que j'entends à ma façon; et cet honneur m'oblige à vous préciser très exactement l'obstacle que Madeline vous a laissé pressentir. Quel qu'eût été son fiancé, j'eusse fait de même. Seulement, je l'avoue, la confidence m'eût paru moins délicate, moins pénible, devant un autre, devant monsieur Pigeollet, par exemple, qui n'avait pas un nom, une famille, tels que les vôtres. Étant donné que vous êtes monsieur Yves de Kergouët, l'obstacle, hélas! me semble...

— Oh! monsieur, crut devoir interrompre le musicien, je n'ai pas certains préjugés, et croyez bien que toute mon indulgence....

Le bonhomme eut à ce mot un éclair d'orgueil, et le geste de quelqu'un qui refuse une aumône.

Yves n'osa continuer, et rougit de sa faute de tact. Le vieillard vit cette rougeur, y lut le regret qu'elle exprimait, et ne releva point le mot dont il avait été blessé. Il prit, au contraire, tout à

coup, son humble attitude accoutumée, comme s'il se reprochait sa fierté intempestive.

— Monsieur, dit-il, veuillez, je vous prie, m'écouter avec patience. Le récit que j'ai à vous faire sera peut-être un peu long. C'est celui de toute ma vie. Je l'abrégerai de mon mieux. Mais il est nécessaire que je n'en omette rien de ce qui doit vous éclairer. Asseyons-nous.

Il avait une tristesse douce qui attendrissait le musicien. Ils prirent place tous deux, chacun d'un côté de la table, où M. Loupiat posa d'abord ses deux coudes, en laissant tomber sa tête dans ses mains. Puis, après un moment de silence, le vieillard commença.

— Monsieur, dit-il, j'ai été soldat jusqu'à vingt-quatre ans, comme engagé volontaire. J'ai quitté le service avec les galons de sergent et la croix de la légion d'honneur, pour fait d'armes. Cette croix, vous le voyez, je ne la porte plus.

Yves eut un sursaut, malgré lui. Les suppositions infâmes lui revenaient à l'imagination. Ce mouvement n'échappa point au vieillard.

— Je l'ai portée jusqu'à cinquante-cinq ans, reprit-il. Et, rassurez-vous, j'ai le droit, légalement, de la porter encore.

Légalement! Yves songea à quelque faillite suivie de réhabilitation. Mais il n'avait pas le temps de discuter avec lui-même cette nouvelle hypothèse. Encore moins avait-il le calme d'esprit nécessaire. Car M. Loupiat le considérait main-

tenant avec une fixité de regard gênante, difficile à soutenir. On sentait qu'il allait dire quelque chose de grave, et qu'il voulait observer, à plein, l'effet du coup ainsi porté.

— En sortant de l'armée, dit-il, je suis entré dans la police.

Et il ajouta, en redressant brusquement la tête :

— Brigade de sûreté, monsieur ! C'est vous dire que je n'en rougis pas. Loin de là ! Le métier est mal vu, je ne l'ignore point. Mais c'est bien à tort, croyez-moi. Donner la chasse aux bandits, aller les relancer dans leurs tanières, y risquer sa peau, ce n'est pas une besogne de propre à rien, ni de lâche, je vous le jure.

— Je n'en doute pas, monsieur, fit le musicien avec conviction.

Et, d'un mouvement tout naturel, il tendit la main à M. Loupiat.

— Attendez, dit le vieillard tristement. Ne m'offrez pas encore cette marque de sympathie que vous me refuserez peut-être dans un instant. Je ne vous ai dit jusqu'à présent que le beau de mon histoire.

Il posa de nouveau sa tête dans ses mains. Un soupir douloureux lui secoua la gorge. Puis il reprit :

— J'avais un fils, monsieur. Je voulais en faire un homme supérieur à moi, lui donner de l'instruction, le pousser aux carrières brillantes. J'y

réussis. J'obtins pour lui une bourse dans un lycée. Il fut reçu à l'école polytechnique. Ce jour-là, je donnai ma démission. Si honorable que fût mon métier, et si attaché que j'y fusse, je craignis pour mon fils les préjugés, les railleries probables, le mépris possible de ses camarades. Je quittai donc la police. Mes sept ans de service militaire et mes dix-huit ans dans la sûreté, où j'étais devenu brigadier, me donnaient droit à une pension de retraite. J'étais veuf. Je pouvais vivre avec ma pension Je me retirai à la campagne, sans rien faire, car je n'avais aucune profession, ce qui me semblait d'ailleurs plus convenable, vu la situation de mon fils. Il était lieutenant, plein de moyens, et ses chefs s'accordaient pour lui prédire un avenir superbe.

Un profond soupir souleva derechef la poitrine du vieillard. Un voile lui passa sur les yeux.

— Je l'adorais, monsieur, continua-t-il. Enfin!... Toutefois, il faut le reconnaître, je l'avais élevé plutôt à la dure. Dame! Je suis un homme de discipline, un soldat. Au surplus, avec mes maigres appointements de policier, je n'aurais pu, au cours de ses études, lui donner beaucoup d'agrément. A l'école d'application, je le surveillais encore, le tenant raide. Ce fut un malheur. Une fois officier, la bride sur le cou, il se rattrapa, prit de mauvaises habitudes, devint joueur. Je ne l'appris qu'au moment de son mariage. Un mariage d'argent! Mademoiselle de Buironfosse

avait onze ans de plus que lui. Fort honorable, d'ailleurs, d'une famille dans laquelle je ne pouvais qu'être flatté de le voir entrer. Cette considération, et une dot de quarante mille francs, je l'avoue, me firent fermer les yeux sur la différence d'âge, surtout quand mon fils m'eut confessé qu'il avait dix-huit mille francs de dettes. Cette union était le salut pour lui. Mais hélas! les joueurs ne se corrigent pas. En moins de deux ans, la dot de sa femme était mangée.

Le vieillard avait peu à peu baissé la voix. Yves comprit que la partie la plus terrible des confidences approchait. Il regarda le pauvre homme avec une profonde pitié.

— Oui, monsieur, oui, plaignez-moi, fit le grand-père. En vérité, je n'avais pas mérité le coup affreux qui me frappa. Mon fils, monsieur, un soldat, un officier, le fils d'un légionnaire, d'un honnête homme, mon fils...

Il hésitait, les mots semblaient se refuser à sortir de sa bouche. Il suffoquait en étouffant des sanglots qui lui faisaient trembler les lèvres. Il s'accrocha des deux mains à la table, comme s'il sentait le sol se dérober sous lui. Et ce fut d'un ton rauque, presque inarticulé, qu'il dit enfin :

— Mon fils commit un vol.

Puis il ajouta aussitôt, d'abord avec une fermeté soudaine, ensuite en mots entrecoupés :

— Il se fit justice, monsieur. L'argent de la batterie !.. Sept mille francs !... Il était alors capi-

taine en second. Il s'est tué d'un coup de revolver.

Rapidement, par phrases brèves et sans arrêt entre elles, le vieillard se hâta de passer outre, en disant :

— Le nom ne fut pas sali, par bonheur. J'avais quelques protections. On m'estimait. L'affaire resta secrète. Madame Loupiat put emprunter l'argent, qui fut remis dans la caisse.

Il se leva, comme soulagé du poids qui l'écrasait. Yves était immobile, abasourdi, et sans pouvoir reprendre haleine, en quelque sorte, sous les traits pressés de cette révélation si brusque. M. Loupiat, d'ailleurs, ne lui en laissa pas même le temps. Il ne reprenait pas haleine, lui non plus.

— Je restai seul, dit-il, pour subvenir à la vie de ma bru et de ma petite-fille. Elles étaient ruinées. Plus que ruinées. Nous devions sept mille francs. Les intérêts à payer dévoraient pour longtemps le tiers de ma retraite. Madame Loupiat ne pouvait travailler. Une maladie nerveuse, dont vous avez vu la triste issue, l'avait frappée à la suite de ces tragiques événements. J'étais forcé de trouver tout de suite un gagne-pain. Quel, monsieur ? Je vous en fais juge. Je ne savais aucun métier, sinon mon métier de policier. Mais je ne pouvais rentrer au service. J'avais passé l'âge de l'activité. Alors, monsieur, alors...

Yves s'était levé à son tour. Le voilà, l'horrible secret ! Il allait l'entendre, cette fois. Il en était tout blême d'avance.

— Monsieur, fit le vieillard, pardonnez-moi si j'hésite, si j'ai l'air de plaider pour moi les circonstances atténuantes. Eh bien ! oui, au fait, je les plaide. Oui, j'étais acculé à une nécessité dont je ne pouvais sortir autrement. C'est l'existence même des miens, de Madeline, qui était en jeu. Et j'ai accepté. Et je ne saurais m'en repentir, malgré tout. Mais cependant, j'en conviens, la besogne est vile, indigne d'un honnête homme. Elle est infâme, pour tout dire.

Infâme ! Le mot était prononcé. Yves ne put se retenir d'un haut-le-corps, et il s'écarta instinctivement du vieillard.

— Monsieur, fit le pauvre homme d'un ton très humble, je comprends votre horreur. Vous avez deviné, n'est-ce pas ? Moi aussi, sachez-le bien j'ai horreur de ce que je suis. Autant la police publique me semble mériter le respect, autant je méprise les soi-disant bureaux de police privée, des entreprises de chantage presque toujours, des mines d'affaires louches, malpropres.

Yves écoutait bouche béante, se rendant mal compte de ce qu'il entendait, ayant peine à concevoir que le grand-père de Madeline n'était qu'un mouchard d'agence interlope.

— Oui, monsieur, reprenait le vieillard, je sais dans quelle boue j'ai dû ramasser mon pain. Non le mien, hélas ! Mais celui de mon enfant. C'est un ancien camarade, renvoyé de la préfecture pour indélicatesse, qui m'offrit cette place chez lui.

J'ignorais toute autre profession, encore une fois. Que faire ? Comment refuser ? Fallait-il laisser mourir dans la misère cette femme que mon fils avait ruinée, cette fillette qui était innocente, qui était mon sang, qui était Madeline ? Ah ! pardonnez-moi. Je me défends. Je plaide. A quoi bon ? Toutes les raisons du monde n'empêchent pas que mon métier ne soit infâme. Et je le sais bien. Et j'ai eu beau mettre tous mes efforts à le faire le plus honnêtement que j'ai pu. Malgré cela, forcément, fatalement, j'ai trempé les mains dans des ordures, dans des infamies. Sans le vouloir jamais, sans m'y plaire, je vous le jure. Mais enfin, je l'ai fait, et j'ai bien conscience que c'était mal, puisque depuis ce jour-là, monsieur, j'ai cessé de porter ma croix d'honneur.

Yves était bouleversé de sentiments contraires. Certes, il acquittait cet homme, et le trouvait héroïque, et non coupable ; et son cœur saignait à voir la honte de ce vieux soldat ; et il l'estimait pour la délicate sévérité avec laquelle l'infortuné s'accusait lui-même. Et néanmoins, une sorte de dégoût invincible le clouait sur place, et l'empêchait d'aller serrer ces mains qui avaient dû tremper, comme l'avouait l'autre, dans des ordures et des infamies. En vain il regimbait intérieurement contre une impression de dégoût, et la jugeait inique, et faisait appel, pour la vaincre, à l'admiration, invincible aussi, qu'il éprouvait de la grandeur d'un tel sacrifice. Malgré tout, il ne

pouvait prendre sur lui de bouger, ni même d'articuler une bonne parole.

Le grand-père prit cette immobilité et ce silence pour une condamnation.

— Vous voyez bien, monsieur, fit-il, que l'obstacle est insurmontable. Oh ! je ne me plains pas. Je constate, voilà tout. Et je me soumets, hélas ! Evidemment un homme tel que moi ne peut allier son nom à celui de monsieur Yves de Kergouët.

Malgré la forme de la phrase, cela était dit sans aigreur, sans amertume, mais plutôt avec une résignation désolée qui faisait mal à entendre. Tous les sanglots, que le vieillard avait contenus au cours de sa confession, lui remontèrent alors à la gorge, et brusquement éclatèrent avec ce cri :

— Ma pauvre Madeline !

Et il tomba sur le divan, à bout de courage, fondant en larmes.

C'en était trop pour le bon cœur du musicien. Il se précipita vers le malheureux, les mains tendues. Mais une répulsion toute physique le fit encore reculer devant l'étreinte. Il se contenta de toucher doucement l'épaule du vieillard, et lui dit :

— Je vous en supplie, monsieur, calmez-vous. Vous vous méprenez sur mon silence. Je réfléchissais aux moyens....

Une joie subite éclaira la face du grand-père, qui avait redressé le front.

— Aux moyens ! s'écria-t-il. Ah ! monsieur, est-ce vrai ? Aux moyens seulement ! Alors, vous ne dites pas non ? Vous croyez... ? Mais ne cherchez pas, monsieur Yves. Il n'y en a qu'un, de moyen. Oui, un moyen sûr, pour que ma présence, ma société... Car c'est là le seul obstacle pour vous, n'est-ce pas ? Je comprends. Je comprends. Eh bien ! rien de plus simple, allez !

Il parlait avec volubilité, sans qu'Yves pût l'interrompre.

— Madeline, disait-il, n'accepterait pas d'être séparée de moi. Elle m'aime tant, la chère petite ! Vous vous souvenez, au moment où il était question de monsieur Pigeollet, quand j'ai proposé de m'en aller, s'il le fallait ! Elle s'y est opposée. Elle n'entend pas cela. Mais, on peut s'arranger, monsieur. Moi, je ne veux pas qu'elle se sacrifie à sa vieille bête de grand-père. Moi je serai heureux, même loin d'elle, si elle est heureuse. Et même je mourrai de bon cœur pour cela. Oui, monsieur. Oh ! avec délices, avec passion. Ce ne sont pas là des phrases, croyez-moi. Je suis tout ce que vous voudrez ; mais je suis un soldat, un légionnaire, et je n'ai qu'une parole. Et je m'y engage par serment, monsieur ! Le lendemain, le soir même du mariage, vous n'aurez qu'un mot à dire, un signe à faire, et je partirai, je disparaîtrai pour jamais. Absolument pour jamais !

Il était radieux. Ses yeux brillaient d'une sorte

d'enthousiasme. Et c'est avec un air de triomphe qu'il ajouta :

— Soyez tranquille ! Je ne me raterai pas plus que mon fils.

— Monsieur, vous êtes un héros ! s'écria Yves.

Toute sa loyale équité lui revenait. Il admirait, sans restrictions maintenant, ce dévouement superbe. Il ne pensait à l'opprobre, dans lequel avait vécu ce vieux brave, que pour lui en faire honneur. Il se disait qu'une telle abnégation, poussée à ce dernier point de sublime, méritait une récompense.

— Mais vous vivrez, reprit-il. Je le veux, entendez-vous. Madeline a mille fois raison de ne pas accepter que vous la quittiez jamais. Moi non plus, je ne l'accepte pas. Vous resterez avec nous. Vous en êtes digne. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir crié cela plus tôt. Ah ! ma mère et ma sœur, qui sont des saintes, monsieur, vous jugeront comme moi, quand je leur dirai votre martyre.

Le brave homme ne pouvait en croire ses oreilles. Il pleurait d'attendrissement à présent. Il rougissait aussi, à s'entendre traiter de la sorte, à recevoir de pareils éloges. Et, tout confus, repris par son habituelle humilité, il balbutiait :

— Mais, monsieur Yves de Kergouët, un pauvre vieux tel que moi... pour mon simple devoir rempli à ma façon, comme j'ai pu, hélas !... Il n'y a pas de quoi, vraiment ! Vous, vous, monsieur Yves de Kergouët ! Un si grand nom !

— Ah ! fit tout à coup le musicien, j'en ai un plus grand et plus beau encore, que me donnent parfois mes amis. Monsieur, ils m'appellent Yves-le-Juste.

En prenant les deux mains du bonhomme, il l'embrassa de tout son cœur.

XXXIII

Une longue rue montante, au haut de laquelle se dresse une église, voilà le village de Saint-Jacud-de-la-Mer. Et l'on est étonné tout d'abord de voir que ce nid de pêcheurs s'étage au flanc d'une montagne, et regarde la terre ferme. Mais c'est que là, sur ce versant, on est à l'abri du vent du large. D'ailleurs, il n'y a de port que de ce côté, au pied même de la montagne, où se creuse une petite anse en retrait, tandis que le reste de la presqu'île plonge dans l'eau des murailles à pic où l'abordage est impossible.

Au surplus, quoique tourné vers la terre, le village n'a pas le moindre aspect *terrien*. Aux façades des maisonnettes basses sont accrochés pêle-mêle des agrès, des engins de pêche, des vêtements marins : toiles tannées, cordages luisants de goudron, filets, lignes, casiers, haveneaux, suroîts jaunes, bottes roussies par l'embrun, vareuses raides et grises de sel. Les fenêtres, en forme de lucarnes, presque de hublots, arborent.

pendus à leurs volets, des chapelets de morue qui sèche. L'air sent le coaltar et la marée. Au seuil des portes, à croppetons, des grands-mères tricotent d'interminables bas, de ces bas qui montent jusqu'en haut des cuisses, et dont on se *grille* entre la culotte et la botte pour aller en mer. Dans la rue, rien que des femmes et des enfants; presque pas d'hommes, sinon des *anciens*, très cassés, tout à fait invalides. A peine, par ci par là, quelques gas, forcés au chômage par une avarie. Et tous, vieux, jeunes, mâles, femelles, petits, tous ils paraissent frères et sœurs, tant ils se ressemblent, tant ils ont la même démarche roulante, les mêmes yeux clairs et tristes, le même profil de poisson. Un type caractéristique et admirable, d'ailleurs; mais comme d'une époque disparue. Les visages maigres et fins, les corps aux lignes anguleuses, font irrésistiblement songer au moyen-âge; et cette impression est accentuée encore par les coiffes des femmes, qui ont une tournure de religieuses, cependant que les hommes aux joues rasées, aux cheveux coupés en clerc, rappellent les moines des vitraux. C'est, au reste, une population simple et dévote, dont la foi n'a pas changé depuis cinq cents ans. Aujourd'hui, comme alors, toutes ces pauvres maisonnettes, dominées par la riche et belle église, semblent en être la couvée.

A l'église commence un plateau, qui court vers l'ouest, où il se termine brusquement en rocs élevés formant promontoire. C'est à l'abri de ce rem-

part que s'élève le couvent des dames de la Présentation. Avant d'y arriver, si l'on tourne vers la droite, en laissant l'église derrière soi, on trouve sur le plateau une sorte de petit val où naît une source. Ici, n'étaient l'odeur et le bruit des vagues prochaines, on pourrait se croire à cent lieues de la mer, dans ce trou de verdure d'où l'on n'aperçoit que le ciel. Mais un peu plus loin, quand on a suivi le ruisselet pendant quelques minutes, on débouche soudain sur le versant nord-est de la presqu'île, et alors on a devant les yeux un des plus magnifiques spectacles que donne cette merveilleuse côte bretonne.

C'est toute la passe de Saint-Malo qui apparaît, vue par le travers, et comme un vaste éventail déployé, un éventail d'azur glauque, où les îles, les caps, les golfes, semblent autant de pierreries chatoyantes. A gauche, à l'un des bouts de l'horizon, le Fréhel s'avance en une longue barre violette. Plus près, voici le velours des bois de Saint-Cast. En face, les Ebihens arrondissent leur masse brune. Puis, c'est l'île Ago, dont les ajoncs, en broussailles touffues, se fondent en un seul bloc vert qui fait une grosse émeraude. Puis, un peu plus sur la droite, c'est tout un archipel, terminé par Cézembre, que le lointain rend bleue, d'un bleu pâle où sa plage de sable met une tache rose. Du côté de la terre, c'est une succession de plages, pareilles à des plaques d'or. Enfin, là-bas, tout à fait à droite, en pendant au Fréhel, Saint-

Malo ferme l'horizon, Saint-Malo avec son clocher et ses maisons blanches, Saint-Malo qui étincelle au soleil, comme un joyau de filigrane, entre le saphir profond de la mer et le ciel aux brumes de perle.

Tous les matins, en ouvrant leur fenêtre, Yves et Madeline contemplent cette féerie. Et à chaque instant du jour, ils en peuvent repaître leurs regards, sans les rassasier jamais ; car sur ce fond immobile courent les mille changements qu'y jettent le midi, le couchant, le flux et le reflux, la brise qui se lève, les nuages qui passent. Et depuis trois mois déjà ils savourent cette joie des yeux, et ils sentent qu'elle est inépuisable et qu'elle leur sera jusqu'à la fin de leur vie une source de délices toujours nouvelles.

Même sans cela, d'ailleurs, que leur vie est douce ! Tout s'est arrangé au gré de leurs vœux. Leur union a souri aux dames de Kergouët et au bon abbé Fruchart, qui ont tout de suite apprécié Madeline et qui n'ont eu qu'à la connaître pour l'aimer. Le couvent a ouvert ses portes, son asile souhaité, à la vieillesse désormais tranquille de Mme de Kergouët, et à la vocation enfin satisfaite de Mlle Anne. Le grand-père habite avec le jeune ménage.

Même pour d'autres, la maison serait encore un enchantement. Elle est petite, mais commode. Le jardin potager et fruitier est plus que suffisant. Le clos regorge de pommes.

Pour eux, cette maison est un paradis. D'abord, elle leur rappelle un peu, par sa construction, celle de la rue Chevallier, dont le souvenir leur reste cher. Au rez-de-chaussée, un vestibule de côté ouvre, comme là bas, sur un salon continué par une seconde pièce dont ils font leur salle à manger. Seulement, ici, la cuisine, au lieu d'être en retour vers le vestibule, s'accote à la la maison, ce qui laisse à Madeline, tandis qu'elle y prépare le repas, la vue admirable de la mer. Au premier étage, l'escalier divise le carré en deux parties. A droite, il y a une chambre, située comme était à Levallois celle de M. Pigeollet : c'est ici celle du grand-père. A gauche, se trouve la chambre à coucher, très grande, à peu près semblable à l'ancien logement d'Yves. Après vient une sorte de cabinet, où l'on a installé la presse.

Car on l'a apportée, la brave presse, et Yves n'a pas renoncé à publier sa musique. Loin de là ! Il travaille, il compose plus que jamais. Le grand piano à queue en sait quelque chose ; et surtout le vieux clavecin de Pape, pour lequel il a en effet une préférence. Pauvre épinette ! N'est-ce pas devant elle qu'il a connu Madeline ? N'est-ce pas aux accords vieillots de ces touches jaunies, qu'il a entendu chanter dans son cœur le premier éveil de son amour ? Et il en garde à l'instrument une sorte de reconnaissance attendrie.

Oui, il travaille, il se sent en verve. Le bonheur l'inspire. Ses occupations au couvent lui laissent

d'ailleurs beaucoup plus de loisir qu'il n'en avait à Paris. Les offices, les leçons, ne lui mangent pas trop de sa journée. Et pourtant, il fait plus de besogne que le bonhomme Mélindaine, qui se négligeait fort dans les derniers temps. Yves, lui, toujours consciencieux, a remis les choses sur le pied qu'il fallait, et les Révérendes Mères sont enchantées de ses services. Il a porté au comble leur satisfaction, en composant quelques cantiques.

Non par calcul, et pour leur faire sa cour, on le pense bien! Yves n'a pas de ces intrigues. Il a eu cette idée-là tout naturellement, un beau jour. Ce n'est pas non plus qu'il soit redevenu catholique, comme il l'était au temps de son enfance. Mais une sorte de vague mysticisme l'a pénétré peu à peu, sans qu'il y prît garde, sans qu'il y résistât surtout. Sans doute il y avait là une récurrence obscure de jadis, et aussi l'influence du milieu qui l'enveloppait de religieux effluves. Son âme d'artiste n'y pouvait rester insensible, et devait, à son insu, se transformer, se rénover, à ces sources nouvelles d'inspiration. Ce n'est pas en vain que depuis trois mois il fréquentait dans cette sainte maison, recevait les pieuses confidences de sa mère et de sa sœur, respirait l'air de ce village aux mœurs antiques, et s'abandonnait au charme natal de ce coin de Bretagne simple et dévotieuse.

Son idéal de chanson populaire s'y était modifié légèrement. Il concevait maintenant une musi-

que encore plus humaine, plus près de ces pauvres gens dont il voulait exprimer l'âme. Ses mélodies de naguère lui semblaient aujourd'hui trop savantes, trop compliquées, d'une naïveté artificielle et par conséquent fausse.

Madeline avait regimbé un peu, tout d'abord, à cette critique. Elle craignait qu'une telle sévérité envers lui-même ne fût pour Yves le symptôme d'un découragement prochain. Mais elle avait bien été obligée de se rendre et de lui donner raison, en voyant qu'il se remettait à l'ouvrage, avec plus d'ardeur que jamais. Et elle-même, en chantant quelques compositions nouvelles selon cette formule épurée, n'avait pu s'empêcher de reconnaître qu'elles étaient plus belles en effet.

Mais ce qui s'était plus épuré encore, dans l'esprit du musicien, c'est son désir de gloire. Certes, il avait toujours eu pour principe qu'il ne faut pas chercher le succès immédiat; mais enfin, il songeait avec joie au jour où son nom deviendrait célèbre, fût-ce après sa mort. Or, à présent, il abdiquait jusqu'à cet espoir. Et sans amertume ! Et non par humilité, et comme un aveu d'impuissance ! Mais en regardant les choses d'un point de vue, au contraire, plus élevé.

Madeline ne l'avait pas compris du premier coup. Elle aimait, elle, la gloire de son artiste, de son maître, de son mari, de son grand homme, et elle se plaisait à croire qu'on la proclamerait un jour. Mais Yves lui disait :

— Qu'importe cela ? Travailler pour gagner cette récompense, c'est encore faire œuvre d'ambitieux et non pas œuvre d'artiste. Est-ce que la fleur a besoin que tu saches son nom, pour te parfumer ?

— Soit ! répondait Madeline. Cependant, pour que je puisse la sentir, il faut au moins que je connaisse l'endroit où elle fleurit, et que j'aille la cueillir. Si elle se fane dans un coin où personne ne la trouve, à qui aura-t-elle fait du bien ?

— Mes mélodies ne sont pas dans ce cas-là, ripostait Yves. Je me propose de les répandre ,de les apprendre à d'autres. Ceux-ci les transmettront oralement. Si elles en valent la peine, on les retiendra, on les répétera.

— Et l'on bénira ton nom, s'écriait Madeline, et il sera illustre comme il le mérite !

Mais Yves reprenait avec douceur :

— Je t'en prie, ma chère femme, renonce à cet espoir que je ne veux plus avoir moi-même. J'y ai bien réfléchi : il est indigne de moi.

— Pourquoi ? Pourquoi ? objectait-elle tenacement.

— Parce que j'aspire à quelque chose de plus haut encore. Comprends-moi bien. Ce que je trouve indigne de moi, indigne d'un grand artiste, c'est de travailler avec l'arrière-pensée d'un salaire, quel qu'il soit, s'appelât-il la gloire. L'art lui-même, pour lui-même, pour la beauté qu'il exprime et le bien qu'il fait en l'exprimant, voilà ce qu'il faut aimer.

— Mais alors, à quoi bon ta presse, qui répand tes mélodies avec ton nom ?

— Que j'y mette mon nom, répondait Yves, c'est encore un reste de faiblesse humaine, sans doute. Qui sait si je n'en suis pas puni précisément par l'obscurité qui s'obstine à couvrir ce nom ? Mes mélodies, signées par un contemporain, y perdent à coup sûr. Elles ont l'air ainsi d'être moins populaires. Mieux vaudrait peut-être qu'elles prissent l'essor sur des feuilles volantes, en papier à chandelle, imprimées avec des têtes de clous, sans date et sans nom, comme les complaintes, les almanachs. qui vont chez les pauvres, et que les pauvres hébergent dans leur mémoire. Oui, j'en arriverai là, je crois.

— Yves, Yves, soupirait Madeline, c'est trop d'humilité.

— C'est de l'orgueil, au contraire, répliquait-il, et du meilleur, et du plus noble. Que ces feuilles aillent se dispersant, se perdant, et que mon nom soit aboli. et que mes chansons demeurent immortelles, tel est mon vœu, telle est ma foi. Ah ! la belle, la vraie gloire !

— Comment, disait Madeline. comment peux-tu imaginer une gloire qui est juste l'opposé de la gloire, étant anonyme?

— Mettons que le terme est impropre, faisait-il. Je te l'accorde. C'est mieux que la gloire, en effet. Songe donc ! Se dire que dans longtemps, dans des années, après des siècles peut-être, la mélo-

die qui est sortie de nos cœurs, en les faisant tressaillir, fera tressaillir d'autres cœurs encore, et qu'à travers les âges écoulés ces cœurs battront à l'unisson des nôtres! Ah! cela, n'est-ce donc rien? N'est-ce pas, bien plutôt, ce qu'il y a de plus grand, de plus mystérieusement grand, dans l'art? Et, suis ma pensée tout entière, chère âme qui es digne d'en savourer la joie subtile. Il ne s'agit pas, pour moi, de faire vibrer dans l'avenir les savants, les érudits, les heureux de l'intelligence, mais les petits, les gueux, les ignorants, les pauvres d'esprit, à qui seuls je veux ouvrir le ciel de mon génie. Et pour que mes mélodies leur arrivent à l'état simple et fruste qui les touche, il faut qu'elles aient passé de bouche en bouche parmi eux, roulées en quelque sorte dans leurs traditions comme des galets longtemps polis par la mer. Saisis-tu ce que je tente de t'expliquer?

— Oui, oui, avait fait Madeline, qui commençait à entrevoir le singulier et admirable idéal du musicien.

— Conçois-tu maintenant, avait continué Yves, que mon nom n'a rien à faire là-dedans, qu'il doit disparaître précisément dans ce lent travail des années, qui polira mes chansons et les façonnera aux oreilles et au cœur du peuple?

— C'est vrai, disait-elle, ébahie et consolée.

— Et, avait-il repris, te rends-tu compte que ce n'est pas là de l'humilité, du renoncement? Ne serais-tu pas fière de moi, si j'étais l'auteur in-

connu de *Jean Renaud*, des *Trois matelots de Groix*, de *Brave marin s'en vient de guerre*, ou de n'importe lequel de nos chefs-d'œuvre populaires, de ces choses *absolues* qui nous font pleurer, nous artistes, et qui font pleurer aussi les bonnes gens ? Sais-tu comment se nommaient les tailleurs de pierre qui ont sculpté les poëmes gothiques des cathédrales ? Ah ! vois-tu, ma chérie, ceux-là étaient grands, étaient purs ; et c'est sur eux, sur les obscurs auteurs de nos vieilles chansons, que je prends modèle. En eux vivaient la foi, les vœux, les joies et les tristesses de leurs frères, l'âme profonde du peuple. Et elle parlait par leurs voix, cette âme, comme je veux qu'elle parle par la nôtre, sans que nous y mêlions rien d'égoïste, rien qui sente l'intérêt et l'ambition. N'est-ce pas, ma bien aimée femme, que c'est là un beau rêve et le plus noble que nous puissions rêver ?

Et Madeline avait été finalement vaincue par ces arguments qui s'adressaient à ce qu'il y avait de plus élevé en elle. Elle en avait conçu pour Yves une admiration et un amour plus vifs encore, si c'était possible. Oui, cet organiste qui allait ponctuellement chaque jour accompagner les offices de simples religieuses et donner des leçons de piano à des fillettes, cet homme malingre, gauche, timide, plus âgé qu'elle de dix-sept ans, plutôt laid avec son corps dégingandé, ses cheveux trop longs, sa barbe pauvre et déjà grison-

nante par places, sa face maigre plissée de rides précoces, ses yeux un peu vagues et comme éteints, cet homme-là, c'était un génie.

Mieux même qu'un génie, en vérité ! Car son idéal révélé le transformait en apôtre, pour qui l'art devenait une religion sublime. C'était là, en effet, une formule de l'art qui dépassait l'art comme on le comprend à l'ordinaire. C'était de la charité artistique, pour ainsi dire ; une charité qui faisait l'aumône du beau, la plus rare de toutes, et la plus nécessaire peut-être. Et Madeline, à travers le rayonnement de cet étrange apostolat, voyait Yves grand, radieux, superbe, en harmonie de splendeur spirituelle avec cette mer féerique et ce ciel merveilleux. Elle avait alors, en le regardant, de douces larmes de joie, et en même temps sous ses larmes un éclair d'orgueil, et elle disait en l'embrassant :

— Yves, Yves, que je t'aime ! Que tu es beau !

— Beau ! répondait-il avec un sourire étonné. Mais tu es folle, ma mignonne ! Moi, tu me trouves beau ! Moi !

— Oui, oui, je te le jure, faisait-elle.

Et elle le contemplait longuement, dans une sorte d'extase, comme on contemple les flots, la nue, l'horizon, tout ce qui ouvre à l'âme les profondeurs mystérieuses de l'infini.

XXXIV

Une seule chose troublait leur bonheur : ils étaient sans nouvelles de Tombre.

Le lendemain de la confession du grand-père, Yves, ayant reçu un télégramme du mime, avait répondu aussitôt pour annoncer que tout s'arrangeait. Puis une correspondance s'était établie, qui avait duré très régulièrement d'abord pendant deux mois. Au bout de ce temps, était survenue une interruption de trois semaines. Tombre et Georgette quittaient Londres pour aller à New-York; leur impresario n'avait pas réussi complétement en Angleterre, et les avait repassés à un confrère américain qui offrait des conditions plus avantageuses encore. De New-York, Yves avait eu des lettres derechef, quatre, auxquelles il avait très exactement répliqué, malgré les occupations que lui donnaient alors son mariage, la visite de ses deux mères venues pour y assister, son déménagement, enfin son installation à Saint-Jacud-de-la-Mer. Brusquement, la correspondance avait

cessé. C'était vers Pâques. A ce moment Tombre et Georgette commençaient une tournée à travers les États-Unis. La dernière lettre du mime était timbrée de Boston, et contenait la nomenclature d'une douzaine de villes, avec les dates auxquelles il s'y trouverait. Yves s'était conformé à cet itinéraire, et avait écrit successivement et patiemment douze lettres, sans obtenir une seule réponse.

Il ne savait que penser de ce silence, mais ne pouvait en tirer que de fâcheux augures. Evidemment il était arrivé quelque chose au pauvre Tombre. Quoi ? Il ne passait guère de jour sans se le demander, avec une inquiétude et un chagrin que partageait Madeline.

Car, elle aussi, elle avait pour l'absent beaucoup d'affection. Par une reconnaissance bien naturelle, tout d'abord. N'était-ce pas lui, en effet qui les avait jetés tous deux dans les bras l'un de l'autre, et fiancés en quelque sorte ? Sans lui, ne seraient-ils pas aujourd'hui séparés et malheureux? Puis, par les confidences de son mari, elle avait appris quel ami était Tombre, et quel homme, et quel artiste! Singulier, génial, disait Yves. Il lui avait raconté en outre, tout au long, le roman du mime et de la danseuse. Avec lui, elle s'était écriée, pitoyable et attendrie :

— Pauvre créature !

Avec lui, elle avait eu les larmes aux yeux, en songeant au petit Georget, trimbalé parmi les

hasards d'une telle existence. Avec lui, elle aurait aimé à savoir ces irréguliers un peu tranquilles, ces errants un peu fixés, sinon matériellement, au moins moralement. Et au lieu de cela, voilà que, même matériellement, leur sort était plus incertain que jamais, leur vie en danger peut-être ! Et cet infortuné perdu là-bas, si loin, c'était leur ami ! Et il entraînait dans le tourbillon de ses aventures cette jeune femme et cet enfant ! Qu'étaient-ils devenus, tous trois ? Quel coup les avait frappés ? Hélas !

Yves et Madeline en parlaient souvent, le cœur serré. Ils relisaient souvent aussi les lettres que Tombre avait écrites durant les premiers temps après son départ ; mais c'étaient là des nouvelles déjà vieilles de trois mois, et qui leur rendaient plus navrant encore le silence d'aujourd'hui.

Car elles étaient joyeuses, ces lettres, pleines d'enthousiasme, de folie même. Tombre y narrait, en un style imagé, pittoresque, baroque parfois, toujours exalté, ses succès et ses espérances.

A Londres, bien que l'impresario eût fait en somme une mauvaise spéculation, ils avaient remporté, Georgette et lui, paraît-il, un véritable triomphe. A New-York, c'était plus *épatouflant* encore. Là, ils avaient pu se livrer à toute l'excentricité de jeu rêvée par Tombre, et on les avait compris à miracle. Georgette, d'ailleurs, progressait de plus en plus, prise pour son état d'une passion que les leçons de Tombre exaspéraient

jusqu'à la fureur. Elle était maintenant sa digne partenaire. Ah ! elle serait sa femme aussi ! Oui, bientôt, un jour. Il avait mis à profit les conseils de son cher Yves, et avait conquis le cœur de sa bien-aimée, en la conduisant doucement dans ce royaume du beau où il avait le diadème au front, lui ! Et ainsi elle s'apprivoisait à l'idée de devenir sienne. Quelle ivresse, quand elle aurait enfin oublié tout à fait qu'elle était une jolie femme, et que lui n'avait rien d'un beau ténébreux ! Quelle superbe vie, quand ils parcourraient le monde, de victoire en victoire, la main dans la main, et qu'ils reviendraient à Paris, en pleine apothéose cette fois !

Il racontait aussi mille choses de Georget, combien il aimait ce petit, et enétait aimé, chaque jour davantage. Une intelligence extraordinaire, ce moutard ! Il apprenait tout ce qu'il voulait. Tombre s'était fait pour lui professeur, non plus de pantomime comme avec Georgette, mais de tout. Oui, deux heures de leçons le matin, deux heures l'après-midi, strictement ! Où ça se pouvait, en chemin de fer quelquefois, n'importe ! Il fallait en faire un homme de ce bambin, et un artiste même ! Il avait surtout des dispositions étonnantes pour la musique ! Yves aurait là, peut-être, un fameux élève plus tard ! Et Tombre parlait de ce pauvre enfant de la balle, comme d'un fils, avec une émotion et une admiration toutes paternelles, qui faisaient battre le cœur de Madeline.

Néanmoins, dans ces lettres qui respiraient tant de bonheur, certains passages n'étaient pas sans inquiéter la jeune femme et Yves encore plus. C'étaient ceux où le mime décrivait naïvement sa singulière façon d'apprivoiser Georgette. Il lui avait donné, en effet, non seulement sa passion pour l'art, mais quelque peu aussi sa passion pour l'alcool. Elle y avait pris goût à Londres, disait-il, sans doute à cause du climat qui l'exige en quelque sorte ; et il ne s'y était point opposé, comme on pense. Bien au contraire ! Cela rentrait tellement dans ses théories ! Et puis, cela les rapprochait tous deux, n'est-ce pas ? Un lien de plus, ce commun besoin ! D'ailleurs, Georgette ne devait-elle pas à cette nouvelle *méthode de travail* ses merveilleux progrès artistiques ?

Yves expliquait alors à Madeline comment Tombre entendait l'ivresse, et il l'excusait de son mieux. Tout de même, il était peiné de penser que le mime avait repris ses terribles habitudes, et les faisait partager à la danseuse. Il l'avait cru corrigé, amendé au moins, pendant quelque temps, et avait compté que le malheureux garçon se guérirait tout à fait, à la longue, précisément en vivant avec Georgette. Il se le rappelait, le jour où il l'avait rencontré aux Buttes-Chaumont. Tombre, à ce moment, paraissait avoir renoncé aux consolations de l'eau-de-vie, n'étant plus désespéré comme naguère. Hélas ! l'influence de la jeune femme n'avait pu tenir contre la vieille ca-

marade des heures mauvaises. Et elle aussi, la jolie mignonne si gracieuse, si coquette, loin de chasser cette tragique enjôleuse, elle la choyait maintenant, et lui demandait, comme Tombre, la force et le courage!

— Et ce qu'il y a d'exquis, écrivait Tombre, c'est que le génie de l'alcool la transforme et la façonne juste selon notre idéal. Il faut voir son jeu, ses gestes, sa physionomie, à présent. Plus de fioritures, d'arabesques! Rien de rondouillard! Les paraphes de feu Jules sont abolis. Elle mime à l'eau-forte désormais. Du noir, du blanc, du trait! Des oppositions violentes! Ses pointes sont des pointes sèches, enfin! Elle se sèche elle-même, en réalité. Elle a maigri. Cela lui va bien mieux. La petite caille rose et grassouillette d'autrefois devient une sorte de Chimère pâle, aux envolées d'oiseau fantastique. Toute en nerfs, comprends-tu! Bref, comme moi. Elle arrivera bientôt à me ressembler. C'est superbe. Elle est splendide. Je l'adore encore plus ainsi.

Malgré sa subtile intelligence, Madeline avait peine à concevoir l'étrange complication du caractère de Tombre, ce mélange de grandeur artistique, de bonté paternelle, d'amour fervent, de théories excessives, d'enthousiasme, d'ivrognerie érigée en principe. Il fallait tous les commentaires de son mari pour éclairer ce chaos. Mais ce qui restait, malgré tout, en pleine lumière, c'est l'irrésistible sympathie que leur inspirait à tous

deux cet ami dont le souvenir les hantait et dont la destinée maintenant inconnue les tourmentait d'une angoisse douloureuse.

Rien ne pouvait apaiser cette angoisse, qu'aiguillonnait au contraire leur incessante sollicitude. Ils imaginaient l'infortuné dans les passes les plus noires, malade, sans ressources, ou Georgette l'ayant abandonné, ou tous deux au chevet de l'enfant à l'agonie, ou tous trois roulant dans la misère, peut-être dans le vice, qui sait ! Et de telles hypothèses, trop vraisemblables, les remplissaient d'amertume.

Les jours, les mois s'écoulèrent. Toujours pas de nouvelles ! Quelques-unes des lettres, envoyées par Yves, revinrent après des courses inutiles à travers les Etats-Unis. Il écrivit à des consulats, sans en recevoir un seul renseignement. Il écrivit à du Glaizat, qui n'eut pas même la politesse de lui répondre ; et à Grimblot, qui ne savait pas ce qu'était devenu *ce grand braque, probablement resté là-bas dans un hopital d'alcooliques.*

Hélas ! c'est à cette idée-là aussi, funèbre et abominable, qu'aboutissaient toutes leurs suppositions. Oui, cela seul pouvait expliquer l'inexplicable et brusque silence du mime. Il était devenu fou ! Mais Georgette, où était-elle ? Qu'avait-elle fait depuis ? Pourquoi ne songeait-elle pas à prévenir le vieil ami de Tombre ? Grand Dieu ! Est-ce que Georgette et Tombre auraient été tous les deux terrassés par le hideux alcool, dans ce

pays d'Edgar Poe, dans cet enfer où règne le démon du *delirium tremens?* C'était horrible à penser. Et l'enfant, abandonné sur le pavé d'une ville étrangère!

Six mois! Voilà six grands mois qu'on était sans nouvelles! Voilà tantôt un an que les deux amis s'étaient étreints pour la dernière fois, devant le portail de Sainte-Ursule! Voilà tantôt un an qu'Yves et Madeline étaient heureux, grâce à Tombre! Mais ni le temps, ni leur bonheur lui-même, ne pouvaient le leur faire oublier. Plus leur bonheur les enivrait, plus ils songeaient avec tristesse aux misères probables de l'absent. Et plus le temps passait, plus l'image de Tombre leur apparaissait douce et chère, pareille à l'image des morts dont on se souvient en se rappelant uniquement ce qu'on en aimait le mieux.

XXXV

Yves avait bien mis tous ses soins à réorganiser l'enseignement musical du couvent selon les désirs des *R*évérendes Mères. Mais la meilleure volonté du monde ne pouvait suffire à rajeunir le matériel tout à fait délabré. A peine un piano était-il encore jouable, parmi les quatre qui servaient dans la maison depuis plus de quarante ans, et sur l'un desquels mademoiselle Anne de Kergouët avait fait ses premières gammes. Les orgues de la chapelle tombaient presque en ruines; et l'organier, qu'on mandait de Rennes pour les rafistoler de temps à autre, avait péremptoirement déclaré qu'elles étaient à renouveler de fond en comble. La Mère supérieure prit enfin un grand parti. Justement, à propos d'une prise de voile, une riche famille de Saint-Brieuc venait de faire à la communauté un don de dix mille francs. Il fut décidé que l'on emploierait ces ressources imprévues à reconstituer le matériel. On mettrait à la retraite trois pianos et on remplacerait les vieilles

orgues par des orgues d'un nouveau modèle, semblables à celles qu'avaient acquises récemment les sœurs Augustines de Plougastel. On pria Yves de vouloir bien présider lui-même à ces importants achats. On avait confiance en lui. Il saurait, par ses relations artistiques, se procurer d'occasion les pianos, et il choisirait le format des orgues de façon à les avoir aussi belles et au meilleur compte que possible. Il profiterait pour cela des vacances du Jour de l'An, et irait à Paris aux frais de la maison.

Yves s'acquitta de sa mission en toute conscience, cela va sans dire. Toutefois, comme il avait du loisir entre des rendez-vous chez les facteurs, il en usa pour tâcher d'avoir des nouvelles de Tombre. Ici, à Paris, c'était bien le diable s'il ne rencontrait pas quelqu'un, chanteur ou comédien, retour d'Amérique, qui eût vent de quelque chose !

Il trouva, en effet, dans un café du boulevard où passent les cabotins nomades, un ténor qui avait vu Tombre et Georgette à New-York, et un second régisseur d'opérette dont la troupe avait voyagé avec la leur dans la Virginie. Ce dernier renseignement était le seul précieux, car il ne remontait qu'à cinq mois et demi. C'est donc après son séjour à Boston que Tombre avait été aperçu par cet homme. Yves interrogea fiévreusement. Mais en vain il multiplia les bocks. La mémoire de l'autre n'avait gardé qu'un vague souvenir. Les

deux troupes occupaient des compartiments différents. La sienne était descendue en route, laissant les mimes aller plus loin. Où? Il n'en savait rien, ma foi! Ah! une chose qu'il se rappelait, c'est qu'il y avait une femme malade parmi les mimes.

— Son nom ? demanda Yves. Est-ce Georgette ?

— Peut-être bien. Mais je n'en suis pas sûr. Il m'en passe tant par la tête, des noms, vous comprenez !

— Une maladie grave ? insistait le musicien.

— Oh ! ça, oui, par exemple ! Contagieuse, probablement. Dans ces pays-là, on ne sait jamais.

— Et comment était-elle, cette femme ? L'avez-vous vue ?

— Plus souvent ! J'ai fui son wagon comme la peste. A tout hasard ! Je n'ai seulement pas voulu la regarder. Dame ! ma peau avant tout, n'est-ce pas ?

Yves n'avait pu en apprendre davantage. D'autres conversations, avec des gens qui avaient connu Tombre autrefois, ne l'instruisirent pas plus. Personne n'avait de nouvelles. On ne lui répondait que par des suppositions, quelquefois même par des plaisanteries sinistres :

— Tombre ! il doit être claqué.

— Il a pris feu en s'approchant trop de la rampe. C'était une éponge à esprit-de-vin.

— Il s'est engagé aux pompes funèbres, comme mort.

— Il joue les squelettes pour de vrai.

Et l'on riait de ces blagues, qui faisaient frissonner Yves et lui mettaient des larmes dans les yeux.

En désespoir de cause, il alla aux *Folies-Élégantes*, pour essayer de voir du Glaizat ou Grimblot, bien qu'il n'y eût pas grand'chose à attendre de ces deux mauvais hommes qui détestaient Tombre. Il n'y rencontra d'ailleurs ni l'un ni l'autre. Le théâtre avait un nouveau directeur, et tout le personnel était changé.

— Monsieur du Glaizat? lui dit la concierge. Comment! Vous ne savez pas? Mais il est propriétaire de l'Alhambra maintenant!

— Ah! Et qu'est-ce que c'est, l'Alhambra? Où est-ce?

— L'Alhambra, voyons, monsieur! La concurrence aux *Folies-Bergère!* Il y a des affiches partout. Grandes comme ça!

— Bien, bien. Et monsieur Grimblot, il y est aussi sans doute?

— Mais non, mais non! Ils sont à couteaux tirés tous les deux. Paraît que le patron l'a mis dedans, en vendant le théâtre. Rapport à ses actions. Oh! ce n'est pas pour le débiner; mais il était roublard, monsieur du Glaizat, entre nous. Ce que j'en dis, au reste, c'est parce que j'en parle. Pour nous, il a toujours été parfait.

Yves ne pouvait arrêter le bavardage de la commère, qu'il avait trouvée seule dans sa loge,

et qui n'était pas fâchée d'avoir quelqu'un pour tailler une bavette.

— Enfin, dit-il, où puis-je le voir ?...

Il songeait à Grimblot. Elle lui répondit en continuant ses racontars sur du Glaizat.

— A son théâtre, parbleu ! Très chic, à ce qu'on dit. C'est monté sur un pied ! Oh ! il enfoncera les *Folies-Bergère*, pour sûr. Il a dû mettre là-dedans tout l'argent de sa femme. Vous la connaissez bien, n'est-ce pas ? La Sylvana, la grosse aux diamants. Il l'a épousée, vous savez. C'est un coup de maître, ça !

Comme elle sirotait un cassis, pour digérer sans doute son admiration, Yves put glisser :

— Pardon, madame ; mais c'est monsieur Grimblot que je désire...

— Faites excuse, monsieur, répondit-elle. Si vous l'aviez dit plus tôt ! Monsieur Grimblot ? Eh bien ! il a repris son agence, rue Saint-Marc.

Elle allait entamer une nouvelle histoire. Mais Yves ne lui en laissa pas attacher le fil et se sauva pour courir chez Grimblot.

Grimblot ne le reconnut pas en lui ouvrant la porte. Il était, d'ailleurs, fort surexcité, sa perruque de travers, le nez barbouillé de tabac ; et toute sa face ressemblait plus que jamais à celle d'une grenouille, tant elle était injectée de bile verte.

— Ah ! zut ! s'écria-t-il tout d'abord. Un engagement, aujourd'hui ! Je n'ai pas le temps. Demain, demain !

Il prenait Yves pour un client.

Puis, se ravisant tout à coup, en homme d'affaires qui malgré tout ne veut pas perdre une occasion :

— Au fait, non ! Restez. Asseyez-vous là. Je suis à vous dans un moment.

Et il rentra dans sa seconde pièce, dont il referma violemment la porte. Il donna même le coup si fort, que le pène rebondit sans pénétrer dans l'encoche de la serrure, et que la porte ainsi demeura tout contre, entr'ouverte.

Yves était seul. Sans le vouloir, il entendit ce qu'on disait à côté. Grimblot, au reste, parlait d'une voix aiguë. Puis, malgré sa discrétion, Yves ne put s'empêcher de prêter l'oreille, le nom de Georgette ayant été prononcé.

— Oui, disait Grimblot, c'est à cette dinde de Georgette qu'il avait flibusté les lettres. Oh ! sans avoir l'air d'y tenir, parbleu ! Elle ne s'est même jamais doutée, très probablement, qu'il les avait gardées. Elle les lui montrait pour se moquer du bonhomme. Seulement, du Glaizat en a fait son affaire, lui, et le pauvre monsieur Lepottier...

— Allons, Grimblot, c'est un roman que vous me contez là, interrompit une voix inconnue à Yves.

— Mais, monsieur Pérignat, voyons ! ripostait Grimblot, puisque c'est moi qui ai vu monsieur Lepottier pour ça, précisément, j'en sais quelque chose, que diantre !

— Et vraiment, reprit celui que Grimblot appelait Pérignat, vraiment, vous l'avez fait chanter, ce pauvre brave homme !

— Pas moi ! s'écria Grimblot. Mais du Glaizat, oui.

— Et l'autre a casqué ?

— Oh ! il ne s'agissait pas d'argent. Vous croyez donc du Glaizat bien bête ? Mais, s'il n'y avait que ça, je ne vous aurais pas promis un joli scandale. Non, non ! Savez-vous ce qu'il voulait, du Glaizat ? Savez-vous ce qu'il veut encore plus, aujourd'hui que monsieur Lepottier est sous-secrétaire d'Etat ? Le savez-vous, ce qu'il demande, et ce qu'il obtiendra si vous ne lui mettez pas le nez dans ses ordures avec de bons échos ? Hein ? Le savez-vous, le devinez-vous ?

Grimblot ne parlait plus. Il criait. Et c'est en glapissant qu'il ajouta :

— Eh bien ! Il veut se faire décorer.

Il y eut un grand éclat de rire de Pérignat.

— Oh ! il n'y a pas de quoi rire, reprit Grimblot. Je sais bien, il est directeur de l'Alhambra, c'est-à-dire en somme marchand de femmes ; et il a épousé la Sylvana ! Mais ça ne l'empêchera pas. Il est fort, allez ! Je vous en réponds. Il m'a floué, moi. Ainsi ! Vous jugez ! Seulement, dame ! si vous lui flanquez dans les jambes l'histoire des lettres, c'est une autre paire de manches. Il n'osera pas se servir de ça ouvertement, et monsieur Lepottier débarrassé ne cédera pas. Oh ! je lui en

ménage encore d'autres, à du Glaizat, soyez tranquille.

— Bah! Quoi donc? interrogea Pérignat.

— Je peux vous le dire, ça m'est égal, continua Grimblot. Son spectacle à succès de maintenant, ses fameux Américains, n'est-ce pas? Eh bien! je débinerai leur truc, à ses Américains. Ils sont de New-York à peu près comme moi.

— Êtes-vous sûr de ça, Grimblot?

— Tiens! c'te bêtise! Si j'en suis sûr? Les deux plus petits m'ont passé par les mains. Je leur ai fait signer des engagements ici, dans mon bureau, il n'y a pas plus de cinq ans. Ce sont deux anciens danseurs. Il y en a même un qui a été clown. Et des Français, tout ce qu'il y a de plus français. Comme qui dirait, par exemple, des Batignolles.

— Ah! bah!

— Quant au grand, à celui qui est le vrai clou de la chose, c'est encore plus drôle. Pour celui-là, toutefois, je ne suis pas encore sûr et certain. Il me semble le reconnaître. Mais il me semble, pas plus. Il n'y a pourtant pas longtemps que je l'avais vu, si c'est lui. Seulement, ce qu'il est changé, alors! Au reste, je m'informerai. Je tâcherai de lui tirer les vers du nez. Et si c'est le type que je crois, nous rirons, je ne vous dis que ça. D'autant que je sais sur lui des choses que je ne savais pas il y a un an.

— Enfin, qui pensez-vous que c'est? Il a cepen-

dant bien l'air yankee, avec sa peau sèche, son corps osseux, sa barbe rousse taillée en carré comme une pelle de cuivre.

— Parbleu ! reprit Grimblot, c'est justement cette barbe-là qui me fait encore hésiter. Je me suis déjà informé un peu. Il paraît que c'est sa vraie barbe. A la ville comme à la scène. Et ses cheveux aussi sont carotte. Il est déplumé, d'ailleurs, très déplumé. Tandis que l'autre avait une tignasse, à la malcontent, c'est vrai, mais fournie, et noire.

Yves maintenant entendait tout cela sans écouter. Cette seconde partie de l'entretien n'avait plus le même intérêt pour lui. Il était même impatient de la voir se terminer. Il eût voulu tout de suite interroger Grimblot sur Georgette. Peut-être, à propos des lettres de M. Lepottier, ce vieil agent avait-il dû s'inquiéter d'elle; et alors il savait quelque chose. Pensant qu'il était oublié, Yves toussa deux ou trois coups assez fort, pour manifester sa présence.

— Ah ! pardon, monsieur, fit Grimblot en ouvrant. Je suis à vous. Quelques minutes encore.

Mais, comme il n'était plus aussi troublé par la colère, il se rappela tout à coup la figure d'Yves. Sans pouvoir mettre un nom sur cette figure, toutefois. Aussi, demanda-t-il, en cherchant à préciser ses souvenirs :

— Il me semble que vous ne m'êtes pas inconnu,

monsieur. Où donc nous sommes-nous rencontrés, déjà

— Aux *Folies-Élégantes*, répondit Yves. D'abord après la première de *l'Ame de Pierrot*. Et en second lieu...

— Parfaitement, monsieur, interrompit Grimblot, qui en effet se remémora soudain les deux circonstances.

Et, aussitôt, il ajouta :

— Vous êtes bien l'ami de Tombre, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répondit le musicien, et je venais justement pour chercher quelques renseignements sur lui.

— Vous ne savez pas où il est?

— Du tout. Je suis sans nouvelles de lui depuis six mois, et j'ai pensé que vous...

Grimblot, sans le laisser achever, était rentré dans la seconde pièce, où Yves l'entendit murmurer un instant à voix basse avec Pérignat. Il ne perçut que les derniers mots de ce rapide colloque.

— Si c'est lui, disait Grimblot, en voilà un qui le reconnaîtra pour sûr.

Et, revenant vers le musicien, Grimblot reprit d'un air aimable :

— Monsieur, je crois savoir en effet où est Tombre.

— Vous croyez seulement ? dit Yves avec angoisse.

— Oui, je crois seulement, fit Grimblot. Et vous allez comprendre comment je ne puis vous donner une certitude. Pour moi, Tombre est à Paris; mais il s'y cache.

— Ah!... Pourquoi? s'écria Yves épouvanté, songeant à quelque catastrophe, à un crime de jalousie peut-être, commis par le mime.

— Pourquoi? Je l'ignore, répondit Grimblot. Une idée de toqué, sans doute, comme il en a toujours! Mais vous, qui êtes son ami, vous pouvez bien violer son incognito.

Yves tremblait, à la fois de joie et d'anxiété. C'est d'un air suppliant qu'il demanda :

— Et où est-il, monsieur? Où croyez-vous qu'il est? Par quel moyen puis-je espérer...?

— Monsieur, interrompit Grimblot, je n'ai qu'une chose à vous dire. Si vous voulez voir Tombre, et tâcher de lui parler ensuite, il ne tient qu'à vous.

Il savoura une prise, en homme qui va produire un effet, et il ajouta, en modulant sa phrase avec des inflexions de théâtre :

— Allez ce soir à l'Alhambra, sur les dix heures.

XXXVI

— Allez ce soir à l'Alhambra.

Yves se répétait machinalement ces paroles en descendant l'escalier, comme un enfant répète une phrase qu'il n'a point comprise et dont il veut graver les sons dans sa mémoire. Grimblot l'avait congédié sur ce mot, d'un air qui refusait d'avance tout commentaire. Yves lui-même, au reste, en avait été si interloqué qu'aucune demande d'explication ne lui était venue aux lèvres sur-le-champ. Et maintenant c'est sa propre imagination qu'il interrogeait, mais vainement, pour trouver un sens à ce conseil mystérieux.

— Comment puis-je rencontrer Tombre à l'Alhambra ? Quelles raisons a-t-il de se cacher, et de se cacher là précisément ? Et d'abord qu'est-ce que c'est que l'Alhambra ?

Mais on lui avait déjà parlé de cela, dans la journée ! Qui donc ? Ah ! oui, très bien, il se rappelait : la concierge des *Folies-Elégantes*. L'Alhambra, c'était le nouveau théâtre de du Glaizat.

Redoublement de mystère ! Par suite de quelles circonstances le mime cherchait-il un refuge chez cet homme, son ennemi, l'ennemi de Georgette? Et Yves se rappela soudain le bout de conversation entre Grimblot et Pérignat, l'histoire des lettres, adressées jadis à la danseuse par M. Lepottier, et devenues pour du Glaizat un instrument de chantage. Est-ce que Georgette, et Tombre avec elle par conséquent, seraient compromis ainsi dans une vilaine affaire ? De là peut-être venaient l'incognito et le silence de Tombre. Oui, sans doute, il y avait dans ces ténèbres quelque infamie qu'on voulait dissimuler. Yves y songeait avec tristesse, avec douleur.

Chemin faisant, comme il errait par les rues, l'esprit absorbé, les yeux fixes, ses regards furent à plusieurs reprises frappés par de longues taches rouges qui sabraient les murs, de haut en bas, de gauche à droite, se coupant à angles aigus, en forme d'éclairs sanglants. Si préoccupé qu'il fût, il ne put s'empêcher d'y lire les deux mots qui s'y étalaient obstinément dans tous les sens et qui raccrochaient de force l'attention. Et ces deux mots vinrent ajouter une énigme de plus à toutes celles qui l'obsédaient déjà. Ces deux mots étaient :

HAPPY ZIGZAGS

Soudain il les vit flamboyer, cette fois en caractères rouges sur fond blanc, au milieu d'une énor-

me affiche, dont tout le reste était d'un vert éclatant, et qui couvrait le panneau entier d'une palissade en planches. Presque au même instant, la même affiche lui apparaissait, dressée aux flancs d'une grosse voiture qui arpentait triomphalement le boulevard. Et cette voiture était suivie de cinq autres véhicules, tous pareils, arrondis en carapaces dans lesquelles le cocher et le cheval lui-même semblaient enfouis. On eût dit une procession de monstrueux cloportes.

— Des affiches grandes comme ça ! s'était écriée tantôt la concierge des *Folie-Élégantes*.

Et c'étaient, en effet, les affiches de l'Alhambra.

Une brusque et lumineuse association d'idées se fit dans la pensée du musicien, entre le bizarre conseil de Grimblot, le voyage de Tombre en Amérique, et le mot de *zigzag*, cher au vocabulaire du mime. C'est cela ! Tombre était revenu de là-bas sous un nouvel avatar !

Yves se rappela aussitôt ce que Grimblot disait tout à l'heure à Pérignat touchant ces fameux Zigzags. Mais cela le jeta dans une autre perplexité. Grimblot avait parlé d'un homme à la barbe rousse, aux cheveux carotte et au crâne déplumé ; et ce signalement-là ne répondait pas du tout à celui de Tombre.

Non, non. Décidément, Yves se perdait dans de chimériques conjectures. Ce n'est pas sur la scène qu'il verrait Tombre ! Jouant quelque part, même

sous un faux nom, le mime l'eût écrit à son unique ami, pour qui jamais il n'avait eu de secret! C'est dans la salle qu'aurait lieu la rencontre!

Dans la salle! A cette conclusion, Yves était repris d'une affreuse tristesse et de pressentiments abominables. Il se doutait de ce que pouvait être l'Alhambra, concurrence aux *Folies-Bergère:* un promenoir de filles à l'encan! Et il imaginait Georgette déchue et roulée jusque là, et Tombre entraîné par son amour, par son ivrognerie aussi, dans cette honte partagée. Cela, mieux que tout, expliquait l'incognito et le silence. Était-ce possible, cependant? Hélas! qui sait où vous mènent la passion, l'alcool, la misère? Ah! comme Yves souffrait à faire de telles suppositions! Il avait beau les chasser, d'ailleurs; elles lui revenaient tenacement à l'esprit; et en les ruminant, il lui semblait mâcher de la boue et se gargariser avec de l'eau sale.

A dix heures du soir, obéissant ponctuellement à la recommandation de Grimblot, Yves pénétrait dans l'Alhambra.

C'était bien tel qu'il l'avait pensé. Grâce aux fauteuils d'orchestre et de balcon, garnis de gens qui regardaient la scène, cela malgré tout avait la figure d'un théâtre. Mais ces gens à l'aspect honnête ne formaient, en somme, qu'une infime minorité, comparés à la foule compacte qui bondait le reste de la salle et qui très ostensiblement s'occupait de toute autre chose que du spectacle. Là,

dans les promenoirs des deux étages, dans les loges, devant les comptoirs des buffets, dans les *retiros* plus obscurs d'où l'on ne voyait pas même la scène, c'était un grouillis de filles aux toilettes tapageuses, au maquillage insolent, au verbe criard, en chasse parmi le fourmillement des hommes. Il y avait beaucoup d'étrangers, et on débattait des propositions de souper et des prix dans toutes les langues. Aux comptoirs trônaient des serveuses, fort entourées, distribuant des flûtes de champagne à de vieux messieurs et à de très jeunes soupirants à peine échappés du collège. Ça et là, accoudés aux buffets, quelques chevaliers de ces dames montraient effrontément leurs pâles frimousses d'anciens arsouilles devenus courtiers en galanterie. La fumée des cigares faisait comme un brouillard en certains endroits. Et de tout cela, de ces buvettes adossées à d'énormes glaces résplendissantes, de ces banquettes au velours cramoisi déjà fripé, de ces loges en boudoirs surchargés de dorures, de ce monde interlope et cosmopolite, de ces toilettes aux couleurs bariolées et aux parfums violents, de cette promiscuité dans une tabagie, de ces marchandages cyniques en toutes sortes de baragouins, de tout cela sortaient un vacarme et une odeur de mauvais lieu. C'était comme une halle de la débauche, sous la lumière crue et brutale du gaz, dans les tutoiements, les coudoiements, les bousculades, les engueulades, dans un tintamarre de noce babé-

lique, que dominaient seulement de temps à autre les fanfares d'un orchestre enragé, quand il déchaînait à travers ce tohu-bohu la tonitruante rafale de ses cuivres.

Et c'est là-dedans qu'il fallait découvrir Tombre! Hélas! Tombre, cela voulait dire Georgette. Yves regardait de tous côtés, se faufilant dans la foule, interpellé, bafoué le plus souvent, à cause de sa mise pauvre et de sa physionomie inquiète. Il allait, se heurtant à des croupes, s'écrasant à des corsages, se faisant le plus petit possible dans le fourreau de son mac-farlane ridicule, dont les ailes restaient parfois prises derrière lui, accrochées à des agrafes, retenues entre des bras entrelacés, comme aux dents d'un engrenage.

Par instants, il se levait sur la pointe des pieds, et, entre les chapeaux à haute forme et les chignons jaunes, il jetait un coup d'œil vers la scène, repris à l'espoir qu'il y verrait peut-être apparaître Tombre. Espoir bien vague, d'ailleurs! Car le programme qu'il savait par cœur à force de l'avoir lu, ne portait point trace de pantomime, ni de quoi que ce fût qui pût y ressembler. Il annonçait un lever de rideau, composé d'un vaudeville; puis, les débuts d'un équilibriste; un cirque en miniature, singes et chiens savants; la famille d'Hercule, avec la pyramide humaine sur les épaules de la *femme socle*; une troupe d'acrobates japonais; les *Almées de Montmartre*, ballet moderniste (décidément du Glaizat tenait à ce vocable);

et enfin les fameux *Happy Zigzags*; le tout entremêlé de valses et quadrilles sur les motifs des opérettes en vogue, par le maëstro Magimel, l'auteur de la *Reine d'Yvetot*.

Yves était arrivé pendant la pyramide humaine. Ni dans la famille d'Hercule, ni parmi les acrobates japonais, il n'y avait chance de trouver Tombre. Le ballet avait tenu Yves très anxieux. Peut-être Georgette y dansait-elle, dégringolée au rang de marcheuse dans un peloton? Mais non. Pas même cela. C'est bien ici, parmi la cohue des promenoirs, qu'il fallait se résigner à rencontrer l'un ou l'autre. Et Yves allait toujours, montant, descendant, secoué par la houle piétinante où il lui semblait nager dans de la chair. Il allait malgré tout, cherchait avec fièvre, et toutefois désirait presque ne point trouver. Car son cœur se serrait, à l'idée que tout à l'heure il reconnaîtrait peut-être Georgette dans l'une de ces filles plâtrées, qui lui lançaient en passant quelque blague ordurière, avec un geste canaille et d'une voix éraillée.

Tout à coup, il se fit un grand remous dans cette marée turbulente. Elle arrêta son mouvement de va-et-vient, mêla son flux et son reflux en tourbillonnant sur elle-même, et se tassa en flots pressés contre la balustrade. En même temps, le vacarme des cris, des marchandages, des rires, jusqu'au ronron des conversations, tout s'éteignit dans un profond silence. On eût dit un troupeau

d'hystériques soudainement hypnotisés. Et ce qui rendait plus nette encore cette impression, c'est que tout ce changement des attitudes s'était opéré, comme pour des hystériques véritables, au brusque appel d'une note unique, inattendue, éclatante de sonorité, et prolongée en vibrations stridentes. Cette note avait été lancée par tous les trombones à la fois.

Puis se déroula, toujours au souffle des trombones, une lugubre mélodie, pareille à un chant funèbre, et du plus étrange effet dans ce milieu de filles et de noceurs, qui demeuraient maintenant muets et immobiles, les yeux grands ouverts, la face tendue, en proie à une sorte d'attente épouvantée.

Yves, bousculé dans le remous, n'avait pu trouver place qu'au dernier rang des spectateurs, tout à fait à l'entrée de la salle ; et de là il ne voyait que la moitié inférieure du rideau, un rideau noir qui venait de descendre, et sur lequel un flot de lumière électrique projetait en lettres blêmes :

HAPPY ZIGZAGS

Le chant funèbre continuait à se dérouler, et déjà Yves en devinait la cadence finale, qui allait se conclure à la mesure prochaine, quand la mélodie fut coupée court par un formidable coup de cymbales, pareil à l'éternuement d'un monstre.

Lentement, le rideau noir se leva.

La scène représentait une cour close de parois blanches aux coins géométriquement rectangulaires, et cela sans quoi que ce fût qui pût accrocher l'œil, sans une ombre, sans un accessoire, sans rien. C'était d'une nudité absolue. C'était, en quelque sorte, du vide entre des murs. Et, dans ce vide, un silencieux ruissellement de clarté froide, une nappe de lumière électrique à la fois aveuglante et blafarde.

Le chant funèbre avait recommencé.

Réglant leurs mouvements à ce rhythme, deux clowns, deux gnômes plutôt, surgirent à la crête du mur. Ils avaient le corps moulé dans un maillot noir. Les pieds, les mains, le cou, la face, et la tête tout entière casquée d'un faux crâne glabre, étaient verts, y compris le crâne. Toujours suivant la mesure, l'un, disloqué, en caoutchouc, se laissa glisser le long de la paroi, en ayant l'air d'y ramper avec des tortillements de scolopendre, tandis que l'autre, ratatiné en boule, semblait rouler peu à peu de là-haut, se retenant d'un seul bras progressivement détendu. Au moment où le choc des cymbales interrompit le chant, le premier arrivait au pied de la muraille et s'y collait en une contorsion sous forme de zigzag, et le second s'aplatissait par terre dans un bruit flasque. L'un donnait l'idée d'un mille-pattes coupé en trois morceaux par un coup de fouet, et l'autre d'une grosse punaise tombée d'un plafond.

Puis, sans bouger, ils se mirent à murmurer la mélodie que l'orchestre accompagnait en sourdine maintenant. Ils chantaient :

We are the happy zigzags,
Happy, happy, happy zizgags.
From the brandy moon we came.
From the brandy moon we came
We are the happy...

Nouveau coup de cymbales. Nouvelle contorsion dans laquelle ils s'immobilisèrent aussitôt.

En même temps, un être démesurément long et maigre avait enjambé le mur, et se dressait entre eux.

Il y eut un oh ! de toute la salle à cette dernière et effroyable apparition. Ce n'était pas un clown, celui-ci. Il n'avait ni maillot, ni serre-tête, ni maquillage vert, ni rien d'artificiel. Et pourtant il était mille fois plus bouleversant que les autres. Il devenait fantastique à force de réalité. C'était un homme vêtu d'un pantalon et d'un frac élimés, sans une ligne de linge nulle part. Dans l'habit hermétiquement boutonné, on sentait que son corps flottait à nu, et que ce corps était presque un squelette. Des manches trop courtes sortaient les mains osseuses, aux poignets desséchés et comme rougis par le froid. Le cou, plein de tendons, semblait un paquet de cordes mal renouées, et prêtes à casser sous le poids de la tête tremblante. Cette tête surtout était hideuse. De

rares cheveux mi-partie carotte et grisonnants s'y effiloquaient; et à travers leurs mèches lamentables luisaient des surfaces de crâne chauve, comme si on les en eût arrachées par plaques. Les oreilles décollées, les pommettes saillantes et colorées d'un rose malsain, les joues creuses, le teint plombé, suaient la phthisie. Le nez, aux ailes pincées, au cartilage en relief et à l'arête jaune, était piqué, au bout, d'une tache violacée, semblable à une flamme de punch. Au fond des orbites, les yeux se voyaient à peine, mais néanmoins étincelaient de fièvre, sous des paupières lourdes où l'on devinait l'accablement perpétuel d'atroces céphalalgies. La bouche enfin, que la coupe américaine de la barbe laissait à découvert, la bouche amèrement plissée aux commissures, grimaçait et tressaillait en un rictus de fou.

Et c'était bien un fou, en effet, que l'on contemplait là, un fou sur le point d'avoir une attaque de *délirium tremens*, et qui luttait contre les visions déjà prochaines, et qui essayait d'étouffer en lui l'accès montant à son cerveau. C'était la figure même de l'alcoolisme. Et ce misérable chantait maintenant avec les deux autres, ou plutôt s'efforçait de chanter, remuant les lèvres sans pouvoir articuler une syllabe, soufflant de ses poumons brûlés sans pouvoir émettre un son. Et lui aussi répétait de la sorte qu'il était un *happy* zigzag, un bienheureux zigzag, happy, happy, happy,

et qu'il venait *from the brandy moon*, de la lune d'eau-de-vie.

> We are the happy zigzags,
> Happy, happy, happy.....

Et au coup de cymbales, tandis que les deux clowns s'arrêtaient en des postures chimériques, lui s'immobilisait dans une douloureuse contraction de tout son corps tordu, de tous ses membres convulsés, de sa face à l'envers, comme si devant les images de l'hallucination il se pétrifiait dans l'horreur.

Et à chaque fois c'était un long frisson d'épouvante qui courait par la salle. Et bientôt, le rhythme s'accélérant, les attitudes devenaient plus fréquentes, plus brusques, plus macabres. La lente mélodie peu à peu s'endiablait, tournait à la gigue, et, sans cesser d'être funèbre, se précipitait en une ronde enragée, que les deux clowns glapissaient avec une voix aiguë de fakirs hurleurs. Les grimaces simiesques se faisaient frénétiques. Les contorsions s'exagéraient jusqu'à l'épilepsie. Et le public, d'abord muet, haletant, s'emballait à cette intensité croissante, était pris de contagion, s'agitait avec ces agités, se cabrait à ces coups de poing d'horreur qui le frappaient maintenant drus comme grêle. A l'infernal refrain des cymbales, des femmes poussaient un grand cri rauque et se cachaient la face dans les mains en sanglotant. D'autres riaient d'un rire maladif.

Quelques-unes s'évanouissaient, avaient des attaques de nerfs. Et des hommes furieux, brandissant leurs cannes, vociféraient :

— Assez! Assez!

Yves, la poitrine serrée, la gorge sèche, la tête pleine de bourdonnements, se sentait presque devenir fou lui-même, et se demandait s'il n'était pas en proie à quelque abominable rêve, et souffrait de voir ce rêve se préciser et prendre corps de minute en minute. Car il n'y avait pas à dire, ce Yankee roux et à moitié chauve, ce vieillard précoce, cet aliéné, il ressemblait à... ! Oui, oui, Yves connaissait, reconnaissait ce masque aux plis tragiques, ces regards en qui tout un drame s'exprimait dans un éclair, ces gestes d'un lyrique essor. Certes, un seul être au monde était capable d'incarner ainsi la phthisie et le délire alcoolique, dans ce vivant cauchemar, sinistre et prodigieux! Oui, un seul être, un seul artiste au monde! Yves en doutait de moins en moins; à présent même il en était sûr; il en était effroyablement sûr. Et, parmi les vociférations des hommes, les vagissements des femmes, le tintamarre sabbatique de toute la salle qui miaulait avec l'orchestre, il se sauva effaré, bousculant Pérignat et Grimblot qu'il n'avait point vus, et criant d'une voix perçante :

— C'est Tombre! c'est Tombre!

XXXVII

— Mais, monsieur, qui êtes-vous? Je vous dis que vous ne passerez pas. Il n'y a ici personne qui s'appelle Tombre.

— Les Zigzags, les Zigzags! Le plus grand! Je veux le voir. Je suis son ami.

— Je vous répète que vous ne passerez pas. L'entrée des coulisses est interdite au public. Si vous croyez que le premier venu va comme ça...

Et le concierge, un gros homme, barrait de son ventre le corridor. Au risque d'un colletage possible, Yves le jeta de côté d'un coup d'épaules, puis grimpa l'escalier, enfila des couloirs, poussant les portes devant lui, et demandant à tous les gens qu'il rencontrait :

— La loge des Zigzags, s'il vous plaît? Du plus grand! Affaire urgente!

Le concierge poussif n'avait pas eu le temps de se décider à le poursuivre, que déjà Yves, guidé par les indications des habilleuses et des garçons de théâtre, était au troisième étage.

— Là-bas, monsieur, venait-on de lui dire, là-bas, au fond du carré, à droite.

Il y courut. La porte était ouverte. Et soudain au moment d'entrer, il s'arrêta, se retenant au chambranle pour ne pas défaillir, sans trouver même la force de parler.

Le spectacle, la chaleur, l'odeur, avaient de quoi vous clouer au seuil. C'était une toute petite pièce carrelée, misérable, avec une unique fenêtre en jour de souffrance. Trois chaises de paille et trois tables à maquillage meublaient ce taudis. Au mur, à des patères, étaient accrochés les maillots des deux clowns; et ainsi pendus, vides, flasques, trempés et dégoulinant de transpiration, ils semblaient des peaux de noyés toutes noires. Six becs de gaz sans verre flanquaient de grandes glaces sans bordure, devant lesquelles les deux clowns, nus jusqu'à la ceinture, l'échine fumante, débarbouillaient leurs mains et leurs faces vertes avec du saindoux, le cold-cream étant trop cher pour ces pauvres diables. Et de ce trou incendié de lumière, de ce four à l'atmosphère d'étuve, s'exhalait une senteur suffoquante, où s'amalgamaient les âcres émanations des corps en sueur et le fade relent de la graisse rance.

Mais ce qui avait empêché Yves d'avancer, ce n'était ni l'étrangeté du spectacle, ni la chaleur, ni l'odeur. Son cœur s'était arrêté de battre et un voile lui avait couvert les yeux à l'aspect de Tombre, qu'il retrouvait enfin, hélas! pour le voir

dans quel état ! Epuisé, ruisselant, cassé en deux sur sa chaise, la tête entre les genoux, le dos secoué par une quinte de toux atroce, le mime ne reprenait haleine que pour crier, par saccades, d'une voix rauque :

— L'eau-de-vie ! l'eau-de-vie !

Et il allongeait la main vers un litre, à moitié vide déjà.

— Zut ! tu nous embêtes ! fit un des deux clowns en mettant le litre hors d'atteinte. Tu te crèveras, à la fin ! La belle avance ! Pour nous ficher en plan, n'est-ce pas ? C'est ce que tu veux, hein ?

— J'étouffe, râlait Tombre. Oh ! rien qu'une gorgée ! Tu sais bien que ça me remonte. L'eau-de-vie ! l'eau-de-vie !

— Tombre ! murmura Yves très bas et d'un accent suppliant.

Le mime se retourna, se dressa comme en sursaut, sa quinte de toux brusquement interrompue ; et, la bouche grande ouverte de stupeur, les yeux démesurément écarquillés, sans dire un mot, sans pousser un cri, il vint s'abattre évanoui entre les bras du musicien qui sanglotait.

— Vite, un médecin ! ordonna Yves.

— Ce n'est pas la peine, répondit le clown qui avait pris le litre. Il va se recaler tout de suite avec ça. Il a raison : il n'y a encore que l'eau-de-vie qui le remonte.

Et il approcha le goulot des lèvres de Tombre, qui en effet, rien qu'en humant le parfum de l'al-

cool, se mit à respirer longuement, et souleva ses paupières. Tandis qu'il revenait à lui peu à peu :

— Vous vous appelez Yves, n'est-ce pas ? demanda au musicien l'autre clown.

— Oui.

— Ah ! il parle souvent de vous, allez! Il vous aime rudement ! Et, à propos, si vous avez de l'influence sur lui, vous devriez lui dire de ne pas boire tant que ça. Il se tuera, vous savez bien.

— Et sans lui, interrompit le premier clown, sans lui, nous sommes flambés. Plus de Zigzags !

— C'est vrai, reprit l'autre. En somme, ce n'est pas chic d'agir ainsi. Ce n'est pas d'un bon camarade.

Tombre avait avalé une gorgée d'eau-de-vie. Il ouvrit les yeux tout à fait, et considéra Yves avec un attendrissement enfantin.

— Toi ! toi ! soupira-t-il. Est-ce possible ? Oh ! que je suis heureux de te revoir ! Mais comment as-tu appris... ?

— Qu'importe! répliqua Yves. Le principal, c'est que je t'aie retrouvé. Et malgré toi ! ajouta-t-il avec une amicale expression de reproche.

— Oh ! je vais te dire, fit Tombre. Ce n'est pas de ma faute. L'incognito est une des clauses de mon engagement ici. Mes camarades comme mois, d'ailleurs. Tu comprends, nous sommes les Zigzags, des Américains, quoi ! Alors...

— Oui; mais avant ça ? reprit Yves. Depuis si

longtemps que tu me laisses sans nouvelles! Pourquoi as-tu cessé de m'écrire?

Tombre eut un douloureux regard, et dit lentement :

— Tu étais si heureux! A quoi bon t'écrire ça pour t'attrister?

— Ça, quoi?

— Tout, mais tout, s'écria Tombre fondant en larmes. Georgette, Georgette... Elle est...

Il ne put achever. Les mots s'étranglaient dans sa gorge. Il fut repris d'une crise de larmes et en même temps d'une quinte de toux; et, empoignant le litre, il le porta rageusement à sa bouche.

— Non, non, assez! s'écrièrent les deux clowns, en lui arrachant le litre des mains.

Et tandis que l'un fourrait l'eau-de-vie dans un placard dont il retirait la clef, l'autre grognait :

— Il le fait exprès, à la fin, cette rosse là! C'est dégoûtant.

Yves avait appuyé contre sa poitrine la tête de Tombre, et lui essuyait doucement la face, et lui disait :

— Je t'en prie, mon pauvre vieux, ne bois plus. Et calme-toi, voyons, calme-toi. Pleure, si tu veux. Ça fait du bien de pleurer. Mais ne bois plus. Raconte-moi tes malheurs, tiens. Est-ce que mon cœur ne vaut pas ce consolateur infernal? Dis, mon ami, mon vieux frère, dis-moi tout. Alors, quoi, ta Georgette, quoi? Elle t'a donc quitté?

— Oui, répondit Tombre, elle m'a quitté.

Sa voix, que la toux et l'eau-de-vie avaient déchirée, articulait à peine les sons. Elle était tout ensemble sourde et vague. En même temps ses regards s'éteignaient dans une étrange fixité. On eût dit qu'il contemplait une vision. Il sembla parler en rêve quand il ajouta :

—Oui, quitté, c'est cela. Elle est morte.

— Morte ! s'exclama Yves en tressaillant.

— Morte, morte ! répéta Tombre, sans aucune inflexion, et comme s'il prononçait des paroles dont il ne comprenait point le sens.

Soudain, se levant, et reprenant son timbre rauque de tout à l'heure :

— Ah ! ça, fit-il, mais j'ai soif, moi, crédieu ! Ça me brûle dans la poitrine. Allons-nous en. Allons boire quelque chose. D'ailleurs je ne peux pas te raconter tout ça ici, devant ces deux brutes. Viens ! viens ! Ah ! j'en ai à te dire, va ! Si tu savais ! Et puis, le petit m'attend. Il faut que je rentre. Il est malade, le pauvre mignon. Et puis sur mon art, aussi, j'ai à t'apprendre des choses. J'ai trouvé, tu verras, j'ai trouvé. C'est épatant. Mais je crève de soif. Oh ! un verre seulement, un verre, pas plus ! J'ai la langue qui pèle. Je ne suis pas soûl, tu sais. C'est de tousser qui m'éraille le gosier comme ça. Viens ! Viens !

Tout en parlant, par phrases haletantes, il s'était vite dévêtu, mettant à nu un corps émacié lamentablement, des bras et des jambes tout en os, un dos où l'on pouvait compter les vertèbres, un

torse où la cage des côtes semblait prête à percer la peau. Sans même prendre la peine de s'éponger, il s'était rhabillé par mouvements brusques et comme automatiques.

Il entraîna Yves au dehors.

— Et ton pardessus ? cria l'un des clowns, en ramassant dans le coin de la loge une grande houppelande qui traînait par terre en tapon.

— Oui, oui, ton pardessus, répéta Yves, à qui le clown venait de le donner.

— Je m'en fiche, répondit Tombre. Dépêchons-nous de filer. D'ailleurs j'ai trop chaud.

— Justement, répliqua Yves ; il fait froid. Tu attraperais mal.

Et il lui passait la houppelande, la lui emmanchant presque de force.

—C'est ça, allez-y, dit le clown en l'aidant. Et relevez-lui bien son collet dans la rue ! Si, si, tu as beau faire, on te boutonnera. Il le faut.

Puis, avec une expression de pitié :

— Ah ! ces pochards !

— Je ne suis pas un pochard, repartit Tombre gravement. Tâche de me respecter, espèce de paillasse. Je suis un patron, moi, tu sais. Je n'aime pas ces manières-là.

Il se redressait hautainement, la mine impérieuse.

— Oui, oui, c'est entendu, dit le clown. Qui est-ce qui te dit le contraire ? C'est bien pour ça que j'ai soin de toi, parbleu !

Et se penchant vers Yves, il lui glissa tout bas à l'oreille :

— Surtout, monsieur, ne le laissez pas trop boire en route, hein? Parce que, voyez-vous, pour aujourd'hui il en a sa claque. Et nous jouons demain, et encore pendant trois semaines. Pourvu qu'il dure seulement jusque-là !

XXXVIII

Une fois dans la rue, Yves, malgré la recommandation du clown, fut bien forcé de céder à Tombre, qui réellement suffoquait et qui, en même temps, saisi par le froid, claquait des dents. Ils entrèrent chez un marchand de vins, où le mime avala coup sur coup un punch pour se réchauffer, et ensuite, pour se rafraîchir, un cognac qu'il consentit à mêler d'eau-de-seltz par condescendance envers Yves.

— Vite, vite d'ailleurs, sur le pouce, faisait-il ; car le petit m'attend.

— C'est vrai, tu m'as dit qu'il était malade. Qu'est-ce qu'il a donc, ce pauvre Georget?

— Une sorte de fièvre. Il traîne comme ça depuis...

Ils étaient de nouveau dans la rue, marchant à longues enjambées, la face cinglée par la bise. Tombre fut repris d'une quinte de toux.

— Tout à l'heure, va, tu parleras tout à l'heure, fit le musicien. Couvre-toi la bouche ici. Chez toi

nous pourrons causer. C'est loin, chez toi ?

— Non, tout près.

— Bien, bien, tais-toi. Ne te fatigue pas.

Ils continuèrent leur route en silence, un silence lugubre, coupé seulement par la toux persistante de Tombre, qui le secouait de dix pas en dix pas. Elle cessa quand ils arrivèrent à l'hôtel garni qu'il habitait.

— C'est drôle, hein ? fit-il, en se calmant dans la tiédeur du corridor. Je ne sais pas ce que c'est que ce rhume-là. Ça me prend, ça me laisse. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que je ne sens jamais rien en scène. Tu vois ça d'ici, n'est-ce pas, si ça me venait devant la rampe ! Quelle goutte, crois-tu !

— C'est bien pour ça qu'il faut te soigner, disait Yves, tout en gravissant l'escalier derrière lui.

— Oh ! je suis solide, j'ai encore du creux et du coffre, répondit Tombre, en essayant de retrouver le timbre de son ancien tuyau d'orgue.

Et rien n'était plus navrant pour Yves que cette insouciance ; car il se rappelait ce que lui avait dit le clown :

— Trois semaines ! Pourvu qu'il dure seulement jusque-là !

Ils étaient parvenus au logement du mime. Deux pièces, au quatrième étage. Dans la seconde, une bonne femme sommeillait au fond d'un fauteuil, au coin du feu, près d'un lit très grand où Georget paraissait tout petit.

— Chut ! monsieur, il dort ! fit la garde en ouvrant les yeux. Il ne s'est pas encore réveillé une fois. Il va mieux, je vous en réponds. Ça me connaît, moi, ces chérubins-là. En voilà encore un de sauvé, soyez tranquille. Si on avait tant seulement du bon lait et l'air de la campagne, avant huit jours il courrait comme un lapin, comme vous et moi.

Ils revinrent dans la première pièce, à pas discrets, en refermant la porte sans bruit.

— Et alors, vous, là-bas, ça marche tout à fait bien? interrogea Tombre. Vous êtes heureux, pas besoin de te le demander, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le musicien. Mes lettres te l'ont dit assez. Certes, nous sommes heureux. Il ne nous manquait qu'une chose.

— Quoi donc ?

— D'avoir de tes nouvelles.

— Vraiment, ta femme aussi pense quelquefois au pauvre Tombre?

— Nous parlons de toi tous les jours. Ah ! ce que nous avons supposé, depuis ton silence !

— Hélas ! soupira Tombre. Tout ce que vous avez pu supposer n'était rien auprès de la réalité.

Il eut de nouveau le regard fixe qu'il avait eu tout à l'heure dans sa loge, et la même voix sourde et vague qui semblait sortir d'un lieu étouffé.

— Nous aussi, dit-il, nous étions heureux. Georgette m'a aimé enfin. Elle était malade déjà. De

quoi ? Les médecins ont appelé ça de la phthisie. Elle, phthisique, elle si jolie, si fraîche, si rieuse ! Quelle idée ! Car elle est restée rieuse toujours. Et fraîche, malgré sa pâleur. Oui, pâle, elle était devenue très pâle. C'était comme une rose blanche. Mais plus jolie que jamais. Jolie n'est pas assez dire. Elle était belle, radieusement belle. Ses joues creuses agrandissaient ses yeux. Sa maigreur diaphane avait quelque chose d'une apparition.

On eût cru qu'il la contemplait encore. Il se tut, comme en extase.

— Oui, reprit-il, et belle pour moi seul alors ! Car personne ne la trouvait plus ainsi. J'entendais dire ça autour de moi. On ne se retournait plus pour la regarder. Ou bien, quand on se retournait, c'était pour nous plaindre. On la plaignait ! On me plaignait aussi, moi ! Moi, qu'elle aimait ! Moi qui désormais étais tout pour elle ! Car elle m'adorait. C'est incroyable, n'est-ce pas ? C'est vrai pourtant. J'étais devenu pour elle ce que tu es pour Madeline, l'amant, le maître, le génie. Elle avait compris tout, tout ! Elle était mon égale. Une artiste, mon cher, une grande artiste !

Cet éclair d'exaltation s'éteignit brusquement ; et c'est d'un ton morne qu'il continua, parlant presque tout bas, derechef sans inflexion :

— Nous buvions ensemble. L'alcool nous avait fiancés. L'alcool nous unissait. L'alcool nous ouvrait tous les enchantements du génie. Mais c'est un compagnon terrible. Il faut être en airain, comme

moi, pour faire route avec lui. Et un jour, elle n'a plus été assez forte, elle, la mignonne. Ce fut comme un coup de foudre. Elle tomba, en scène. Le lendemain, au lit ! Plus de troupe possible ! Je refuse de continuer sans elle. Alors, la maladie, la misère. Pas un sou ! J'ai cessé de t'écrire à ce moment-là. Quels métiers ai-je faits pour gagner de quoi la soigner, de quoi nourrir le petit ? Je ne m'en souviens plus. Il y a des jours où j'ai mendié. Et puis, cela a duré trois semaines, un mois, je ne sais pas au juste. Et puis, elle m'aimait, malgré tout, mourante. Et puis,... et puis elle est morte. voilà !

Il avait les yeux absolument secs, le geste machinal, la phrase lente, une attitude de somnambule. Yves n'osait l'interrompre, ni même lui serrer la main. Il se fit dans la chambre un profond silence.

— Oui, oui, je comprends pourquoi tu ne me dis rien, reprit Tombre avec une sorte de vivacité. Tu te demandes pourquoi j'ai survécu. Mais, Georget ? Tu oublies Georget. C'est encore elle, vois-tu, Georget. Et aussi l'art ! Tu ne penses pas à l'art. C'est comme l'alcool, celui-là ! Un maître qui ne vous lâche pas ! Et qui veut vivre, quand même, et qui vous force à vivre, le tyran ! Car les êtres meurent, les choses meurent, tout meurt ; mais l'art, lui, ne veut pas et ne doit pas mourir.

Une flamme s'était rallumée dans ses prunelles.

Il se leva, la tête haute. Son bras droit s'allongea, dans le geste qui lui était familier jadis, le poing fermé, les doigts crispés convulsivement, le pouce seul ouvert et détaché en ligne raide, pour décrire en l'air des figures anguleuses aux cassures brusques.

— Zig, zag, paf ! te rappelles-tu ? dit-il d'un ton toujours bas, mais vibrant cette fois. C'était ma formule de pantomime, la formule qui agaçait tant la pauvre chérie, aux répétitions de *l'Ame de Pierrot*. Eh bien ! cette formule-là, elle contient tout. Je m'en suis aperçu un beau jour, en faisant le pître dans une taverne de là-bas, où je grimaçais pour gagner le pain de l'enfant. Je jouais à moi seul une scène initiale : le *delirium tremens* mimé. Je quêtais ensuite. Nous vivions ainsi. Et soudain, je fus illuminé. Ça, cette synthèse, cette imagerie en action par des postures brusquement immobilisées, ce raccourci de la pantomime, ça, c'était l'art absolu, l'aboutissement suprême de mes théories. Zig, zag, paf ! tout un drame fulgurant, passant comme un train express, surgissant comme un paysage à la lueur d'un éclair ! Et j'ai inventé les Zigzags.

— C'est admirable, en effet, imterrompit le musicien. C'est sublime d'horreur.

— Tu m'as donc vu ? fit Tombre avec orgueil.

— Oui, répondit Yves, et j'ai vu aussi toute la salle bouleversée, les nerfs tordus. Et quelle salle, mon cher ! Des âmes de fange ! Soulever

cette fange et en faire des flots, c'est un prodige.

— N'est-ce pas? reprit Tombre. Et sans maquillage, entends-tu, sans truc. Je n'ai d'artificiel que la teinture de mes cheveux et de ma barbe. Et ça, pour l'incognito, pas davantage. Une condition imposée par l'agent qui m'a engagé à New-York pour l'Alhambra!

Il s'arrêta comme pris de honte.

— Ça t'étonne, l'Alhambra, hein? dit-il. Moi, revenir chez ce du Glaizat, chez ce misérable! Mais, voilà! Je ne savais pas là-bas, quand j'ai signé. Je n'ai appris ça qu'ici, qu'il était le propriétaire de l'Alhambra. Et alors, quoi? Refuser? Il était trop tard. Et le pain de Georget! Ah! la vie! On ne fait pas ce qu'on veut. Pouah! Enfin!...

Il secoua la tête, chassant ces idées, et revint sans transition à son enthousiasme que cette digression avait interrompu.

— Oui, sans maquillage, donc, sauf ça, sauf ce roux dans ce qui me reste de ma tignasse. A part ce détail, tout vrai, tout réel! Rien que mon physique, ma gueule, mon geste. Et tout l'alcool incarné là-dedans! Toute l'humanité moderne, nervosée, martyrisée, diabolisée, emparadisée par cet alcool qui est son Dieu. Ah! je te crois, que c'est sublime. Tiens! Regarde! Bzim! Zig, zag!

Et comme au coup de cymbales, il s'était subitement retourné le visage, rentré la poitrine, désarticulé les membres, et il se campait devant

Yves dans une de ses plus hideuses expressions.

Puis aussitôt, dans une détente plus subite encore, il s'affaissa sur lui-même, comme un pantin dont on aurait lâché tous les fils, tomba par terre avec la mollesse lourde d'un ivrogne; et là, sanglotant, la face contre le parquet, il se mit à gémir longuement.

— Tombre, mon vieux frère, qu'est-ce que tu as? disait Yves, stupéfait de cet accès de douleur si inattendu.

Car il avait cru de bonne foi, en voyant le mime s'emballer comme jadis dans l'exaltation artistique, que cette diversion était définitive. Si pénétrante que fût son acuité psychologique, si intelligente que fût son amitié pour Tombre, il ne connaissait pas encore à fond tous les replis de cette âme mystérieuse, et par quelles récurrences bizarres évoluent les sentiments dans les ténèbres d'un cerveau alcoolique. Autant il avait été étonné par le récit de la mort de Georgette, récit rapide, presque impassible, sans éclats de désespoir, sans larmes, autant il était surpris par cet effondrement soudain dans la désolation. Et ces larmes pourtant, c'étaient toutes celles de ce récit douloureux, qui maintenant seulement débordaient et ruisselaient. Le calme apparent de tout à l'heure avait été pareil à ces nuées lourdes, immobiles, marmoréennes, qui planent silencieusement dans un ciel de plomb, avant d'y crever en torrentielles averses d'orage.

— Oui, voyons qu'est-ce que tu as? répétait Yves. Qu'est-ce qui t'a repris tout à coup? Tu me parlais de ton art, de ton génie, de ton triomphe.

— Justement, justement, balbutia Tombre. Tout cela, Georgette ne l'a pas vu. Georgette ne le verra jamais.

Et il s'obstinait à ce regret singulier, comme si de là venait uniquement son chagrin. Il semblait que son enfantine vanité de cabotin fût seule à souffrir, et non son cœur d'amant. Avec l'entêtement de l'ivresse, il s'accrochait à cette idée fixe, et y pendait en quelque sorte toute sa douleur, tout son désespoir. C'était comme le thème de ses lamentations, où se mêlaient inextricablement le souvenir de Georgette et l'orgueil de son art, toujours avec ce refrain obsédant :

— Ah! si elle voyait ça! si elle voyait ça!

Assis par terre maintenant, adossé au pied de son lit, il ressassait en phrases bégayantes et en radotages interminables tout ce qu'il avait dit un instant plus tôt en termes si brefs et si nets. Et tantôt il s'attendrissait, s'aveulissait, se laissant glisser presque jusqu'à être couché sur le flanc; tantôt il se redressait, essayant en vain de se mettre debout, et gesticulait et grimaçait pour reproduire une des postures de sa pantomime macabre. Et sans vouloir écouter les consolations de son ami, sans lui répondre, sans lui parler même, il continuait à rabâcher tout seul, d'une voix éraillée, vagissante et lointaine :

— Elle ne m'a pas vu... Elle est morte... Elle est morte. Elle ne me verra jamais... Et c'est épatant. Zig, zag!... Ah! si elle voyait ça!... Et encore ça! Zig, zag!... Si belle, si pâle, et elle m'aimait tant! Comme nous étions heureux! Bzim! Ça y est, je crois, ça y est... Georgette! Georgette! Elle m'a aimé, moi! La voilà malade, à présent. Et la misère, la misère. Viens, ma mignonne, viens, regarde ça. Bzim! tu vois que c'est épatant!... Zig, zag!... Elle ne m'a pas vu. Elle est morte. Zig, zag! Zig, zag!

XXXIX

Le lendemain, Tombre se retrouva dans son lit, où Yves l'avait couché. Le musicien s'était installé lui-même, tant bien que mal, sur le canapé, les jambes entortillées dans la houppelande du mime, après avoir allumé un feu de coke. Et certes, au réveil, c'est Yves qui avait la mine la plus défaite.

Tombre, au contraire, semblait rasséréné. D'ailleurs les nouvelles de Georget étaient excellentes. L'enfant avait très bien dormi, sans fièvre. Il se sentait un grand appétit. Il fit beaucoup de fêtes à Yves, qu'il se rappelait vaguement toutefois, ne l'ayant vu qu'un jour aux Buttes-Chaumont, mais dont il avait souvent entendu parler par sa mère et par Tombre.

Yves le trouva un peu pâlot et maigri depuis un an; très charmant tout de même, malgré son aspect maladif; la mine intelligente; les yeux tendres; ressemblant fort à Georgette, dont il avait l'expression à la fois aimable et spirituelle.

— Oh ! vous, dit le gamin après un moment de conversation, vous, je suis sûr que vous devez être gentil tout plein. Vous avez l'air presque aussi bon que mon vieux père Tombre.

— Quoi ! seulement presque ? fit le musicien en souriant. Pourquoi pas tout à fait autant, dis ?

— Dame ! répliqua l'enfant, parce que personne n'est aussi bon que mon vieux père Tombre. N'est-ce pas, Tombre ?

— Tu te trompes, mon chéri, répondit Tombre. Celui-là, vois-tu (il serrait les mains à Yves) celui-là est encore meilleur que moi.

— Ce n'est pas vrai, s'écria Georget, je ne te crois pas. N'est-ce pas, m'sieu, que ce n'est pas vrai ? Ah ! vous ne savez pas comme il est mignon pour moi, allez, mon vieux père Tombre !

Et il tendit les bras au mime avec câlinerie.

— Tu t'es encore piqué le nez hier, hein ? lui dit-il après l'avoir embrassé. Ce que tu sens l'eau-de-vie !

— Eh bien ! tu vois, fit le mime en montrant Yves, tu vois, lui, comme il est meilleur et plus sage que moi. Il ne se pique jamais le nez, lui !

— Allons donc ! s'écria Georget avec étonnement.

Et naïvement, répétant sans doute une chose qu'on avait dite devant lui bien des fois, il ajouta non sans une nuance de dédain :

— Mais ce n'est pas un artiste, alors ?

— Tu sais bien que si, répliqua Tombre. C'est

un grand musicien. Toi qui aimes tant la musique!

Georget passa vivement du dédain à l'admiration, et contempla Yves de tous ses yeux, et lui dit d'une voix très douce et suppliante :

— Est-ce que vous voudrez me l'apprendre, la musique?

— Bien sûr, répondit Yves.

L'enfant battit des mains.

— Tout de suite, tout de suite, fit-il.

— Oh! c'est plus long que ça, mon petit ami, objecta Yves gravement. Il faut travailler beaucoup, beaucoup.

Georget devint grave aussi, et répliqua :

— Je travaillerai. Je ne demande pas mieux.

La garde rentrait, apportant le déjeuner, et suivie du médecin.

— Allons, allons, fit le docteur après avoir examiné Georget, voilà un petit malade qui ne le sera plus longtemps. Oui, oui, donnez lui une bonne tartine avec son café au lait, puisqu'il a faim. Encore deux nuits pareilles, sans fièvre, et il pourra se lever.

— N'est-ce pas, monsieur, interrompit la garde, que si on avait du vrai lait, sans café, sans eau non plus, et surtout la campagne...

— Certainement, dit le docteur. Rien ne vaudrait ça.

— Mais, demanda Yves, est-ce que le voyage ne le fatiguerait pas?

— Non, non, fit le docteur. Pour les enfants, c'est une distraction. Le changement d'air, la nouveauté...

— Le bord de la mer, par exemple ! insinua Yves.

— Parfait, le bord de la mer !

Tombre écoutait, doucement touché, comprenant à quoi songeait son ami. Et en effet, dès que le médecin fut dehors, comme ils l'avaient accompagné jusque dans la première pièce, Yves prit Tombre par la main au moment de revenir vers la chambre du malade, et lui dit tout à coup :

— Eh bien ! qu'en penses-tu, de mon idée ?

Tombre soupira profondément.

— Me séparer de lui ! fit-il à voix basse. Lui, tout ce qui me reste de ...!

Puis, étouffant un sanglot et se raidissant :

— Ah ! mais c'est de l'égoïsme, ça ! Oui, oui, mon cher Yves, oui, tu as raison. C'est pour son bien, ce que tu me proposes. Pardonne-moi d'avoir pu hésiter une minute.

— Qu'est-ce que vous dites par là ? cria l'enfant.

— Nous venons ; ne t'impatiente pas ! répondit Tombre.

Et, retenant Yves un instant encore, avant de rentrer.

— Mais lui, dit-il, lui ? Comment le décider ?

— Laisse-moi faire, répliqua Yves.

Assis au chevet de l'enfant, avec des phrases caressantes et persuasives, il reprit la conversa-

tion de tout à l'heure touchant la musique. C'était si amusant de savoir chanter, jouer du piano ! Et plus tard, de faire soi-même des chansons que répétaient les autres ! Il en inventait comme ça, lui, des belles choses ! Et il avait une femme qui les chantait merveilleusement, avec une voix d'ange ! Une femme très douce, très gentille, qui adorait les enfants !

— Est-ce qu'elle est belle ? interrompit Georget.

— Oui, répliqua Yves en rougissant un peu.

— Aussi belle que maman ? Vous la connaissez, dites, maman ?

Les deux hommes eurent un douloureux frisson. Tombre fut obligé de se retourner pour essuyer de grosses larmes.

— Je l'ai vue une fois, répondit Yves.

— Il y a longtemps ? reprit Georget en parlant très vite. Est-ce qu'elle vous a dit qu'elle reviendrait bientôt ? Pourquoi qu'elle reste tant que ca sans revenir ? C'est vrai qu'elle est en Amérique ?

— Oui, oui.

— Et c'est loin de l'Amérique, chez vous ? Aussi loin qu'ici ?

— Non, mon mignon, moins loin. Nous sommes au bord de la mer et l'Amérique est sur l'autre bord.

— Alors, quand maman reviendra, elle passera par chez vous avant d'arriver ici ?

— Certainement.

Et Yves se hâta d'ajouter, profitant du biais que lui fournissait ce pieux mensonge :

— Aussi, sais-tu ce que tu devrais faire ? Eh bien ! tu devrais t'en aller avec moi, au-devant d'elle.

— Oh ! je veux bien ! je veux bien ! s'écria l'enfant.

Mais soudain, d'un air triste :

— Et Tombre ? demanda-t-il.

— Moi, mon chéri, répondit le mime, tu sais bien que je ne peux pas.

— Alors, non ! fit l'enfant.

— Mais si ta maman..., reprit le mime en s'efforçant de dissimuler le tremblement de sa voix troublée.

— Maman ne doit pas revenir tout de suite, interrompit Georget. Je le vois bien à ta tête, va, mon vieux père Tombre. Si maman était en route pour arriver, tu ne ferais pas une grande figure longue comme ça. Et d'abord, nous ne serions pas ici. Il y a beau jour que nous serions partis ensemble au-devant d'elle.

— Non, objecta Yves. Puisque tu étais malade.

— Et puis, continua Tombre, il faut que je joue tous les soirs, tu comprends bien.

— Dame ! mon chérubin, ajouta la garde. Il a besoin de gagner des picaillons, le papa, pour payer le logement, et la nourriture, et les tisanes, et le médecin, et moi. C'est pour ça qu'il est obligé de rester.

— Avec ça ! Taisez-vous donc, fit le gamin. Avec ça qu'en Amérique nous restions jamais quelque part ! On va tout droit, n'importe où. On entre dans les bars, et Tombre joue des grimaces, et puis je fais la quête, et on ramasse des sous. Ce n'est pas plus malin que ça. Non, non, allez, je vois bien que vous voulez tous me mettre dedans. S'il s'agissait de rejoindre maman, nous recommencerions encore notre truc. N'est-ce pas, Tombre ? Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi que tu pleures, grande bête ?

— Il pleure, dit le musicien, à l'idée de te voir partir.

— Mais je ne pars pas ; je ne veux pas ; s'écria l'enfant. Je veux rester avec Tombre, moi. Dis, mon vieux père Tombre ! Tu ne vas pas renvoyer ton petit Georget, dis !

Il avait sauté au cou de Tombre qui s'était penché vers lui, et il s'y cramponnait énergiquement ; et c'est tous les deux à présent qui pleuraient. La garde se mouchait avec bruit, pour dissimuler de son mieux son émotion. Yves avait besoin de toutes ses forces afin de conserver un peu de calme et de sang-froid.

— Ecoute, mon enfant, écoute, disait-il. Sois raisonnable, comme un petit homme. Rappelle-toi les paroles du médecin. Tu as besoin du bon air de la campagne. Tu veux guérir, n'est-ce pas? Songe donc ! quand ta maman reviendra, il faut qu'elle te trouve bien portant et grandi. Un gail-

lard enfin ! Sans quoi, elle en voudrait à Tombre de ne pas t'avoir soigné, de t'avoir laissé être malade. Et elle aurait raison. Tandis que si tu es sage, à la bonne heure! Elle sera contente de lui. Et de toi donc! Tu lui chanteras de la belle musique que je t'aurai apprise. Hein? C'est ça qui sera gentil!

— Mais Tombre, Tombre? répétait l'enfant. Je ne serai plus avec mon vieux père Tombre, alors?

— Si, si, bientôt, répliqua Yves très vivement. Oh! vous ne serez pas longtemps séparés. Jusqu'à la fin de son engagement, voilà tout. Trois semaines, n'est-ce pas, Tombre? Rien que trois semaines, tu vois.

— Et après ?

— Après ? Il viendra te retrouver chez nous, parbleu ! Il s'y reposera aussi, avec toi, avec nous, tous ensemble.

— Sans compter, interrompit la garde, que ça ne lui fera pas de mal non plus, au pauvre homme !

— Et c'est vrai, tout ça? interrogea Georget anxieux. C'est bien vrai ? Ce n'est pas des blagues?

— Je te le jure, mon chéri, fit le musicien d'un ton solennel.

— Mais toi, Tombre, toi ! insistait l'enfant. Jure-le moi, Tombre. Ta parole d'honneur ?

— Jure-le donc? ajouta Yves. Mais c'est sérieux, mon ami, tout ce qu'il y a de plus sérieux. Oui, tu

viendras là-bas. Je le veux. Je t'en supplie. Tu ne peux pas me refuser, voyons !

— Yves, que tu es bon ! s'écria Tombre. Quoi ! réellement ? Ta femme acceptera ?... Un embarras pareil !... Comme si ce n'était pas assez déjà de l'enfant !

— Va, la place ne manque pas, répliqua Yves. Le petit et toi, ça en fera deux, d'enfants, voilà tout.

Et Tombre donna sa parole d'honneur.

Tout de même, Georget ne se décida pas sur-le-champ. Il fallut revenir à la charge bien des fois encore. Mais on eut le loisir de le convaincre, de l'habituer à cette idée, pendant les deux jours qui restaient à Yves avant son départ.

Ces deux jours, d'ailleurs, furent doux pour tout le monde.

L'enfant, émoustillé malgré tout par l'appât du changement, enchanté surtout par la perspective des leçons de musique, se ragaillardit comme à miracle en ces quarante-huit heures.

Tombre, morigéné et surveillé par Yves, se retint un peu de boire, ne prenant plus que ce qui lui était nécessaire, disait-il, pour entretenir le combustible de sa machine ; mais sans la chauffer à faire éclater la chaudière. Yves obtint même de lui la promesse formelle de s'en tenir dorénavant à ce nouveau régime. Que diable ! C'était criminel, en somme, de se brûler, de s'exténuer ! Ne fût-ce que pour l'enfant, pour lui conserver un soutien,

un ami, ne fût-ce qu'en souvenir de Georgette qui avait en quelque sorte confié l'orphelin au mime, Tombre était forcé de se ménager, de se soigner, de vivre ! C'était un devoir strict ! La justice l'exigeait, la sainte justice ! Tombre avait courbé la tête sous ces irréfutables raisons.

— C'est vrai, avait-il dit. Au fond, je suis un lâche de ne pas me corriger. Oui, un lâche ! Un sale pochard !

Et il avait pris bravement de fermes et viriles résolutions.

Yves en était ravi, et voyant comme deux jours de quasi sobriété faisaient déjà de bien à Tombre, il en oubliait les sinistres paroles prononcées l'avant-veille par le clown :

— Pourvu qu'il dure seulement jusque-là !

Certes, certes, en se modérant de la sorte, Tombre irait au bout de ces trois semaines ! Il irait joliment plus loin encore ! C'est vrai, en somme, qu'il était solide, et qu'il avait malgré tout du creux et du coffre, comme il disait. A peine quatre ou cinq crises de toux, dans ces deux jours ! Un gros rhume, rien de plus, qui se fondrait à l'air salin et iodé de la mer ! Des précautions à prendre d'ici là, voilà tout ! Et une fois à Saint-Jacud, le pauvre diable se remplumerait ! Yves se le rappelait à l'époque des rêves de tragédie, quand Marchal jouait les traîtres à Montparnasse, et faisait l'admiration du *populo* avec ses larges épaules, sa mine truculente, sa crinière

de Mérovée et sa barbe de Nabuchodonosor. Il y avait douze ou treize ans de cela; quinze, tout au plus. Eh! fichtre! on n'est pas un vieillard, au tournant de la quarantaine. Tombre avait cet âge-là, à peu près, pas davantage. Il renaîtrait à une seconde jeunesse, guéri du mal de misère et de l'alcool! Et quel bel avenir lui restait, quelle triomphale carrière à parcourir, maintenant qu'il était dans toute la plénitude de ses moyens, dans l'épanouissement de sa théorie définitive, à l'apogée de son génie!

Et c'est sur ces consolantes pensées qu'il quitta son ami, après les lui avoir fait partager. Cette fois, ils n'avaient point, comme naguère à Levallois-Perret, quand Tombre était parti pour la banlieue, la sensation d'un adieu pénible et d'une séparation qui menaçait d'être longue. Il leur semblait qu'ils allaient se retrouver demain. Tombre fut même étonné de n'être pas plus triste en serrant dans ses bras son cher Georget.

Le gamin, à vrai dire, avec la mobilité d'impression qui est l'heureux privilège de l'enfance, ne semblait plus chagrin, lui non plus. Il s'était pris de tendresse pour Yves. La santé revenue, l'idée du voyage, le rendaient allègre et dispos. Il était sûr de revoir Tombre dans très peu de temps, dans trois semaines. Pour lui surtout, plus encore que pour les deux hommes, ce *dans trois semaines* signifiait demain. Puis il s'imaginait, en s'en allant là-bas, se rapprocher de sa maman. Ce fut

donc sans larmes, presque sans ennui, et plutôt même avec je ne sais quelle gaieté brave, qu'il embrassa son vieux père Tombre en lui disant d'un air espiègle :

— A bientôt ! Ne te fais pas trop de bile ! Et sois bien sage, n'est-ce pas ?

— Et toi aussi, polisson, lui répondit Tombre, que cette bonne humeur amusait.

— Allons, faisait Yves, à bientôt, mon vieux ! Et le petit a raison : soigne-toi.

— Soyez tranquilles tous les deux, répliquait le mime. Je vais vivre dans du coton pendant ces trois semaines. Là, êtes-vous contents ?

Et comme le train s'ébranlait, les derniers mots qu'ils échangèrent, le sourire aux lèvres, la joie aux yeux, l'espoir au cœur, furent ces douces paroles où vibrait toute leur confiance dans l'avenir :

— A bientôt ! A bientôt ! Au revoir !

XL

Déjà si gaie et si riante, la maisonnette de Saint-Jacud est plus gaie et plus riante encore depuis l'arrivée de Georget. Il n'est pas jusqu'au grand-père, un peu effarouché d'abord par les allures turbulentes du gamin, qui ne dise maintenant, au bout de huit jours :

— Il est gentil, malgré tout, ce moutard ! Pas très bien élevé, c'est vrai ; mais enfin, ça se fera.

Et ça se fait, en réalité. Beaucoup plus vite, même, qu'on n'aurait pu le croire. Ces huit jours ont suffi pour transformer Georget, au moral presque autant qu'au physique. Tandis qu'il a repris au grand air une mine rose et fleurie, il a corrigé un peu, sous les douces gronderies de Madeline, ses manières trop hardies, ses caprices, ses exigences d'enfant gâté, sa licence précoce et bohême d'enfant de la balle. Madeline est si tendre, si affectueuse, et elle a si bien su trouver tout de suite le chemin de ce petit cœur, si bon lui-même !

Tout en en se corrigeant ainsi, d'ailleurs, Georget n'a rien perdu de son espièglerie mutine, de sa vivacité d'esprit. Son intelligence éveillée, ouverte à trop de choses jusqu'à présent, et par raccroc, de bric et de broc, ne demande vraiment qu'à être cultivée, disciplinée. Apprendre est pour lui un plaisir. La musique surtout l'enchante. Tombre n'a point exagéré en parlant, à ce propos, de dispositions étonnantes. Madeline est sérieusement étonnée de voir avec quelle rapidité et quelle avidité ce bambin de sept ans s'assimile les notions qu'elle lui enseigne. Il a l'oreille juste, la mémoire facile et tenace, un sûr instinct de l'harmonie elle-même, qu'il sent et devine, bien qu'on ne puisse encore lui en expliquer les lois.

— Je crois réellement que c'est une vocation, dit souvent Yves, surpris aussi et ravi tout ensemble.

Et déjà le brave artiste échafaude en imagination un plan d'avenir, auquel sourit complaisamment Madeline. Ils garderont Georget avec eux, ce qui vaudra mieux pour l'enfant que de partager la vie errante de Tombre, parmi les hasards périlleux du théâtre et la promiscuité malsaine des coulisses. Yves en fera son élève, et (qui sait?) peut-être plus tard un grand musicien! N'est-ce pas un beau rêve?

C'est le soir, lorsque Georget est couché, qu'on agite cette question. Car on l'agite, Yves et Made-

line étant d'accord, mais le grand-père point. Il n'est pas un songe-creux, lui ; il fait entendre la *voix de la raison*.

— Sans doute, dit-il, sans doute, la charité est une très belle chose ; et ce n'est pas moi, mon cher Yves, qui vous donnerai jamais de mauvais conseils d'égoïsme. Mais cependant, il y a un certain égoïsme permis, et qui est même un devoir, en somme : c'est l'égoïsme de la famille. Vous n'êtes pas riches ; il peut vous venir un enfant, des enfants. Vous n'avez pas le droit, en toute justice, de ne pas y penser. Et alors ?

— Mais, objectait Madeline. Georget ne serait pas absolument à notre charge. Monsieur Tombre gagne de l'argent, et...

Elle rougissait à cette insinuation, faite du bout des lèvres, au reste, et uniquement pour répondre par un argument quelconque aux craintes du grand-père.

— Soit ! insistait le bonhomme. Monsieur Tombre subviendrait aux frais, j'admets cela. Mais, combien de temps ? Et quelle certitude en auriez-vous ? C'est bien aléatoire, le théâtre. Une saison sans engagement, une maladie, que sais-je ? Et vous voilà avec Georget sur les bras !

— Sur les bras ! s'écria Yves. Dites : dans les bras ! Pauvre mignon ! c'est justement pour un cas pareil que je me reprocherais de ne pas l'avoir gardé près de nous.

— Tu es bien dur, grand-père, ne put s'empê-

cher de dire Madeline, avec une vive expression de blâme.

— Ah! ma chère Madeline, répliqua le vieillard, ne sois pas sévère pour moi. C'est dans votre seul intérêt que je parle. Vous ne savez pas ce que c'est, vous, que d'élever un enfant, un homme. Parbleu! à l'âge qu'a Georget, la belle affaire! Mais plus tard, quand ça grandit! C'est cher, allez, le collège. Même avec une bourse. Je sais tout ce que m'a coûté mon fils. Vous verrez, vous verrez, si, comme je le désire tant, vous en avez un. Alors, tout ce que vous aurez dépensé pour un autre, c'est autant dont vous aurez privé le vôtre, telle est l'exacte et dure vérité. Ne me faites pas plus cruel que je ne suis. J'ai de l'expérience, moi, voilà tout.

— Mais je travaillerai double, interrompit le musicien.

— Trouverez-vous à travailler double? reprit le grand-père. On ne trouve pas toujours, voyez-vous, mon cher Yves. J'en sais quelque chose. Et encore aujourd'hui, tenez, je voudrais vous aider, moi, ne pas rester là comme je fais, les bras croisés. Est-ce que je peux? Est-ce que je ne suis pas obligé d'être à votre charge, comme un propre à rien?

— Comment! un propre à rien! s'écria Madeline en l'embrassant. Mais, grand-père, tu soignes le jardin, la basse-cour, le clos! Tu nous économises un tas de frais! Qu'est-ce que tu veux de plus encore?

— Ce que je veux? Ce que je veux? repartit le grand-père. Je veux de la besogne, voilà. Trouvez-m'en, mon cher Yves. Une besogne qui rapporte quelque chose à la maison. Oh! si peu que ce soit; mais un gain assuré, fixe. Les petits gains accumulés finissent par faire les grosses sommes. Et alors, je serai le premier à vous dire de garder Georget.

— Tiens! tu es un vieux jaloux, fit Madeline avec un gracieux sourire. Je vois ce que c'est. Tu voudrais gagner à toi tout seul de quoi l'élever.

— Eh bien! oui, soit! répondit le bonhomme en souriant aussi. Comme ça, au moins, ça serait raisonnable, et vous ne compromettriez pas autant l'avenir. Traitez-moi d'avare si vous voulez, ça m'est égal; mais vous deux, vous n'êtes que des prodigues, là!

A la réflexion, et quand il ruminait tout cela avec lui-même, Yves était bien forcé de reconnaître que les préoccupations bourgeoises, et en apparence mesquines, du bonhomme, n'avaient pas absolument tort. Évidemment l'éducation de Georget serait une charge, qui ne ferait que s'accroître. Et d'autre part, les ressources de la maison ne pouvaient augmenter. Il n'y avait ici rien de plus à espérer que les deux cent cinquante francs mensuels du couvent. Là dessus, sans doute, on économisait, grâce à la bonne ménagère qu'était Madeline; mais pas beaucoup, toutefois. Avec Georget en plus, on mettrait encore moins de côté.

Si peu, si peu ! Qu'il survînt de la famille, et l'on aurait tout juste de quoi joindre les deux bouts, pas davantage. Et encore, en supposant qu'il n'arrivât ni accident ni maladie à personne ! Certes, le grand-père, qu'on accusait de dureté, montrait tout bonnement de la prévoyance.

Et cependant, Yves souffrait à l'idée de ne point garder Georget, de le rendre bientôt à Tombre, c'est-à-dire aux aventures, à la Bohème, à la misère peut-être. Il en souffrait d'autant plus, que les lettres de Tombre n'avaient rien de rassurant.

Les fermes et viriles résolutions du mime n'avaient pas tenu parole bien longtemps, cela se devinait au ton exalté, fiévreux, malade, de ses lettres. Il ne dissimulait d'ailleurs pas sa rechute, et combien il fallait avoir peu de confiance dans ses serments d'ivrogne. Au surplus, disait-il, ce n'était pas de sa faute, et la fatalité s'en mêlait.

Le soir même où Yves et Georget étaient partis, Tombre avait trouvé le théâtre en révolution. Un article paru dans un journal du soir avait révélé que les fameux Zigzags américains étaient de vulgaires français, et l'on s'y égayait particulièrement sur le compte de Tombre, dont le double incognito était dévoilé. Oui, ce prétendu Yankee, c'était Tombre, le mime *raté* des *Folies-Elégantes*, et ce Tombre lui-même n'était que Marchal, l'ancien tragédien qui avait jadis *reculé les colonnes d'Hercule du grotesque*. Et voilà ce que M. du Glaizat

osait offrir au public parisien comme des nouveautés exotiques! L'article était d'ailleurs farci d'insinuations et de sous-entendus venimeux, relatifs à une histoire de correspondance, au moyen de laquelle l'heureux époux de madame Sylvana voulait, disait-on, se faire décorer. Là-dessus, colère de du Glaizat, qui avait reproché à Tombre de s'être trahi et de l'avoir trahi. Tombre, furieux, et d'ailleurs assoiffé par quarante-huit heures de quasi sobriété, avait passé sa rage en buvant. Cela, en outre, était nécessaire pour corser son jeu, du Glaizat lui ayant dit :

— Au moins, tâchez de vous surpasser ce soir. Démentez l'article en étant plus américain que jamais.

Et depuis, en effet, les Zigzags devaient exagérer encore leur frénésie. Il y avait cabale contre eux. On les sifflait. Il fallait, pour reconquérir le public, gouailleur maintenant, renchérir sur l'horreur.

— Et tu penses, écrivait Tombre, si un tel tour de force est possible à jeun! C'est-à-dire que l'alcool lui-même m'y fait l'effet d'eau de guimauve. De la poudre, du feu, du pétrole, voilà ce dont j'aurais besoin pour le quart d'heure. Tu ne peux pas m'en vouloir, hein! mon vieux! Mets-toi à ma place. Rester en panne, lancés comme nous sommes, est-ce admissible? Non, non, n'est-ce pas? Je le tiens aujourd'hui, le public. Je ne le lâcherai pas. Il aura beau faire, je le secouerai, je le

traînerai par les cheveux, je lui retournerai les boyaux, je lui tirerai les nerfs à nu et la moelle à vif. Ma gloire l'exige. L'art le commande. Je ne canerai pas au moment du triomphe. J'irai jusqu'au bout de mes forces, coûte que coûte. Il le faut. C'est mon devoir. Rien ne m'arrêtera de chauffer et de surchauffer la machine, quand je devrais crever la chaudière, m'incendier la cervelle, avaler du tonnerre liquide.

Hélas! à ce jeu-là, durerait-il quinze jours? Yves sentait bien que non. Et même, à supposer que le pauvre diable dût en réchapper cette fois-ci, par miracle, ne serait-ce pas à recommencer bientôt, cette lutte infernale, cette course au clocher vers l'impossible et le surhumain? Et la mort certaine n'en était-elle pas le but inévitable et tout proche? Oui, oui, cela était fatal. Et alors l'adoption de Georget ne se présentait plus comme une charité à risquer, mais s'imposait comme un impérieux devoir à remplir.

Yves ne songeait pas une minute à s'y soustraire. Bien loin de là, comme on l'a vu. Il eût voulu seulement concilier cette nécessité avec les justes appréhensions du grand-père. Certes, il devait aussi assurer l'avenir des siens, et penser à sa future famille possible. Mais comment? De quel côté se retourner? Où puiser des ressources nouvelles? Il se creusait en vain la tête pour y arriver. Ah! rien qu'un pauvre petit supplément de gain, cela suffirait! Le bonhomme avait dit très sagement:

— Les petits gains accumulés finissent par faire les grosses sommes.

Et Yves se livrait à des calculs chimériques, comptant ce que pourrait rapporter l'exploitation de sa basse-cour, par exemple, ou son clos affermé, ou la location d'une de ses chambres au moment des bains de mer. Mais la basse-cour, pour rendre quelque chose, demanderait une mise de fonds, et que Madeline allât en vendre les produits au marché de Saint-Servan. Encore n'était-ce pratique qu'en été. Affermer le clos, c'était réduire toute la maison à ne plus boire de cidre. Louer une chambre, chance bien improbable, Saint-Jacud n'étant pas une station fréquentée des baigneurs.

Il se rabattait alors sur des économies encore possibles dans le budget, pourtant si parcimonieusement équilibré par Madeline.

— Voyons, voyons, se disait-il, il y a encore des réductions à faire, évidemment. D'abord, le tabac et l'eau-de-vie, voilà quelque chose. Très peu, soit! Mais enfin, c'est toujours ça. Cent sous par mois, peut-être. Eh bien! au bout de l'année, ça fait soixante francs, le grand-père a raison. Et puis?... Dame! il y a ma presse encore. A quoi bon, au fond, mes tirages sur beau papier? De la gloriole, de la vanité enfantine ! Mettre mon nom en vedette, comme un cabotin ! Allons donc ! Pourvu que je note mes mélodies, tout simplement, sur du papier ordinaire, à tout petit

nombre, est-ce que ça ne suffit pas? Bien sûr. C'est même mieux, puisque c'est pour les pauvres gens. Et voilà encore au moins dix francs par mois de gagnés. Avec le compte de tout à l'heure. ça fait tout près de deux cents par an. Une fortune!

Il gardait pour lui, naturellement, le secret de ces calculs. Madeline elle-même n'avait pas besoin de les connaître. Elle eût voulu se priver de quelque chose, elle aussi. Yves n'y consentait point, fût-ce en pensée. Lui seul devait subvenir à tout. Lui seul avait charge d'âmes.

— Qu'est-ce que vous avez donc ce matin, monsieur Yves? lui demanda un jour Georget. Vous avez l'air tout content. Est-ce que maman va arriver?

— Non, non, pas encore tout de suite, mon mignon, répondit le musicien.

— Alors c'est mon père Tombre, dites? Il y a joliment longtemps qu'elles durent, les trois semaines, vous savez.

— Oh! répliqua Yves, elles ne sont qu'à moitié. Un peu plus, cependant. C'est dans onze jours qu'elles finissent.

— Et dans onze jours je verrai mon vieux père Tombre?

— Bien sûr.

L'enfant sautait de joie.

— Il va être étonné, hein! disait-il, de me trouver si grand et si sage. Et que je sache la mu-

sique, donc! C'est ça qui lui fera plaisir! Et il restera avec nous, après, n'est-ce pas? D'abord, il l'a juré.

— Oui, mon chéri, il restera avec nous, c'est entendu.

— Toujours?

— Toujours.

Hélas! Yves ne croyait pas dire si vrai, en prononçant ce mot *toujours*. Oui, c'est bien pour toujours que Tombre allait s'installer chez eux, comme les morts aimés qu'on n'oublie jamais.

Le lendemain, au lieu d'une lettre de Tombre (une lettre impatiemment attendue, car il n'avait pas écrit depuis deux jours), on reçut un bulletin de décès daté de l'hospice Sainte-Anne.

Avant de mourir, le mime avait eu le temps de dire à l'interne de service le nom et l'adresse de son unique ami, en priant qu'on voulût bien envoyer là de ses nouvelles. L'interne avait joint au bulletin de décès plusieurs extraits de journaux, où on relatait l'étrange fin du malheureux. Tombre avait été frappé en scène d'une véritable attaque de *delirium tremens;* et transporté d'urgence à Sainte-Anne, il y était mort quatre heures plus tard, n'ayant repris connaissance que pendant quelques minutes. Il avait, paraît-il, rendu le dernier soupir en balbutiant ces mots sans suite :

— Georgette !.. Le petit !.. Initial !.. Yves !.. Zig! zag!

Quelques articles trouvaient le moyen d'arranger cela en blague spirituelle.

Yves et Madeline essayèrent en vain de cacher leurs larmes à l'enfant. Ils ne purent se contenir. Leur douleur était plus forte qu'eux et débordait de leur cœur.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? fit Georget. Oh! vous ne voulez pas me le dire. Mais je devine, allez! C'est mon père Tombre qui ne vient pas. J'en suis sûr. J'en suis sûr. Il m'avait bien juré cependant!

Et il se mit à pleurer aussi.

— Georget! mon mignon, dit Madeline en l'embrassant, il ne faut pas lui en vouloir, à ton pauvre père Tombre. Il est allé rejoindre ta maman. Tu les reverras tous les deux, plus tard, plus tard.

Yves n'avait pas la force d'ajouter un mot; et tandis qu'il montait sangloter tout seul dans sa chambre, Madeline câlinait et calmait l'enfant, qu'elle avait pris sur ses genoux, et elle tâchait, d'une voix tremblante, de lui chanter une des chansons qu'il aimait.

Elle eut plus de mal à consoler Yves, qu'elle alla retrouver une demi-heure ensuite, pendant que le grand-père emmenait l'enfant jouer au jardin. Et non-seulement ce jour-là, mais bien des jours encore, Yves resta triste, sans que rien pût ramener le sourire sur ses lèvres. Madeline eut même peur qu'il ne tombât malade. Il ne tra-

vaillait plus. Il mangeait à peine. Il laissait devant lui, à la fin des repas, le flacon d'eau-de-vie de cidre sans y prendre son petit verre habituel. Il avait cessé de fumer.

— Allons, lui dit-elle un soir, trinque avec grand-père, voyons. A la santé de notre petit Georget !

— Non, répondit-il doucement. Je ne veux plus boire d'eau-de-vie. C'est bon à l'âge du grand-père, ça, pour se soutenir, pour se ravigoter. C'était bon pour moi à Paris, à cause du mauvais air, du travail fiévreux. Mais ici, vraiment, ai-je besoin de ça, quand je respire tout le jour l'haleine de la mer? Non, non. Mauvaise habitude, va. J'aime mieux y renoncer.

— Fume au moins une cigarette, reprit Madeline. Tiens, voici ton tabac et ton papier.

— Ce sera donc pour te faire plaisir, répliqua-t-il. Mais, après ce paquet-là, ne m'en achète plus.

— Pourquoi donc? demanda Madeline avec étonnement.

Yves eut un instant d'embarras.

— Mais, fit-il, parce que c'est encore là une manie inutile à la campagne.

Les yeux de Madeline montraient bien que cette explication ne lui suffisait point. Aussi en chercha-t-il tout de suite une autre.

— D'ailleurs, dit-il, je crois m'être aperçu que l'odeur du tabac n'est pas agréable aux Révérendes Mères.

— Ah! interrompit Madeline. Et le père Mélindaine, alors? lui qui fumait la pipe!

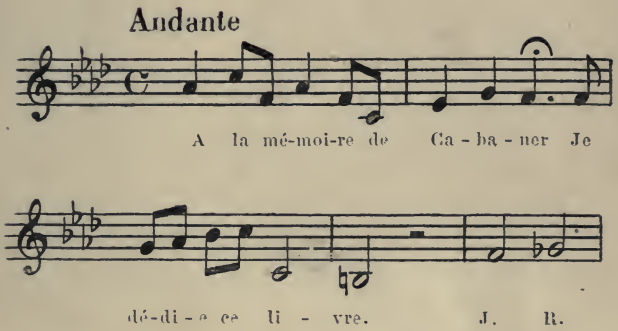
Yves était de plus en plus gêné.

— Bah! s'écria-t-il, ce n'est pas si fameux que ça, en somme, la cigarette!

Madeline le regardait, toute attendrie, et comprenant; car en ce moment il humait la fumée avec délices, sans prendre garde au démenti qu'il donnait en action à ses paroles. Il s'en aperçut soudain, rougit brusquement, jeta d'un geste brave sa cigarette, et ajouta dans un sourire mélancolique, en savourant malgré lui sa dernière bouffée :

— Et puis, enfin, quoi? Il faut bien dire adieu aux vices de jeunesse. Je suis en âge de me ranger. On ne peut pas toujours rester bohême!

FIN


Andante
A la mé-moi-re de Ca - ba - ner Je
dé-di - e ce li - vre. J. R.

PQ
2387
R4B7

Richepin, Jean
Braves gens

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY